

2

Amami ancora

DESIRE - MOI

MARION MANNONI

Marion MANNONI

Amami Ancora

Désire-moi

© Marion MANNONI, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1128-0

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon mari, mon amant, mon ami, le père de mes enfants... Merci d'être ce que tu es, un emmerdeur de premier ordre, un tyran au grand cœur qui suit son chemin sans se soucier du qu'en dira-t-on. Tu es celui qui m'a permis de suivre ma voie, tu me mènes tous les jours vers ce que j'ai toujours souhaité : la LIBERTÉ... Je t'aime ma profiterole.

Pour tous ceux qui croient à l'amour et aux âmes-sœurs...

Prologue

Adrien

Être à ses côtés devient pour moi une évidence, un besoin, une envie. Je l'aime, je l'aimerai toujours, elle est mon oxygène, l'épaule que j'attendais. Je dois lui faire confiance, nous faire confiance... Je dois la laisser voler de ses propres ailes... Mais avant je veux profiter de ces quelques heures qui nous restent. Je veux goûter une dernière fois à sa peau sucrée, à ses lèvres pulpeuses, à sa chatte...

Manon me suit. Main dans la main, nous montons dans mon studio. Elle sent comme toujours la bergamote et les fleurs sauvages... Je m'enivre de son parfum et imprime le moment, une dernière fois. Elle sourit bêtement en sortant le portable de la poche de son slim.

— Tu fais quoi ? je lui demande, intrigué.

— J'envoie un SMS à ma mère pour lui dire que je dors chez Clém. C'est la première fois que je mens.

Manon ricane comme une abrutie. Si elle me fait ce cirque toute la nuit, ça va donner, je ne vous dis que ça ! Ce soir, elle s'est enfilée plusieurs verres en partie à cause de moi et... Je ne dois plus penser à nos problèmes pendant ce laps de temps. Je veux lui prouver que je tiens toujours à elle, qu'elle est la seule et l'unique. Manon range l'objet rectangulaire et se rapproche de moi au moment où j'allais ouvrir la porte. Sa main libre descend vers mon entrejambe. Ma bite palpite. Plusieurs jours que je ne me suis pas branlé et ma barre de chair s'enflamme et se dresse longue et épaisse, tel le mont Everest. Ouais, je suis super bien membré et non, je ne vais pas vous reparler de mon plus précieux bijou, je pense que vous en avez déjà eu un aperçu. Bref, reprenons.

Des gouttes roulent sur mon front, je vais éjaculer dans mon boxer. Manon me sourit espiègle, je vais la dévorer toute crue, je vais en faire mon petit déjeuner. J'ouvre vite fait la porte, et nous pousse près de l'étagère dans l'étroit couloir. Nous pouffons, les yeux toujours dans le noir.

Entreprenante, Manon déboutonne mon jean et le retire sauvagement. Je serre les dents, je suis dur, très dur, j'ai besoin de la sentir, de m'enfoncer en

elle, loin, très loin. Ne plus penser à rien, juste oublier tout ce merdier que j'ai provoqué. Je veux simplement que nous formions notre bulle, ce couple que nous sommes. Manon pose ses doigts sur mon boxer et trouve facilement l'accès vers ma bite. Ses chaudes mains entrent en contact avec ma queue. Elle malaxe, mon membre et mes couilles à la perfection. Puis, c'est avec un sourire coquin, qu'elle lèche sa lèvre inférieure puis approche sa bouche humide près de la mienne. Je salive à l'idée d'insinuer ma langue et... Mais que fout-t-elle ? Elle abaisse mon boxer noir d'un geste brusque. Manon s'agenouille. Sa langue se pose sur mon gland. Bordel ! Non, hors de question, qu'elle me suce dans ces conditions. Elle a été bien trop intrépide jusqu'ici. L'alcool l'aide sans doute à être cette fille plus audacieuse, néanmoins je dois lui montrer que je suis toujours ce type qui... Ouais, j'aime la dominer et elle aime ça, enfin, je crois, à vrai dire, je n'en suis pas certain, nous n'en avons jamais parlé. Pourtant, elle aime que je la prenne avec force et brutalité. Évidemment, je ne suis pas toujours aussi bestial, quoique... Putain, je rêve et papote avec vous, en attendant, ses lèvres de super suceuses m'aspirent jusqu'à la garde. Mon vier ! Elle va tout faire foirer et je ne pourrai plus lui procurer un seul orgasme. Je la pousse rapidement et remonte mon vêtement jusqu'aux hanches.

— Qu'est-ce qui te prend ? (Surprise, elle me fixe inquiète.) Je ne t'ai pas mordu ? Si ?

— Non. Manon... Bébé, on ne peut pas faire l'amour comme ça et...

— Quoi ? (Elle se redresse et pose ses doigts sur les boutons de sa chemise en satin blanche. Elle déboutonne le premier bouton. Je déglutis, je suis mort de faim. Je ne vais pas résister bien longtemps !) Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as pas envie de moi ?

— Ce n'est pas ça et tu le sais !

Je me décale pour ne pas faiblir.

— Alors c'est quoi ? J'ai envie que tu me baises ! (Manon s'approche avec un air aguicheur.) Allez, mon petit Ad !

— Bordel, ne m'appelle pas comme ça ! (Je la tue du regard.) Tu sais que j'ai horreur des diminutifs !

— Et moi je sais que tu m'aimes et que t'as besoin de ma chatte !

— Depuis quand t'es aussi vulgaire ?

— Depuis que je me suis torché la gueule parce que mon petit ami est le pire des connards, le pire des...

— C'est bon, je la coupe. Je sais tout ça. (Je roule des yeux.) Pas la peine de me le rappeler tout le temps.

— Alors ferme-la et fais-moi grimper aux rideaux !

Manon se presse tout contre moi. Son haleine alcoolisée pénètre dans mes narines. Elle me saisit fermement par la nuque et dans un geste rapide, elle colle sa bouche sur la mienne. Puis c'est la fin des haricots, je défais son pantalon, retire sa chemise et nous mène dans le séjour...

— Je t'aime, bébé. Ne l'oublie jamais.

Manon ne dit rien, les yeux fermés, nue, allongée tout contre moi sur mon lit. J'insère un deuxième doigt dans sa chatte humide et bouillante. Son petit « *hum* » ne me satisfait pas. Elle doit me le dire, même si c'est faux et qu'elle ne le pense plus. Mais j'ai besoin d'entendre ces mots, besoin qu'elle me désire, qu'elle soit mienne encore et pour toujours.

— Dis-le ! je lui ordonne.

— Quoi ? susurre-t-elle en ouvrant les yeux. Plus tard.

— Dis-moi que tu m'aimes, j'insiste à lui demander en la doigtant plus vite.

— Tu le sais.

Elle se cambre.

— Putain ! Arrête de faire ta fière pour une fois ! je lui crache, exaspéré.

Furieux, je retire spontanément mes doigts, me redresse en croisant les bras. Manon se relève et s'assied à côté de moi. Puis, elle se rapproche en posant ses mains sur mes épaules. Elle soupire, penche la tête, ses lèvres taquinent mon cou, je frémis. Elle me murmure :

— Tu crois que je serais ici, si je ne t'aimais pas. (Sa bouche me suce avec ardeur. Je retiens mon souffle.) Je suis ivre, mais tu n'as même pas idée de comment j'ai traversé la semaine.

— Toi non plus.

— Mais, c'est toi qui m'as fait du mal.

— Ouais, bon, on en parlera plus tard.

J'attrape ses mains, les fais passer autour de ma nuque et nous jette sur le lit. Nous ricanons. Au dessus d'elle, je l'observe. Tellement magnifique. Ouais, cette gonzesse est tellement belle, pourquoi ai-je agi en blaireau ? Ma bite se dresse et s'épaissit en sentant sa mouille. J'ondule des hanches. Manon halète.

— Tu la veux ?

— Oui.

— Je t'aime, Manon.

Mon membre effleure ses parois.

— Encore. Baise-moi. Allez, fais-le.

Je souris, j'aime la mettre dans cet état. Dans un lent mouvement, je m'enfonce en elle. Putain, je bande fort, ouais, ça aussi ça m'a manqué. Manon s'arque à nouveau et ferme les yeux. Nous gémissons à l'unisson, nos corps nus et transpirants frottent l'un sur l'autre. Je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Je veux tout garder en souvenir. Ses petits bruits, la forme de sa bouche quand elle gémit, quand elle s'abandonne, quand ses muscles se serrent et que l'orgasme la prend violemment.

— Adrien, plus vite...

— Dis-moi que tu m'aimes, je chuchote dans son cou, désespéré.

— Je t'aime.

Satisfait, j'augmente le tempo pour qu'elle jouisse, je ne veux que son plaisir. Avant elle, j'aurais trouvé ça idiot, je ne pensais les trois quarts du temps qu'à ma jouissance et pourtant... Nos hanches bougent en rythme, un voile de sueur recouvre nos peaux. Soudain, je la fais basculer pour qu'elle monte sur moi. Glissante, Manon me baise et prend tout ce qu'elle veut, et je dois dire que ça me plaît. Mes doigts s'accrochent à ses hanches, je lui renvoie ses coups.

— Adrien, oh... Trop bon.

— Redis-le.

— Je t'aime.

— Encore.

— Je t'aime. Je t'aime.

Et c'est dans l'extase la plus totale, qu'elle se relâche, en resserrant ses muscles autour de ma bite. Je me laisse porter par sa jouissance et éjacule dans sa chatte.

À bout de forces, je me retire quelques secondes après. Manon se colle à moi en posant sa tête sur mon torse. Cette fille me tue à chaque fois, toujours aussi insatiable. Mon pouls ralentit, je me sens bien, apaisé, même si les tensions sont toujours vives. L'index de Manon suit le contour de mon téton. Je l'enlace en l'entourant de mes bras.

— Tu m'attendras ? me bredouille-t-elle.

— Est-ce que j'ai le choix ? je l'interroge, troublé.

— Non. Je dois le faire. (Elle relève la tête pour me fixer. Ses yeux brillent.) Tu comprends ?

— Je sais. Je ne peux pas t'imposer mes craintes.

— Tu dois me faire confiance.

— C'est le cas.

— Si tu brises encore une fois mon cœur, ce sera terminé et pour de bon, cette fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois. T'es à moi. Pour toujours, je réponds en l'embrassant tendrement...

1

Manon

Quatre ans plus tard...

J'ai un sacré mal de crâne depuis ce midi. Dans mon bureau, il fait une chaleur épouvantable, pas de climatisation, en plein mois de juin. Assise et devant l'ordinateur depuis ce matin huit heures trente, je n'ai eu le temps d'ingurgiter qu'un léger sandwich. Je n'ai pas arrêté de mettre à jour la base de données, qui servira à finaliser mon mémoire de Master. Ah, oui, j'ai oublié de vous préciser. Je suis en cinquième année : Management et Droit public. Cela fait maintenant quatre ans que j'ai intégré un institut de management sympa et dynamique, près de Sciences Politiques. Vous vous demandez sans doute pourquoi, je ne suis pas allée l'IEP¹.

Il y a quatre ans, en rentrant de mon séjour en Italie, j'ai reçu chez mes parents à Aix-en-Provence, deux lettres d'admission : une pour intégrer une deuxième année de licence en Administration Publique à Science Politique, puis celle pour l'école où j'étudie actuellement. J'ai laissé tomber l'IEP. Mes parents m'en ont voulu pendant une semaine. En me rabâchant, que c'était mon rêve depuis le collège et patati et patata... Oui c'est vrai ! Il l'était jusqu'à ce que je découvre cet institut professionnel, qui m'a permis de réaliser déjà deux stages en collectivités. Ironie du sort au pas, mon école est accolée à l'IEP, j'y passe forcément tous les jours. Ceci dit, depuis trois mois je suis en stage à Marseille, dans l'une des Chambres Consulaires les plus importantes de France.

Il est bientôt quinze heures à ma montre, je dégouline transpirante, sous mon tailleur bleu gris. Dans quelques minutes, je devrai me rendre avec ma maître de stage, à une réunion qui finalisera les actions à entreprendre sur le projet Marseille Provence Capitale Européenne de la Culture. Vous y croyez, vous ? On m'a confié la mission d'analyser quel impact aura cet évènement sur les commerces de proximité. C'est le stage en or, celui qui me permettra d'obtenir le poste dont je rêve tant depuis des années.

Je range à la hâte mes affaires, Denise ma supérieure me lance de son bureau d'à côté :

— Manon, t'es prête ?

— Oui, j'arrive.

J'attrape un stylo bleu dans ma petite trousse jaune, mon classeur, mon sac et pars rejoindre Denise dans son bureau. Arborant la cinquantaine, ma boss est une belle blonde, aux longs cheveux raides, au visage carré, aux yeux marron. Denise est une femme dynamique qui m'apprend le métier avec passion et c'est rare dans les structures dites « *d'administration* », j'en ai parfois fait les frais par le passé...

Nous descendons par les escaliers et sortons de l'immeuble pour prendre le métro. Depuis, trois mois, je suis obligée de me coltiner métro et bus pour me rendre à ce stage.

Venir avec ma voiture serait plus que contraignant dans cette ville, où circuler est devenu un enfer. Nous entrons dans la rame du métro et sortons à la station « *Vieux Port* ». Nous avons rendez-vous au siège social avec le service communication. L'enceinte de l'immeuble est en verre, immense avec deux ascenseurs gigantesques. Nous montons pour nous rendre à la réunion.

Il est dix-sept heures lorsque je sors de la salle de conférence. Je suis éreintée, je ne me languis que d'une chose, rentrée chez moi, à Aix. Avec Denise et Myriam, une stagiaire en communication, nous prenons l'ascenseur, descendons et papotons devant le hall. Tout à coup, une voix masculine s'écrie :

— Manon ! Manon Costa ?

Je me tourne aussitôt et croise le regard de... Nom de Dieu ! Ce n'est pas possible ! Je ne rêve pas. C'est bien lui. Oui. Vous l'aurez deviné : Adrien. Que fait-il là ? Il n'a pas changé. Il a toujours ce regard envoûtant et énigmatique. Ses yeux d'un bleu profond m'appellent. Rapidement, je suis prise de bouffées de chaleur, il fait tellement chaud que je sens le malaise proche.

Qu'est-ce qu'il est sexy dans son élégant costume noir qui affine merveilleusement sa silhouette longiligne. Avec son un mètre quatre-vingt, il m'intimide toujours. Ses cheveux bruns sont gélifiés de façon « *rebelle* ». Adrien a laissé pousser sa barbe, une barbe de trois jours je suppose, qui dessine divinement son visage allongé. Son corps d'athlète me bouleverse à

nouveau, sous son costume j'imagine ses pectoraux et ses abdominaux parfaitement sculptés. Vous ai-je dit qu'il avait un tatouage, un dragon (sur un de ses pectoraux). Je me vois y déposer mes lèvres humides, le lécher, comme du temps où, j'adorais le regarder nu.

Mince alors, il est encore plus canon qu'il y a quatre ans. Adrien dégage cette aura virile, animale, bestiale qui envahit tout mon être. Ce n'est plus un petit étudiant de première année, mais un mâle, un homme, un vrai. Il me chamboule tellement que j'en tremble.

Je ne pensais absolument pas le revoir un jour. À vrai dire, après mon départ pour l'Italie, notre relation s'est terminée sans motif. Adrien m'envoyait des mails tous les jours, parfois deux dans la même journée, pour me demander comment j'allais. Il a essayé de me joindre à plusieurs reprises par téléphone. Au début, je lui donnais de mes nouvelles, puis après j'ai cessé de le faire pas parce que je ne l'aimais pas, non, je l'aimais vraiment comme une folle, mais je ne pouvais plus gérer cette relation à longue distance, je ne supportais plus l'éloignement, les disputes pour un rien. La jalousie d'Adrien m'empoisonnait l'existence, alors j'ai préféré me protéger. Puis, j'étais trop jeune, j'avais besoin de vivre à fond ma vie. Quand vous faites l'expérience de l'étranger, vous n'êtes plus la même personne, vous évoluez différemment. Je sais que c'est moi qui ai tout gâché. Je lui ai même envoyé une photo qui a dû l'agacer pendant des jours, je pense, je n'en sais rien. C'est à partir de là que je n'ai plus eu de ses nouvelles et n'ai pas cherché à en avoir non plus. Sur cette photo, je me promenais le long de la « *Porta Sant'Angelo* », bras-dessus bras-dessous avec un très bon ami Luigi avec lequel j'ai eu une forte complicité et dont j'ai gardé l'amitié. À l'époque, ne plus l'appeler, ne plus lui donner de mes nouvelles, était la solution à notre distance.

Quand, je m'aperçois qu'Adrien s'avance vers moi, mon pouls s'accélère aussitôt, mes mains deviennent moites, je vais me liquéfier instantanément s'il s'approche trop près. Pas de contact, pas de... Trop tard. Il me fait la bise, je sursaute à peine, il m'électrise, je hume son odeur, il n'a pas changé. Son parfum me grise, tous mes sens sont en éveil. Cette sensualité et cette virilité qui émanent de lui, font pulser les battements de mon cœur à un niveau optimal. Adrien salue Denise, la stagiaire et me mène un peu plus loin, en retrait, en direction des ascenseurs.

— Ça alors ! Je ne savais pas si je rêvais. Je ne t'ai pas reconnue tout de

suite, avec ton tailleur, les lunettes. Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande-t-il avec de grands yeux étonnés en me pointant de son doigt.

— Heu... J'ai... Heu.... En fait, je... (« *Bordel Manon, ressaisis-toi un peu !* ») Assisté à une réunion, je bafouille. (Je déglutis, Adrien me perturbe, ses yeux me dévorent intensément.) Je suis en stage, ça fait trois mois.

— Ah ouais ? me dit-il abasourdi. Pourtant, je ne t'ai jamais croisée ?

— Normal. (Je racle ma gorge.) Je suis dans le département commerce et artisanat. Et toi tu fais quoi au juste ?

— Je suis en alternance à EUROMED Marseille².

— NON ! C'est pas vrai, je réplique, stupéfaite.

— Ouais. (Adrien hausse les épaules.) Je bosse au service finances depuis trois ans déjà. Dans quinze jours, je passerai ma soutenance de mémoire.

— Hé ben, dis donc. (J'acquiesce, pétrifiée.) Je suis contente pour toi, je dis encore sous le choc.

Je savais qu'il avait les capacités pour y arriver, Adrien était tellement doué avec les chiffres, fainéant mais doué. Mais alors là, il m'en bouche un coin. Hypnotisée par son charme, je le contemple avec la bouche entrouverte. Je suis foutue, foutue.

— Et toi alors, t'as intégré Sciences Po ? m'interroge-t-il, intrigué.

— À vrai dire... C'est compliqué, disons que... (Je baisse la tête, perturbée.) Je suis dans une école plus petite.

Je me redresse, Denise qui discutait avec Myriam, vient vers moi et nous interrompt :

— Je retourne au bureau. (Elle scrute Adrien.) On se voit demain.

Elle me sourit.

— D'accord, pas de souci. (Je lui souris en retour.) À demain.

Denise part, Myriam aussi. Je me retrouve seule dans le hall avec Adrien. Le silence s'installe très vite entre nous. Il me pèse. Je me sens mal... Toutefois...

J'ai eu une relation tellement intense avec ce mec, il connaît mon corps

dans le moindre détail, cependant, je ne sais pas quoi lui dire. Adrien me paralyse, je rougis telle une pivoine, une adolescente, je bégaie. Que m'arrive-t-il ? Jamais je n'aurais pensé que cela puisse m'arriver avec lui, enfin... Pas à ce point. Les gens évoluent, changent, mais surtout grandissent. Je sors de mes songes, au moment où il me précise :

— Je dois y retourner, on m'attend. J'étais sorti pour faire une pause.

— Je comprends. À une prochaine fois, qui sait ?

Je dis au revoir à Adrien. Statique, un instant, je l'examine une dernière fois. Je suis sur le point de partir lorsqu'il effleure à peine de ses mains mon bras, mon corps s'enflamme. Ce sentiment que j'ai connu par le passé se déclenche à nouveau. Néanmoins, j'ai trop souffert de cet amour passionnel. Je ne suis plus une étudiante naïve qui fonce sans raison, d'autant que depuis deux ans, je vis au quotidien avec une maladie qui pourrit mon existence. Elle m'a endurcie et surtout permis de comprendre que mon travail est la seule chose qui compte à mes yeux. Adrien me relâche, en soupirant. Je prends la direction de la sortie, toujours bouleversée. Je sens mes talons claquer de plus en plus fort sur le sol en verre, en m'éloignant. Mais, une main m'empoigne par le bras. Je frissonne et me tourne pour fixer Adrien qui est haletant. C'est comme un sentiment de déjà-vu.

— T'es libre dans une petite heure ?

Son regard me trouble, sa bouche entrouverte attend ma réponse et sa main me paralyse.

— Je... Heu... Dois rentrer, je lui balance le cœur battant la chamade. Je viens en bus jusqu'ici. Je... Je ne sais pas, je dis en balbutiant.

Je cherche mes mots, je ne sais plus quoi répondre. Ce type me met le doute. Il suffit que je croise à nouveau son regard pour que je ne puisse plus raisonner convenablement. Adrien lâche mon bras et part en direction des ascenseurs...

2

Adrien

Quel con ! Qu'est-ce qui m'a pris de lui demander si elle était libre ! Je mets ma main à couper que cette nana n'est pas célibataire. Une fille comme elle ne peut pas être seule. Putain ! Elle n'a pas changé. J'ai eu un choc en la revoyant. Elle est toujours aussi belle. Une chevelure brune, épaisse arrivant aux épaules, de grands yeux verts pétillants, une bouche pulpeuse que vous avez envie de sucer et de mordre. Et ce teint de porcelaine avec ces pommettes saillantes, m'a une fois de plus fasciné. Sous son visage angélique, se cache une vraie tigresse. Quand je me suis approché d'elle, j'ai reconnu tout de suite son parfum, un mélange de bergamote de Sicile et de fleurs sauvages. Une odeur qui vous enivre à un point, que vous n'avez qu'une envie : la prendre sauvagement dans un coin et l'embrasser partout. Dans son petit tailleur, ses lunettes rectangulaires de secrétaire et ses talons aiguilles, j'ai cru que j'allais faire une syncope. Ses nichons, non un vrai supplice. Vous ai-je dit qu'elle faisait du 85D pour une poitrine naturelle. C'est une sicilienne-corse, qui a des formes généreuses là où il faut. Merde, je suis mort ! Avec son petit top moulant et son décolleté, je m'imaginai dans l'ascenseur en train de lécher et de mordiller ses tétons. Je me revois, lui palper ses gros seins, Manon adorait ça et gémissait mon prénom tellement fort quand je titillais vigoureusement ses pointes. Et ses hanches à la courbure parfaite, juste faites pour être caressées et mordues à souhait. Bordel de merde ! Je déraille. Cette gonzesse est un putain de canon ! Qu'est-ce qu'elle est bonne ! Et son cul ! Je me vois le malaxer et le fouetter fermement et si je continue à rêvasser de la sorte... Je... Ouais, son petit cul de danseuse m'appelait. Exact, elle a un petit fessier bien ferme. De ce que je me souviens, elle pratiquait « *le moderne-jazz* ». « *Miss Glaçon* » est devenue une femme sexy. Elle l'a toujours été mais elle est... WHAOU ! Comment ? Oui, Manon était une rebelle, et je lui avais trouvé ce petit surnom en première année de fac, car elle ne se laissait pas approcher et pourtant, elle est tout sauf frigide...

Merde et merde ! Elle est encore plus bonne avec les années, elle dégage quelque chose de tellement féminin et érotique que mon pantalon me trahit tout seul. Il va falloir que j'arrête de penser à elle, quelqu'un pourrait s'apercevoir en entrant dans mon bureau que ma bite est au garde à vous. De plus, je dois

boucler cette analyse de comptes de mes couilles avant ce soir et il est bientôt dix-huit heures.

Une heure plus tard, mon patron Hervé est toujours en train de bosser dans son bureau. Je franchis le pas de sa porte et lui annonce :

— Je rentre. (J’inspire.) À demain.

— Très bien. (Il fait à peine glisser son fauteuil, se redresse et jette son regard sur moi.) Passe une bonne soirée.

— Oui, toi aussi.

Je le salue de la main et m’éloigne. Hervé est un mec sympa, la quarantaine. C’est un grand gaillard, aux yeux marron, aux cheveux bruns courts à peine grisonnants et à la mâchoire carrée. Son passé de lutteur dissuaderait quiconque de se frotter à lui. Ce type est un peu pris par son travail. Il délaisse sa femme et ses gosses au détriment du boulot, c’est un accro de la finance. Il me retourne la tête toute la journée avec les comptes, les analyses financières à en pleuvoir.

Je sors de l’immeuble. Il fait une chaleur abominable, même en fin de journée. Je défais les premiers boutons de ma chemise blanche, j’étouffe. Je me dirige vers le métro et entre peu après dans la rame. Mon trajet ne dure que quelques minutes.

Il est dix-neuf heures quinze lorsque j’arrive chez moi. Cela fait trois ans que j’habite dans un joli T3 de soixante mètres carrés en plein centre-ville de Marseille, que je partage avec mon frère Alexis et sa fiancée Océane. Les tourtereaux sont fiancés depuis deux ans. Ils continuent toujours Médecine, Alexis en gynécologie et Océane en pédiatrie. Ils sont tous les deux internes et se croisent en coup de vent, tellement ils effectuent de gardes, ce qui me permet d’avoir l’appartement quasiment pour moi tout seul.

Transpirant et démoralisé, j’ouvre la porte et relâche tous mes muscles. Je dépose ma veste sur le comptoir de la cuisine et sort une bière du frigidaire. Je l’ingurgite lentement. Ça fait vraiment du bien. Puis, je pars prendre une bonne douche. Quand, je reviens, je m’installe sur le canapé noir design. J’allume la télévision et mets Eurosport pour me détendre un peu. Il est vingt heures à l’horloge et je me dis qu’il serait temps que je commande une pizza. Océane, n’est pas encore rentrée. Elle ne reviendra que pour minuit, donc personne ne

fera le dîner. Ouais, je sais, je suis un sacré macho. J'ai pris l'habitude depuis trois ans qu'elle fasse le repas. Elle cuisine bien. Et puis, faire la bouffe, ce n'est pas pour les femmes ces choses, non ? J'appelle la pizzeria d'en bas, je me réinstalle sur le canapé et attends patiemment une petite heure.

Tout à coup on sonne. Ce doit être mon repas. Je me lève avec la banane, j'ouvre la porte. Fais chier ! Je me décompose. Magali, une ex (c'est un bien grand mot) lorsque j'étais à la fac d'éco et qui est dans la même école de commerce que moi, qui est aussi l'une des gonzesses avec lesquelles je baise régulièrement, entre en trombe dans l'appartement. Cette jolie brunette, aux longs cheveux, de taille moyenne, est une sacrée allumeuse qui gobe toutes mes conneries, je vous le confirme !

— Ça fait deux heures que je t'appelle. (Furieuse, elle croise les bras au niveau de sa grosse poitrine.) Tu faisais quoi ? On avait rendez-vous au resto ?

Elle fronce les sourcils et me fusille du regard.

— Putain. (Je passe mes mains dans les cheveux.) J'ai oublié. Désolé. Le boulot. Je suis parti tard. On remet ça à une prochaine fois.

J'ai vraiment envie qu'elle se casse. Je suis crevé. J'ai eu une journée de merde avec ce dossier que je dois terminer pour vendredi, c'est-à-dire demain. Mon mémoire à finaliser. Puis, Manon, ça fait trois heures que mes pensées vont et viennent. Je repense sans arrêt à la façon dont elle m'a humilié avec ce fils de pute d'italien de mes deux. Ouais, bon je devrais arrêter les injures car indirectement je suis en train de m'insulter.

— Allez, s'te plaît. (Elle fait la moue.) On sort, renchérit-elle.

Elle secoue mon bras. Elle me casse les couilles avec son resto. Non. Là faut vraiment qu'elle dégage.

— Bon, écoute ! (Je la fixe sérieusement.) J'ai du boulot. On se voit samedi midi, je dis en la poussant vers la sortie.

— D'accord, me répond-elle, résignée.

Elle se penche pour m'embrasser sur la bouche, je recule instinctivement et l'embrasse sur le front. Ce n'est pas parce qu'on baise qu'on doit être intime. Il n'y a eu qu'une fille à qui j'ai dévoilé qui j'étais et c'est Manon. La seule femme qui ne m'ait jamais autant blessé jusqu'à présent. Je la déteste de l'avoir laissée entrer dans ma vie et d'y avoir laissé des miettes que j'ai dû recoller jour après jour après son départ. Depuis ce temps, je me suis engagé à reprendre ma vie d'avant en l'amplifiant. Parfois, il m'arrive de baiser avec Magali, puis quelques heures après avec une autre. Parfois aussi, avec des filles dont je ne connais même pas le nom. Je n'ai trouvé que cette solution pour redevenir le type que j'étais : un mec cool, qui aime sortir avec les potes, faire du sport, s'amuser, voyager et qui ne se prend pas la tête à cause d'une nana qui lui a promis des choses, qu'elle n'a jamais pu tenir.

Magali part enfin, ma pizza arrive quelques minutes plus tard. J'avais faim, j'ai quasiment tout englouti. Il ne reste que quelques morceaux, les autres devront se contenter de ce qu'il y a. De toute façon ils mangent à l'hôpital. Il est vingt-deux heures, je range la pagaille que j'ai mise dans le séjour et pars dans ma chambre pour bosser un peu et me couche un peu plus tard.

Ce vendredi matin, j'ai la tête dans le cul. J'ai mal dormi. J'ai fait des cauchemars sur ma période post-amoureux. Quel abruti d'avoir été ce type-là, ouais enfin... C'était la meilleure période de toute ma vie. Quand Manon m'a laissé, je l'ai mal vécu. Pire que ça. À l'époque de « *mec le plus cool de la fac* » je suis passé « *à mec le plus ringard* ». Je n'avais plus de potes, disons, ceux avec qui je sortais régulièrement. Maxime avait trahi ma confiance en embrassant Manon en boîte de nuit, lorsque nous n'étions plus ensemble. Alexandre et Thomas, les deux pires connards qui avaient fait de ma vie un enfer, tout comme cette connasse de Lucie. Heureusement que Clémence et Nora avaient été sympas avec moi et m'avaient accordé une nouvelle fois leur confiance. Quand Manon ne m'a plus donné signe de vie, j'avais grâce à elles de ses nouvelles. Ici, je pétais les plombs tellement je me sentais impuissant alors qu'elle s'éclatait dans un pays étranger, qu'elle sortait dans les musées, bars, discothèques avec ses nouveaux meilleurs amis. C'est peu après que j'ai repris ma vie en main, en arrêtant de m'apitoyer sur mon sort et en reprenant mes activités sportives et sexuelles...

Je redescends sur terre dès que je m'aperçois que je suis arrivé au bureau.

Il est sept heures trente, il fait déjà trente degrés au soleil.

La matinée se déroule à une vitesse phénoménale. Je n'ai pas pris une seule petite pause. Je rédige une analyse lorsqu'Hervé entre dans mon bureau.

— Adrien ?

— Oui.

Je me redresse et le regarde droit dans les yeux.

— Faudrait que tu récupères tout de suite le budget prévisionnel des commerçants au sujet de Marseille Capitale de la Culture. Faut que t'aïlles illico au département commerce et artisanat.

— Mais c'est midi ! (Je grogne !) Je comptais partir déjeuner.

Je râle, vous ne voyez pas comme je suis dégoûté !

— Pas de problème, mais au passage va chercher le dossier. J'en ai besoin avant la réunion de cet après-midi.

— Ouais, je soupire, dépité.

Hervé fait chier ! Il me dit toujours les choses à la dernière minute. Il part tel un ninja. Je me relève et récupère ma veste sur le rebord de la chaise. Contrarié, je sors de l'immeuble. Dehors, le soleil m'aveugle. Je m'empresse de prendre le métro. Lorsque je sors à la station « *Castellane* », je réalise que c'est à cet endroit que Manon travaille. J'espère que je ne la croiserai pas. Elle me tourmente trop depuis hier soir, j'aimerais ne plus jamais la revoir de ma vie.

J'entre dans l'immeuble et demande à la jolie standardiste blonde au rez-de-chaussée, l'étage. Je monte au premier. Le bâtiment est petit, logé dans un quartier plus ou moins tranquille du centre-ville. Lorsque j'aperçois les bureaux, je me rends compte à travers la grande vitre que la femme avec qui Manon était hier, me fait signe de la main. Je toque à sa porte, elle m'ordonne d'entrer, j'ouvre.

— Bonjour... (Elle pose son portable sur la table.) Je suis Adrien Spinola. Je travaille à la finance. Hervé m'a demandé de récupérer le budget de...

— En effet, me stoppe-t-elle. (Elle se redresse et me fixe.) Il vient de

m'appeler. Allez dans le bureau de droite. (Elle pointe de son doigt l'endroit.)
Ma stagiaire a le dossier complet.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— OK. Merci.

Je la salue, sors et ferme la porte derrière moi. Je pars en direction du bureau indiqué. Je frappe. Une petite voix que je reconnais bien me lâche un petit :

— Entrez.

J'ouvre la porte, elle grince. Ma respiration se bloque instantanément. Mon pouls s'intensifie. En moins de vingt-quatre heures, je la revois encore. C'est le destin qui s'acharne sur nous, de la même manière quand je l'avais rencontrée à deux reprises en compagnie de son ami Mickaël et dans les rues d'Aix-en-Provence. Manon a l'air tétanisée. Moi aussi. Pourtant, je me ressaisis et lâche sur un ton sec et affirmé :

— Ta patronne m'a dit que t'avais le prévisionnel des commerces au sujet de Marseille Capitale de la Culture. Il me le faut.

Elle me dévisage, me scrute tel un animal furieux. Je sais, je ne lui ai même pas dit bonjour. C'est la première fois, qu'elle m'intimide autant la rebelle. « *Qu'est-ce que j'aimerais te plaquer contre ton bureau, beauté, te remonter ta petite robe, glisser mes mains dans ton décolleté et te retirer ta culotte* ». Je suis certain qu'elle porte encore les mêmes sous-vêtements affriolants qui m'ont tant fait fantasmer. « *Puis, te baiser comme aucun homme n'a pu le faire aussi bien que moi jusqu'à maintenant.* » Ouais, je suis sûr qu'elle n'a pas pu connaître de meilleur plan cul que moi. Enfin, je ne sais pas, ce n'est pas le genre de fille qui couche pour la nuit. Rien que d'y penser, ça m'enrage. Imaginer qu'un autre homme ait pu la toucher où j'ai été le premier à le faire. Bordel ! « *Adrien ne pense pas à ça, sors cette fille de ta tête* ».

— Tiens, me dit-elle de façon arrogante. Le voilà ! (Elle me tend le dossier.) Au fait un bonjour, n'aurait pas été du luxe, ajoute-t-elle avec ses yeux verts menaçants.

— Ouais. Bonjour et au revoir, je dis en pivotant et en prenant la sortie.

— Attends ! me précise-t-elle en haussant la voix.

Je me tourne, elle réplique tête baissée, la voix tremblante :

— J'allais, heu... Sortir, tu vois. (Elle relève la tête et me regarde.) Déjeuner et je me disais que peut-être...

Putain ! C'était tout le temps comme ça avec elle. Elle ne finissait jamais ses phrases. Elle m'emmerdait pour que je lui parle, mais il fallait que je décode ce qu'elle voulait me dire. Les nanas c'est trop compliqué, ça ne va jamais droit au but.

— Ouais, quoi ? Tu veux savoir si je suis libre pour manger avec toi ? je lui demande sans prendre de gants.

— Heu, oui. (Ses joues virent à la tomate, Manon sourit.) Manger avec une ancienne amie.

Honteuse, Manon baisse les yeux. Je reconnais tout de suite, quand je suis direct et que ça la met mal à l'aise. Amie, non mais elle délire la pauvre. Ex, je veux bien. Elle devrait plutôt dire avec le meilleur coup de sa vie. Jamais je n'aurais pu être son pote plus d'une semaine, ça avait été une torture à l'époque, j'avais bien fait de me lancer. Elle est et restera je pense dans le top un de mes meilleures baisers. Oui, enfin ce n'était pas que du cul.

— D'accord mais maintenant. Je dois rentrer assez tôt.

— Moi aussi j'ai une réunion cet aprèm.

Manon attrape son énorme sac blanc ovale qui était posé sur le sol et avance jusqu'à moi. Mes mains se posent sur la poignée de la porte.

— Ah bon ? je la questionne, surpris.

— Oui avec ton service.

— Non.

Bon sang ! Je vais encore l'avoir dans les pattes. J'espère que j'arriverai à me concentrer sur mon travail.

Nous sortons du bureau. Du couloir, Manon fait un geste de la main en direction de sa patronne. Nous sortons de l'immeuble, côte-à-côte.

3

Manon

Pourquoi ai-je demandé à Adrien de m'accompagner déjeuner ? Quand il est entré dans le bureau, j'ai cru que j'allais faire une syncope. Ça m'a fait le même effet qu'il y a quatre ans, quand je l'avais croisé à plusieurs reprises dans les rues d'Aix-en-Provence. Je ne pensais pas le revoir aussitôt, même si je me doutais que j'allais le recroiser dans l'après-midi.

Toute la nuit, j'ai pensé à lui. L'avoir vu hier a fait remonter de vieux souvenirs, qui m'ont toujours hantée depuis des années. Je m'en suis voulue, mon comportement a été enfantin, je le sais, je le reconnais. Cependant, je souffrais de cette distance. Je n'arrivais pas à me concentrer sur les études, du moins c'est ce que je croyais à l'époque et puis quand Clémence et Nora m'ont dit qu'il était redevenu le « *baiseur de la fac* », j'avais disjoncté. Pendant une semaine, je n'avais pas arrêté de chialer, en me persuadant que c'était en partie de ma faute s'il était à nouveau ce type « *volage* ». C'était si douloureux de ne plus faire partie de la vie d'Adrien, il me manquait atrocement. Puis, je suis revenue en France, j'ai essayé de lui envoyer plusieurs fois des SMS. Ils ont tous finis à la poubelle.

Nora qui a continué sa deuxième année avec Adrien, me donnait régulièrement de ses nouvelles. Elle me racontait qu'il était le pire des connards. Un jour, deux filles se sont battues en plein cours car il les baisait toutes les deux. Évidemment, ni l'une, ni l'autre n'en savait rien. Pratiquement tous les soirs il faisait la fête, je me demande comment il a fait pour réussir ses partiels...

Nous sommes à l'extérieur et marchons sur le trottoir, le soleil tape fort en ce mois de juin. Je porte une petite robe fluide bleu foncé avec des imprimés fleurs, à peine décolletée sur le devant et qui m'arrive à mi-cuisses. À ce sujet, j'ai l'impression qu'Adrien n'arrête pas de me reluquer. Je le connais bien... Même si notre relation n'a duré que quelques mois, je sais quand il me regarde droit dans les yeux, et pour le coup, il jette des regards indiscrets plus vers ma poitrine que sur tout le reste. Peu importe, j'ai appris avec le temps, à ne pas relever lorsqu'un homme me déshabille de la sorte. Nous bavardons de choses banales, de nos souvenirs à la fac.

Quelques minutes plus tard, nous pénétrons dans un petit restaurant qui ne paie pas de mine, mais la cuisine marocaine y est sensationnelle. Nous nous installons dans un coin à l'abri des regards, Adrien retire sa veste grise, la pose délicatement sur la chaise. Exact, ce type est hyper maniaque avec ses vêtements, ça n'a pas l'air d'avoir changé.

Je dépose mon sac ovale sur la chaise, sors mon téléphone portable et le pose délicatement sur la table. Un serveur vient tout de suite enregistrer nos commandes. Nous choisissons un couscous.

Nous discutons de tout et de rien, parfois le silence prend le pas sur la parole. Je donne de temps en temps des coups d'œil en direction de mon Smartphone, pour éviter d'être perdue dans ses yeux, des yeux d'un bleu à vous fasciner.

Dès que je relève la tête, Adrien me sourit. Il m'observe, sans rien dire. Cet homme est embarrassé de se retrouver avec moi, je le sens, moi aussi il me bouleverse. Le revoir, lui parler, j'en ai rêvé des tas de fois. À Pérouse, j'ai découvert la vie, comme dans le film « *l'auberge Espagnole* ». Je ne comprenais pas pourquoi Xavier (l'acteur Romain Duris), avait été si chamboulé en partant en ERASMUS³. J'ai vite compris en étant dans un pays étranger, que l'on se fait très vite des amis, de divers horizons. Étudier en Italie a été enrichissant. Pourtant, la France me manquait et plus particulièrement : Aix-en-Provence. Les cigales, le soleil, la mer, la Sainte-Victoire, même le Mistral... Tout me manquait.

Moi, la fille du Sud, qui pourtant a des origines italiennes, n'aspirait qu'à retourner dans son pays. Puis, il y avait lui : Adrien. Il a toujours eu une place spéciale dans mon cœur. À vrai dire, il a été le seul. Je ne peux pas dire que je n'ai pas eu de petits amis, mais des flirts, un peu plus poussés parfois, cependant, jamais ça n'allait bien loin.

À ce propos, je suis avec un mec en ce moment. Arnaud est plutôt beau, brun (évidemment), d'origine espagnole, (ça change un peu), en dernière année d'école d'ingénieur à Aix. Je l'ai rencontré au gala des Arts et Métiers, il y a quelques semaines. Clémence m'y a emmenée tous les ans avec son chéri, Cédric. Arnaud est un de ses amis. Clémence et Cédric ne se sont plus quittés et depuis ils se sont installés dans un petit studio sympa, il y a peu dans le centre-ville. Clémence a quitté la fac d'éco pour faire du Droit Pénal. Ce changement de cursus lui va comme un gant. Le droit pour cette fille, c'est une religion.

Mes amies Clémence et Nora sont géniales, elles ont toujours été là pour moi, surtout quand ça n'allait pas, notamment quand j'ai appris il y a deux ans que j'avais une maladie auto-immune. Ça a été le plus gros choc de ma vie. J'ai subi une intervention chirurgicale. Je prends des traitements, mais je ne peux pas guérir. Cette maladie pourrit mon existence, mais je la combats tous les jours en essayant d'être positive.

Dès que je sors de mes songes, je constate qu'Adrien me fixe encore. Il me sert à boire et me sourit. Je lui renvoie son sourire et porte mon verre à mes lèvres. Je bois le liquide froid.

— Alors, ta soutenance c'est pour bientôt ? je lui demande dans le but de dissimuler le malaise.

Je pose le verre sur la table.

— Ouais, dans quinze jours.

Les doigts d'Adrien jouent avec le bord de son verre.

— Et ça va ? T'as fini de rédiger ton mémoire ?

— Non, bien sûr que non !

Agacé, il fronce les sourcils et croise les bras.

— Moi à ta place je flipperais, faut te dépêcher !

— Ouais, je n'en doute pas, me répond-il le sourire en coin.

Avec cet homme c'est toujours pareil. Il me met en rogne pour un oui et un non. Il ne peut pas répondre simplement aux questions. Non, il faut qu'il me pique.

— Il me reste quelques chapitres à peaufiner. (Adrien inspire profondément.) Rien de bien important. Mais dis-moi et toi, pourquoi tu n'as pas fait Science Po ?

J'attrape mon verre par pure mécanique et ingurgite la boisson en ne détournant pas les yeux des siens. Il me faut du courage !

— J'ai changé d'avis, tout simplement. (Je hausse les épaules.) Je n'avais plus les mêmes envies.

Le teint d'Adrien et son regard changent, il plisse les yeux. Je sais, je viens de parler du sujet qui fâche. Le silence s'installe entre nous, pour l'éviter plus, je poursuis :

— J'aime beaucoup l'école où je suis. Les profs sont jeunes, l'ambiance un peu comme une famille. Puis, je ne suis pas seule, Issem est avec moi.

Quelle tête de linotte, je suis ! J'ai oublié de vous préciser qu'Issem a quitté lui aussi la fac d'éco pour intégrer le même institut que moi en deuxième année. Du coup, nous sommes devenus inséparables, tout comme deux filles (des jumelles) génialissimes au caractère bien trempé, d'origine italienne, évidemment !

— Ah ouais. À l'occas tu lui passeras le bonjour.

— Je lui dirai. Ah ben, tiens en parlant du loup. (Je saisis de ma main, mon téléphone qui venait de vibrer sur la table.) Il m'a laissé un message.

Je lis le texto que m'a envoyé Issem : « *Salut bombasse. Ce soir c'est petit resto libanais, bien sûr. Et cuba libre ensuite. T'as intérêt à rappliquer ta fraise. Ne me fais pas celle qui est raplapla. Ton Arnaud, tu le ramènes si t'as prévu de le voir. Tu ne peux pas me faire ce coup. Tu me dois un service !* »

Son SMS me fait sourire comme toujours. Issem est tellement naturel, franc. Ce type vit sa vie comme il l'entend sans se poser de questions. Je l'admire beaucoup pour ça.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté de si drôle ? m'interroge Adrien avec un regard malicieux.

— Oh rien de spécial. (Je repose l'appareil rectangulaire sur la table.) Il veut qu'on sorte ce soir.

— Ah ouais ? Pour aller où ?

— Au resto. Un libanais forcément. (Adrien éclate de rire.) Puis en boîte.

Puis, il tique. Adrien a dû se rappeler la fois où nous n'étions plus ensemble, que j'étais ivre et que j'avais embrassé son pote Maxime.

— Eh bien, j’espère que tu passeras une bonne soirée, me dit-il sur un ton neutre.

— Merci.

Adrien se retient de riposter, je le sais. Je le connais tellement bien. Pourquoi se mettre dans cet état ? Cette histoire remonte à des lustres. Heureusement que le serveur vient nous apporter nos plats au même moment. Hum, ce couscous a l’air excellent ! Je prends une grande bouchée. Adrien attaque son plat goulûment tout en m’examinant. Il ricane peu après. Qu’est-ce que j’ai ? Un bouton sur le visage ?

— T’avais faim, ouais ! Tu t’en mets partout.

Il pose son index sur le bord de ma lèvre inférieure. Je tressaille. Mes poils se hérissent. Foutue électricité à son contact !

Puis, là un blanc, le vrai de chez vrai. J’arrête immédiatement d’avaler, lui aussi. Il me fixe et ne dit plus un mot. Merde alors ! Sa main sur ma bouche, ça aussi j’en ai rêvé des tas de fois. Lui lécher son doigt et qu’il me pénètre. Sentir son souffle dans mon cou, son torse nu et transpirant contre ma poitrine. Sa queue, oui je ne me rappelle plus l’effet que ça fait. J’aimerais juste une fois me souvenir de toutes ces sensations.

Vous pourriez me dire : « *T’as un mec, chérie. Pourquoi, tu ne t’envoies pas en l’air avec ?* » Je vous répondrais tout naturellement, que ça ne fait que quinze jours que nous sommes ensemble, quand il me touche, je ne ressens rien. Arnaud est gentil, attentionné, un peu comme l’était Mickaël, mon meilleur ami. Je crois qu’il vient de là, le problème. Je n’ai jamais plus rien ressenti de la sorte depuis Adrien. Je ne saurais dire pourquoi, ce type a autant d’emprise sur mon corps et mon esprit. Mais j’aimerais me lever, m’asseoir sur ses jambes et l’embrasser passionnément, comme quand nous étions amoureux.

Je me reconnecte à la réalité lorsqu’il retire son doigt de ma lèvre, un peu gêné par cet élan. Nous reprenons la conversation.

Une heure plus tard, nous sortons du restaurant. Nous avons beaucoup trop bavardé, moi qui comptais ne prendre qu’une demi-heure de pause... Ça vaut pour les fois où je mange sur place. Nous sommes devant la vitrine du

restaurant.

— Bon, je soupire, embarrassée. Il faut que je retourne au bureau. On se voit tout à l'heure, je crois.

Je fixe mes escarpins de neuf centimètres, ivoire à bout ouverts.

— Ouais. Je crois bien.

Je redresse la tête, mes cheveux effleurent mes joues qui s'empourprent. J'essaie de me cacher, mais Adrien me contemple, en silence. Je l'examine aussi. Cet homme est si beau, se rend-il compte du charme qu'il dégage ? Mes yeux ne décrochent pas de sa bouche charnue en forme de cœur. Mes mains deviennent humides, mon pouls s'accélère, je vais me dissoudre, si je ne bouge pas.

Pourtant, le silence m'épuise mentalement. Jamais il n'y a eu autant de blancs entre nous, comme si ce que nous avons sur le cœur n'arrivait pas à sortir. En première année, Adrien n'aurait pas hésité à m'embrasser, il l'aurait fait depuis un moment je pense. Mais, aujourd'hui il ne fait rien.

— À plus, me lance-t-il en pivotant.

Nous prenons des directions opposées. Soudain, je me tourne et le regarde avancer. Je l'ai laissé filer une fois, je ne peux pas une deuxième. J'ai besoin de savoir si je lui plais toujours, s'il me désire ; m'aimer j'en doute, il doit me détester, mais, moi je sais que je l'aime, je l'ai toujours aimé. Sur un coup de tête, je décide de marcher à vive allure pour le rejoindre.

— Adrien ! je crie.

Il se retourne surpris, le dossier à la main.

— Quoi ? (Ses yeux sont perdus dans mes prunelles.) T'es bizarre. Qu'est-ce...

Il s'interrompt et me fixe. Je ne réponds rien, mon rythme cardiaque s'affole, mes joues sont en feu, je m'approche de lui, hume son odeur, il m'étourdit à nouveau. Ce mélange de virilité épicée me donne le tournis. Le temps s'est arrêté. Je pose délicatement ma main sur sa nuque, m'avance encore pour sentir les battements de son cœur. Je le dévisage en prenant le soin de m'attarder sur toutes les parties de ce visage merveilleux. Ses pommettes,

son nez, sa barbe, son menton, ses yeux. Affamée, je mords ma lèvre inférieure et humecte mes lèvres. Adrien a les yeux rivés sur ma bouche. Dans un mouvement rapide et incontrôlé, mes lèvres se scellent aux siennes. Je l'embrasse si fougueusement que l'adrénaline me submerge. Adrien ne me repousse pas. Ouf, j'avais peur qu'il le fasse. Au contraire, il se rapproche, pose fermement sa main libre sur ma hanche. Il me laisse goûter à sa langue. Mon Dieu ! Il n'a pas changé. Son goût est toujours aussi exquis, un mélange de menthe et de réglisse. Nos langues s'enroulent, il m'aspire, je gémiss, il me semble que lui aussi. Je passe mes doigts dans ses cheveux. Je, je... Je ne rêve pas ! Il bande ! Oui, mon entrejambe est trempé ! Incroyable ! Je pensais mon vagin aussi sec que mon cœur. Je perds encore pied pour ce type, j'en suis certaine. Je crois que je suis foutue pour la deuxième fois de ma vie...

4

Adrien

Lorsque je reprends mon souffle, je suis encore bouleversé par le baiser que Manon vient de me donner. Jamais je n'aurais pensé qu'elle vienne jusqu'à moi et prenne l'initiative de m'embrasser. Cette fille c'est toute une histoire. Elle ne vous donne plus de nouvelles pendant des années. Puis, il suffit qu'on se revoie, qu'elle m'embrasse si passionnément que je serai prêt à la prendre dans un coin désert de cette rue, tellement son corps m'a manqué. Je suis en semi-érection, bordel de merde ! Elle me regarde désorientée et affolée.

— Je, je... bredouille-t-elle. Suis désolée. Je n'aurais pas dû et...

— T'inquiète, ça va. Pas de souci.

Puis, elle se barre. Ça aussi, je connais. La fuite c'est ce qu'elle sait faire le mieux. Si elle était restée cinq minutes de plus, j'aurais pu lui demander pourquoi elle a agi de cette manière ? Qu'attend-elle de moi ? Si c'est pour la baise, pas de problème. Par contre, retomber amoureux, hors de question. J'ai été stupide une fois, pas deux.

Je m'active tout de même et rentre au bureau. Je n'ai pas envie de finir tard ce soir, d'autant que j'ai une petite soirée entre potes prévue au Manoir et au Cuba Libre. Ça fait une éternité que je ne suis plus retourné à Aix voir mes potes, donc ça tombe bien.

J'arrive au bureau et me mets au boulot. L'heure passe. Lorsque mon boss se pose tel un piquet devant l'embrassade de ma porte, il me lâche :

— Tu viens, la réunion va débiter.

Dépité, je referme mon livre de comptes. Je me relève et avance nonchalamment. J'ai essayé de me concentrer durant l'heure, mais je cogitais trop, mes pensées étaient obnubilées par Manon. Je m'imaginai la défoncer comme un malade. Je vous assure, je redeviens un putain de mec en manque de son corps. Merde et re merde ! Pourquoi l'ai-je laissée m'embrasser ? Je deviens aussi tordu qu'en première année ! Dégoûté, j'entre dans la salle de conférence.

— Bonjour, je dis en serrant la main à deux personnes que je ne connais

pas.

J'examine la pièce et aperçois Manon et sa patronne. Je m'installe en face de la rebelle. À vrai dire, je n'ai pas d'autre choix, il n'y a plus que cette place de libre. Hervé déboule aussitôt et commence à nous faire son speech super chiant. J'essaie vraiment de me focaliser sur les paroles de mon patron, mais quand vous avez juste en face de vous la fille la plus canon que vous ayez jamais baisée, vos idées ne sont plus très claires tout d'un coup.

Dès qu'elle bouge les jambes, ou change de position, ça me remue, mon esprit déraile. En plus, cette petite cochonne n'arrête pas de m'envoyer des signaux. Elle lèche ses lèvres pulpeuses, passe ses doigts dans les cheveux, mord le bout de ses lunettes. Sa bouche m'ensorcèle pour ne pas changer. « *Adrien ! Concentre-toi sur ce dossier, arrête de penser à la rebelle.* »

Je maîtrise mes émotions tant bien que mal. La réunion se déroule, se déroule très lentement... Je rêve, mais pas de Manon, j'essaie de penser à mon bike...

Lorsque tout le monde se lève, la patronne de Manon avance vers moi.

— Ce matin, on s'est vu, hier soir aussi, non ? Adrien c'est ça.

— Oui.

J'acquiesce.

— Denise.

Elle me fixe avec sérieux.

— Hervé m'a confirmé que vous traitez le dossier. (Je hoche la tête.) Vous avez fait connaissance avec Manon, ma stagiaire.

— Heu... (Je regarde Manon en retrait, qui triture ses doigts.) Oui, je réponds embarrassé en regardant de nouveau Denise.

— Très bien. C'est avec elle que vous verrez les détails.

Quoi ? Si c'est une blague, elle est de très mauvais goût ! Fais chier ! Pourquoi le destin s'acharne-t-il sur moi ? Cette gonzesse a vraiment des pouvoirs surnaturels ! Je n'arriverai pas à bosser avec Manon, sans avoir envie de la baiser toutes les cinq minutes !

Ouais, je sais, pas la peine de sortir les crocs ! Travailler ensemble, ça pourrait le faire, nous y sommes arrivés par le passé, ça ne c'était pas trop mal déroulé jusqu'à ce qu'elle m'embrasse et que je ne puisse plus contrôler la bête. Mais, vous oubliez une chose essentielle ! J'ai eu une relation fusionnelle avec cette gonzesse, je l'ai aimée comme un fou, possible que je l'aime encore. Mais avouez que, si nous devons nous revoir fréquemment, je n'arriverai pas à me retenir et je la plaquerai violemment sur mon bureau pour la cartoucher, et ça risquerait de virer au drame. Je ne veux pas qu'elle se fasse de faux espoirs. Elle me plaît, elle m'a toujours plu, mais elle m'a trop blessé, me remettre en couple avec une nana, c'est terminé !

Denise s'approche de Manon et réplique :

— Tu peux rester ici et voir avec Adrien le budget envisageable pour les commerces.

Embarrassée, Manon baisse la tête sans rien rétorquer. Denise et d'autres collègues sortent de la salle. Pour éviter toute gêne, je lui précise :

— Tu viens. On sera mieux dans mon bureau.

Manon me sourit timidement. J'avance, elle me suit, juste derrière sans piper un mot. Elle attend peut-être que j'entame la conversation. Elle peut toujours courir. C'est elle qui m'a embrassé, c'est à elle de faire le premier pas. Ouais, je me répète mais je suis le point d'exploser !

Nous entrons, je pars m'asseoir sur ma chaise. Debout, Manon considère mon petit espace. C'est clair, j'ai beaucoup de chance de ne pas travailler en « *open space* » !

— Tu peux t'asseoir.

Je lui montre la chaise en face de mon bureau. Elle s'installe sans rien dire.

J'ai horreur quand elle joue les super timides. OK, j'aimais bien sa réserve, mais là, ça commence à me gaver grave ! Les femelles, c'est toujours comme ça. Un coup elles vous racontent leur vie en insistant sur le détail de machin et truc machin chose, et l'instant d'après, elles sont muettes comme une carpe. « *Adrien, tu t'en bats le cul ! Laisse tomber, Manon va retrouver la parole ! Tu sais que c'est une putain de fille rebelle, un moulin à parole qui te faisait*

chier en permanence. N'importe quoi ! Tu débloques vieux ! »

Nous commençons à travailler. Manon ouvre enfin la bouche.

Lorsque je regarde l'heure sur ma montre, il est dix-huit heures, nous avons bien bossé. Nous n'avons même pas vu le temps passer. En fin de compte, j'ai réussi à me concentrer. Ça m'a rappelé de bons souvenirs quand nous révisions ensemble. Autant, on pouvait faire l'amour et rester au lit pendant des heures, autant on arrivait à travailler sans se bécoter toutes les cinq minutes. Je m'étire et bâille.

— T'es fatigué ? me demande-t-elle en décochant un petit sourire.

— Ouaaaaiiiiissssss, je bâille encore. Un peu. (Je m'enfonce dans ma chaise et pose mes mains sur ma nuque, que je masse.) J'ai hâte de rentrer.

— Moi aussi. (Manon range son stylo dans sa petite trousse jaune.) C'est crevant de venir tous les jours en bus. Je passe deux heures dans les transports.

Elle glisse son classeur et sa trousse dans son énorme sac. Exact, les filles vous avez des sacs XXL...

— Je comprends. Moi j'ai de la chance, j'habite à dix minutes en métro.

— Waouh ! Ça c'est bien.

Bordel ! C'est quoi cette conversation débile ! « *Tu vas enfin, me dire pourquoi tu m'as embrassé. Moi, je dirais plutôt chauffer, ouais parce que ton baiser était du genre à enflammer ma barre de chair à un niveau encore jamais connu jusqu'à présent ! Je devrais encore te demander pourquoi t'as agi comme ça et je passerai pour le type trop direct et tu sais que ça m'emmerde ! Ouais, je suis ronchon et grincheux et alors ! »*

Manon se lève en posant son sac sur son épaule. Elle franchit le pas de la porte. Merde ! Il faut que je sache !

— Attends deux minutes, s'te plaît.

Je me redresse et la rejoins. Elle se tourne en écarquillant les yeux. « *Ne regarde pas ses yeux verts, ne les regarde pas, elle va te manger tout cru et tu le sais. Je suis fait comme un rat.* »

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-elle, étonnée.

— Putain ! Non, tout baigne. Tu m'embrasses et c'est normal ? je la questionne en haussant le ton.

— Mais, c'est que, heu... Je ne... (Manon s'interrompt et cherche ses mots.) Je me suis excusée. Tu veux que je te dise quoi d'autre ? C'était une erreur, me répond-elle agressive.

Une erreur ! Là, c'est le couteau en plein cœur que je reçois. Elle avait plutôt l'air d'apprécier, comme toutes les fois où je l'embrassais. Et puis, bordel, c'est elle qui a posé ses lèvres sur les miennes et pas l'inverse !

— OK. (Je pose brusquement ma main sur la porte, Manon la fixe, je reviens sur son visage.) C'est trop compliqué avec toi de toute façon, je lui confie en approchant mes lèvres près de ses cheveux soyeux.

À ce moment-là, je ne sais pas ce qui me prend. Son odeur, l'excitation, la dispute. Comme toujours, c'est... Intense. Je ferme violemment la porte derrière elle, la plaque brutalement contre. Manon pousse un petit cri de surprise, son sac tombe au sol. Je la soulève pour qu'elle puisse faire passer ses jambes autour de ma taille et la maintiens avec ma main sous son cul. Je ferme les yeux en même temps que mes lèvres brûlantes de désir se soudent aux siennes. Manon me laisse faire, elle ne rechigne même pas. Alors, j'ondule mon bassin contre sa chatte et dépose délicatement ma main libre sur son sein. C'est trop bon. Quatre ans, que je n'avais plus touché ses gros ballons. J'avais presque oublié qu'ils étaient si beaux. Nos lèvres et nos langues se réappivoisent, s'enroulent et se dégustent. Manon gémit. Je grogne en rouvrant les paupières. Je ne veux rien rater de ce spectacle. Ça m'excite à mort quand elle émet ces petits bruits. Nous reprenons notre souffle. Manon ouvre les yeux, je me balance toujours contre son entrejambe, mes doigts effleurent délicieusement sa cuisse. Mes lèvres partent à la découverte de son cou appétissant. Elle soupire encore plus fort dès que je la mords et la titille.

— Ne fais pas de bruit, je lui murmure chaud bouillant. Le bureau de mon patron est derrière.

— Ouais, mais, c'est, hum...

Ses yeux verts scintillent. Je reconnais quand cette femme me désire et elle n'a pas l'air de jouer. Ma main remonte vers son épaule dénudée, que je caresse lentement. Manon frissonne. Elle suit mes gestes du regard. Je fais glisser l'une des bretelles de sa robe, ainsi que celle de son soutien-gorge. C'est encore mieux que dans mes rêves. Il faut quand même que je sois franc, j'ai rêvé si souvent de la revoir, de la toucher comme je le fais et de la baiser, enfin puisque je suis honnête : de lui faire l'amour. Je fais descendre à peine le bonnet de son soutien-gorge blanc en dentelle, mon cœur bat à mille à l'heure. Depuis des années, il n'avait plus cogné aussi fort. Je serre les dents en appuyant avec la paume de ma main sur son téton, je me contrôle pour ne pas m'enfouir directement dans sa chatte. Manon s'arque en s'agrippant à mes cheveux. Elle ferme les yeux. J'adore quand elle fait ça. Ma queue se tend, longue et épaisse. C'est le bon moment pour la déconnecter, mes doigts tirent avec férocité sur son mamelon, la pointe durcit. Ses seins m'ont trop manqué, je vais en faire mon dîner.

— Oh mon Dieu, Ad-rien, halète-t-elle.

Elle bombe sa poitrine et s'arrondit toujours plus contre la porte.

« *Je sais bébé. Ouais, je ne devrais pas penser à toi de cette façon, mais putain ! C'est trop bon, tes nichons, faire ça ici, avec toi* ». Dans un petit coin de ma tête, j'entends cette voix qui me dit, qu'on devrait arrêter avant que mon boss ou que quelqu'un d'autre ne frappe à la porte, mais, avec Manon j'en suis incapable. C'est une tornade, un boulet de canon qui a toujours réussi à faire tomber toutes mes défenses. Je m'abaisse, ma bouche part sucer son téton, je frotte ma bite contre sa chatte.

— Je ne peux pas faire ça, me chuchote-t-elle gémissante en ouvrant les paupières.

« *Quoi, redis-le ! Tu te laisses faire puis tu ne veux plus. T'as un gros problème ma jolie, je n'ai plus dix-neuf ans. Tu m'allumes avec tes nichons ! Tu crois que je peux éteindre le feu tout seul !* »

Je la relâche, la retourne aussitôt. Je me délecte de son parfum de miel tout en la poussant contre la porte. Ses seins se plaquent au bois froid de la porte. Je suis à deux doigts de la prendre sauvagement, tellement je suis excité. Mes

doigts glissent le long de sa cuisse pour arriver à son sexe. Pourtant, Manon m'arrête, se tourne, les yeux rouges à la limite des pleurs. Elle est furax. « *Il faudrait que tu saches où t'as mal, beauté !* »

— Ne me touche plus. (En colère, elle fronce les sourcils.) C'est clair ! (Elle pointe son doigt sur moi.) Plus jamais à cet endroit-là.

Manon remet de l'ordre dans sa tenue, récupère ses affaires qui avaient valdingué sur le sol. Je m'agenouille et lui demande sous le choc :

— Pourquoi ? Je ne comprends pas ? T'avais l'air d'aimer.

— Je ne peux pas te le dire, tu ne comprendrais pas de toute façon, me lance-t-elle exaspérée.

Manon se relève, je fais de même, elle ouvre la porte et se dirige vers l'ascenseur. Comme toujours, je suis obligé de courir après elle et de la retenir en l'empoignant. Elle se retourne et me fixe méchamment.

— Tu me cassais les couilles pour que je te parle et toi tu ne m'expliques pas pourquoi tu ne veux pas que je touche ta... (Je m'interromps en entendant la voix de Marie, une collègue de boulot.) Va te faire foutre. T'es une allumeuse.

Je relâche son bras, en grinçant des dents.

— Ouais, c'est ça. Connard !

Manon me fusille du regard. Puis, elle se barre pour de bon cette fois, en se dandinant. SALOPE !

Cette fille m'a toujours pris la tête, mais alors là, je ne saisis rien. Même vierge, elle m'a laissé lui toucher le clitoris. Il ne faut plus que je cherche à comprendre, elle est complètement tarée, elle aussi... Irrité, je rassemble mes affaires et sors de l'immeuble...

5

Manon

Dès que je sors de l'immeuble, je suis si bouleversée que les larmes coulent spontanément sur mon visage. Ce qui s'est produit entre nous est en partie de ma faute, je le sais et je m'en veux, car je ne dois pas le laisser me toucher. Aucun avenir n'est possible, nous nous sommes fait beaucoup de mal et pourtant, j'avais envie de ses caresses.

Depuis que j'ai revu ce dragueur de pacotille, il me hante. Il fallait que je sente ses mains sur moi, sa bouche... Si seulement tout était simple. Si Adrien devait apprendre que j'ai une maladie, comment réagirait-il ? Pas comme je l'espère, j'en suis sûre ! Je perds les pédales en sa présence. Je ne sais plus quoi penser. J'ai bien fait de m'enfuir car j'aurais dû lui parler de ma maladie auto-immune si les choses avaient dû aller plus loin. Informer mes partenaires de cette maladie est indispensable. Il aurait fait preuve de pitié. Il était hors de question de lui en parler dans son bureau. Je ne dois plus le revoir, plus jamais. Cette relation ne mènera nulle part.

Je vis très bien, ne vous en faites pas. Je me suis faite à cette satanée maladie mais elle m'effraie toujours autant. Je n'ai plus eu de relations sexuelles depuis Adrien, depuis que j'ai ce « *Syndrome de Gougerot Sjogren* ». Je ne sais pas si j'arriverai à retrouver toutes les sensations que j'ai pu éprouver par le passé. Quand, j'ai appris que j'avais ce syndrome, j'ai été anéantie surtout en tant que femme. C'est toute votre féminité qui est remise en question. Quelques mois, avant de l'apprendre, un dermatologue a découvert que j'avais « *un lichen scléro-atrophique* ». Depuis des mois, je ressentais des douleurs au niveau du clitoris et de mes grandes lèvres (au niveau vaginal). J'avais mal, très mal, au point de ne plus arriver à m'asseoir correctement. J'ai vu plusieurs gynécologues et dermatologues. Tous, me racontaient la même chose : « *C'est dans votre tête mademoiselle* ». Évidemment, ce n'était pas dans ma tête ! J'étais crevée, je ressentais des douleurs articulaires, j'avais parfois des vertiges. Je ne supportais plus de porter mes lentilles de contact et pourtant je continuais de prendre la pilule alors que c'est en partie cette saloperie qui a accru ma sécheresse dans tout mon corps. Dans mon malheur, j'ai appris que je pouvais tout de même prendre une contraception un peu plus contraignante

qu'une pilule minidosée, mais ce n'est pas bien grave.

Lorsque j'ai commencé à avoir des lésions vulvaires qui s'atrophiaient et que ma muqueuse devenait blanche, j'ai eu la chance de tomber sur un médecin qui a fait son métier. Il a mis des mots sur ma maladie. Quelque part, j'étais soulagée, je savais que ce n'était pas mon imaginaire. Il m'a obligée à faire des analyses plus poussées. Je me suis rendue à contrecœur, à l'hôpital de la Timone, à Marseille, dans un service spécialisé dans ce type de pathologie. Puis, le verdict est tombé, j'avais « *des anticorps anti SSA positifs, Syndrome Sec ou de Gougerot* » pouvant déboucher sur un lupus. Concrètement, cela induit que je ne peux plus profiter du soleil, alors que j'habite dans le sud. Puis, surtout, le lupus. J'ai failli faire une attaque quand j'ai appris la nouvelle, ma mère aussi. Le lupus est une maladie terrible. Tout votre corps pourrit de l'intérieur et vous ne pouvez rien faire, si ce n'est prendre de la cortisone à vie...

Après avoir pleuré et encore pleuré. Il fallait agir, je ne pouvais pas rester avec cette atrophie. J'ai dû me faire opérer à l'hôpital Nord, à Marseille dans le service de Gynécologie. Là-bas, j'y ai croisé plusieurs fois, Alexis, le grand frère d'Adrien. Ça a été un choc de le revoir. J'avais peur qu'il parle de mes problèmes à Adrien. Mais, Alexis n'a rien fait, je lui avais demandé de ne rien dire, secret professionnel je présume. J'ai été opérée par un professeur renommé. Les médecins se sont très bien occupés de moi. Alexis est venu régulièrement dans ma chambre pendant mon hospitalisation pour prendre de mes nouvelles. Il a été très gentil. Il me parlait d'Adrien parfois, il me disait qu'il faisait toujours ses conneries. Alexis a essayé de glisser dans nos conversations le fait que je manquais à son frère. Cependant, à l'époque, seule ma maladie me préoccupait. Je voulais guérir, ne plus avoir mal. Je me suis recentrée sur moi, c'est égoïste peut-être, mais c'était la seule chose que je voulais.

Depuis, je vis correctement, je prends de la cortisone de temps en temps, mets des gouttes artificielles dans les yeux, me crème énormément la peau, pour ne pas qu'elle sèche et lubrifie mon vagin au maximum. Sinon, que faire ? Aucun traitement ne pourra me guérir, donc je positive. Je sors, je sors et je sors autant que je peux, car il est vrai que lorsque je suis en crise, je suis si fatiguée que je n'ai la force pour rien.

Quinze minutes plus tard, je m'aperçois que je suis arrivée à la gare Saint-

Charles. J'étais dans mes songes pour ne pas changer. Je monte dans le bus bleu. Mon téléphone sonne. Je le sors de mon sac, je fais glisser mon doigt sur le bouton vert. Je m'assieds à une place libre à l'arrière.

— Allo, je réponds avec une petite voix.

— Chérie. Ça va ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, me lance gentiment Arnaud.

— Oui, t'en fais pas, ça va, je dis en essuyant une larme.

— On se voit ce soir ? T'es libre ?

— En fait, je sors avec Issem, on va au resto et en boîte mais oui, viens avec nous.

— Je ne veux pas chambouler ta soirée.

— Non, pas de souci. (Je fixe le paysage à travers la vitre du bus.) C'est Issem qui me l'a proposé. Je suppose qu'il a rendez-vous avec un type qu'il a rencontré sur le net et donc il ne veut pas être seul.

— Possible. Vous avez prévu d'aller où ?

— Au libanais et au Cuba libre.

— Je passe te prendre à quelle heure ?

— Vingt heures, ça te va ?

— Parfait. À tout.

— Oui, c'est ça, à plus. Bise.

Je raccroche.

Idiote ! Pourquoi ai-je proposé à Arnaud de m'accompagner ? Depuis hier soir, je ne pense qu'à Adrien et fais comme si tout allait bien, mais c'est faux. Il va falloir, que je dise à Arnaud, que c'est fini. Je ne l'aime pas. Au bout de quinze jours, c'est normal me direz-vous, quoiqu'avec Adrien, je ne me suis jamais vraiment posé la question, à la fois il m'attirait physiquement et je le haïssais tout autant. Toutefois, j'ai su quand il m'a touchée pour la première fois que ce n'était pas que physique, c'était autre chose. Difficile de mettre un nom dessus. Aujourd'hui je peux affirmer avec certitude que c'était un coup de foudre. Exact, j'ai eu un coup de foudre pour ce connard de rital dès l'instant où je l'ai aperçu. Je ne pouvais rien voir d'autre que ses yeux bleus et son

sourire de séducteur...

J'arrive chez moi au bout de trois quart d'heures. Je ne vous le fais pas dire, les trajets en transports en commun sont hyper longs. Je pars immédiatement sous la douche, tellement je me sens collante sous ma robe. Après vingt bonnes minutes sous l'eau, je décide de me préparer. Mais avant, je me crème le corps, mets des gouttes dans les yeux pour la énième fois depuis le début de la journée.

Ce soir, je porte un joli pantalon noir mais pas un slim. Depuis deux ans, les pantalons trop près du corps ne font plus partie de ma garde-robe, tout comme les strings, je ne peux porter que des culottes. J'attrape dans ma penderie un petit top dos nu rouge sans manches. J'enfile une petite veste tailleur noire et mes talons de dix centimètres, à bout rond avec une boucle en strass sur le devant de la chaussure. C'est avec un air chagriné que je me place devant ma commode pour me maquiller. Je me dévisage en inspirant. Je me sens si crevée, en ce moment. *« Allez Manon, ressaisis-toi ! Oublie Adrien, oublie-le une bonne fois pour toutes. Ce type ne t'a apporté que des merdes. Tu le sais, alors prends la vie comme elle vient. Sois forte, garde le cap, ne replonge pas. Ne pense qu'à ton stage. Ta réussite professionnelle, c'est ce qui te motive tous les jours ! Ton indépendance, t'y travailles dur, c'est ce que tu veux. Je sais tout ça vilaine conscience, mais je me sens si vide à l'intérieur de moi et Adrien a ravivé cette flamme qui me rend vivante et brûlante. »*

Je me raisonne et finis mon maquillage. J'insiste sur une ombre à paupière noire irisée pour faire ressortir mes yeux verts, ainsi que sur le gloss au goût de fraise. Je me parfume comme toujours avec Valentina et boucle avec une mousse coiffante mes cheveux bruns qui forment un carré dégradé mi-longs. Le résultat est saisissant, je me sens bien, pourtant pas complètement femme. C'est idiot, mais depuis mon opération, je me cherche à nouveau. J'aspire à devenir cette femme forte et fatale que j'ai toujours souhaité être.

Avant de partir, je décide de récupérer dans ma boîte à bijoux, mes créoles fantaisies. Tout à coup, je tombe sur le bracelet qu'Adrien m'avait offert pour Noël. Un joli cœur avec une inscription qui nous allait si bien : *« L'amore non è bello se non è litigarello⁴ »*. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours eu un mal fou à me débarrasser de cette babiole. Le voir me fait monter de chaudes larmes, comme à chaque fois. Tout était plus facile en première année, avant

que Lucie ne me montre cette vidéo d'Adrien et moi en train de faire l'amour, avant que je ne parte à Perugia (Pérouse), avant que je ne sois malade. J'essuie mes larmes, Arnaud entre au même moment dans ma chambre. Il dépose délicatement ses lèvres sur les miennes.

— Je le savais, tu ne vas pas bien. Je peux rentrer.

Arnaud est un beau brun, d'un mètre soixante-quinze, aux yeux marron, à la mâchoire carrée, avec une belle repousse de barbe. Le genre de type qui adore passé du temps avec les anciens. Mes parents l'aiment beaucoup, il est serviable et poli... « *Le gendre idéal* ».

— Si. Ça va. Je suis un peu fatiguée, mais rien d'inquiétant.

Je lui souris.

— T'as pris tes médocs ? me demande-t-il, inquiet.

— Oui, ce matin. Ça va. Ne t'inquiète pas. (Je pose ma main sur son bras. Cela ne me fait aucun effet.) On y va c'est tard.

— Allons-y.

Nous sortons de la chambre. J'embrasse mes parents puis nous partons.

Dans la voiture, je ne suis pas très bavarde, Arnaud non plus. Le temps passe, nous écoutons la musique, il se gare peu après. Nous sortons du parking et rejoignons Issem sur le cours Mirabeau. En y réfléchissant bien, Arnaud est très gentil, mais pas tactile. En l'espace de quinze jours, nous nous sommes vus à peine trois fois. Ce n'est pas énorme, j'avoue. Pourtant, Arnaud ne prend jamais ma main ou ne m'embrasse en public. Cette relation est totalement différente de celle que j'avais avec Adrien. Il va falloir que j'arrête de penser à « *l'italiano* » (*l'italien*) pour la soirée et que je compare toujours tout à lui, car aucune de mes relations ne pourra ressembler à celle que j'ai pu entretenir avec ce dragueur. Quand bien même, je suis venue pour soutenir mon ami Issem, alors Adrien, il peut aller se faire voir, pendant quelques heures. En effet, Adrien était surnommé à la fac « *l'italien* », entre autre pour avoir couché avec beaucoup de filles.

Dès que j'aperçois mon ami, la bonne humeur me gagne. Je m'approche d'Issem avec le sourire, il m'enlace affectueusement et me serre fort. Cet homme est très chaleureux.

— Ah ! Ma bombasse préférée, me lance-t-il le sourire aux lèvres.

— Ça va ? T'as passé une bonne journée ?

Je lui fais la bise.

— Oui, pas mal. Travailler à la mairie d'Aix au service culture, c'est le top... FARNIENTE !

— T'as raison. (Je croise les bras dessous ma poitrine et ris.) Vous prenez le café. C'est fatiguant dis donc, ça dure deux heures.

— Putain, ne m'en parle pas. Je suis obligé de rester debout comme un gland pour discuter car il n'y a pas assez de chaises.

Ce Franco-libanais, originaire d'Aubagne est attachant avec son petit cœur d'artichaut. J'espère qu'il n'aura pas le cœur brisé une nouvelle fois. Avec son un mètre soixante-dix-huit, Issem est un beau gosse, aux larges épaules, aux yeux noisette, brun les cheveux ébouriffés légèrement bouclés, retombant en arrière sur sa nuque. Il porte un tee-shirt noir qui sculpte ses pectoraux. Son jean taille basse le rend irrésistible. Ce soir, Issem a mis le paquet pour son rencard.

Nous nous taquinons tout en déambulant dans les rues étroites du centre-ville. Nous entrons dans le restaurant libanais. Il est sympa. La décoration vaut vraiment le détour, elle nous plonge facilement dans l'univers du Moyen-Orient, avec les miroirs, les fresques, les lumières tamisées. L'ambiance est familiale et conviviale. Depuis que nous sortons, nous venons régulièrement dans ce petit resto. Nous avons nos habitudes, les serveurs nous connaissent et nous tutoient. Nous mangeons tous les trois. La soirée passe à toute vitesse.

— C'est déjà onze heures, ma chérie, me dit Issem tout en fixant son portable. C'est l'heure. Axel est arrivé.

— OK.

Nous sortons et marchons en direction de l'Hôtel de ville. Axel le rencard d'Issem arrive quelques secondes plus tard. Ce type a l'air plutôt cool. C'est un beau blond, aux yeux marron, le type en apparence parfait pour mon ami. Il nous salue. Nous discutons, avançons jusqu'au Cuba Libre. Dès que nous atterrissons devant la boîte, cette voix masculine que je reconnais entre mille, lâche :

— Manon !

Mon cœur bat plus vite tout à coup. Merde, que fait Adrien, ici ? Je me tourne et croise son regard. Je l'examine en détail en essayant de ne pas baver. Il est sexy dans son jean délavé et sa chemise blanche cintrée. Mamma mia, ça me rappelle de bons souvenirs. Puis avec sa barbe et ses cheveux en bataille, il est encore plus canon que quand il porte ses costumes de beau gosse.

— Salut, je chuchote, gênée.

Adrien est avec des potes apparemment, des anciens de la fac. J'aperçois Pierre (un brun, qui était parti avec moi à Pérouse) et Lionel. Ils me sourient, viennent à ma rencontre. Ils serrent la main à Issem et me font la bise. Arnaud, stupéfait, se rapproche de nous.

— D'où tu les connais, ces mecs ? me marmonne-t-il curieux en dévisageant Adrien.

Adrien qui entend ce qu'il me dit, réplique instantanément :

— De la fac.

Arnaud avance vers Adrien et lui tend la main poliment.

— Salut, moi c'est Arnaud, le petit ami de Manon.

Adrien lui serre la main, contrarié. Aussitôt, il se tourne et me jette un regard noir. Sa mâchoire se serre. Je peux lire à travers ses yeux, la haine et la colère. Il ne va pas tarder à se mettre en rogne. Voilà encore un drame qui me tombe dessus. Jamais rien ne se passe comme prévu entre nous. Le destin, nous rapproche et nous sépare peu après. Je me demande bien s'il va un jour nous laisser vivre notre vie sans tragédie...

6

Adrien

Qu'est-ce que c'est que cette embrouille de malade ! Manon m'embrasse ce midi après le resto. Elle me laisse la toucher... Enfin, c'est encore parti en cacahuètes à cause d'elle... Ouais, et de la mienne (mais, alors juste un peu). Pour couronner le tout, elle ne me précise pas qu'elle est avec un type. Cette fille vit sur une autre planète, je ne vois que ça. Elle me prend vraiment pour un con. Il va falloir qu'elle arrête de jouer. Ouais, bon, je ne suis pas non plus très fair-play. Je couche à droite à gauche. Non, mais son mec, je vais lui en coller une... Putain de merde ! Qu'est-ce que je viens de vous dire ? SON MEC ! Manon ne peut pas avoir de mec. « *Heu, Adrien, faudrait que tu te calmes. Ça fait quatre ans qu'elle n'est plus avec toi* ». Oui, c'est vrai ça. Depuis combien de temps sont-ils ensemble ? Merde ! Elle me fait chier cette gonzesse. C'est pour cette raison qu'elle ne voulait pas que je la touche ? Je n'y comprends plus rien. Ça fait vingt-quatre heures qu'elle me mange le cerveau, comme elle a toujours su si bien le faire. J'assassine Manon du regard.

— Nous on entre. Passe une bonne soirée, je lui balance avec dédain pour couper court à la discussion.

— Toi aussi, me dit-elle, embarrassée.

Puis, ce connard de petite tapette de petit ami de mes deux nous lâche gaiement :

— On peut passer la soirée ensemble ? Vous avez l'air de bien vous connaître.

— Heu, à vrai dire, Arnaud... Non. (Manon secoue la tête.) On ne va pas les déranger, ils sont entre mecs, tu vois, réplique-t-elle en m'observant.

— Mais, ça pourrait être sympa. Ça fait longtemps que tu ne les a à pas vus, poursuit ce petit merdeux.

Manon mal à l'aise croise le regard d'Issem qui suggère :

— On va ailleurs. (Il fixe l'autre gars qui les accompagne.) On n'arrivera pas à discuter de toute façon.

— Pourquoi tu veux partir ? surenchérit surpris cette mauviette d'Arnaud. T'étais excité à l'idée de venir ici, je ne comprends plus.

Je ne sais pas ce qui me prend. Retrouver Manon devant le Cuba Libre, avec ce type, ça me rend fou de rage. Je ne me doutais pas qu'elle puisse être avec un autre, sachant que nous avons été proches dans mon bureau. Je bous. Il faut que cette lopette dégage le plancher. C'est égoïste pourtant je ne veux pas de relation avec Manon, disons que j'essaie de m'en persuader. Mais par-dessus tout, je ne peux pas supporter que ce connard puisse la toucher ou même, la pénétrer. Alors de colère, je m'approche de ce gars et lui crache avec mépris :

— Bon mec, écoute bien. (Je le regarde droit dans les yeux et inspire.) Il ne veut pas entrer car je suis un ex de Manon. Elle ne t'aime pas. (Je l'assassine de mes yeux bleus électriques. Arnaud se décompose.) Ah ouais, au fait, tout à l'heure dans mon bureau, j'ai kiffé grave quand j'ai plaqué ta meuf contre ma porte et que je lui ai léché ses gros nichons.

Bordel de merde ! Qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais dû m'arrêter à ex petit ami, ça aurait largement suffi. D'un geste cette tafiote me met son poing dans la gueule. Je rétorque en lui envoyant un coup de poing dans le ventre. Il hurle, je le pousse avec mon pied, il tombe au sol. Manon en stress, le rejoint, elle s'agenouille et me dévisage méchamment.

— J'ai toujours su que t'étais taré ! me crie-t-elle en sanglotant. Mais là, t'as dépassé VRAIMENT les bornes !

Quoi ? Quelles bornes ? Je suis le mec le plus zen de la terre ! Et puis, c'est quoi cette mascarade. Elle devrait plutôt venir vers moi, c'est lui qui m'a mis une sacrée droite. Il n'y est pas allé de main morte ce gros pédé. J'ai mal, je saigne au niveau de la lèvre inférieure. Arnaud la repousse, en lui disant je ne sais quoi.

— Arrête de te la jouer ! (Je m'avance vers Manon. Je baisse la tête pour la regarder en face.) C'est toi qui m'as embrassé. Alors assume ! je m'époumone.

— Très bien. J'assume. Mais toi aussi.

Elle fronce les sourcils et pointe son doigt sur moi, elle ne me lâche pas des yeux. Assumer quoi ? Pourquoi lui ai-je dit une connerie pareille ? Merde ! Je deviens dingue.

— Ouais, c'est vrai. (J'inspire profondément.) Tu me plais toujours. Te voir avec cet enculé, ce n'est pas possible.

Je serre les dents, passe mes mains dans mes cheveux. « *Adrien calme-toi, respire ! Facile à dire* ». Manon se lève, Arnaud aussi. Ils sont face à face.

— Arnaud, je... J'allais te le dire juste après. Je... bafouille-t-elle. Voilà... Toi et moi... Il vaut mieux qu'on en reste là, tu vois, je crois que...

— Tu me jettes car tu me trompes avec ce fils de pute ! T'es une vraie salope ! lui gueule-t-il hargneusement.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Les nerfs me gagnent, je cours vers lui et l'attrape par le col.

— Dégage, putain ! (Mes yeux sortent de leurs orbites.) Sérieux. Je vais te ruiner. (Mon visage est près du sien.) J'en suis capable.

— Hé gros, me dit Pierre tout en me tirant par les épaules. Arrête ! Les flics vont débarquer avec vos conneries.

Je lâche Arnaud, il se barre sans se retourner une fois. Minable ! Manon chiale. C'est de ma faute. Je suis trop impulsif pourtant, je n'y peux rien. Elle est à moi cette fille. Heu non, était. Je délire complètement ! Je replonge comme un type accro au crack et ma drogue c'est cette nana. « *Zen, putain Adrien, zen. Respire, oui, par le nez...* » Je vais vraiment péter un plomb si ça continue. Depuis que je connais Manon, elle n'arrête pas de me retourner le cerveau dans tous les sens. Il faut que je fasse un tour. Ouais, faire un tour pour me calmer. Je passe mes mains dans les cheveux, les tire comme un forcené et fais les cent pas. Je reviens vers Pierre.

— Je suis désolé mais je rentre ! je beugle. J'ai trop les nerfs.

— T'es certain ? Reprends-toi et puis...

— Non Pierre, je rentre. Je vais devenir fou. Tu piges !

— Ça roule, petite fiotte, m'envoie-t-il en tapotant gentiment mon épaule. Comme tu veux.

Manon me scrute de ses grands yeux rouges gonflés par les larmes. Qu'est-ce que je dois faire ? Nous devons discuter sérieusement. Je viens vers elle.

— T'es venue comment ? Tu veux que je te ramène ? je lui demande plus calmement.

Elle renifle et sort un mouchoir de son sac.

— Je ne veux pas te déranger.

Elle est drôle cette nana, vous ne trouvez pas ? Je lui propose de la raccompagner, si ça m'emmerdait je ne lui en aurais pas parlé. Les filles c'est toujours comme ça, ça répond à votre question par une autre question.

— Si je te le propose, c'est que ça ne me dérange pas.

— Je ne sais pas, Issem, dit-elle en le regardant.

— Oui, ne t'inquiète pas, ma chérie. (Il l'enlace.) C'était cool de t'avoir vue ce soir.

Il pose ses lèvres sur sa joue et l'embrasse.

— Dans ce cas. (Manon s'adresse à moi.) Je viens avec toi.

Manon me suit. Nous partons en direction de ma voiture. La tension est à son comble. Ni elle, ni moi ne parlons. Mais il faut que je sache, j'ai besoin de savoir ce qu'elle attend de moi. Je ne sais pas ce qui me prend, mon bras frôle à peine le sien, l'adrénaline me submerge à son contact, j'attrape sa main. J'entremêle nos doigts. Hébétée, elle se tourne pour fixer mes yeux, elle ne me dit rien, ni ne retire sa main de la mienne. Après tout ce temps, ça me fait toujours un sacré effet, même si ce n'est que sa main. J'ai toujours tout aimé chez elle. Je ne comprendrai jamais pourquoi, mais j'aime toutes les parcelles de son corps et son putain de cerveau « *Rebelle* ».

Nous entrons dans une rue déserte et étroite. L'envie de la plaquer contre

le mur d'à côté m'obsède. Dans un geste désespéré, je la pousse furieusement pour libérer toute cette agitation qui me prend aux tripes. Ma respiration est rapide, mon cœur va rompre définitivement près d'elle. J'approche lentement. Mes pas sont sûrs. Je pose passionnément mes mains sur ce visage à la fois si doux et si fier. Il m'a tellement manqué. Je me presse à Manon pour sentir les battements de son cœur. Ils pulsent vite, très vite. J'humecte mes lèvres et ne perds pas une miette de ce moment captivant. Quatre ans, que mon corps n'avait pas autant réagi à une caresse, un baiser.

Tout à coup, mes lèvres s'emparent de sa bouche pulpeuse. Pour la deuxième fois, Manon ne me repousse pas, elle ferme les yeux, enroule même ses mains autour de mon cou et agrippe mes cheveux. Je bouge instinctivement mes hanches contre son bassin. Ma langue cherche la sienne. Manon halète dès qu'elle sent que je joue avec sa partie charnue. Je souris en la mordillant et en la suçant. Elle soupire et se laisse aller. Je suis vraiment foutu parce que je perds les pédales. Elle gémit de plus en plus fort sous mes coups de langue. Bordel ! Je ne vais pas pouvoir me contrôler, si elle continue à me tourmenter. J'interromps le baiser et dévore son cou.

— Viens chez moi, je murmure en reprenant mon souffle.

— Ce n'est pas raisonnable, soupire-t-elle.

— Pour parler. (Je la fixe, ses paupières s'entrouvrent.) Il faut vraiment que nous parlions.

— Je ne sais pas, Adrien, ce n'est pas une bonne idée d'être ens...

Manon baisse la tête en s'interrompant. Je regarde sa bouche rouge et gonflée par le baiser que je viens de lui donner. Mes yeux descendent vers sa poitrine. Putain ! « *Mec tu déconnes !* » Mes doigts glissent sur ses hanches. Elle me stoppe directo, et me jette un regard noir. Manon s'écarte de moi et met de la distante en faisant quelques pas. Elle croise ses mains tout en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'y comprends rien ! Grincheux, je l'empoigne et l'assassine du regard.

— Maintenant, tu vas me dire ce qui se passe. Je vais devenir cinglé. Tu m'embrasses. Tu te laisses faire dans mon bureau pour me repousser ensuite. Tu romps avec cette enflure. Tu me laisses encore t'embrasser mais tu t'éloignes !

Je ne lâche pas l'affaire, je suis coriace, je veux savoir ! Je serre plus fort son poignet, toutefois, Manon ne me demande pas de la relâcher. Elle est bizarre depuis que je l'ai revue. Bon sang, elle pleure maintenant. Qu'ai-je fait pour qu'elle soit si étrange ? Je n'aime pas la voir ainsi, alors, je l'approche de moi et l'enlace tendrement. Manon enfouit son visage dans mon cou et s'agrippe à mes omoplates. Je devrais me casser, je le sais, mais je ne peux pas, je suis comme aimanté à cette gonzesse.

— Manon, chut ! Dis-moi ce que t'as, je lui chuchote. S'il te plaît. (Je caresse ses cheveux.) Parle-moi. Je t'ai fait un truc ? Dans mon bureau. (Elle secoue la tête.) Alors c'est quoi ?

Manon relève la tête. Je la scrute dans l'espoir de comprendre ce qui la tracasse. Elle n'est plus la fille que j'ai connue par le passé, cette fille qui se déchaîne, rebelle et fière ! Que lui est-il arrivé ?

— Adrien. (Elle me regarde affectueusement. Je le sens, elle me cache des choses.) Ça n'a rien à voir avec toi.

— Alors parle-moi. Tu me faisais chier pour que je te parle. C'est à cause de cet abruti ?

— Non.

Elle me repousse une nouvelle fois. Trop c'est trop. Elle est tellement insupportable et têtue, effectivement, ça, ça n'a pas changé ! Je serre les dents, je retrouve mon sang-froid car je vais regretter ce que je pourrais lui balancer dans sa gueule. Je respire à pleins poumons. Manon revient et attrape ma main.

— D'accord, je viens chez toi mais uniquement pour discuter. Je ne peux plus garder ça pour moi.

Qu'est-ce qu'elle ne peut pas garder pour elle ? C'est quoi encore son secret ?

— Dis-moi au moins ce que c'est.

— Non, on est dans la rue ! grogne-t-elle.

Je ne rajoute rien, elle a raison, nous sommes dehors, quelqu'un aurait très bien pu nous entendre.

Nous reprenons la route jusqu'au parking souterrain de la Rotonde.

Il est plus de minuit lorsque nous arrivons chez moi. Ce soir Alexis et Océane bossent, ils ne rentreront que dans quelques heures, ce qui nous laisse pas mal de temps pour parler tranquillement.

Dès que Manon met un pied chez moi, elle inspecte le salon et ma cuisine américaine dans le moindre détail. J'ai le droit de laisser trainer des affaires, je suis chez moi, tout de même.

— T'aurais pu mettre le bol dans le lave-vaisselle.

Bordel ! Ce n'est pas ce soir que j'ai envie de parler ménage. Je prends sa main et la mène vers le canapé d'angle noir, aux lignes droites et épurées. Le petit plus, les pieds en chrome ! J'aime les belles choses et non, je ne souhaite pas devenir commercial !

— T'es venue pour parler mais pas de ma vaisselle. Viens. On sera mieux sur le fauteuil.

Elle me suit, je relâche sa main. Nous nous asseyons chacun à l'extrémité du canapé. La situation est grotesque, nous éclatons de rire en même temps. Je me rapproche, elle aussi et la regarde intensément.

— Qu'est-ce que tu ne pouvais pas me dire dans la rue ? je m'empresse de lui demander.

Elle joue avec ses doigts, cherche ses mots. Le silence m'opprime.

— J'ai une maladie, me confie-t-elle.

Tout à coup, je reçois en pleine poire un coup de massue. J'avais imaginé divers scénarios, mais pas celui-ci.

— C'est grave ? (J'attrape sa main pour lui donner du courage.) C'est passager ? Tu vas guérir ? je l'interroge, troublé.

— Grave, un peu. J'ai une maladie auto-immune. Guérir non. (Elle secoue

la tête.) Il n'y a pas de traitement.

Ses yeux m'examinent avec attention, Manon essaie de deviner ma réaction.

— J'ai un syndrome sec, rajoute-t-elle. J'ai été opérée il y a deux ans. Mon vagin s'atrophiait. J'ai un traitement. Je ne supporte plus de porter les lentilles de contact, elles irritent trop mes yeux et...

— Tu n'y vois rien alors ? je la coupe.

— De loin, pas toujours, mais je te vois, ne t'en fais pas, me dit-elle avec le sourire. Mes lunettes sont dans mon sac. Donc, je te disais que... J'ai la peau très sèche. Je ne peux plus bronzer au soleil. Je fais des malaises quand je suis fatiguée. Parfois, j'ai des douleurs articulaires le matin au réveil. Mais surtout, il se peut que je ne puisse jamais avoir d'enfant, les anticorps que mon organisme produit favorisent les fausses couches et contraignent l'ovulation... D'après le gynéco de l'hôpital, si je souhaite un jour avoir des enfants, la grossesse serait suivie car le bébé pourrait avoir un problème cardiaque.

Merde ! Là je crois bien qu'elle m'a filé la migraine pour des jours. Je ne dis rien, que dire face à cet aveu poignant... Rien ! Après quelques secondes, mon cerveau se reconnecte. Je veux en savoir plus, qu'est-ce donc cette maladie terrible ?

— T'es certaine que ta maladie entraîne les fausses couches ?

— Non. Ça dépend des personnes.

— Et les problèmes cardiaques ?

— Non plus, me dit-elle la voix tremblante.

Manon reprend :

— Ce soir dans ton bureau... (Elle baisse la tête, gênée.) Je te jure, j'avais envie que tu continues, je t'aurais laissé faire si je n'avais pas de cicatrices. Je ne voulais pas que tu voies ça, que tu me touches, que tu aies pitié de moi. (Ma respiration se bloque.) Je ne prends plus la pilule depuis deux ans. On ne peut pas utiliser de préservatifs, ça m'irriterait trop. Je, je... (Elle respire fort, elle stresse.) J'ai peur. (Elle relève la tête pour affronter mon regard.) Je ne suis pas sûre de retrouver toutes les sensations que j'ai pu connaître, tu vois, car depuis toi... (Elle s'arrête. Quoi ?) Je n'ai couché avec personne. (Ses yeux

brillent.) J'ai vraiment peur d'avoir très mal.

Putain, mes oreilles fonctionnent bien ? ! C'est très égoïste, ce que je vais vous balancer, malgré que je sois ému par sa sincérité... Je n'ai retenu qu'une chose, elle n'a plus baisé depuis quatre ans... Je n'arrive pas à y croire ! En même temps, je suis super content. Oui, je sais c'est idiot, elle souffre. Mais, personne d'autre que moi ne l'a culbutée. Ouais, pas de remarques. J'ai envie de sauter au plafond tellement je suis heureux. Je me redresse d'un coup et lui tends ma main.

— Debout ! je lui ordonne. (Manon me dévisage, effrayée.) On sera mieux dans mon lit.

Je souris comme un idiot.

— Mais... Heu... (Elle râle. Voilà, la rebelle est de retour !) Je viens de te dire que je ne peux pas coucher avec toi ! vocifère-t-elle.

— Qui t'a dit qu'on allait baiser. On va s'amuser comme au bon vieux temps.

Nos doigts s'entremêlent. Manon sourit, je la tire et pose mes lèvres sur sa joue. Nous nous dirigeons main dans la main vers ma chambre...

Manon

Quand j'entre dans la chambre d'Adrien, j'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Il n'avait pas palpité aussi vite depuis des années. J'avais rêvé depuis si longtemps de me retrouver avec lui, dans cette situation. J'attrape le téléphone dans mon sac à main et envoie un texto à mère. Je l'informe que je ne rentre pas ce soir.

— Qu'est-ce que tu fais encore ?

Adrien caresse mon bras avec sa main, je frissonne déjà.

— J'envoie un SMS à ma mère. (Je lui souris.) Tu sais comment elle est, si je ne lui dis pas que je ne rentre pas, elle risque de s'inquiéter.

Adrien sourit, effleure de ses deux mains mes épaules.

— Viens. Pose ce truc, me chuchote-t-il à l'oreille. On a des tas de choses à rattraper.

— Ah bon, je glousse.

— Ouais. Ça fait une éternité.

— Ne me dis pas que t'as fait vœu d'abstinence ? je lui demande avec un petit sourire coquin.

— Non. Pas exactement mais avec toi, c'est différent.

Ses mains parcourent mon dos.

— Je ne suis pas sûre que tu penses ça, après que...

Je m'écarte pour ne pas être troublée par ses caresses.

— Manon, bordel ! m'interrompt-il, fâché. Tu commences ! Ta maladie n'a rien à voir avec l'effet que tu me fais.

— Ah bon ? (Je m'approche d'Adrien.) Je te fais quel effet ? je le questionne en posant mes lèvres dans son cou.

Adrien frémit, son corps se tend.

— Ça, me répond-il en me poussant brusquement sur son lit.

Je pouffe, mais mon rire s'étouffe aussitôt car allongée, je me sens vulnérable. Nous n'avons discuté que de ma maladie. Je ne sais pas quel genre de relation nous allons avoir, mais je m'en fiche. J'ai envie qu'il me touche, envie de lui depuis tellement longtemps que c'est dur pour moi de me dire que ce ne sera peut-être que pour une nuit.

Adrien se presse tout contre moi et m'arrache un gémissement quand sa main malaxe délicieusement mon sein.

— Oh mon Dieu ! je lui susurre. C'est...

Je m'arque instantanément. Mon entrejambe s'humidifie pour la troisième fois aujourd'hui. Waouh ! Premier bon point, mon vagin n'est pas aussi sec que ce que j'avais imaginé. Exact, depuis deux ans, je n'ai plus osé me caresser, j'avais peur, c'est idiot car je mouille et c'est exquis. Si bon, que ce sera un vrai calvaire d'attendre qu'Adrien titille mon bouton.

— Qu'est-ce que t'as ? (Adrien se redresse, ses yeux s'agrandissent.) Ça va ? me demande-t-il inquiet.

— Adrien, oui, je réponds gémissante. Continue. Ne t'arrête pas.

Adrien approche sa bouche près de mon cou.

— Ce soir beauté, me marmonne-t-il. Tu vas avoir beaucoup d'orgasmes, à un point que toutes tes années de frustration, tu vas très vite les oublier !

— Tu n'as pas changé. (Je ris.) T'es toujours aussi arrogant.

Adrien sourit et continue à pétrir vigoureusement mes seins.

— Tu vas voir ce que le type arrogant va te faire !

Ses lèvres remontent vers mon menton, puis ma bouche qu'il s'accapare avec voracité. Sa langue s'insinue sans aucun problème. Nous nous dévorons, avides et impatients. Des soupirs s'échappent de ma bouche, Adrien grogne, j'avais oublié à quel point ses petits bruits m'excitaient autant.

— Redresse-toi, me lâche-t-il, fiévreux.

Je me relève et m'assieds. Adrien retire ma veste et mon haut rouge à

toute vitesse et les jettent au sol. Il me pousse une nouvelle fois sur le lit. Je souris par cet élan. Il me rejoint en se serrant à moi. Il me mord sauvagement le cou, je sursaute. Ce type est devenu fou ! Ses lèvres marquent ma peau comme il avait si bien l'habitude de le faire. Adrien me suce avec frénésie, je halète. Entre nous, cette alchimie que je ressentais à son contact est toujours indescriptible, même après tant d'années, comme si mon corps et ma tête se souvenaient de l'effet que me font ses doigts et ses lèvres magiques. Puis, ses doigts passent sous la fine dentelle de mon soutien-gorge noir. Adrien sort mon téton et le roule, il durcit. Mon intimité inonde un peu plus ma culotte noire. Je vais me dissoudre sous ses caresses diaboliques. Je gémiss et ne me laisse plus guider par mes peurs. Ces années d'abstinence libèrent peu à peu mon corps, qui a soif de luxure.

Je n'ai pas le temps de réaliser ce qui se passe, Adrien retire avec fougue mon pantalon et mes sous-vêtements valdinguent au sol. C'est peut-être idiot, mais ma nudité me dérange. Adrien le constate, il se débarrasse lui aussi de sa chemise, de son jean et de son boxer en prenant le soin de déposer ses affaires sur son bureau. Sa maniaquerie me fait rire. Il hausse les épaules avec un sourire terrible.

Nue, je me délecte de toutes les parcelles de son corps, je ne veux rien oublier. Son tatouage, un dragon sur son torse, m'excite. Ses pectoraux, ses abdominaux. Je m'abaisse et apprécie de voir la ligne de poils le long de son nombril. Puis, son érection... Elle grossit à vue d'œil. Je savoure. Adrien s'approche à quatre pattes, se colle de nouveau à moi, nos corps chauds s'embrassent. Je suis une allumette qui va prendre feu. Je le sens. Je ne contrôle plus rien. Ma vilaine conscience est au placard ce soir et je vais enfin pouvoir assouvir ce fantasme qui m'a obsédée durant ces années. Sentir son odeur de mâle indompté, sa respiration dans mon cou, entendre me marmonner que ma chatte est sucrée, être l'objet de son désir et de son plaisir et être témoin de ces petits mots qu'il prononce quand sa jouissance le consume.

Ses doigts reviennent effleurer mes seins. Tout doucement, mes mamelons se dressent, mais lorsqu'il décide de les pincer et de les tirer violemment, je ne sais plus où j'habite.

— Oh mon Dieu ! (Je me cambre, les mains le long de ma tête.) Je mouille, je soupire.

Ce salaud sourit, satisfait ! Adrien malmène mes pointes. Elles deviennent

sensibles et une douleur brûle dans mon bas ventre. Une souffrance si stimulante que des spasmes me prennent au dépourvu. C'est possible d'avoir ce genre de jouissance ?

— Adrien, je n'en peux plus. Plus bas. Tu le fais exprès !

J'attrape une de ses mains et la dirige vers mon entrejambe. Mais, il n'en fait qu'à sa tête et continue de stimuler avec ses doigts mes tétons. « *Très bien, Manon, respire. Ce type veut te prouver qu'il est toujours un bon coup ! Réagis, ne le laisse pas prendre l'avantage !* »

— Adrien (Je l'empoigne. Il se relève surpris.) S'il te plaît, je vais mourir.

— Non. (Il secoue la tête, avec ce sourire de gagnant.) Je n'ai pas fini de jouer avec toi, beauté.

— S'il te plaît. Ne me demande pas de te supplier.

Il ne peut pas me faire ça ! Je ne survivrai pas à cette lente souffrance. Adrien s'acharne encore et encore sur mes seins, je ne peux refouler un gémissement qui me prend jusqu'aux tripes. Soudain, la paume de sa main se pose sur ma bouche.

— Chut ! Océane est arrivée.

— Quoi ? je lui demande, dans les vapes.

— Fais moins de bruit, Océane est là.

— Hum.

— Tu mouilles ?

— Je pense que tu le sais. Je te l'ai dit !

— Tu veux que j'aille plus bas.

— Sans rire.

— Alors dans ce cas, me susurre-t-il à l'oreille. Tu mérites de... (Il s'interrompt et ses doigts explorent mes lèvres humides.) C'est ce que tu veux ?

— Oui, fais-le.

Son index et son majeur trouvent avec facilité mon clitoris et dans un mouvement circulaire, ma cervelle se disloque. Je bouge le bassin pour l'inciter à continuer et me perds dans les abîmes du plaisir. Je mouille, putain et aucune gêne, aucune douleur ne me perturbe, ce qui m'étonne mais me rassure. Adrien a définitivement des doigts miraculeux. Mon bouton gonfle, ma mouille se mêle à ses doigts, je me détends et gémis faiblement.

— Encore ! je lui ordonne en ondulant mes hanches.

— Comme ça, me répond-il en enfonçant délicatement un doigt dans mon intimité.

— Oh mon Dieu ! Oui.

Adrien appuie en même temps sur mon bouton.

— Oh mon Dieu, continue, plus fort, je chuchote, haletante.

Je fais cruche avec mes « *Oh mon Dieu* », je ne le nie pas, mais si vous étiez à ma place, vous agiriez de la même façon. Je redécouvre le sexe, je pensais qu'une vive douleur se manifesterait pendant la pénétration mais non, bien au contraire. Les sensations que j'ai pu connaître par le passé n'ont pas changé, elles sont même plus intenses. Possible que le traitement à base de cortisone m'y aide. Je veux plus que de légers va-et-vient dans mon sexe. Adrien a sans doute peur de me faire mal.

— Adrien, plus vite, tes doigts, je n'ai pas mal.

— Ah ouais ?

— Oui, c'est encore mieux qu'il y a quatre ans.

— Putain ! Tu sais ce qui va t'arriver ?

— Non ?

— Je vais te pénétrer, me marmonne-t-il.

— Tu ne peux pas faire ça. Je ne prends pas la pilule.

— Je sais. Ah ! Merde ! Fait chier ! C'est de la torture. (Ses yeux se plissent, contrariés.) Il te faut la pilule rapidement.

Je me relève stupéfaite et le fixe. Mon cerveau n'arrête pas de bloquer sur le terme « *rapidement* ». Qu'entend-il par-là ? Veut-il que nous ayons une relation suivie ? Ou est-ce juste pour le sexe ? Il retire son doigt de mon

intimité et se redresse lui aussi, il me regarde troublé.

— J'ai encore dit un truc qu'il ne faut pas, c'est ça ?

— Non mais...

— Quoi ? soupire-t-il, épuisé.

— Je sais que ce n'est pas le moment... (Je croise les bras et essaie de deviner s'il a pensé à la même chose que moi.) Toi et Moi... (Mon index passe de lui à moi) Ce n'est que pour ce soir ou ?

Adrien me coupe net :

— Je ne sais pas, Manon. (Il inspire profondément.) Tu m'as blessé. Je pense que tu le sais. Pourtant, j'aime être avec toi. Tu m'as manqué. Tu sais aussi que je suis franc donc me remettre avec quelqu'un pour le moment ce n'est pas dans mes plans.

Je crois bien que cette dernière phrase vient de m'achever. C'est en partie de ma faute si nous avons rompu, je le sais mais moi je l'aime encore. Je suis certaine qu'il m'aime aussi. Seulement il a peur ; peur que je le fasse encore souffrir, moi la seule personne en qui il avait totalement confiance.

— Je comprends. Je ne te demande rien. Moi aussi j'aime passer du temps avec toi. Par contre, il est hors de question que tu couches avec toutes ces pétasses, si on doit se revoir.

— Faut toujours que tu la ramènes au moment où c'est le plus intéressant. T'es une putain d'emmerdeuse ! gueule-t-il.

— Ouais. C'est ça.

Je le tue de mon regard noir. Imaginer qu'il avait changé était illusoire, un queutard reste un queutard ! Déçue, je me relève et récupère mes affaires qui étaient en boule sur le sol. Je remets mon slip et mon soutien-gorge et pars furax en direction de la salle de bains pour me faire un brin de toilette. Je claque violemment la porte et pose mes vêtements sur le rebord de la vasque ivoire rectangulaire, puis mes mains. Quelle idiote, je suis ! Je secoue la tête, découragée.

D'un seul coup, Adrien entre. Je l'examine à travers le miroir. Ses poings sont serrés, son visage est crispé. J'espère qu'il a une bonne excuse, parce

qu'il vaut mieux qu'il ne l'ouvre pas.

— Tu veux quoi ? je lui hurle.

— S'te plaît. (Il me tourne pour lui faire face.) Reste. (Il m'entoure de ses bras.) Ne pars pas maintenant.

Ses lèvres se posent chastement sur les miennes.

— Je ne te partagerai pas.

Je le pousse. J'ai besoin d'air. Je ne veux pas refaire les mêmes erreurs qu'en première année. Je suis adulte, j'ai changé et je ne suis plus cette fille naïve, qui gobe tout ce qu'on lui raconte.

— Tu sais que je ne le ferai pas.

Adrien s'approche de moi, je me laisse faire lorsque ses lèvres glissent le long de mon cou. « *Je sais vilaine conscience, mais tu ferais quoi, toi à ma place ? Je me suis promis de ne plus paraître crédule et d'un autre côté, je n'arrive pas à me passer de ce dragueur...* »

— C'est nouveau ça, je gémis, les yeux fermés.

« *Je ne devrais pas te croire, non je ne dois pas, et pourtant j'ai dans l'espoir que ce soit vrai* ».

— Il n'y a eu que toi.

Je ricane nerveusement. Ses lèvres descendent vers mon décolleté.

— Je ne te crois pas !

J'ouvre les yeux, le tue du regard une nouvelle fois.

— Putain ! me répond-il en rogne. Tu veux que je te montre !

Brusquement, Adrien me retourne. Un « *Hé !* » sort de ma bouche. Il plaque son érection contre mes fesses, fait tomber son boxer sur ses jambes musclées puis ma culotte. Il m'empoigne par les hanches et me pénètre sans que je ne puisse rétorquer. Je me maintiens contre la vasque pour ne pas m'effondrer.

— Merde, je lâche, gémissante en m'arc-boutant. Tu fais quoi ? je lui demande, désorientée.

— Je te baise. Tu ne vois pas l'effet que tu me fais.

« Oh que si ! Ta queue est énorme. Et tu ne prends aucun gant ! Tu rentres et sors sans me ménager. Et je te laisse faire alors que je ne prends plus de contraceptif. En même temps, ta queue a un sacré pouvoir sur moi, c'est un aphrodisiaque, un excitant ».

— Je n'ai pas arrêté de penser à ça depuis hier, ajoute-t-il, fiévreux.

Son membre s'enfonce toujours plus loin, ses mains me retiennent.

— Adrien, arrête, je halète. On ne peut pas faire ça. Je ne prends plus la pilule.

Ses coups de butoir me déconnectent. Ils sont profonds et me remplissent. Adrien me fixe à travers le miroir. Je le regarde, les lèvres gonflées, les joues rouges, les cheveux en vrac.

— Je sais, bébé. (Il ôte la bretelle de mon soutien-gorge, pince le bout de mon sein, je gémiss, je ne suis plus maîtresse de mon corps.) Dis-moi d'arrêter et j'arrêterai.

Il me pilonne d'avant en arrière, mon sexe est trempé. Je ne sais plus quoi répondre, tellement mon cerveau ne fonctionne plus.

— Adrien... Arrête, je dis dans une plainte.

Je le scrute à travers le miroir.

— T'en as autant envie que moi, grogne-t-il.

Sa queue s'insinue toujours plus loin, toujours plus vite, épaisse et longue.

— Oui mais...

Adrien me soumet en enfonçant ses ongles sur ma hanche et en tirant comme un dingue sur mon mamelon. J'aurais un bleu demain, mais je m'en fiche, ce moment que nous vivons est réel et d'une intensité qui fait vibrer tout mon être.

— Ne t'inquiète pas. Prends ton pied. Laisse-toi aller, bébé.

« Non, ne m'appelle pas comme ça ! Tu le sais, j'aime ça. »

— T'es belle, putain, ajoute-t-il de sa voix rauque. Regarde-toi.

Je nous observe dans le miroir, je me sens différente. Femme, je ne sais

pas, mais cet homme essaie de faire voler en éclats mes quatre années de tourment et de solitude.

— Tes nichons et ta chatte, j'en ai rêvé des tas de fois.

Adrien se rapproche et gémit dans mon cou.

— Ne fais pas ça.

J'essaie de m'en convaincre, c'est peine perdue.

Mes cheveux bouclent un peu plus sous la transpiration, Adrien les renifle. Je plaque mes seins contre la vasque, Adrien se penche sur moi. Je pivote la tête et cherche désespérément sa langue, je suis méconnaissable. Il me baise, il n'avait jamais été aussi animal. Au plus profond de moi, je ne souhaite pas que ça s'arrête, je veux qu'il continue de me faire l'amour... Mais la réalité est tout autre... Demain nous retournerons à nos vies... Ah ! Merde ! Aux oubliettes, la conscience. Pour une fois, j'ai envie de me laisser aller, d'être cette femme qui pense à elle, à son plaisir.

— Lâche-toi, t'aimes ça, bébé, tu le sais, ne t'en fais pas.

Je hoche la tête pour m'apaiser, je relâche tous les muscles de mon corps. Je ferme les yeux, ne pensant pas aux conséquences que pourraient avoir nos corps emboîtés sur nos vies. Pour la deuxième fois de mon existence, cet homme a réussi à me mettre à ses pieds. Je n'arrive plus à raisonner, je suis vaincue et m'abandonne comme jamais auparavant en expirant même des :

— Encore.

— T'en veux encore plus, me dit-il en accélérant ses mouvements de va-et-vient avec son membre.

— Oui. Ça m'a trop manqué. Ta queue m'a manquée.

Je bouge le bassin et contracte mes muscles pour jouir.

— Je sais, bébé. Moi aussi je pensais souvent à ta petite chatte quand je te léchais et que tu gémissais des « *encore Adrien, encore* » et quand mon liquide

coulait en toi... Putain ! Je n'ai rien connu de plus excitant.

— T'es complètement taré. Continue ! Plus vite.

Je me cambre davantage.

Adrien augmente le tempo en m'agrippant par l'épaule. Je ne sais pas à quel jeu, nous jouons, mais nous le faisons très bien. Je suis une autre personne. Jamais je n'avais connu un degré d'excitation aussi explosif. Nos corps ont tellement souffert de cette longue séparation, qu'ils prennent le pas sur nos pensées. Je m'arque d'un coup, ne voulant qu'une chose son sperme en moi. Quand mon orgasme survient, le sien aussi, déversant toute sa semence. Au lieu de le repousser, je continue à me mouvoir comme s'il n'y avait rien d'autre à faire, comme si je ne souhaitais qu'une chose : posséder de lui ce qu'il ne donnera sans doute jamais à une autre...

8

Adrien

Dès que je retire ma bite de sa chatte, je me sens encore tout engourdi. C'était la meilleure baise de toute ma vie ! Enfin, c'était comme au bon vieux temps... Qu'est-ce qui m'arrive ? Je sais que je l'aime toujours et pourtant, je ne peux pas me remettre avec la rebelle. J'ai mes projets qui m'attendent. Dans trois semaines, je me tire à Gênes et ne reviendrai certainement plus à Marseille. J'aurais peut-être dû lui en parler avant que je... Putain, quel con ! Ouais, ne commencez pas à me taper ! Ça ne vous est jamais arrivé de perdre tous vos moyens et bien sachez que ça arrive. J'avais si envie d'elle, qu'il est possible qu'elle soit enceinte. Comment vais-je faire pour lui en parler ? La vie est trop compliquée. Essayons de ne pas trop spéculer. Elle n'est pas encore enceinte et ne le sera probablement pas.

— Manon, ma puce. Je... J'espère que... je lui dis en cherchant mes mots.

— Ça va. Je vais bien.

Elle me sourit tendrement.

— Oui, mais je ne voulais pas. Enfin tu comprends. Je n'avais pas l'intention de...

— Adrien, c'est bon, me lance-t-elle en me coupant la parole. Je sais.

— Si tu devais être enceinte, sache que tu peux compter sur moi. Je veux dire, je ne te laisserai pas tomber.

— Merci. À vrai dire, pour le moment. (Elle s'assied sur le rebord du meuble noir design.) Je n'arrive pas à croire qu'on l'ait fait. On ne pouvait pas utiliser de préservatifs mais tout de même le faire sans prendre de précautions.

— De vrais ados fougueux.

Manon rit. Je souris en coin.

— Carrément ! Mon Dieu, je n'ai pas encore fini mon stage, puis la soutenance en juillet. Un bébé, ce n'est pas ce que j'envisage.

— Je comprends. (J'inspire un bon coup.) Pour moi aussi. Il est tard. (Je

ramasse sa culotte au sol.) Il vaudrait mieux se coucher, j'ajoute en lui tendant le sous-vêtement.

— Laisse-moi deux secondes. J'arrive.

Je l'embrasse mais les secondes deviennent des minutes.

Dans le lit, je n'arrête pas de cogiter. Avec une autre femme, j'aurais réfléchi à deux fois avant d'éjaculer, mais avec cette nana, mon cerveau est sur « *game over* », impossible de prendre des décisions cohérentes.

Manon entre dans la pièce peu après. Elle me demande si elle peut passer ma chemise. Pourquoi me poser la question, j'adorais quand elle portait mes fringues, sauf que ouais, nous n'avons pas encore discuté de la suite et...

« Adrien, ne te prends pas la tête, et remets à demain ce que tu pourrais clarifier dès à présent. Sauf que pour une fois, je ne peux pas la jouer « connard ». Cette nana est spéciale, ce n'est pas une de ces chiennes que j'ai ramenées pour la nuit. Et oui, ça n'a pas changé, je suis toujours aussi arrogant et irrespectueux ! Que voulez-vous, on ne se refait pas ! »

Manon retire son soutien-gorge, enfile ma chemise blanche et vient se blottir tout contre moi.

— Bébé. (Manon relève la tête. Je la fixe avec intensité.) Tout à l'heure, je voulais te dire un truc mais comme tu m'as parlé de ta maladie, du coup, je n'ai pas voulu t'embêter avec ça et...

— C'est important ? m'interrompt-elle.

— Un peu.

— Ça ne peut pas attendre demain matin. Je suis trop crevée.

Elle bâille.

— Si, bien sûr. Dors.

Mes lèvres se posent sur son front.

— Super.

Manon m'embrasse gentiment sur la joue, cale sa tête contre mon cou et s'endort peu après. Ce sentiment si familier que je ressentais quand elle se pressait tout contre moi, n'a pas disparu, au contraire, il apaise toujours toutes mes angoisses. Je sais que je replonge, je suis mort ! Toutefois, une relation à

longue distance - nous le savons bien tous les deux - ne fonctionnerait absolument pas. Il est vrai aussi que nous étions plus jeunes, mais bordel, ça ne marcherait pas, j'en suis persuadé. Il n'y a rien à ajouter. Je l'aime mais mon futur job compte encore plus. « *Adrien, oublie tout ça et puis...* » Je vide ma tête de tout ce merdier et ferme les yeux.

Ce samedi matin, lorsque mes paupières s'ouvrent, je ne vois qu'une chose, les jolis yeux verts de Manon qui me dévorent. Je lui souris niaisement. Quel beau réveil ! « *N'importe quoi ! Tu redeviens un toutou melleux ! Reprends-toi !* »

— Salut. Ça va ? je lui demande avec ma voix pâteuse. T'as bien dormi ? je la questionne encore ankylosé.

— Oui. (Elle se positionne sur le ventre, pose ses mains sur son menton, me dévisage souriante.) Tu ne trouves pas qu'il fait super chaud ?

— Un peu. (Je hausse les épaules.) T'as prévu quelque chose pour aujourd'hui ?

Je m'approche et l'embrasse.

— Non, mais faut que je rentre chez moi pour me changer.

— J'avais envie de t'inviter à manger.

— Oui, ça peut se faire, me dit-elle en avançant et en frôlant mes lèvres avec les siennes. Au fait, hier soir tu voulais me parler. Je t'écoute, rajoute-t-elle, intriguée.

— Justement on a tout le repas pour en discuter.

— Dans ce cas, dépêche-toi de te doucher car c'est déjà onze heures sur le réveil.

Elle se redresse et s'agenouille avec le sourire.

— Putain ! (Je croise les bras.) Tu recommences avec tes manies, je lui lance en fronçant les sourcils.

— Non ? (Elle écarquille les yeux.) Pourquoi ?

— Pour rien. Je vais me doucher. Je reviens. (Je me lève.) Fais comme chez toi. Alex et Océane doivent être encore couchés, je lui réponds en

l’embrassant sur la joue. Mais, si t’as soif ou faim va te servir.

— D’accord. Merci.

Je sors de la chambre et pars en direction de la salle de bains.

Sous le jet d’eau, mon corps se détend. Je me remémore en boucle la soirée d’hier. C’était de la bombe. Ça fait chier de devoir partir dans quelques semaines. Pourtant, il faut reconnaître que c’est l’opportunité de ma vie. Je ne trouverai jamais un job de PDG à seulement vingt-quatre ans si ce n’est dans l’entreprise familiale.

Dix minutes plus tard, je sors de la douche, mes cheveux sont humides, j’attrape ma serviette blanche qui était posée sur le radiateur d’à côté et la noue à la taille. Je retourne dans ma chambre pour m’habiller. Tout à coup, j’aperçois Alexis et Manon en grande conversation dans le salon. On dirait bien qu’il lui file un papier. Je sais que ce ne sont pas mes oignons mais j’ai comme un mauvais pressentiment. Je m’approche petit à petit d’eux sans faire de bruit.

— Merci pour le numéro. J’appellerai dans la semaine pour prendre rendez-vous, lâche Manon avec le sourire.

— Je suis content que tu n’aies plus de douleurs. On pourra revoir ton traitement, précise souriant Alexis.

C’est quoi ce cirque ? D’où sait-il qu’elle est malade et comment peut-il revoir son traitement si ce n’est... Putain ! Je crois que je vais le buter. Furieux, j’entre en trombe dans le séjour en hurlant :

— Alors comme ça, on complote, hein !

Je fusille mon frère du regard. Alexis soupire, agacé.

— Adrien ne commence pas, tu veux. Je ne suis pas d’humeur, je suis rentré tard, j’ai une garde dans quelques heures, alors ne...

— Mais t’es un connard ! je le coupe sur le champ. (Je pointe mon doigt sur son torse.) Tu savais qu’elle était malade. (Je regarde Manon avec colère.) Pas vrai ? Et tu ne m’as rien dit ? je lui envoie avec mes yeux de tueur.

— Hé stop ! (Manon fait quelques pas vers moi.) Calme-toi, me dit-elle en posant une de ses mains sur mon torse. C’est moi qui ne voulais pas que tu

l'apprennes. (Elle me fixe sans cligner des yeux.) Ton frère n'a fait que son travail, ajoute-t-elle en pivotant la tête pour regarder Alexis.

— Putain ouais. (Je m'abaisse et me redresse aussitôt.) Mais il savait que je souffrais encore. (Mes mains pendent le long de mes hanches tellement je suis abattu par ce que je viens d'apprendre.) Je n'arrêtais pas de lui dire que tu me manquais. Pendant que lui savait que t'étais malade, moi je me morfondais dans mon coin. Si j'avais su, je serais venu te voir. Tu ne sais même pas tout ce que j'ai traversé après ton départ, je réponds d'une voix claire et déterminée.

Au même moment, le bruit de la sonnette résonne dans l'appartement.

— Qu'est-ce que c'est encore ? T'attends quelqu'un ? je demande en m'adressant à Alexis.

— Non, me dit-il en restant zen. Je ne sais pas qui ça peut être.

Il nous laisse et part ouvrir la porte. Magali, cette « *fashion victim* », brunette écervelée de taille moyenne aux longs cheveux bruns avance vers moi, d'un pas assuré en snobant mon frère. Celle-là ne se prend pas pour une merde !

— Avec toi c'est toujours comme ça, me crache-t-elle furieuse. Tu me donnes rendez-vous et tu me fais poireauter des heures. (Elle croise les bras en me regardant avec dédain.) Tu t'habilles qu'on s'en aille. Je n'ai pas tout l'après-midi.

Putain ! Je n'en ai rien à foutre de cette gonze, vous avez vu comment elle me parle ! Je ne suis pas sa chose, je vais vite vous la remettre en place cette garce !

— Et pour aller où, au juste ? demande Manon sur un ton désinvolte tout en s'approchant de Magali.

— Pourquoi elle est ici ? vocifère Magali en fronçant les sourcils.

Elle se tourne et m'assassine avec ses yeux marron. Elle essaie de m'intimider. Elle va trop loin. Je dois la virer de chez moi, elle va tout ruiner... Quoi ? Non, je ne veux pas de relation avec Manon, mais bordel, je ne veux pas non plus qu'elle me quitte encore et... Je pète les plombs. « *Adrien agis, ouais, je vais la rembarrer illico, cette mégère !* »

— Manon est avec moi et toi ma chère tu dégages, je dis en poussant

Magali vers la sortie.

— Tu me jettes pour cette traînée ! gueule Magali, outrée.

— Comment ? Tu viens de dire quoi ? s'égosille Manon.

Manon rejoint Magali.

Une énième bagarre risque d'éclater. À chaque fois, tout est de ma faute. Je le sais. Comment ça ? Je suis un « *baiseur* ». Je ne vous permets pas de me juger. Je ne les viole pas, elles le veulent et elles apprécient ma bite, que voulez-vous que j'y fasse, je me dévoue en brave homme que je suis. Bref. Depuis que j'ai revu Manon, mon esprit déraille comme lorsque j'étais en première année. J'avais à l'époque une seule obsession : être avec cette fille le plus clair de mon temps. Sauf que je la hais, enfin haïssais, car cette nuit, bordel, c'était un feu d'artifice...

Et en même temps, je tombe dans le panneau. Je dois me ressaisir car cette gonzesse est en train de pomper toutes mes réserves d'oxygène. Évidemment, je vous parle de Manon ! Magali n'était et reste un plan cul parmi tant d'autres. Que vous disais-je ? Cette nana ne peut plus interférer dans ma vie comme elle a réussi à le faire par le passé. Je ne suis plus à ce point stupide pour qu'une femme puisse me mater de la sorte, non ? Pourtant, si, je vous le répète encore, je replonge...

— Écoute, c'est mieux que tu ne reviennes plus. Je pars dans trois semaines. Il vaut mieux pour toi comme pour moi qu'on en reste là, j'explique à Magali sur un ton détaché en continuant à la pousser vers la sortie.

— GOUJAT ! hurle-t-elle. (Elle se débat.) J'ai compris. Elle revient et tu fais son petit chien chien. Tu fais pitié. T'es le pire des enfoirés.

— OK. Maintenant dehors ! je beugle à son oreille.

Cela ne suffit pas, Manon y met aussi du sien.

— Attends ! Tu pars dans trois semaines ? (Manon se rapproche, abasourdie.) C'est bien ça ? me demande-t-elle stupéfaite.

— Ouais, mais, en fait... Je comptais... (Je relâche Magali, attrape mes cheveux et regarde Manon, déstabilisé.) Je m'habille. On en parle après.

— Bon, moi je vais vous laisser, hein, nous lance Alexis en secouant la tête. Vos histoires... Adrien... (Il me dévisage, déçu.) Tu ne changeras jamais !

Il retourne dans sa chambre en claquant violemment la porte.

— Putain ! (Manon fait les cent pas.) Je le savais, je le savais... (Elle me tue du regard et s'immobilise.) Tu me reproches de ne pas t'avoir dit que j'étais malade. Au passage je te rappelle qu'on n'était plus ensemble depuis deux ans. Tu saisis, deux années ! Par contre, toi tu me baises sans prendre de précautions, sans me dire avant que tu t'en vas. Ton frère a raison, tu n'as pas changé. Tu ne prends en considération que ta petite personne. (Elle serre les dents, pivote et retourne près du canapé pour attraper son sac. Elle revient vers moi.) Tu me dégoûtes, me dit-elle avec dégoût. Je me tire ! me braille-t-elle.

Manon pousse Magali qui se tient devant le palier et part comme une furie. Merde ! Encore un drame auquel je vais devoir... J'en ai ras le bol ! Depuis que je la connais, il n'y a que des tragédies. Oui... Enfin elles viennent en partie de moi. Je ne fais pas attention à Magali. Je descends par les escaliers. Dès que je suis dehors, je prends vite conscience que je ne porte qu'une serviette autour de la taille. J'espère qu'aucun flic ne passera près d'ici. Quand je vois Manon sur le trottoir, je crie de toutes mes forces :

— MANON ! REVIENS ! Laisse-moi t'expliquer ! C'est ce que je voulais faire hier soir.

Manon se tourne, furax. Comme toujours quand une dispute éclate entre nous, ses yeux sont rouges, bouffis, à la limite des larmes. J'aimerais vraiment que nous arrêtions de nous prendre la tête, car tous ces psychodrames nous pourrissent l'existence. D'un autre côté, je ne peux pas le nier. Je n'ai pas été honnête avec elle. Avant d'avoir des rapports, j'aurais dû lui parler de mon départ prochain pour Gênes. Je sais tout ça. J'ai une excuse valable ! Je ne suis qu'un homme, qui n'a pas appris à dire non... OK, j'arrête là, ce n'est pas drôle ! Moi macho ? ! Juste rital... Quoi séducteur ! Et alors, j'obtiens toujours des rencards... Sauf avec cette nana qui n'arrête pas de me casser les couilles, pour un oui et pour un non !

— Expliquer quoi ? Que veux-tu me dire de plus que je ne sais depuis des années ? Tu fonces sans te préoccuper de l'avenir, sans savoir si tes actes vont blesser ton entourage. En fait, tu n'es qu'un sale égoïste. Je le sais et je me fais avoir à chaque fois. Je pensais qu'on était sur la même longueur d'ondes, mais toi tu n'es jamais à la même distance que moi. T'as toujours un train de retard et ça j'en ai marre de le supporter. Je t'aime, tu comprends ?

Manon est essoufflée, mon rythme cardiaque s'affole, quoi ? M'aimer ?

Elle m'aime, non, elle ne peut pas m'aimer, elle a dû oublier la façon dont elle m'a jeté et humilié.

— Je t'ai toujours aimé, renchérit-elle. Pas un jour ne passe, sans que je pense à toi. Hier quand tu m'as dit que tu ne voulais plus te remettre avec qui que ce soit, je l'ai mal vécu, mais j'ai pris sur moi car je sais que je t'ai fait du mal et j'ai quand même accepté d'avoir ce rapport non protégé ! s'époumone-t-elle.

« *C'est bon, t'as fini ton monologue ! Bordel, je sais tout ça, pas la peine de me le rabâcher.* »

— Oui, je sais.

— Et c'est tout ? Tu sais. Waouh ! Je n'ai même pas droit à des explications. (Elle éclate de rire en levant les yeux au ciel.) Ça, c'est du « *Adrien tout craché* ».

Elle me regarde en essayant d'arracher mes yeux, je vous assure, elle veut ma peau.

Et puis, que veut-elle que je lui dise de plus ? Je suis clair et concis, c'est vrai. Je ne vais pas me lancer dans une tirade à trois francs six sous, à quoi ça servirait, hein ! Elle a raison, point. Je n'ai rien à ajouter. Les femmes nous prennent vraiment le chou avec toutes leurs conneries...

— Je voulais t'en parler hier soir, mais t'étais cuite.

— Normal non. (Elle croise les bras au niveau de sa poitrine.) Après ce qu'on avait fait.

— OK. Mais je comptais t'en parler pendant le repas.

— Oui. Ben voilà. Je sais. Tu t'en vas. Bonne chance, me dit-elle en rebroussant chemin.

Je la regarde filer un instant. Cette femme est insupportable. Je ris en pensant à cette situation ridicule. Je dois faire quelque chose. Sans réfléchir plus, je lui cours après, pieds nus. La classe... Le vrai Yannick Noah ! Je l'empoigne, Manon pivote, je la prends dans mes bras. C'est tout ce dont je suis capable.

— Viens avec moi, je chuchote, en reniflant ses cheveux.

Je déraille pour de bon car ma bite commande à la place de ma cervelle.

— Où ça ?

— À Gênes.

— Que veux-tu que j'aie faire là-bas ?

— Je pars pour le boulot.

— Quoi ? (Elle me fixe et essaie de comprendre.) Tu veux dire que tu vas travailler pour ton grand-père ?

— Heu, oui et non. Enfin au début si.

— Je ne peux pas t'accompagner. (Elle baisse les yeux et se retire de mon étreinte.) J'ai ma vie ici. Je dois passer ma soutenance.

— Tu peux me rejoindre après.

Je fous quoi ! « *Adrien, t'es tombé sur la tête. Carrément ! Je l'aime, l'amour ne se commande pas.* »

— Sauf que je ne veux pas vivre à tes crochets. Je n'ai pas fait toutes ces études pour me retrouver dépendante de toi.

— Tu peux très bien trouver un job à Gênes. Ce n'est pas comme si tu ne connaissais pas la langue.

— Oui, c'est sûr. Mais...

Manon me tourne le dos. Pour la première fois, je constate qu'elle flippe vraiment. Je le sens. Je sais qu'elle n'est pas impulsive, elle réfléchit beaucoup trop pour prendre une décision à la légère, qui pourrait changer sa vie. Non, mais et moi ! Je suis fêlé ! Je ne suis plus moi-même, en sa présence, je perds la boule car je l'aime encore et je ne peux pas me passer d'elle. Au bout de quelques secondes, Manon revient vers moi.

— Rentrons, me lance-t-elle, avec assurance.

— Hein ?

— Tu ne peux pas rester dans cette tenue.

Elle fixe ma serviette et sourit.

— Je sais que ce n'est pas l'endroit idéal, pour parler de ça mais...

— Quoi ? me coupe-t-elle à bout de nerfs.

— Moi aussi, je t'aime, je susurre en la plaquant à moi.

— C'est vrai ? Mais je croyais que...

Je l'interromps :

— Tu crois que je t'aurais proposé de venir avec moi, si je ne t'aimais pas.

— Je n'en sais rien. (Elle hausse les épaules.) Peut-être.

— Tu crois sans doute que j'ai voulu éjaculer dans ta chatte.

— Je ne sais plus quoi penser.

— Je ne veux pas d'enfant pour le moment. Mais, si ça devait être le cas, je te l'ai dit... (J'inspire profondément. Du courage, il m'en faut !) Je prendrai mes responsabilités. Je t'aime. J'avais envie de toi. (Je pose mes mains sur son visage.) Depuis si longtemps... Je ne suis pas arrivé à retenir la bête. (Manon esquisse un petit sourire.) C'était trop dur.

— Explique-moi alors pourquoi tu m'as dit que tu ne voulais plus te remettre avec moi si c'est pour tenir le discours inverse ? Et puis Magali...

— Je te promets qu'elle n'est rien.

— Ouais, mais tu couches avec la pire garce de la terre, franchement ! (Elle tique.) C'est quoi ton truc, remplir le ventre des filles et les baiser après ? Je me suis sentie humiliée et...

— Manon, bébé, crois-moi, je ne faisais que la sauter et pas qu'elle tu sais... Je sortais tous les soirs. Je baisais des tas de nymphos, parfois je ne connaissais même pas leur prénom. Juste pour me venger. Au final, j'étais toujours malheureux car je savais que tu t'éclatais à Pérouse. Tu penses que j'ai envie de te montrer que tu m'as fait souffrir. Tu ne sais pas combien j'ai pété les plombs quand j'ai vu cette photo de toi et de cette fiotte d'italien.

Mes mains tremblent en imaginant ce connard de rital la toucher.

— Mais non ! (Manon essaie de prendre ses distances mais je la retiens.) C'est faux ! Je n'arrivais plus à me concentrer sur les études. C'est pour cette raison que je ne t'ai plus donné de mes nouvelles. La distance était trop difficile. Puis Luigi n'était qu'un ami, rien d'autre.

— Donc, tu n’as pas le choix. (Mes mains l’enroulent par la taille.) Tu viens.

— On va en parler autour d’une bonne pizza, me dit-elle le sourire aux lèvres.

— OK. Cette fois-ci, je te jure, je ne lâcherai pas le morceau.

— Je m’en doute bien.

Je l’embrasse fougueusement en ne pensant à rien d’autre. Je l’aime, elle m’aime. Et notre relation s’est terminée sur un malentendu.

Lorsque nous reprenons notre respiration, j’entremêle nos doigts. Nous remontons dans mon appartement avec l’espoir qu’enfin toutes nos querelles se dissipent en permettant à notre amour de grandir, afin que nous puissions construire la vie que nous avons si souvent espérée...

9

Manon

Installée dans la voiture depuis quelques minutes, je cogite encore et toujours. J'angoisse, car je devrais avoir une discussion d'adulte avec mes parents à propos de mon avenir. Je redoute tellement le clash avec ma mère que je préfère ne plus y songer. Mes parents sont fiers de mon parcours, je le sais mais si je leur annonce que je pars avec Adrien, à Gênes, je crois bien qu'ils vont...

« Manon, ne pense plus à ça. T'es heureuse, Adrien t'aime et vous allez être bien tous les deux, oui, ensemble. C'est ce que tu souhaites le plus au monde. »

Exact, j'ai déjà pris ma décision, au moment même où il m'a proposé de l'accompagner. Je ne veux plus être séparée de mon rital, j'en ai trop souffert. Je serais prête à le suivre n'importe où il ira tant qu'il veut de moi. Partir me terrifie et m'excite. Cela pourra être une très belle opportunité, qui sait ? Je sors de ma rêverie quand Adrien me demande :

— Tu vas bien ? T'es blanche.

— Oui, ça va. (Je me tourne et fixe ses mains sur le volant.) Je suis juste un peu fatiguée.

— Si tu préfères, je rentre après t'avoir déposée.

— Non. Je veux que tu restes avec moi. (Je pose délicatement ma main sur sa cuisse. Adrien sursaute.) Je voudrais parler à mes parents et j'aimerais que tu sois présent.

— T'es sûre, ce n'est pas une bonne idée. Ils vont faire une crise cardiaque en me voyant, après tout ce qui s'est passé...

— Peut-être. C'est vrai, qu'ils ne te portent pas dans leur cœur, mais justement, j'ai besoin de toi. Si vraiment tu veux que je vienne à Gênes, il faut que tu me soutiennes.

— Alors t'as pris ta décision, me dit-il avec un large sourire.

— Évidemment ! Je n'ai pas envie d'être loin de toi.

— Bébé, tu ne peux pas savoir comme ça me soulage.

— Ouais, mais en attendant, moi, je stresse un max.

Adrien se gare devant chez moi après vingt minutes de trajet. C'est avec la boule au ventre qu'il me lance :

— Je suis là. (Il défait sa ceinture, je fais de même. Il s'approche de moi et m'enlace.) On ne se quitte plus. Le passé est derrière nous.

— Si tu le dis. Mais...

— Pas de mais ! me coupe-t-il, exaspéré.

— Je crois que je n'y arriverai pas. (Nos nez se frôlent.) Il y a trop d'informations à leur balancer d'une traite.

— Je suis certain qu'ils ne le prendront pas si mal.

Adrien me donne un doux baiser sur la joue.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Je le regarde avec un air dubitatif.

— Ils ne sont pas comme les miens. Tu t'inquiètes trop.

— Au fait, avant qu'on y aille, je voulais savoir, tu comptes t'installer dans ta famille où t'as prévu ton chez toi ?

— Je n'ai encore rien décidé, sauf que si tu viens avec moi, on cherchera un appart.

— Excellente idée. Bon... (Je respire à pleins poumons.) C'est l'heure.

Nous descendons de sa Golf blanche.

Dès que je mets un pied dans la maison, ma respiration s'entrecoupe, mon cœur bat plus vite, je serre très fort, la main d'Adrien. J'inspecte les lieux et aucune trace de mes parents. Nous les cherchons dans un peu toutes les pièces et personne ! Étrange ! Où peuvent-ils être un samedi midi ?

Puis, j'ouvre la fenêtre principale qui se situe dans le séjour et aperçois

dans l'entrebâillement mes parents. Mon père fait le feu pour le barbecue. Adrien secoue la tête. Il angoisse, je le sens. J'inspire et sors dans le jardin, en laissant Adrien dans le salon. Le soleil m'aveugle. Il fait une chaleur épouvantable. D'un coup, mon cœur rate un battement. Bientôt le verdict !

« *Manon, ça ira, tu vas y arriver, tu l'aimes, tu fais le bon choix, ne réfléchis pas, et fonce !* »

— Bonjour, je dis, en allant à leur rencontre.

Ils m'embrassent tour à tour. Mes mains sont moites, je transpire comme une folle. Je n'y arriverai pas. « *Courage, inspire, expire, tu imposes tes choix et puis c'est tout.* » Ma mère Silvia me scrute, je rougis embarrassée.

— Ça va ? Je pensais que tu rentrerais plus tôt, me lâche-t-elle, étonnée.

— Ouais, heu... On peut parler tous les trois, après ma douche. (Mes parents me dévisagent sans rien dire.) Je dois vous annoncer quelque chose d'important et... Je ne suis pas seule.

— Arnaud est avec toi ? demande ma mère, intriguée.

— Non maman. (Je secoue la tête en la baissant automatiquement.) Ce n'est pas lui.

— Tu n'as pas l'air très bien. T'as pris ton traitement ? m'interroge-t-elle, soucieuse.

— J'y vais... Mais ça n'a rien à voir.

Ma mère Silvia est une femme très anxieuse. Cette jolie brune de cinquante-cinq ans, aux cheveux mi-longs, aux formes avantageuses, aux yeux d'un vert magnifique, à la peau très claire est une belle femme. Je lui ressemble beaucoup. On me le dit assez souvent. Ce sont sans doute mes gènes siciliens qui ont pris le dessus sur mes gènes corses. Quant à mon père Fabrice, c'est un bel homme de cinquante-six ans, grand, brun, aux yeux caramel avec quelques cheveux courts grisonnants.

Brusquement, des pas se rapprochent de nous. Adrien se montre, le plus décontracté possible, une main toujours dans la poche de son jean. Je le suis du regard, effrayée. Mon rythme cardiaque s'intensifie. Mon sang se concentre dans mon cerveau. Je suis à deux doigts de faire un malaise. Les têtes que font mes parents ne sont pas bien mieux. On dirait qu'ils viennent de croiser un

mort.

— Bonjour, leur dit Adrien avec un petit sourire.

Il tend sa main vers mon père qui ne bouge pas. Adrien qui vient de se prendre un vent, passe sa main dans ses cheveux, son teint change de couleur. Le silence nous tue, il faut absolument le rompre. « *Manon, allez, fonce et attaque ! Dis-leur pour Adrien et pour Gênes.* »

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que mon père me demande sèchement :

— Il fait quoi ici ?

Il me regarde durement en pointant son doigt sur Adrien.

— Papa, écoute, en fait, Adrien...

— Vous vous revoyez c'est ça ? me stoppe-t-il.

— Vous ne voulez pas rentrer dans la maison pour qu'on en discute, je leur suggère en respirant lentement.

— Non. Dis ce que t'as à dire, ici, tout de suite, ajoute-t-il inquiet.

— Bon... (J'inspire profondément.) Adrien et moi, on est ensemble. (J'attrape la main d'Adrien, il se tourne pour me sourire.) Après ma soutenance je pars en Italie, à Gênes avec lui. Il y va pour le boulot.

« *Manon, attaquer ne veut pas dire achever !* » Mes parents me fixent en silence, immobiles. Après plusieurs secondes, ma mère éclate de rire. Son rire est strident. Je ne l'avais jamais vue dans cet état, limite elle me fait peur.

— C'est une blague, c'est ça ? me questionne-t-elle en riant encore.

— Non, maman. Tu crois que je plaisante ?

— Attends, je ne comprends plus rien. (Elle pâlit.) Hier soir, c'est Arnaud qui est venu te chercher. Ce midi tu rentres avec Adrien. J'ai loupé quelque chose.

— Ce n'était pas prémédité. Avec Adrien on s'est revu. On s'aime toujours. Je pars avec lui.

— Et ton job, t'y as pensé ? m'envoie mon père. Ta patronne ne t'a pas fait une proposition d'embauche ?

— Si, mais ce n'est qu'un contrat de six mois.

— C'est par là qu'on commence, me répond-il en se contenant.

— Oui, je sais... Ah et puis... je soupire. C'est comme ça. Je pars avec Adrien.

— T'es enceinte ? me demande ma mère, décontenancée.

— Non.

Je secoue la tête en riant. Pathétique ! Comme si je me servais de cet homme pour qu'il m'aime. Merde ! Et si c'était le cas, et si je l'avais poussé à me faire l'amour, pour le retenir ? Le retenir avec un enfant ? Ce serait la pire chose qui pourrait m'arriver. Je ne suis pas à ce point au fond du trou pour en arriver là ? Et puis, je ne suis pas enceinte et c'est tout ce qu'il faut retenir.

— Je te connais. Tu ne me dis pas tout, renchérit-elle.

La conversation tourne vraiment en rond et commence à réellement me pomper l'air. Ne sachant plus quoi dire, je laisse le soin à Adrien d'expliquer à ma place :

— J'aime votre fille. Je vais à Gênes pour bosser dans l'entreprise de mon grand-père. Je suis sûr qu'elle trouvera un poste, elle connaît parfaitement la langue, elle ne sera pas perdue.

Puis encore le silence écrasant. Nous nous dévisageons.

— Tu n'as pas répondu à ma question, ajoute ma mère. Tu pars avec lui car t'es enceinte ? insiste-t-elle.

— Maman, non, je rétorque au bord de la crise de nerfs. Bien sûr que non. Ça ne fait que deux jours qu'on s'est revu. Je pars car je l'aime. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Deux jours ! s'étonne-t-elle. Tu ne prends jamais de décisions hâtives. Tu ne peux pas le revoir et tout balancer comme ça sur un coup de tête, ça ne te ressemble pas.

— Et si je te dis que oui. Pour la première fois de ma vie, j'ai envie de faire comme bon me semble, sans me soucier du qu'en dira-t-on. Je vais prendre ma douche et après on sort manger, je rajoute, sans baisser les yeux. Je sais que ce n'est pas ce que vous souhaitez mais je pars et je ne reviendrai pas sur ma décision, je leur précise froidement en pivotant.

Je tire sur la main d'Adrien, il se laisse faire et se tourne.

— Quand t'as une idée en tête, tu ne l'as pas ailleurs ! aboie ma mère, furieuse.

Je relâche la main d'Adrien et me retourne pour faire face à ma mère. Adrien se tourne aussi.

— Tu devrais le savoir depuis le temps. J'ai vingt-trois ans, je pense être assez mature pour choisir la vie que je veux mener.

— T'es peut-être adulte mais tu fonces tête baissée quand t'es amoureuse. Tu ne réfléchis plus à son contact. (Elle pointe du doigt Adrien.) T'as oublié la vidéo ?

— Non.

Dépitée, je soupire. Pourquoi remettre ça sur le tapis !

— Cette sex-tape pourrait te coûter cher si quelqu'un venait un jour à tomber dessus.

— Maman ! C'est bon. Stop maintenant ! je dis en haussant la voix. On ne va pas ressasser le passé indéfiniment. Adrien s'en est voulu. Tu sais qu'il n'y est pour rien, et que c'est Lucie qui l'a postée.

— Écoutez, nous interrompt Adrien. Je suis désolé. (Il baisse la tête, mal à l'aise.) Je n'ai pas eu l'occasion de m'excuser mais je vous jure... Je m'en veux encore. (Il fixe mes parents.) Quand j'y repense, je comprends que vous m'en vouliez toujours. Mais, j'aime Manon. (Il me regarde et me sourit.) Ce n'est pas un coup de tête, c'est réfléchi. Enfin, c'est un coup de tête, mais c'est réfléchi. (« Arrête ! Tu t'embrouilles ! ») On s'aime, j'ai toujours aimé votre fille. On ne vous demande pas votre accord de toute façon. Manon a pris sa décision. Elle est têtue, je pense que vous le savez.

Mes parents regardent Adrien, hésitants.

— On connaît très bien le caractère de Manon, envoie mon père en croisant les bras.

— Puisqu'il n'y a rien à ajouter. Je vais sous la douche.

À l'intérieur de la maison, je croise ma sœur cadette Camille qui se prépare un sandwich, dans la cuisine. Camille, qui a fêté ses vingt-deux printemps en avril, est en master de biologie pour devenir botaniste. C'est toujours mon portrait craché à quelques détails près, elle n'a pas une aussi forte poitrine que la mienne et son look est beaucoup trop décontracté à mon goût bien qu'elle ait fait des efforts en quatre ans. Elle lève un sourcil et demande surprise :

— Il fait quoi, lui, ici ?

— Lui, il a un nom, Adrien et il est avec moi. Ça ne se voit pas.

— Ouais. (Camille sourit et mord dans son pain à la tomate et au thon.) C'est trop bon. Hum. J'ai la fringale.

— Tu as toujours faim et tu ne grossis pas d'un gramme.

— Ouais. (Elle pose son sandwich et vient saluer Adrien.) J'ai de la chance. T'as vu papa et maman ?

Je hoche la tête.

— Ils n'ont pas fait un arrêt cardiaque en le voyant, ricane-t-elle.

— Non. Ils ont l'air de l'avoir plutôt bien pris, je glousse. Bon, faut vraiment que je me douche, je dis, pressée.

J'embrasse discrètement Adrien, il m'attrape par les hanches. Je pouffe et lui chuchote :

— Je sais que ça te gêne de rester ici. Je me dépêche.

— Ouais, fais vite. On ne sait jamais, tes parents pourraient faire de moi de belles brochettes.

— Je n'espère pas.

Je lui souris et pars aussitôt dans la salle de bains en me dandinant. Je ne sais pas ce qui me prend, mais avec cet homme, je me sens belle, désirée, importante et... Vivante. Adrien me décoince et j'en avais besoin. Ce n'est pas encore gagné mais je me sens mieux dans ma peau, plus femme.

Les jets d'eau revigorent mon mental. Ces deux derniers jours ont été tellement intenses émotionnellement. Je n'arrive toujours pas à croire que j'ai

décidé de partir en Italie avec cet homme exaspérant. Nous allons habiter ensemble, tous les deux. Enfin, petit hic au tableau, nous avons fait l'amour sans nous protéger. Jamais je n'avais envisagé jusque-là d'avoir un enfant, même lorsque nous étions ensemble. À dix-huit ans, j'étais dans les études et beaucoup trop jeune pour avoir envie de pouponner. Maintenant que j'en ai vingt-trois, je ne me sens absolument pas prête pour tout ça. J'ai soif de découvrir le monde, de sortir avec mes amis, sans être obligée de... Quel jour on est ? Putain, la grosse boulette, je suis en pleine période d'ovulation.

Après quelques minutes, j'éteins l'eau. Je m'enroule dans ma serviette bleue et sors contrariée de la salle d'eau. Je fais quelques pas et retrouve Adrien dans ma chambre, assis sur la chaise de bureau, pianotant devant l'ordinateur. Un pincement au cœur me fait monter une larme que j'essuie rapidement. Rien n'a changé. Je l'observe un instant. J'ai l'impression que c'était hier. On a juste fait un bond en avant dans l'espace-temps. C'est étrange, ce sentiment de connaître quelqu'un à ce point alors que l'éloignement aurait dû nous séparer pour toujours.

Ce lien, cette alchimie, je la ressens en ce moment même. Mes poils se hérissent en imaginant sa bouche sur moi, le son de sa voix. Je ne dois pas pleurer. « *Manon reste forte et profite de l'instant. L'amour de ta vie est à tes côtés, avec toi et pour un bon bout de temps...* »

Je m'avance vers Adrien, fais tourner la chaise pour m'asseoir sur ses cuisses et l'embrasse fougueusement. Le baiser dure une éternité.

— Manon, ma puce, qu'est-ce qui t'arrive ? me demande-t-il, hébété lorsque nous reprenons notre respiration.

— Rien. (Je secoue la tête et passe mes mains sur sa nuque.) Je n'arrive pas à le croire. Toi et moi ensemble. Ce n'est pas réel. Pince-moi.

Adrien s'exécute, il serre ma joue fortement entre ses doigts, je hurle et le tape à l'épaule, il intercepte mon bras.

— Dis la rebelle ! (Il se penche pour m'embrasser. Je résiste en tournant la tête de gauche à droite. Je suis en mode « *tête de mule.* ») Tu sais que tu t'attaques à plus fort que toi. Tu ne peux rien face à ma force herculéenne !

— Lâche-moi, Achille ! je crie en me débattant.

— Tu me compares à ce minable !

— Oh que non, Brad Pitt a un cul et un torse bien plus sexy que le tien.

— Ma petite rebelle, tu vas trop loin !

Adrien me soulève et me jette sur le lit. Ma serviette s'ouvre. Je ricane nerveusement. Il se presse tout contre moi. Les battements de mon cœur s'accélèrent, je déglutis avec difficulté et le regarde me caresser le cou. Sa respiration se fait plus rapide, lui aussi est déjà en manque, mais nous ne pouvons plus nous permettre de jouer avec le feu.

— Adrien, je le supplie en sentant ses lèvres taquiner mon oreille. Je dois m'habiller.

— Ouais, mais...

— Pas de mais qui tienne. On ne peut pas et tu le sais.

— Je veux juste te toucher, tu m'as manqué.

Ses doigts parcourent mon corps nu. Je me cambre lorsque sa main s'aventure à l'intérieur de mes cuisses.

— Ad... Arrête !

Je ferme les yeux et me laisse aller au plaisir lorsqu'il titille mon clitoris du bout de ses doigts. Je sens des écoulements, mon bas ventre tiraille et se contracte à peine et je vais jouir en un rien de temps s'il continue à me tourmenter. Je pourrais avoir plusieurs orgasmes à la suite qui ne me rassasieront jamais, tellement je suis excitée.

— Adrien, je dis en gémissant. Je dois te dire un truc.

— Faut toujours que tu ouvres ta bouche !

— Je suis en période d'ovulation.

— Quoi ? Merde !

Il s'interrompt, j'ouvre les yeux. Son teint blêmit. Il retire ses doigts de mon intimité.

— Je suis désolée.

Il secoue la tête.

— On ne va pas vendre la peau de l'ours, hein ?

— Oui, mais je devais te le dire et je ne voulais pas que t'imagines que je t'avais menti, parce que je ne m'en rappelais plus, on s'est vu et j'ai...

— Hé ! (Inquiète, Adrien me stoppe en posant ses lèvres sur mon front.) Pas la peine que tu stresses. On verra bien.

— Oui. (Je me relève, lui aussi.) Je vais finir de me préparer.

Adrien m'examine avec le sourire. J'enfile rapidement une robe bustier courte en jersey de couleur corail. Il s'avance vers moi, m'entoure avec ses bras et pose ses lèvres sur mon épaule dénudée. Un frisson me parcourt l'échine. J'aime cette proximité entre nous, cette tendresse.

— Te regarder t'habiller, ça m'avait manqué.

— T'auras tout le loisir de me voir tous les jours.

Je fixe ses magnifiques yeux bleus.

— Surtout j'aurai le plaisir de t'enlever tes vêtements.

— J'en suis sûre.

Je me dégage de son étreinte et me positionne devant le miroir. Je prends mon eye-liner et dépose un trait noir sur le bord de mes cils.

— C'est bon t'es prête ? me questionne-t-il impatient.

— Dans deux secondes.

— Les secondes vont devenir des minutes...

— Ne fais pas ton bougon, je me parfume et je me coiffe ensuite.

— Ça aussi, ça m'avait manqué. (Je vois à travers la glace qu'il s'affale sur le lit.) Deux heures à attendre que tu sois prête.

— Mais, non. Tu dis ça car t'es énervé.

Je souris, lui aussi.

— Non. Même pas. Pas aujourd'hui.

Lorsque nous sortons de chez moi, main dans main, je me sens légère, et plus heureuse que jamais.

10

Adrien

Dehors, le bruit des klaxons et des passants me donnent de l'énergie. Avec Manon, nous nous dirigeons tout droit vers le restaurant italien « *Dal Gladiatore* », non loin de la place des Tanneurs. La rebelle adore les pizzas et qui mieux que les italiens pour appâter vos papilles avec ferveur et oui je suis chauvin, ça vous étonne ? Il faut l'avouer, les ritals sont doués, pour les pizzas, les pâtes, le foot et la baise, bien sûr...

Dès que nous entrons, je hume cette odeur de pâtes fraîches, d'olive et de sauce. J'adore la bonne bouffe. Non, je ne suis pas morfal, j'aime bien manger, nuance. Une serveuse nous installe dans un coin à l'abri des regards. En face de moi, Manon triture comme une demeurée sa montre bracelet argentée. Je souris et l'admire. Et dire que j'ai vécu toutes ces années, séparé d'elle. Elle est magnifique, elle l'a toujours été, mais je ne me rappelais plus combien c'est agréable de la regarder. Par contre, ses tics ne m'ont pas manqué. Manon redresse la tête et me fixe en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu as ce sourire de benêt ?

— Moi je suis quoi ? !

J'écarquille les yeux.

— Un abruti, un idiot, un benêt... (Je serre les dents en me rappelant ce rencard à Sausset-les-Pins.) Amoureux, finit-elle.

Je me détends...

— Ouais, je t'aime et j'avais oublié que t'étais une boule de nerf.

— Oh, moi ! (Elle croise les bras en me tuant du regard.) N'importe quoi ! Tu sais que je suis la fille la plus zen de la terre.

Elle tourne la tête et me regarde du coin de l'œil puis pouffe.

— Ouais. (Je souris.) Tu devrais te mettre au yoga ou à la sophrologie pour te détresser.

— Ben figure-toi que j'ai essayé la sophrologie. Je n'arrivais pas à me

concentrer. Pas possible du tout.

Elle secoue la tête. J'éclate de rire. Cette nana est dingue !

— T'es un cas désespéré, je soupire. Il n'y a plus rien à tirer de toi.

— Parle pour toi. T'es un faux calme.

— Je suis comme je suis, je réponds en me crispant.

Je lève les yeux au ciel.

— Ah ! Monsieur s'énerve quand il s'agit de lui.

— Absolument pas !

J'esquive son regard et souris en coin. La serveuse apparaît peu après. Cette grande rousse qui doit avoir la quarantaine, nous apporte la carte. Manon choisit dans un premier temps un jus de fruit et moi un Monaco. Elle prend nos commandes et part en cuisine.

Enfin seuls, Manon effleure délicatement avec ses doigts ma main qui est posée sur la table. Elle fait de légers cercles puis tourne ma main pour caresser la paume. J'avais oublié combien la rebelle était douce malgré son tempérament « *de feu* ». Ce sont ces petits trucs qui me font prendre conscience que je l'aime. Avec une autre je n'aimais pas cette proximité. Toutes ces marques d'affection m'emmerdaient plus qu'autre chose. Nous discutons de tout et de rien, puis un serveur revient avec nos boissons.

— Puisque j'y suis, je dis, à voix basse. Alexis t'a dit qu'il se marie dans trois semaines ?

Le serveur verse le jus d'orange de Manon dans son verre, puis il se tire.

— Heu... Non. On a parlé seulement de mon traitement.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Qu'il fallait que j'appelle l'hôpital, pour prendre rendez-vous. Puis, qu'il était content que je puisse avoir des rapports sexuels sans que ça ne soit une gêne pour moi.

— Et c'est tout ?

— Ben oui. Pourquoi ?

— Tu ne lui as pas dit qu'on l'a fait sans se protéger ?

— T'es fou ! (Elle fronce les sourcils.) Ça ne le regarde pas. Par contre, il était étonné de me voir. Mais content qu'on soit de nouveau ensemble.

Manon me scrute, en s'enfonçant dans sa chaise, puis nous reprenons la discussion. Nous discutons de nos soutenances quand elle me balance contente :

— Tu m'as dit, tout à l'heure qu'Alex se marie dans trois semaines, c'est cool, tu le féliciteras pour moi.

— Ouais. À ce propos. (Je tousse et éclaircis ma voix.) J'aimerais que tu m'accompagnes au mariage, maintenant qu'on est...

— Oui ! m'interrompt-elle, enthousiaste. (Sa joie de vivre me touche jusqu'aux tripes, cette nana incarne le feu et la douceur.) Ça me ferait très plaisir. J'adore les mariages. Océane va être magnifique dans sa robe. Mais, attends ! explose-t-elle. (Elle pose brusquement ses mains sur la table, me regarde euphorique.) Faut que je m'achète une robe. Tu ne me laisses pas beaucoup de temps. On va devoir faire les boutiques, juste après.

— Putain non ! je réponds en posant mes mains sur la tête. Pitié ! Pas ça ! (J'inspire, déprimé et relève la tête.) J'avais prévu de t'emmener à Sausset. (J'attrape sa main pour la convaincre.) Comme la première fois où je t'ai embrassée, j'ajoute, dépité.

— C'est vrai. Oh ! Comme c'est mignon. (Son regard est affectueux et malicieux.) Tu joues le type romantique, me dit-elle en caressant ma joue tout en se moquant de moi. Mais, non, une autre fois. Je dois m'acheter une tenue ! me lance-t-elle gaiement.

— Putain, Manon, ne me dis pas que tu n'as rien dans tes placards que tu pourrais porter pour un mariage ?

— Heu... (Elle pose son index sur son menton.) Si. Possible. Mais c'est trop vieux. Et non. N'y pense même pas. Pour un mariage tu ne peux pas remettre une robe que t'as déjà portée.

— T'as encore quinze jours pour faire les magasins. Tu ne peux pas y aller à un autre moment ?

— Non mais t'es fada⁵ ! Tu sais combien de temps à l'avance, je m'y

prends pour acheter mes robes pour le gala des arts et métiers, hein ? Un mois avant, histoire de bien choisir mes chaussures avec mes accessoires. Alors que là, c'est différent, c'est pour un mariage. En plus mon petit ami est le frère du marié. Tu ne te rends pas compte que ça va être le stress pour moi.

— J'espère que tu ne vas pas me traîner dans les boutiques tous les week-ends. Sinon, je vais vraiment péter un câble. Tu seras obligée d'y aller seule.

Je croise les bras furieux. J'ai d'autres projets pour les week-ends... Comment avez-vous deviné ? Ouais, baiser fait partie de mon super plan et se promener aussi, en amoureux... Je peux être vite rassasié de sexe si on s'occupe de moi correctement... Deux, trois fois par jour... Je ne suis pas un gros mangeur !

— Oh t'es gonflé ! J'te traînais souvent faire les boutiques à l'époque ?

— Non, j'avoue mais on n'a pas trop eu l'occasion pour ça.

— De toute façon mon cher, tu vas devoir faire des compromis. C'est ce qu'on appelle : « *les joies de la vie de couple* » s'amuse-t-elle à m'envoyer.

— Pendant que t'iras faire tes boutiques, moi en gentil petit copain arrangeant que je suis, j'irai faire de la descente, je réplique d'un air complaisant.

— Oui. C'est sûr. T'as tout compris, me rétorque-t-elle, sceptique. Mais cet après-midi mon chéri c'est : « *boutiques dans le centre-ville* », raille-t-elle.

Nous nous sourions. Ça me manquait vraiment de ne plus me prendre la tête pour un sujet aussi futile que celui des magasins. J'admets, j'aime que Manon me tienne tête, c'est ce qui me plaît le plus chez elle, son opiniâtreté. Elle sait ce qu'elle veut et peu de personnes sont capables de se vanter de cette qualité.

Après plusieurs minutes, nos pizzas arrivent enfin. J'engloutis une énorme part. Oui, oui c'est vrai, j'ai la dalle. La nuit d'hier m'a épuisée. Quoi ? Encore ! Je suis un goinfre ? Vous commencez vraiment à m'agacer. Entre macho, morfal et rital, il ne manque plus que je sois un putain de CONNARD ! Ouais, vous m'avez démasqué !

— Au fait, il se passe où le mariage ? me demande Manon.

Elle avale un morceau de jambon cru avec de la mozzarella.

— À Nice. (Je prends en main mon verre et ingurgite le liquide qui brûle ma gorge.) Puis la réception dans une salle qui donne directement sur la mer.

Quelle andouille ! J'ai oublié de vous remémorer les faits. Mes parents habitent à Nice, dans une baraque qui est... Plutôt sympa. Ce n'est pas un château ! Vous exagérez comme toujours. C'est un joli Mas Provençal sur les hauteurs de Nice. Il est vrai que mes parents ont du fric. Ils sont experts-comptables, tous les deux et ont créé leur boîte, il y a trente ans de ça. Je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Enfin... Je vous en reparlerai un peu plus longuement le moment venu...

— Waouh. C'est génial. Ça va être splendide. Il y aura beaucoup de monde ?

— Je crois trois cent personnes, je lui précise.

— Punaise ! me dit Manon en toussant brusquement. Autant que ça !

Son visage change de couleur, il devient encore plus blanc que d'ordinaire.

— La famille d'Océane a convié cent-cinquante personnes et mes parents ont invité autant de monde.

— Mais je croyais qu'ils ne parlaient plus à ta famille italienne ?

— Les choses ont évolué... Depuis quatre ans, j'ai revu mon grand-père. Il est venu plusieurs fois nous rendre visite à Nice. Tu sais, il vit seul depuis que ma grand-mère est morte.

Je baisse la tête, je n'aime pas parler de ce passé douloureux, la mort de ma grand-mère Ornella, m'affecte toujours autant.

— J'avais douze ans quand elle est décédée d'un cancer, je t'en avais parlé, tu te souviens ? (Manon hoche la tête.) Renato, mon grand-père est devenu odieux suite à sa mort et puis tu connais mes problèmes de famille. Mais avec le temps, mon grand-père s'est rapproché de mon géniteur et ils se sont même réconciliés.

— Ta relation avec ton père est toujours aussi tendue ?

Je masse ma nuque, mes muscles se tendent. « *Allez Adrien, tu peux le faire, n'aie pas honte, Manon ne te jugera pas. Bordel, oui, mais je n'aime pas ça.* » Pourtant, je me raisonne et inspire.

— Ça dépend. J'ai fait une école de commerce. Il était ravi. Je vais travailler à SPIN FI. Donc on peut dire, qu'il me laisse un peu de répit.

— Tu l'as fait pour te rapprocher de lui ? m'interroge-t-elle, suspicieuse.

— Non. (Je secoue la tête.) Je sais à quoi tu penses, tu crois que j'ai fait tout ça pour qu'il me voie enfin et qu'il soit fier de moi.

— Pas du tout. J'essaie juste de savoir s'il est moins... Disons, méchant, acariâtre.

— Il l'est toujours. Je le déteste encore pour toutes les humiliations qu'il m'a fait subir enfant. Mais j'aime les chiffres et tu le sais. J'ai envie de diriger une société. Personne ne me laissera ma chance à vingt-quatre ans, sauf mon grand-père.

— C'est sûr.

Je remarque tout de suite quand Manon ne me dit pas tout. Ça fait peut être plusieurs années qu'on ne s'est plus parlé mais je sais quand elle me cache quelque chose.

— Je sais qu'il y a un truc qui t'ennuie.

— Non. Ça va. Je suis un peu fatiguée.

— Et tu veux faire les boutiques ? Ce n'est pas très cohérent. Dis-moi ce que t'as.

— C'est que... Oui j'en ai envie mais je suis aussi un peu crevée...

— Vous êtes toutes pareilles ! je m'insurge en ricanant. Vous ne répondez jamais aux questions qu'on vous pose.

— Ah ! T'es chiant ! (Elle s'énerve.) Je me demandais si ma présence au mariage ne te posera pas de problèmes. Tes parents n'avaient pas trop l'air de m'aimer. Je me demande comment ils vont prendre la nouvelle pour nous, pour notre emménagement.

— Tu te fais trop de souci. De toute façon ça ne les regarde pas. Je dois appeler ma mère, ce soir, je lui dirai que tu m'accompagnes. Elle n'a pas intérêt à m'emmerder pour son traiteur ou sa pièce montée. Il faudra bien qu'ils s'y fassent. Et s'ils ne s'y font pas et bien ce n'est pas mon problème. Désormais, c'est toi ma vie.

— J'aime bien cette phrase, me dit-elle les yeux pétillants.

— Ouais, moi aussi. Tu finis de manger vu qu'on a un super programme qui nous attend.

— Hé ! Dis ! Toujours autoritaire à ce que je vois.

Je lui souris, elle fait de même. Nous finissons le repas en nous disputant sur divers sujets tous plus légers les uns que les autres. Mais j'aime cette fille et la vie qu'elle me propose. Une vie pas monotone qui j'espère sera pimentée à souhait.

11

Manon

Il est quinze heures, Adrien et moi déambulons, main dans la main, dans les rues étroites du centre-ville d'Aix-en-Provence. Cela faisait quelques temps que je n'y avais plus fait les boutiques un samedi après-midi. Je dois dire que je me sens étouffer. Le monde est au rendez-vous en ce mois de juin. Pas étonnant, il fait une chaleur épouvantable. Les gens ont pris possession des terrasses de café. Cette ville est tellement agréable pour ça. Beaucoup de jeunes, d'étudiants, mais aussi des personnalités très diverses se mêlent et se côtoient dans cette ville où la culture est le mot d'ordre...

En y réfléchissant, partir à Gênes me terrifie... Même, si j'y vais avec l'amour de ma vie, je sais très bien que les premières semaines seront difficiles à gérer. Ce n'est pas tant la langue qui me perturbe. Je la connais, je pourrai avoir une conversation sans difficulté. Mais ce nouvel environnement va me paraître si étranger. J'espère que je ne fais pas une erreur en accompagnant Adrien. Je ne pourrais pas vivre sans lui. Je l'ai vécu. Je sais ce que ça m'a fait. Pourtant, vais-je me sentir chez moi là-bas ? Je ne sais pas. Après tout, mon chez moi c'est Adrien, maintenant. Il faut vraiment que j'arrête de ruminer. Il faut que je pense à mon avenir. On sera heureux, tous les deux ou peut être tous les trois. Waouh ! Qu'est-ce que je viens de penser ? Trois... Non ! Je n'espère pas pour tout de suite. J'aimerais voyager, bosser et profiter d'Adrien au maximum. Oui, avoir une vie rien qu'à nous, que tous les deux un petit moment.

Quand je sors de mes songes, je m'aperçois que je suis devant une boutique sympa, pas une de celles qui fait partie d'une grande enseigne nationale connue de tous. De jeunes créateurs sur Aix ouvrent de jolies petites boutiques et celle-ci est magnifique. Une robe en particulier retient mon attention. Elle est à bustier, rose pâle, décorée d'une fleur à la taille, courte, en mousseline, un peu virevoltante, façon « *baby doll* ». SUPERBE ! Bon, le prix n'est pas indiqué en vitrine mais j'entre tout de même. Adrien me suit un peu dégoûté. Il n'y a qu'à le regarder, pour comprendre qu'il tire la tronche.

— Bonjour, nous lance une petite blonde, souriante, aux cheveux courts, aux yeux marron, habillée d'un tailleur-pantalon rouge.

— Bonjour, je réponds avec le sourire.

Cette femme s'approche de nous.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— En effet. J'aimerais essayer la robe qui est en vitrine.

Je me tourne et pointe de mon doigt la robe rose.

— La rose.

— Oui.

— Elle est magnifique, fluide, très aérienne. En quelle taille ?

— Trente-huit, s'il vous plaît.

La vendeuse va chercher le vêtement qui était posé sur un cintre, puis revient avec la robe. Effectivement, au touché elle est délicate, à porter ce doit être un régal. Je prends la robe et pars l'essayer dans une cabine. Adrien qui m'attend juste à côté, n'arrête pas d'envoyer ses mains baladeuses à travers le rideau de la cabine en me faisant au passage quelques chatouillis. Le coquin, il sait que je déteste ça ! J'arrive tout de même à le stopper. Dès que je sors de la cabine, je m'examine dans un miroir.

— Waouh, bébé. T'es magnifique, me confie Adrien ébahi.

— Merci. (Je tourne sur place et me dévisage, pas sûre de moi.) Elle est belle, mais un peu trop décolletée, je dis un peu déçue.

— Mademoiselle c'est normal, souligne la vendeuse en s'avançant vers nous. Vous avez une belle poitrine. Je vous assure que ça ne fait pas vulgaire.

Elle fait quelques pas et nous laisse un peu d'intimité.

— Ma puce, la dame a raison. Elle te va très bien. T'as des seins. (Il baisse la tête et fixe ma poitrine volumineuse.) C'est comme ça, me chuchote-t-il.

— Oui, mais je vais devoir mettre un soutien-gorge ou porter un bustier qui va compresser encore plus ma poitrine (Je tire sur le haut du bustier de la robe.) Je n'ai pas envie de ressembler à une cagole⁶.

Adrien éclate aussitôt de rire.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Cette robe est classe et sophistiquée. Tu n'as pas l'allure de ma tante.

— Merci, pour le compliment ! J'en demandais pas tant.

Ma bouche se tord en un sourire forcé, je m'admire devant la glace.

— Oui, c'est vrai, elle est classe.

— Bien sûr. Bon, tu la prends qu'on s'en aille, me dit-il en s'agitant.

Ses jambes bougent frénétiquement.

— Tu penses sans doute que j'ai terminé !

Je croise les bras.

— Ben ouais, non ? T'as la robe. Pour le reste t'as le temps.

— Mais, pardi ! Il faut que j'achète mon soutien-gorge, mes chaussures et mes accessoires.

— Putain ! (Il s'abaisse en secouant la tête.) Les gonzesses !

— T'as d'la chance, chéri, j'ai trouvé la robe du premier coup.

Je retourne dans la cabine d'essayage, me rhabille, et sors. Je donne la robe à la vendeuse et pars en direction de la caisse pour payer. Au passage, il faut préciser qu'elle n'est pas donnée du tout, comme je le prévoyais. Je sors ma carte bleue de mon sac mais Adrien sort aussi la sienne de la poche de son pantalon. Interloquée, je hausse légèrement le ton :

— Hors de question que tu payes pour moi ! (Je pose ma main sur son bras et le regarde droit dans les yeux.) Je peux me l'acheter. J'ai bossé cet été et mon stage est rémunéré.

— Tu ne peux pas la fermer de temps en temps et me laisser te faire plaisir.

Il tend sa carte à la vendeuse.

— Si tu crois que tu vas tout me payer, tu te trompes. J'ai horreur de ça.

Je l'empêche de régler la robe.

— Ouais et c'est ce que j'aime chez toi. Mais pour une fois, apprécie le geste.

La vendeuse, médusée par notre échange, attend patiemment. Je lui fais comprendre par des gestes que c'est moi qui paie, elle attrape aussitôt ma carte bleue. Je fixe toujours Adrien avec un air agacé puis lui murmure :

— Si tu tiens absolument à m’offrir quelque chose. On va aller à la boutique Orcanta ou peut-être à Aubade.

Je m’arrête un instant et tape mon code.

— Oui tiens. Allons à Aubade, j’ajoute avec une petite voix. Ça change un peu. Ce sera l’occasion pour toi d’acheter enfin de la lingerie sexy à une fille, à moins que...

Adrien m’interrompt :

— Non, bébé, ça n’a pas changé depuis quatre ans, je n’en ai jamais offert, à personne.

— Alors tu vas pouvoir te rattraper, je lui susurre tout en prenant mon paquet que la vendeuse fait passer au dessus du comptoir.

Nous sortons du magasin, Adrien s’empresse de prendre mon sac et de le porter. Agacée, je tique légèrement. J’aime mon indépendance, je ne suis pas une femme fragile. Je peux concevoir qu’un petit ami ait envie de jouer les « *gentlemen* », néanmoins je n’aime pas que l’on m’infantilise.

Nous marchons souriants et insouciant, serrés l’un contre l’autre. Nous pénétrons dans une petite ruelle et tombons sur la boutique Aubade. Dès que nous mettons un pas dans le magasin, mes yeux sont attirés par cette jolie guêpière coque blanche avec de la dentelle sur le devant. C’est exactement ce qu’il me faut pour mettre avec ma robe bustier. Je jette un œil sur d’autres articles, une vendeuse vient vers moi.

— Bonjour. Je peux vous aider ? me demande une brunette, de taille moyenne, au teint halé, aux longs cheveux crépus.

— Heu oui. J’aimerais essayer ceci en 85D, s’il vous plaît, je précise en lui montrant l’article.

La vendeuse attrape la guêpière qui était suspendue puis me la remet. Dans la boutique, il n’y a pas foule. Adrien me suit jusque devant la cabine, avec mon paquet à la main. J’entre et commence retirer ma robe et mon soutien-gorge, puis j’enfile ce sous-vêtement magnifique. Brusquement, il entre dans le petit carré étroit.

— Hé ! (Je cache ma poitrine, c’est ridicule et pourtant...) Qu’est-ce que tu fais ? (Je tourne la tête pour le regarder.) Tu ne peux pas rester là, je lui

lance en décochant un regard noir.

— Allez, bébé. Fais pas ta coincée.

Adrien me sourit tout en caressant mes épaules dénudées. Je sursaute. Il laisse tomber au sol ma robe empaquetée.

— La vendeuse va revenir me voir et elle va se demander pourquoi tu n'es pas devant. Retourne dehors ! j'aboie sur le champ.

— Tu sais que t'es sexy quand tu t'énerves, me chuchote-t-il en m'embrassant dans le cou. J'avais oublié à quel point, ça m'excite grave.

— Et toi tu sais que t'es toujours aussi chiant, je murmure en lui offrant bien plus que mon cou.

Je ferme les yeux pour apprécier sa caresse, Adrien lèche le lobe de mon oreille à la perfection.

— Ouvre-les.

— Quoi ? je lui demande, surprise.

— Tes yeux.

Mes paupières battent doucement. Je les rouvre. Adrien m'examine de haut en bas en effleurant à peine mes bras. Mon rythme cardiaque fait des pics depuis deux jours. Le désir que je ressens, me fait pousser des ailes cependant, j'ai toujours cette boule dans le ventre, cette peur de ne pas être à la hauteur.

Mon entrejambe s'humidifie, j'ignore pour le moment cette poussée d'adrénaline violente qui se répand dans mon bas-ventre. Adrien me contemple à travers le miroir tel un chasseur.

— T'es magnifique. Regarde, tes belles formes.

Il palpe mes seins, les pointes durcissent sous la guêpière.

— Tu sais ce qu'il faut dire aux femmes.

Je souris en mordant ma lèvre inférieure pour ne pas gémir.

— Non. Je suis franc. Regarde-toi. Ce serait cool que t'arrêtes de complexer autant, me dit-il exaspéré tout en pétrissant plus vigoureusement mes seins.

— Adrien ! Tu me soûles. Je n'aime pas ma poitrine. Tu le sais, c'est

comme ça, je lui lance, très agacée.

— Sauf que moi, j'aime tes nichons. Il va falloir que tu t'acceptes.

— Je ne vois pas du tout ce que tu leur trouves. C'est comme avoir deux melons dans tes paumes.

Je secoue la tête, exaspérée.

— Tu n'es pas marseillaise par hasard... T'exagères et tu le sais. Ils ne sont pas si énormes. Tu sais à quoi je pense, là tout de suite, m'envoie-t-il à nouveau en caressant mon dos.

— Non mais laisse tomber, tu ne peux pas faire ça, ici, je lui chuchote brûlante de désir.

— Par le passé ça ne t'as pas dérangé de le faire au ciné et dans ma caisse, me marmonne-t-il en suçant mon cou et en dégrafant la guêpière par derrière.

— J'étais plus jeune, naïve et irresponsable, je dis le sourire en coin.

Adrien qui a déjà déboutonné ma guêpière, la jette au sol. Il me dévisage seins nus, en petite culotte. Cette situation est totalement excitante et dangereuse. Nous le savons. Je reste zen, mais de petits écoulements se forment sous mon slip.

« Résiste Manon ! Résiste. J'aimerais vilaine conscience, mais je ne peux pas, ce type me met sur le fil. Je n'arrive pas à stopper ses caresses. Son désir pour moi me permet de me sentir moi-même et... Je ne suis que contradiction. Je l'ai toujours été. Laisse-toi aller, rappelle-toi, c'était le pied la nuit dernière. Comment oublier toutes les sensations que j'ai éprouvées. »

Les mains d'Adrien parcourent désormais mes hanches, je frissonne.

— Rien à voir avec l'âge. T'es toujours jeune et je sais que t'as envie que je te touche là, me confie-t-il avec une voix enrouée.

Ses doigts jouent sur la longueur de l'élastique de ma culotte, d'un geste il glisse sa main à l'intérieur et retrouve avec facilité ma fente humide.

— Non, pas du tout, je réponds en réprouvant un gémissement.

« Garde ton calme, garde ton calme, trop tard la conscience, mon corps s'enflamme, je ne sais pas comment éteindre le feu en moi. »

Mon rythme cardiaque s'intensifie, mes joues et mes lèvres rosissent.

— Pourtant ton corps te trahit. Putain ! T'es trempée, bébé, me lâche-t-il en posant ses doigts sur mon clitoris.

— Tu ne peux pas, Adrien, pas ici. Je ne...

Je mords ma lèvre pour m'empêcher d'hurler, j'aimerais crier au monde entier que cet homme a des doigts magiques, capables de faire voler en éclats des années de souffrance... Adrien agace lentement mon bouton qui devient sensible à son doigté.

— Si tu prenais la pilule, je n'aurais pas hésité à te pénétrer violemment. Pendant deux jours t'aurais senti ma queue dans ta chatte. Lundi, tu m'aurais supplié de recommencer et de te prendre sur ton bureau. T'as beaucoup de chance.

— T'es bien sûr de toi, mon petit Ad.

Adrien sourcille, je souris. *« Si tu crois que je vais me laisser toucher sans rien rétorquer, c'est que tu n'as encore rien vu, mon cher ! »*

Adrien agace mon clitoris avec de lents mouvements circulaires, il gonfle, je mouille. En même temps, il pince mon téton qui durcit. Mince alors ! Pourquoi, ne puis-je pas le repousser ? Je me répète, mais mes pensées et mon corps ne sont que contradiction. J'aime qu'il me touche, j'aime qu'il me fasse l'amour, mais encore plus fou que cela puisse être, j'aime l'idée qu'il me caresse dans cette cabine d'essayage et que des gens puissent nous surprendre.

Désormais, Adrien titille plus vite mon bouton et tire de plus en plus vite mon téton. J'essaie de ne pas haleter en posant la paume de ma main sur ma bouche. Je me relâche, toute molle en posant ma tête sur son épaule. Je ferme les yeux. Sa respiration dans mon cou m'apaise. Je me laisse aller au plaisir pour la deuxième fois, en moins de vingt-quatre heures.

Soudain, son index s'enfonce lentement dans mon sexe humide. J'ouvre les yeux en tressaillant. Puis, il introduit un deuxième doigt. Putain, je chancelle, tellement c'est l'extase.

— Ce soir quand je serai chez moi, tu sais ce que je vais faire ?

Ses attaques dans mon entrejambe vont m'exterminer !

— Non, je chuchote au bord de la jouissance.

— Je vais me branler et tu sais à quoi je penserai ?

— Aucune idée, je déclare en ayant en tête la réponse.

— Je penserai à ta chatte trempée pour moi et à tes nichons. Tu sais que t'es trop bonne et tu refuses de l'accepter.

Bon sang ! Ce type veut vraiment me rendre maboule, je vous assure, il se lâche, j'aimerais le faire aussi. Me libérer, c'est tout ce que je souhaite. Toutefois, ce n'est pas si simple. Depuis ma maladie, je me sens moins désirable. C'est absurde, je le conçois et pourtant je n'y peux rien, les cicatrices visibles sur mon sexe me le rappellent tous les jours. Ceci dit, je me laisse empaler par un autre doigt. Trois au total pour être exact.

À travers le miroir, je fixe sa main qui s'enfouit dans mon intimité. Puis son visage, des traits fins, une peau à peine hâlée, une barbe de trois jours, des yeux bleus si perçants et doux, un nez presque symétrique et l'homme dominant. La domination... Vaste sujet de discorde entre nous.

Adrien me regarde toujours, il insiste bien à planter ses yeux vers mes seins tel un prédateur. Je sais qu'il veut que je prenne conscience de ma féminité et qu'il ne faut pas que je m'empêche de vivre tous ces moments hors du temps en sa compagnie. En femme têtue que je suis, je me mets des barrières, la peur du rejet sans aucun doute...

À chacun de mes gémissements étouffés, Adrien accélère la cadence. J'en veux plus et plus fort, je veux jouir, ma tête en a besoin mais je me refuse ce plaisir ultime. Toutefois, des spasmes me prennent au dépourvu, l'orgasme aussi, je le sens, je vais jouir d'un instant à un autre. Mes paroles se libèrent.

— Adrien, encore. Plus vite.

— Comme ça ?

Je bouge mon bassin et mes fesses se frottent à sa barre de chair... Waouh ! Il est en forme.

— Tu bandes !

Je presse mon cul contre son érection. « *Je veux moi aussi, te rendre la monnaie de ta pièce* ».

— J'ai tout le temps envie de toi, ce n'est plus un secret.

Adrien me tourne, me plaque contre la glace et m'embrasse avec passion. Puis, il fait glisser complètement ma culotte qui se retrouve à terre. Nue comme un ver, il reprend les va-et-vient avec ses doigts dans mon intimité et les légères caresses sur mon clitoris.

— Tu sais ce qui est excitant ? me souligne-t-il en remontant légèrement ma jambe qui s'enroule autour de sa cuisse.

Ses doigts me pénètrent plus profondément. Je secoue la tête pour toute réponse.

— C'est que personne ne sait que tu vas jouir dans ma main.

Je me cambre et me raisonne. « *Manon, fais-le, tu n'en seras que libérée et c'est ce que tu veux, être une femme libre et heureuse sexuellement.* »

Je fixe Adrien puis mes mains. Lorsque mes doigts frôlent mes seins, un frisson me galvanise. Je tourne délicatement mes tétons jusqu'à ce qu'ils deviennent sensibles. Je jette ensuite, un coup d'œil en direction de l'entrejambe d'Adrien, son membre grossit, il triple de taille ! (Sans exagération aucune !)

— Tu vois, je m'accepte. Je sais que tu aimes quand je me touche.

— Et moi je vais te déchirer comme un sauvage, me souffle-t-il dans mon cou.

— Je suis sûre que ça t'excite que je ne prenne pas la pilule.

Adrien sourit sans rien dire, sans poser la main sur sa queue. Je le cherche, il me cherche, nous aimons nous titiller. J'aime redécouvrir ces sensations merveilleuses, je veux qu'Adrien soit brutal et tendre, je veux qu'il me baise et qu'il me fasse l'amour. Je ferme les yeux en sentant une vague de plaisir me submerger.

— Oh merde. C'est bon, encore. Encore.

Mes mains redescendent et s'accrochent au miroir.

— T'y es ? C'est ça ? Putain. Ouais, je le sens.

Je m'arque et sens des contractions m'anéantir la cervelle. Ma jouissance dure quelques instants. Mon orgasme était tellement volcanique que j'ai étouffé

mon cri sur l'épaule d'Adrien. Je reviens à moi, en souriant bêtement. Adrien me regarde, ses yeux sont brillants.

— Tu te sens mieux ? me demande-t-il le sourire jusqu'aux oreilles.

— Ouais... Mais, sors de là que je puisse me rhabiller, je dis l'air faussement offensée.

Adrien se tourne mais avant de sortir il m'ordonne :

— Prends aussi la culotte assortie et les porte-jarretelles !

— Tu crois que je suis assez folle pour porter des bas avec cette chaleur !

— Peut-être pas, aujourd'hui. C'est pour plus tard. Je me ferai une joie de te les enlever.

— Je n'en doute pas.

Adrien me sourit. Je m'habille à toute hâte, nous sortons de la boutique, je me sens légère, très légère... Ce fichu passé est derrière moi, il le faut, je veux vivre heureuse et je veux aimer à nouveau...

12

Adrien

Après être sortis de la boutique Aubade, avec Manon nous avons décidé de boire un verre en terrasse. Nous avons rattrapé notre retard et avons beaucoup parlé. Du passé, de nos erreurs, du présent et surtout du futur. Il commence à se faire tard, nous longeons les petites ruelles, plus amoureux que jamais.

Je ne sais pas comment l'expliquer, mais j'ai l'impression que la rebelle redevient cette nana sûre d'elle, enfin, elle n'assumait pas son corps, ou plutôt ses nichons et pourtant ils sont à damner. Toutefois, Manon évolue d'heure en heure, de minute en minute. Je sens qu'elle se lâche un peu plus à mon contact.

Nous marchons et discutons du dernier film de Leonardo Di Caprio, « *Gatsby le Magnifique* » quand tout à coup nous tombons nez-à-nez sur Clémence et Cédric, son mec. Ils nous toisent un instant sans rien dire. Je ne me sens pas très à l'aise et pas prêt à les affronter. Clémence a toujours été une fille avec un fort caractère, très enjouée et avec une personnalité explosive, un peu à l'image de Manon. Je sais qu'elle va lui passer un savon, mais en ce moment même, il vaut mieux qu'elle la mette en veilleuse car je ne suis pas d'humeur pour une énième bagarre.

Cette jolie rousse, aux yeux bleus, aux longs cheveux, de taille moyenne, mince, avec de jolies taches de rousseur sur le nez approche en se mouvant gracieusement. Elle nous observe, et sourit à Manon en lui faisant la bise. Quant à son mec, il reste en retrait. Cédric est un type grand, svelte, pas trop baraqué et les cheveux châtons-clairs.

— Salut bichette, lance Clémence à Manon.

— Ça va ma Clém ? lui demande Manon.

— Ouais et toi ? (Elle me scrute en sourcillant.) Pourquoi t'es avec, tu sais, chuchote-t-elle... Lui ? interroge-t-elle en me dévisageant avec mépris tout en pointant son doigt vers moi.

Comme je le sentais, ma présence n'est pas désirée. Clémence n'arrête pas de me jeter des regards assassins comme si j'avais commis le crime parfait. Elle a toujours été comme ça, cette nana, à vouloir défendre à tort et à travers

sa copine. Son mec aussi me fixe durement. Si ce connard continue à m'intimider, je vais devoir lui foutre mon poing dans sa gueule de demeuré. Il va vite comprendre qui je suis. Putain ! « *Adrien calme-toi, pas de bagarre, pas dans la rue, regarde ce que tu as fait hier. Tu n'as plus dix-neuf ans, t'as grandi et non je suis toujours autant sanguin !* »

Il faut quand même reconnaître, qu'en moins de vingt-quatre heures, toute ma vie a été chamboulée. Je me suis remis avec Manon, qui est potentiellement enceinte, non elle ne l'est pas, bref... Je suis trop sur les nerfs depuis ces dernières quarante-huit heures. Il faut que je reste zen... C'est plutôt moi, qui devrais prendre des cours de sophrologie... Ma jambe gigote, Cédric s'avance et me tend la main pour me saluer. Enfin, Monsieur endormi réagit. Je lui dis bonjour et approche de Clémence pour lui faire la bise. Mais cette dernière esquive ma joue. Et voilà, un deuxième vent...

— Arnaud sait que t'es avec Adrien ? renchérit-elle impassible en s'adressant à Manon.

De quoi j'me mêle ! « *Occupe-toi de ta relation avec Monsieur endormi plutôt que de venir nous faire chier. Tu ne sais pas ce qui s'est passé il y a moins d'un jour.* » Comme hier, je ne sais pas ce qui me prend, Manon n'a pas le temps de rétorquer pour s'expliquer que je lui envoie :

— On est ensemble. Elle a quitté son mec. Elle va me suivre à Gênes pour le boulot dès qu'elle finira sa soutenance.

Tout le monde me regarde médusé. J'aurais peut-être dû laisser l'opportunité à Manon d'en parler en premier à son amie.

— Quoi ! gueule Clémence à Manon. T'es devenue folle !

Gênée, Manon, baisse la tête et fixe le sol. Je réplique instantanément en gardant mon self contrôle, du moins pour le moment.

— On ne te demande pas ton avis, Clém. En quoi ça te regarde ?

Je fronce les sourcils, serre les dents et le paquet de Manon comme un dingue. Clémence qui ne se démonte jamais, me regarde droit dans les yeux.

— Adrien, je t'ai demandé quelque chose ? Ce n'est pas à toi que je m'adresse, me dit-elle sur un ton dédaigneux.

— Putain, Clém ! Ne commence pas à me péter les... (Je mords mon poing.) Ce ne sont pas tes affaires ! je beugle.

— Mec, faut te calmer. (Cédric s’immisce entre Clémence et moi. Tiens l’endormi réagit au quart de tour quand il s’agit de sa gonzesse.) Sinon ça risque de très mal se finir, crois-moi, me répond-il hargneusement.

— Qu’est-ce qu’il veut l’endormi ? Ta meuf a besoin d’un garde du corps pour se défendre ? je lance en bougeant furieusement ma main vers lui.

— Ça suffit comme ça ! crie Manon en baissant la tête, découragée. (Nous la regardons tous les trois, surpris.) On est dans la rue. (Elle inspire.) Ça vous plaît de vous donner en spectacle, ajoute-t-elle en nous scrutant tour à tour.

— Clém écoute, ajoute Manon en soupirant. Adrien a raison. Ce ne sont pas tes affaires.

— C’est bon. (Clémence envoie sa main en avant.) Je le fais pour toi, t’es mon amie. Pauvre Arnaud. Il est gentil. Il ne méritait pas que tu le traites ainsi.

— Tu t’inquiètes et je comprends. Arnaud c’est votre pote. Mais je ne l’aime pas. Je ne l’ai pas trompé. (Manon s’interrompt et reprend.) Je n’ai pas couché avec Adrien alors que j’étais avec lui. Arnaud est très gentil, je suis désolée de l’avoir fait souffrir, ce n’était pas mon intention, jamais je ne l’aurais aimé de toute façon, précise Manon avec conviction.

— Ça va, ça va. Tu fais comme tu veux. Avec toi, c’est toujours la même chose dès qu’un type sérieux te drague tu...

Le silence s’installe, nous nous jaugeons. C’est quand même insensé de devoir rendre des comptes à cette nana ! À la place de la rebelle, je l’aurais déjà envoyé baladé depuis une éternité.

— Vide ton sac. Allez, dis-moi. Qu’est-ce qui est la même chose ? demande Manon à bout de nerfs.

— Rien, rien, laisse tomber. (Clémence détourne son regard pour fixer Cédric.) Tu viens chéri.

La lopette attrape sa main, ils pivotent.

— Attends ! Tu ne peux pas partir comme ça. Dis-moi. Tu fais référence à Maxime c’est ça ?

Clémence se retourne en soupirant. Elle vient vers Manon et pose ses

mains sur les épaules de son amie.

— Oui. À l'époque, Adrien se foutait de ta gueule en couchant avec toutes les putes qu'il ramassait sur son chemin. Le seul qui était gentil dans l'histoire, c'était Max. Mais t'as préféré te coltiner un dragueur qui au passage vous a filmés en train de faire l'amour. T'as oublié que cette vidéo peut te porter préjudice. Imagine qu'un recruteur ou que ton employeur la trouve, tu serais dans la merde, ma belle. Idem pour toi, Adrien. (Elle se tourne pour me foudroyer du regard.) Je sais bien que cette garce de Lucie a tout manigancé, mais justement je pensais que t'avais compris que ce mec... (Elle regarde Manon avec intensité.) N'est pas bon pour toi.

— Quand t'es partie à Pérouse, rajoute-t-elle. Tu n'arrêtais pas de chialer au téléphone quand je te disais qu'Adrien couchait avec tout ce qui bougeait. T'as la mémoire courte.

Bordel, c'est quoi ce cirque ! Je pensais que la rebelle se tapait le Napolitain, je ne me doutais pas une seconde que notre rupture la rendait aussi triste.

— Non, Clém, bien sûr que non. (Clémence recule à peine.) Je sais tout ça. Mais j'ai mes torts. C'est moi qui ai laissé Adrien. Je ne lui ai plus donné signe de vie. Pour la vidéo... Que veux-tu que j'y fasse ? Je l'aime. Tu devrais comprendre, si t'aimes Cédric autant que j'aime Adrien.

— Ouais, ben non. Je ne te comprendrai jamais. Pas après tout ce qu'il t'a fait subir.

Dépitée, Clémence se barre avec Cédric sans se retourner.

Effectivement, Clémence n'a pas tort dans le fond... J'ai rendu Manon très malheureuse par le passé. Un passé qui je l'espère ne nous reviendra pas comme un « *boomerang* » en pleine figure. Si une personne devait trouver cette putain de vidéo, je serais plus que dans un sacré merdier. Je serais contraint d'affronter la presse et je ne pense pas pouvoir me contenir très longtemps avec le caractère que j'ai. Je le redis, je suis un homme au sang chaud... Ouais, très, très chaud.

Et puis... Si un jour mon grand-père, Renato avait vent de toute cette merde, je crois bien qu'il ferait une attaque ou qu'il me virerait sans préavis et c'est toute la société qui pourrait en pâtir.

Temps mort ! Récapitulons. Moi, Adrien Spinola, Franco-italien, petit-fils de Renato Spinola, l'un des aristos les plus puissants de tout le nord de l'Italie, va se retrouver à gérer une société de sidérurgie les plus réputées au monde (*SPIN Finanziaria Industriale, SPIN FI*), qui a plus de trente établissements dans le monde, dont une vingtaine en Italie et dont le siège social est à Gênes. SPIN FI produit plus de quinze millions de tonnes d'acier par an. Vous avez vu, comme je vends bien l'entreprise, qui d'ailleurs, est l'un des leaders en Europe et dans le monde. Vous imaginez le truc dément... La presse pourrait se faire un paquet de pognon en dégotant mes conneries de jeunesse...

J'ai vraiment joué au petit con à l'époque. Nous filmer Manon et moi, était... Ouais, ça aurait pu être génialissime, si elle l'avait su au départ et si elle avait été partante et puis, il faut remercier cette garce de Lucie. À cause d'elle, ma vie est devenue ce qu'elle est, mais le destin a remis Manon sur ma route. Dans tous les cas, je regrette d'avoir filmé la première fois de Manon avec mon téléphone portable, c'était stupide et infantin... Je suis comme ça, un type qui foire tout, tout le temps.

Je n'y croyais pas quand la rebelle qui était encore vierge à dix-huit ans, m'avait choisi moi pour sa première fois, le pire dragueur de la pire espèce. J'aurais dû effacer cette vidéo et ne pas laisser traîner mon Smartphone n'importe où, surtout quand je me rendais chez Alexandre... Et... Le jour de l'anniversaire de Manon, Lucie s'est rappliquée avec la sex-tape, elle l'avait postée sur tous les réseaux sociaux dont Youporn, pour se venger d'une querelle d'adolescente. Imaginez l'horreur en retournant à la fac... Le doyen nous avait convoqués. Mais mon nom avait joué en faveur de ma non-éviction. Manon et moi avons rompu, pendant ce laps de temps puis vous connaissez la suite, elle est partie pour le second semestre.

Plus j'y pense et plus je me dis, qu'il serait préférable d'en parler à mon géniteur. Il pourrait intervenir et m'aider. Il a tellement de relations, que ce ne serait pas un problème pour lui. Ceci dit, non... Ne dramatisons pas, cette vidéo ne doit plus être visible, les gens sont passés à autre chose toutefois... La presse va s'intéresser de plus près à moi, je mets ma main à couper qu'ils seront capables de déterrer toute mon enfance... Ce sont des charognards. Dès que je reprends mes esprits, Manon me lance :

— Tu viens, tu me ramènes, s'te plaît.

— Je croyais que tu n'avais pas fini les boutiques et...

— Oui, je sais. T’as vu l’heure ? (Elle regarde sa montre.) C’est dix-huit heures. Je suis claquée. J’aimerais me reposer. Demain, je dois bosser mon mémoire.

— OK. Comme tu veux.

Nous partons. Sur le trajet qui mène à chez elle, nous ne sommes pas très bavards. Clémence a réussi à semer le trouble entre nous. Je le sais encore mieux maintenant que je vais avoir un boulot très exposé à la presse. Je me gare devant le portail de chez ses parents. Manon ouvre sa portière, j’ouvre la mienne et sors lui ouvrir le coffre pour qu’elle puisse prendre ses sacs. Nous nous fixons quelques instants.

— T’es sûr que toi et moi, c’est une bonne idée ? me dit-elle, chagrinée.

Elle détourne son regard du mien. Je n’en reviens pas. Il suffit que Clémence lui balance des âneries qui j’avoue, ne sont pas que des bêtises, pour qu’elle soit dans le doute. Je dois la rassurer. Elle ne peut plus me laisser.

— Oui, bébé. Je t’ai fait beaucoup de peine. J’ai fait pas mal de conneries. Mis à part la vidéo, je ne t’ai jamais blessée, pas quand on était ensemble et tu le sais. (J’attrape son menton entre mes doigts pour qu’elle me regarde.) Hein, tu le sais ?

Je fixe intensément ses yeux verts.

— Oui, je sais. (Elle lâche ses paquets et enroule ses bras autour de ma nuque.) T’as pensé aux conséquences que pourrait avoir la sex-tape sur ton boulot ?

— Non, heu, si. Ouais, brièvement. Je ne sais pas quoi te dire. Je ne veux pas que tu souffres à cause de moi.

— C’est gentil de penser à moi avant ton travail mais tu devrais en parler à ta famille. Même, si on ne risque pas grand-chose, puisque mes parents avaient engagé une agence dans le traitement des données. Sauf que... Tu vas être exposé à la presse, il faut se méfier de ces gens... Appelle tes parents ! Dis-leur, si tu ne l’as pas déjà fait. Je sais que ce n’est pas facile pour toi. S’il y a une chose que ton père peut arranger très bien, c’est ça, me dit-elle, bienveillante.

— Je vais y réfléchir. (Je pose mes mains sur ses hanches et lui souris.) Ce soir je dois appeler ma mère, on verra.

— Bon. Sinon c'était un plaisir de vous revoir Monsieur Spinola, me lance-t-elle en jouant avec mes mèches de cheveux.

— Pour moi aussi, ma puce. Je t'appelle demain.

— Ça marche. Lundi par contre, je ne serai pas dispo entre midi et deux. Je suis toute la journée sur le terrain.

— Tu vas me manquer.

Je la serre plus fort.

— Toi aussi. Ça va être long. Mais mardi, il ne devrait pas y avoir de problème. J'espère qu'on pourra manger ensemble.

— Je ne sais pas, ça dépend de ce que mon patron me donnera comme taf. Je me débrouillerai.

Nous nous embrassons et restons enlacés un petit moment puis, Manon attrape ses paquets, s'éloigne et se tourne en me faisant un clin d'œil.

— Passe une bonne soirée, me chuchote-t-elle espiègle... Avec ta main droite.

Elle continue son chemin, ses sacs à la main, en se tournant deux fois, le sourire aux lèvres. Je décide de la rejoindre et la plaque contre le petit muret d'à côté, elle glousse. Par le passé, elle trouvait ça excitant. L'adrénaline monte rapidement en moi, son pouls s'accélère aussi, je le sens. Je pose violemment mes lèvres dans son cou, mon torse est pressé contre ses nichons, je remarque que ses tétons pointent sous sa robe.

— Je parie que tu me laisserais te baiser, si on n'était pas dehors.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Ce ne sont que des probabilités, me dit-elle avec le sourire en caressant ma queue à travers mon jean.

— Tu sais ce que t'es !

— Non. (Elle secoue la tête, d'un air innocent.) Je suis certaine que ce soir dans ton lit, tu penseras à moi et à ce que je te fais.

— T'as d'la chance qu'on soit devant chez toi ! je dis en haussant

légèrement le ton.

— Tu me l'as déjà dit deux fois aujourd'hui, toujours les mêmes rengaines. La chance n'a rien à voir. Ce n'est qu'une question de possibilités.

— Tu sais ce que j'en fais de tes stats !

— En tout cas Monsieur le financier, tu vas devoir te palucher et ça c'est une vérité, pouffe-t-elle.

Manon me laisse en plan en m'envoyant un baiser avec sa main. Je la regarde bouche bée, tel un crétin...

13

Manon

Je me tiens debout sur une plage déserte. Je ne reconnais pas l'endroit. Il n'existe peut-être que dans mon imaginaire. Je n'en sais rien. En tout cas, il est idyllique avec ce sable fin et cette eau cristalline. J'ai déjà vu par le passé des endroits merveilleux lorsque je me rendais en vacances en Corse avec mes parents. Pourtant ici, c'est le paradis. Le bruit des vagues m'apaise. Une falaise encercle cet immense espace. Les cheveux au vent, je me sens libre, protégée et soulagée d'une épine très douloureuse. Je ressens une paix intérieure, j'ai dû mal à la décrire mais elle atténue mes angoisses. Je n'éprouve qu'exceptionnellement ce genre de sentiment, notamment lorsque je dois faire un choix qui est lourd de conséquences pour mon futur... Je rêve. Je n'en suis pas certaine. Je suppose que bon nombre d'individus ont un jour pensé se trouver dans un rêve, en étant chamboulé au réveil. C'est exactement mon cas. J'ai l'impression d'avoir conscience que je rêve et que ce que je vis n'est pas réel.

Je porte un maillot de bain blanc deux pièces à imprimé fleuri marron ainsi qu'une robe de plage blanche en crochet et dentelle qui m'arrive à mi-cuisses. Je m'approche de l'eau pour la goûter. Elle n'est pas fraîche, moi qui d'habitude suis frileuse. L'eau ici me calme et me vivifie. Soudain, deux bras m'entourent. Je n'ai pas besoin de me retourner, je sais de qui il s'agit. Adrien effleure avec ses lèvres mon cou, je soupire instantanément. Mon corps brûlant ne désire que sa peau contre la mienne. Il plaque son torse contre mon dos et continue de sucer avidement mon cou avec ses lèvres expertes. Puis, ses doigts descendent délicatement vers ma cuisse et retrouvent mon entrejambe déjà humide. Je ne souhaite qu'une chose, que cet homme me prenne sauvagement sur cette plage, en imaginant que peut-être on pourrait nous observer pendant l'acte. Je sais, c'est un fantasme comme un autre. Dans la réalité, il m'a déjà traversé l'esprit. J'aime me rappeler les fois où nous l'avons fait dans des endroits insolites sans se soucier du reste du monde. Ici, dans ce petit paradis, je me sens totalement libérée.

Adrien écarte avec ses doigts le tissu de mon bas de maillot et part à la rencontre de mon clitoris, qu'il tourne délicieusement. Je mouille, je gémis

sans me retenir. Toutes mes peurs, mes inhibitions ont disparu. Normal, je suis dans un rêve. De sa main libre, il retire ma robe par le haut et défait aussi rapidement que possible les lacets de mon bikini qui tombe au sol. Ma nudité ne me gêne absolument pas. J'ondule les hanches sur son érection pour lui prouver que je le désire. Il bande fermement. Puis, il me tourne en m'ordonnant tout en pointant son doigt vers son membre :

— Suce !

En temps normal, je lui aurais probablement balancé un petit mot désagréable. Je n'aime pas que l'on me donne des ordres. Je l'aurais cherché en lui déballant tous les articles de la déclaration des droits de la femme. Il m'aurait rétorqué qu'elle n'a aucune valeur juridique. Mais peu importe. Nous nous serions probablement disputés et l'aurais laissé dans le doute quelques minutes... Mais, ici dans mon rêve, j'aime qu'il me domine, qu'il m'utilise comme son jouet. Je m'accroupis, je fais glisser son short de bain et m'agrippe à ses fesses pour prendre en bouche sa queue rigide. Je lèche son gland en le regardant avec des yeux aguicheurs. Il grogne. Il se lâche, il s'est toujours lâché, mais alors là je dois dire, qu'il m'excite vraiment. Je le suce sur toute la longueur, les longs va-et-vient que je lui prodigue avec mes lèvres, le rendent fou. Adrien se détend et abaisse la tête. Brusquement, il m'empoigne, me relève et m'embrasse férocement.

— Quand tu fais ça, t'es une vraie cochonne, me chuchote-t-il en me mordant le lobe de l'oreille.

Je frémis, haletante. Je déglutis et respire fort.

— Je vais te baiser brutalement !

Je le laisse nous faire tomber sur le sable chaud, il m'électrise. Adrien s'allonge sur moi en frottant sa queue sur ma cuisse, je geins, j'en veux plus. Nos lèvres se caressent, se touchent, se cherchent, puis le baiser devient plus profond, nos langues s'unissent et s'enroulent. Je gémiss. Adrien émet un son guttural, qui m'assoiffe. Nos yeux se croisent, il caresse ma joue. Je suis en manque, je ne peux pas attendre une minute de plus.

— Adrien ?

— Ouais.

— Mords-moi. (Adrien me regarde sans rien dire.) Laisse ton empreinte, je veux te sentir, connaître la douleur à travers le plaisir...

Sans plus attendre, il s'exécute. Je soupire, euphorique. Ce comportement n'est absolument pas moi dans la vraie vie. Mais ici, mon esprit vagabonde et seul mon corps assouvit tous ses fantasmes, même les plus pervers. Adrien me mordille, joue avec sa langue, il me fait mal, je m'en fiche, c'est ce que je veux.

— Ouais, c'est bon, encore, oui, comme ça. Plus bas, mords mes seins. Je veux avoir mal.

Adrien me fixe stupéfait, sa bouche descend vers ma poitrine, mes tétons durcissent. Je mouille. Ses mains tremblent quand il effleure avec le bout de ses doigts mes mamelons tendus. Il les pince, les tourne puis les aspire mais ce n'est toujours pas suffisant.

— Encore. Plus fort.

— Comme ça, me répond-il en appuyant sauvagement sur les pointes.

— Non, mords-moi encore.

— Oh putain ! grogne-t-il.

Adrien s'emploie à me mettre en transe. L'orgasme est proche, mes pensées sont très cochonnes, j'imagine un homme nous regarder et se caresser la queue, prendre son pied en nous matant. Je sais, la fille nunuche et timide est méconnaissable, elle ne pense à rien si ce n'est à elle, à Adrien.

— Tu mouilles, bébé ?

— Oui, prends-moi.

— T'aimes qu'on puisse nous voir ?

— Oui, je réponds sans retenue.

— Tu caches bien ton jeu. Petite salope.

La vache ! Moi une salope... Pas vraiment. Adrien m'agrippe par les hanches, son gland est à l'entrée de mon intimité, je vais jouir, s'il ne s'enfouit pas tout de suite. Il doit lire dans mes pensées car d'un seul coup de reins, il s'enfonce. Il sort complètement. Ses mains attrapent les miennes. Il me les

plaque au dessus de la tête. Au lieu, de le stopper, je soulève le bassin pour qu'il me pilonne plus fort. J'aime sa domination, je me sens libre et puissante, tout un paradoxe.

— Continue. Parle-moi, je dis en gémissant.

— T'as conscience d'être une salope, me murmure-t-il en s'insinuant loin.

— Oh encore, dis-le-moi encore.

Je suis sur le point d'avoir l'orgasme le plus renversant de tout l'univers.

— Non toi, dis-le.

Je secoue la tête.

— Pourtant, t'es ma salope et t'aimes de faire défoncer la chatte comme une chienne.

C'est à ce moment-là, que j'ouvre les yeux, bats plusieurs fois des cils. Je suis en sueur. J'avale ma salive, ma bouche est sèche. Je me tourne et m'assied pour voir l'heure sur le réveil. Quatre heures ! Je masse mes tempes. Je reviens partiellement à la réalité en m'apercevant que j'ai eu un orgasme. Je me sens trempée, très humide, différente et chaude comme la braise. Je me rallonge et admire Adrien qui dort paisiblement. Je cale ma tête contre son cou, il râle les yeux fermés. Je souris et hume son odeur. Je me sens bien dans ses bras, je ferme les yeux, mais je n'ai plus sommeil. Ce sont sans doute les hormones qui me jouent des tours. En deux semaines, j'ai perdu deux kilos. J'ai des douleurs parfois très violentes au niveau du bas du ventre depuis hier. Mes seins ont doublé de volume, ce qui n'est pas pour déplaire à Monsieur. Depuis deux jours, j'ai les fameuses nausées matinales car je suis enceinte de trois semaines.

La soutenance d'Adrien a eu lieu hier matin, elle s'est bien déroulée, non, mieux que ça, Adrien a eu les honneurs du jury. Je n'ai jamais été aussi fière de lui. C'est après son oral que j'ai décidé de faire le test de grossesse.

Lui comme moi, savions qu'un retard de règles de six jours engendrerait forcément une grossesse, d'autant plus que la fatigue cette semaine m'a épuisée. Dès que j'ai su la réponse, j'ai appelé l'hôpital car ma grossesse à risques ne doit pas être suivie à la légère. Cependant, mon départ prochain pour Gênes va être quelque peu contraignant. Hier après-midi, je me suis rendue aux urgences gynécologiques, j'avais mal dans le bas du ventre, depuis

plusieurs heures, je pensais que je faisais une fausse couche. Les comprimés de « *Spasfon* » ne me soulageaient pas. Je savais pertinemment qu'en me rendant à l'hôpital, j'y rencontrerai Alexis qui était de garde. Quand il m'a vue aux côtés d'Adrien, il a été un peu désorienté. Quand je lui ai expliqué la raison, il a fait une drôle de tête. Non pire que ça, la nouvelle l'a sonné. Une de ses collègues de boulot, m'a fait une échographie de contrôle, le petit cœur de la crevette pulsait vite apparemment. Alexis est venu plusieurs fois examiner les résultats sanguins et urinaires. Le frère d'Adrien se fait du souci connaissant ma pathologie et il n'est pas le seul, mais je dois rester sereine et positive.

Quoiqu'il en soit, la petite chose se porte bien, mais elle est à surveiller tous les quinze jours. Je ne peux plus prendre de traitement et c'est ma plus grosse hantise.

Je n'arrive toujours pas à réaliser que je suis enceinte. C'était à prévoir. Faire l'amour sans aucune protection pendant l'ovulation est irresponsable et immature. Évidemment, je suis en état de choc. J'ai besoin de temps pour prendre conscience que tout mon organisme se modifie, afin qu'un petit être se développe dans mon ventre. J'essaie de garder la tête sur les épaules et ne me réjouis pas de l'annonce de cette future naissance. Le premier trimestre expose plus souvent les femmes à risques aux fausses couches. Alors, j'essaie de prendre mes distances et c'est dur, car plusieurs sentiments se mêlent en moi, la joie et la peur.

Cette crevette ne tombe pas au meilleur moment mais prendre la pilule du lendemain n'était pas envisageable dans mon cas, car avorter signifiait, peut-être tirer une croix sur quelque chose qui ne se reproduira probablement plus jamais et c'était hors de question.

Quant à Adrien, il est resté paralysé, les cinq minutes qui ont suivi l'annonce. On peut dire qu'il a pris la nouvelle, plutôt bien pour un type qui couchait pour le fun et qui tient coûte que coûte à sa liberté. À vingt-quatre ans, je ne peux pas le lui reprocher. Ceci dit, il sait aussi bien que moi que je ne suis pas la seule fautive dans cette histoire. Il a sa part de responsabilité. Il l'a bien intégré et c'est plutôt mature de sa part.

Ce sont ses parents comme les miens qui vont avoir une attaque en apprenant la nouvelle. De toute manière, ils ne sauront rien pour le moment. Je préfère attendre mon premier rendez-vous dans quinze jours pour leur annoncer. Je vois déjà ma mère me sermonner, en me disant que j'ai gâché

mon avenir professionnel. Mais elle m'épaulera. Elle sera une grand-mère géniale, je n'en doute pas.

Aujourd'hui, nous sommes samedi, il fait une chaleur écrasante en ce début de mois de juillet. Alexis et Océane se marient à seize heures. Nous devons faire de la route et je redoute ce long trajet. Le médecin hier m'a confirmé que je pouvais prendre la voiture sans crainte, sauf en cas de saignements.

Je n'arrête pas de me tourner et de me retourner dans le lit. Je dors mal depuis quatre jours. Je ne comprends pas comment certaines personnes affirment avec ténacité le fait que la grossesse est le moment le plus merveilleux de toute la vie d'une femme. Mon corps commence à peine à se transformer et je ressens bon nombre d'effets indésirables qui me pourrissent la vie au quotidien, mis à part celui d'avoir tout le temps envie d'Adrien. Je pivote encore une fois et m'approche d'Adrien. Je presse mes fesses contre son membre, et effectue quelques mouvements. Il se réveille.

— Tu vas mieux ? me demande-t-il, endormi.

— Ouais, ça peut aller.

Adrien caresse mon bras, il fait glisser la bretelle de ma nuisette noire et malaxe un de mes seins. Je suis prête à exploser.

— Tu sais que t'es trop bandante, me dit-il en pinçant mon téton.

— Tu ne diras plus ça quand j'aurai dix kilos de plus et que j'aurai un énorme ventre. Du coup, je t'enverrai bouler tout le temps à cause de mes sautes d'humeur. T'iras voir ailleurs.

Adrien ricane et me balance :

— Pour les sautes d'humeur, bébé, tu n'as pas besoin d'être enceinte. Ton corps change mais c'est normal. T'en sais quoi, si ce n'est pas un fantasme pour les hommes de coucher avec une femme enceinte.

— Ah bon ?

— Tes seins sont magnifiques mais depuis la semaine dernière t'es différente. Manon, je n'ai pas de mots pour te dire que...

— Quoi ? je le coupe, curieuse.

— Je n'ai jamais connu ça avec personne d'autre.

Je me relève et décide de m'asseoir sur les cuisses d'Adrien.

— J'ai une confession à te faire.

— Ah ouais ?

J'acquiesce avec un sourire coquin.

— Je crois que je viens d'avoir un orgasme en dormant.

— C'est possible ? me demande-t-il, surpris.

— Je pense. J'ai rêvé qu'on faisait l'amour sur une plage déserte, tu n'arrêtais pas de me dire des trucs cochons. Je me suis réveillée, mouillée. Je te jure. Ce doit être les hormones. Je ne vois que ça, je lui lance, pensive.

— Ce n'est pas vrai et je te disais quoi ?

Je souris un peu gênée par mon rêve.

— Ne fais pas celle qui est choquée. T'aimes quand j'te sors des mots salaces. (Je rougis.) Du genre, t'es ma cochonne, me chuchote-t-il à l'oreille en se redressant.

— Hum, je réponds en hochant la tête.

— Et après ?

— On peut arrêter ! Je ne vais pas m'étaler plus, je lui envoie en croisant les bras. Tu me fais l'amour ! Ce rêve m'a donné envie, j'ajoute palpitante comme jamais.

— Non ! (Adrien secoue la tête.) Pas tant que tu ne me diras pas ce que t'as rêvé.

— T'es chiant comme gars !

Je tourne la tête en haussant les épaules. Le sexe d'Adrien se dresse contre ma culotte, ce qui fait monter mon désir plus vite et humidifie encore plus mon intimité. Pourquoi, les hommes attachent-ils autant d'importance aux mots et au visuel ?

— Tu ne veux toujours pas me dire ?

Je reviens sur son visage, son sourire sardonique m'énerve.

— Très bien, puisque tu y tiens. (Je respire.) Tu me pénétrais et en même temps tu me disais que j'étais ta petite salope. Ne t'emballe pas, ce n'est pas moi mais mon rêve qui a parlé à ma place.

— Attends ! Tu rigoles. C'est encore mieux que ce que je pensais ! T'as aimé ça, hein, avoue ? me demande-t-il avec son sourire niais.

Adrien se rapproche et pose ses lèvres sur mon épaule. Je sursaute.

— Bien sûr que non. (Je fronce les sourcils, agacée. Je n'aurais jamais dû l'ouvrir...) T'es idiot ou quoi ? !

— T'es une petite cochonne !

— Je ne suis pas ta pute !

— Je ne me permettrais pas !

Adrien sourit toujours.

— Je ne te crois pas.

— À vrai dire... Tu peux être ma salope au lit, ça ne me dérangerait pas du tout. Je dirais même que ce serait kiffant !

— Hors de question !

— On peut essayer si tu veux !

— Dans tes rêves Spinola ! Mais on peut jouer... Si tu veux.

Je glousse et fais glisser l'autre bretelle de ma nuisette.

— Je ne vais pas survivre, seul, pendant deux semaines.

— T'auras toujours ta main pour te consoler, je lui précise, malicieuse. Assez discuté. Baise-moi ! je rajoute avec détermination.

— Je vais adorer les neuf mois de grossesse, j'en suis sûr, me dit-il avec son plus beau sourire.

Je ne réponds rien. Nous nous fixons. Adrien colle son torse contre ma poitrine pour agacer mon cou. Sous l'effet de sa caresse, je me cambre immédiatement. Puis, il prend un malin plaisir à tirer doucement sur mon téton.

— Oh mon Dieu, oui, plus fort.

Je gémis, les yeux fermés. Puis je me penche en arrière. Adrien aspire et

mordille mes mamelons tour à tour. Je fonds sous ma culotte. Je bombe la poitrine, tout en m'agrippant à son cou. Jamais je n'aurais pensé être cette femme libre qui laisse libre court à ses propres envies. Si la grossesse a un avantage, c'est celui de me libérer de ce poids qui m'a pesé pendant ces années. Ma maladie a été traumatisante psychologiquement, je me suis renfermée, en croyant que je ne pourrais plus connaître le plaisir. Je me trompais sur toute la ligne, car ce plaisir je le redécouvre et il est à chaque fois plus intense.

Une autre personne a pris possession de mon corps, une femme plus sereine, qui souhaite une chose, être aimée et désirée comme elle le mérite. Toutefois, suis-je prête pour ce grand bouleversement ? Je ne saurais répondre. Ceci dit, j'aime Adrien et lui fais confiance. J'aimerais tant qu'il puisse nous mener tout droit vers les étoiles, encore faut-il que je le laisse entrer dans mon âme. Hélas, je ne sais pas si j'en suis capable. Je voudrais retrouver cette proximité que nous avions il y a quatre ans de ça, me retrouver dans une bulle, dans notre bulle dans laquelle le monde extérieur n'existe pas.

Adrien joue encore avec mes seins, mon corps s'embrase de plus en plus. Je le veux, là, maintenant, en moi, sans plus attendre. Ce besoin primaire envahit tout mon être. J'ouvre les yeux et prends sa main que je pose sur mon sexe. Ses doigts contournent et caressent tout doucement la dentelle de ma culotte. Puis, sa main entre en contact avec ma fente, il fait tourner mon clitoris, qui enfle.

— T'es plus mouillée que tout à l'heure ?

— Hum... Je t'ai dit, j'ai eu un orgasme en dormant. (Adrien grogne.) C'est trop bon. Encore. Enlève-moi cette culotte. Je veux ta queue.

— Putain, tu vas me tuer...

J'ai beau penser que les hormones sont à l'origine de ce grand changement, mais en réalité, je fais de plus en plus confiance à Adrien et me laisse aller dans ses bras. J'ai besoin plus que tout, de nous, de cette proximité, de cet échange avec lui. Adrien retire mon slip, il se rallonge et enlève à la hâte son short noir de pyjama. Au dessus de lui, j'attrape son érection et la dirige vers mon entrejambe. Je m'empale sur sa queue. Je lui indique le rythme.

— Plus fort ! (Adrien me renvoie mes coups.) Oui, baise-moi, encore, comme ça.

Se désirer l'un l'autre si passionnément ne fait qu'accroître notre

excitation et notre besoin viscéral de se perdre l'un dans l'autre encore et toujours.

Je remue doucement les hanches et me retire pour que mon bouton frotte sa queue. Je vais jouir, je serre les cuisses, Adrien glisse en moi.

— Tu sais ce que j'aimerais, je lui murmure en accélérant le rythme.

— Non, me dit-il en se redressant et en approchant ses lèvres près de mon cou.

— Que tu introduises un doigt dans mon cul.

Nos corps se heurtent, avec fougue.

— Si tu continues, bébé, je vais éjaculer et t'auras même pas un orgasme.

— Je te fais confiance pour te retenir.

D'une main tremblante, Adrien dirige son index le long de la raie de mon cul. Ma respiration s'accélère, en sentant son doigt plissé jusqu'à mon orifice. Prise de spasmes, je me courbe lorsque sa queue me remplit plus vite. Je tremblote, ne rien contrôler, m'horripile toujours.

« Manon, ne te mets pas de barrière, tu es libre, libre... Et t'aimes quand Adrien devient cet homme dominant et sûr de lui. Tu refuses juste de le laisser te mener vers l'inconnu. Je ne sais pas vilaine conscience, j'ai peur, peur de ne jamais m'en remettre si nous devons nous séparer encore. Pourtant, je lui fais confiance, non ? Je dois lui laisser une chance de me prouver qu'il a mûri ».

Je refoule cette pensée négative, mon anus se contracte et éjecte le doigt d'Adrien. Transpirante, je l'incite à l'enfoncer plus vite.

Je ferme les yeux et pousse un petit cri étranglé. Bouche entrouverte, haletante, je bouge mon bassin avec passion.

— J'y suis, plus vite.

— C'est bien, baise-moi, me dit-il avec une voix enrouée.

Tout à coup, je jouis, laissant échapper des gémissements, la queue d'Adrien gonfle, ces stimulations exquises me donnent le tournis. Je veux jouir encore. Je veux m'abandonner, je veux faire voler en éclats ma cervelle qui se cramponne à un passé qui ne m'offrait que douleur et remord. Je serre les cuisses, cherchant un autre orgasme.

— Adrien, encore, ton doigt, plus vite.

— T'aimes que mon doigt te fouille ?

— Oui.

Je baisse inconsciemment la tête. Adrien attrape mon menton avec ses doigts, je rouvre les paupières.

— N'aie pas honte. T'aimes le sexe, j'aime ta chatte, tes nichons, ton cul et... (Adrien se maîtrise, je le sens. Il aimerait tellement plus de moi, j'en suis persuadée.) Il ne manque plus que ma queue dans ta bouche de suceuse et c'est parfait !

C'est à ce moment, que je jouis une nouvelle fois, en laissant derrière moi, toutes mes frustrations, mes peurs, mes doutes, mes pensées. Tout mon corps est pris de soubresauts. Exténuée, je n'ai pas le temps de m'effondrer sur le lit, Adrien m'empoigne par les cheveux, il se retire. Il m'indique de baisser la tête. Je fixe sa queue qui est énorme.

— Tu sais ce que je vais faire ?

— Hum, je fais en hochant la tête.

— Gentille fille. Tu vas tout avaler.

Adrien met aussitôt son sexe dans ma bouche. Je le pompe sur toute sa longueur, prenant le soin de lécher son gland, en le dévisageant. Je veux qu'il se souvienne de chaque détail de cette nuit avant que nous puissions être à nouveau ensemble. Alors, je continue à le sucer comme la fille que je ne pensais jamais redevenir.

— Manon, Manon, putain... T'es...

Adrien grogne, son corps se tend, son sperme se répand en moi abondamment.

14

Adrien

Lorsque mon réveil sonne, il est à peine sept heures, avec les yeux fermés, j'arrête le petit objet métallique, rectangulaire, qui était posé sur la table de chevet. Manon à côté de moi, dort toujours trop épuisée par la nuit qu'elle vient de me faire passer.

J'ouvre lentement les yeux, déjà agacé par cette putain de journée. Cet après-midi, Alexis et Océane se marient. Étant le témoin de mon frère, je dois gérer certaines choses dans ce mariage ; comme si je n'avais que ça à me préoccuper alors que Manon est éclatée depuis une semaine. Quoique la rebelle n'aime pas que je sois derrière elle, elle est trop indépendante pour ça et je reconnais que j'agirais comme elle à sa place, pourtant, cette chose qu'elle porte dans son ventre, me concerne aussi.

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, j'angoisse. Je ne suis pas prêt pour être père. Imaginez le truc, dans neuf mois, j'aurais vingt-cinq ans, dans la fleur de l'âge et je serai papa, moi, Adrien Spinola, le super queutard de la planète, papa. C'est comme si le pape autorisait aux prêtres de se marier et de fonder une famille. Waouh ! C'est glauque... Oubliez ça. Je disais donc, que j'ai encore beaucoup de mal à réaliser que je vais être papa dans neuf mois. Je sais que Manon ne veut pas se réjouir pour le moment et ne veut en parler à personne. Ceci dit, je pense qu'il vaudrait mieux en toucher deux mots à nos parents, par précaution et surtout par rapport à la presse. Les journalistes verront que son ventre change et grossit. Peut-être pas au début mais les rondeurs chez la femme enceinte se voient dès les premières semaines. Il faut dire que depuis hier, Manon m'a traîné dans tous les kiosques à journaux... Ouais, elle a acheté une dizaine de revues qui traitent de la grossesse et de la maternité. Ses hormones lui jouent des tours, je présume. Et ce n'est pas pour m'en plaindre, au lit elle devient une vraie déesse, un peu cochonne et exact, elle m'a pompé comme une star du X. D'ailleurs, ma queue s'en souvient encore...

Puisque nous sommes dans les confidences, pour être honnête, je flippe un peu à l'idée qu'elle fasse tous les quinze jours des allers retours (Marseille-Gênes). Certes, elle prendra l'avion. Toutefois, le trajet est hyper long. Allez

savoir pourquoi il n'y a pas de vol direct ! Il vaudrait mieux que sa grossesse soit suivie en Italie. Il y a de très bons hôpitaux là-bas, ce n'est pas Bagdad. Mais, non, Manon préfère la France. C'est tellement absurde, car elle sera obligée d'accoucher en Italie. Les gonzesses, parfois, non souvent elles sont difficiles à cerner. Si j'ai bien appris une chose avec les femmes, c'est qu'il ne vaut mieux pas les contrarier, surtout quand elles ont leurs règles... De vraie chieuses ! Ben quoi ! Vous savez que c'est vrai ! Barbara, ma grande sœur, est une sacrée emmerdeuse lorsqu'elle a ses ragnagna. Mon beau-frère Laurent a pensé plus d'une fois à se barrer de chez lui, tellement Barbara se met en rogne pour que dalle !

Revenons à nous. Ce matin j'ai des tas de choses à faire : primo, chercher les alliances, car elles ont été livrées hier dans la soirée, deuzio récupérer le costume d'Alexis ainsi que le mien et déposer Manon chez la coiffeuse. Puis, il nous faudra prendre la route assez rapidement pour ne pas être en retard. *« Bordel Adrien, ne pense pas à ça, t'es un putain de chat noir quand tu t'y mets. Je vais tomber en rade sur l'autoroute ou avoir un accrochage ou un accident ou... Non, non, zen, reprends-toi. Et pense à ta rebelle. Ouais Manon sera une bombe habillée dans sa robe. »*

Manon sera ravissante, non mieux que ça, elle sera un putain de canon et je ne pourrai pas être à ses côtés pendant la cérémonie. J'espère que personne ne la branchera sinon je risque de péter un câble. Enfin, comme à mon habitude. Voilà notre programme de la matinée sachant que nous devons partir au plus tard à midi.

Bref, Manon est magnifique, je la contemple. Je dépose délicatement mes lèvres sur son épaule dénudée. Elle bouge en grognant. Ça, c'est bien d'elle, toujours à la ramener même dans son sommeil. Je souris et décide de me lever pour prendre mon petit-déjeuner.

Je sors de la chambre en refermant délicatement la porte derrière moi. Du couloir, j'aperçois Alexis et Océane assis sur une chaise dans le salon. Ils sont en train de finir leur petit-déj. Je les observe un instant. Ils ont l'air d'être en forme mais doivent être sous tension.

Cette belle blonde de vingt-sept ans, grande, mince, aux cheveux longs et aux yeux bleus (un peu trop fine à mon goût mais bon, c'est le problème de mon frère) est en train de beurrer sa tartine. Quant à Alexis, qui est toujours mon portrait craché, même taille, yeux bleus, svelte, bruns avec des cheveux en

bataille, finit de boire son café. Comment ? Vous déconnez ! Je suis beaucoup mieux que lui... Et surtout, je suis plus drôle, vous le savez ! Fin de la parenthèse. Vous avez raison, Alexis c'est un beau gosse, qui n'a jamais joué avec les filles pour obtenir des rencards.

Alexis et Océane se sont mis ensemble si jeune. Mon frère n'a baisé qu'avec trois filles dans sa vie et Océane en fait partie... Je me demande s'il se rend compte qu'il va coucher jusqu'à la fin de sa vie avec la même nana. Je ne le critique pas, loin de là, moi j'ai couché pratiquement avec toute la PACA⁷... J'exagère... Mais si je n'avais pas fait toutes ces expériences, je pense que je n'aurais jamais compris que je peux aussi me fixer avec une femme... FIXER ! Attention, ça ne signifie pas MARIER et ATTACHER à une corde jusqu'à la mort !

Je m'avance vers eux, leur fais la bise, pars dans la cuisine, prends un bol et le remplis de lait et de céréales. Je retourne dans le séjour et m'assieds.

— Manon dort toujours ? me demande Alexis.

— Ouaiiiissss, je réponds en bâillant.

— J'espère que la route ne la fatiguera pas trop.

— On verra bien.

Je hausse les épaules et engloutis mes céréales.

— Tu vas en parler à tes parents ? m'interroge Océane.

Je me tourne vers elle.

— Quoi ?

— De la grossesse, banane, me dit-elle amusée.

— Non. (Je secoue la tête.) Manon ne veut pas.

— Elle a raison d'un côté... Mais, vous devriez en parler à papa et maman. Les gens vont s'intéresser à toi maintenant et indirectement à Manon. Attends la fin de la réception, quand ils auront un peu bu, la pilule passera mieux, pouffe Alexis.

— Pourquoi vous parlez d'une pilule qui passera mieux ? nous questionne Manon encore endormie tout en s'approchant de nous.

Elle baille, en s'étirant.

— Parce qu’il faudrait que vous parliez de ta grossesse, taquine Océane.

— Hors de question que t’en parles ! (Ses yeux m’assassinent et virent au noir.) Je ne plaisante pas ! me gueule Manon, hargneuse.

Elle m’embrasse chastement sur la bouche. Nos compères nous examinent avec le sourire aux lèvres.

— Calme-toi, bébé. Je n’ai jamais dit que j’allais le faire, je lui dis en caressant son bras.

— T’as plutôt intérêt. Sinon je risque d’être très méchante, m’envoie-t-elle en fronçant les sourcils.

— Tu crois que tu m’intimides. (Je me relève.) Tu sais à qui t’as affaire ?

J’immobilise ses poignets.

— À un beau parleur qui va me lâcher illico ! Spinola ! Je risque d’être très-très-très violente, me dit-elle en me fixant du regard.

— Bon les amoureux. (Océane et Alexis se redressent.) Ce n’est pas tout ça. Mais on a de la route. N’oublie pas de passer prendre les costumes et les alliances, me dit Alexis un peu stressé tout en s’éloignant.

— Tu me prends vraiment pour un abruti ! je crie outré.

— Non, pour une tête-en-l’air.

Il ouvre la porte d’entrée.

— Putain ! Alex ! Ton costume je te le ramène froissé, je lui précise, vexé.

— Ouais, ouais le caïd... Arrêtes de te la jouer. Tu n’impressionnes personne.

— You’re talkin’ to me⁸. C’est à moi que tu parles ! je lui aboie en pointant mes doigts vers lui.

— Putain le con ! (Il éclate de rire.) Il s’est pris pour Vincent Cassel.

Il me montre du doigt en haussant les épaules.

— C’est à moi que tu parles, je renchéris en me rapprochant de lui tout en pointant mes doigts sur son torse.

Alexis regarde Manon par-dessus mon épaule.

— Manon, tu vas devoir t'armer de courage avec celui-là, nous lance-t-il mort de rire.

— Ouais et toi enlèves le balai de ton cul, je rétorque, le sourire en coin.

— Tu vas voir ce que le coincé va te mettre !

Il fronce les sourcils.

— Allez, casse-toi ! (Je tape gentiment son épaule.) Tu perds du temps.

Océane et Alexis prennent la sortie peu après. Dans le salon, Manon qui a toujours le sourire aux lèvres me sort :

— Je vais prendre une douche.

— Tu ne déjeunes pas ?

— Non. Je n'ai envie de rien.

— Ma puce, il faut que tu manges un peu. (Je viens vers elle.) Tu n'avales plus rien en ce moment.

— Ah mais... (Elle pose ses mains sur ses hanches.) Je n'ai vraiment pas faim. Tout me dégoûte.

— Si tu n'as plus de nichons, j'irai voir ailleurs.

— Tellement de toi, cette réplique ! (Manon ricane et vient vers moi.) C'est plutôt l'inverse qui se produit, hélas. Regarde. (Elle pointe son index vers ses seins puis me regarde.) Ne t'avise surtout pas de me tromper.

— Tu me menaces encore, je chuchote près de son cou.

Je pose mes mains sur ses hanches pour la rapprocher de moi.

— Non. Je t'avertis. (Elle m'examine avec ses yeux de tigresse.) Je n'hésiterais pas à te tuer, à te découper en morceaux et à jeter tous tes membres aux quatre coins de la France.

— Ah putain ! (Je fais la grimace.) T'es dégueulasse comme nana. Je ne pensais pas que tu pouvais être autant dérangée. Tu me fais peur. (Je fais semblant de frémir.) J'ai enfin trouvé mon maître.

J'effleure ses lèvres, elle sourit en mordant ma lèvre. Je tique !

— T’as raison. Tu vas ramper devant moi.

Dès lors, Manon comprend qu’elle va avoir droit à une série de chatouilles. Elle voit dans mes yeux de joueur que je ne plaisante pas. Elle me pousse gentiment et se dirige vers le couloir avec un sourire coquin. Elle n'est qu'à quelques centimètres de moi pourtant, je m’approche d’un pas lent, elle se met automatiquement à courir. Évidemment, elle me cherche trop, je lui cours après. Nous atterrissons en riant dans le couloir qui sépare les chambres et la salle de bains, j’arrive à l’attraper par les poignets.

— Je dois me doucher, je n’ai pas le temps de rigoler, me dit-t-elle avec le sourire.

— Ouais, mais t’as oublié qui est le chef ici, je lui confie, en remontant sa nuisette noire sur ses hanches.

Je caresse ses cuisses puis remonte vers son ventre.

— Ne me fais pas mal, s’te plaît. J’avais des douleurs tout à l’heure.

— Encore ?

J’écarquille les yeux.

— Je me sentais ballonnée. J’avais l'impression que ça tirait dans mon vagin. (Elle fait la moue.) C’est trop bizarre comme sensation. Mais ça va mieux. C’est passé.

— J’espère que le trajet ne va pas te crever.

— Je pourrais dormir de toute façon.

— Ouais. Bon ou j’en étais, je lui lance, en pelotant ses fesses.

— On n’a pas le temps pour ça, soupire-t-elle. On doit partir avant midi.

— Arrête de toujours angoisser pour rien l’obsédée de l’heure.

— Et toi, Arrête de prendre la vie trop cool.

— Mais justement elle est cool la vie.

— Bon, très bien. T’as gagné. Laisse-moi me laver, me dit-elle en essayant en vain de se retirer de mon étreinte.

— Si tu dis : « *S’il vous plaît mon maître* ».

— Non, mais t’es taré ma parole. (Elle me tue du regard.) Jamais !

vocifère-t-elle. Tu me prends pour qui ? Ton esclave.

— Non. Ma soubrette.

Je souris satisfait. « *Ouais, c'est une réplique de tueur et croyez-moi, Manon en soubrette, je donnerais tout pour voir ça !* »

— Va te faire foutre et bien profond en plus !

— Tu sais ce qui va t'arriver, je lui dis en la plaquant contre le mur.

— Lâche-moi ! Adrien ! (Je relâche une de mes mains qui l'enserrait.) Tu sais ce que je vais faire, déclare-t-elle en glissant ses doigts vers mon short de pyjama.

Manon caresse ma tige lentement, elle se met très vite au garde à vous.

Je ne la retiens plus. Effectivement, je suis un homme. Vous pensez que je suis faible ? Possible. Je ne pense qu'avec ma bite. Heu, quand même. Je ne suis pas non plus un homme de Cro-Magnon, pas tout le temps. J'arrive à maîtriser la bête pour utiliser de temps en temps ce qui me sert de cerveau. Sauf, qu'à l'heure actuelle, il n'est pas très actif. Ah et puis, je n'en ai rien à faire de vos remarques. La fille la plus canon de la terre à mes yeux et à personne d'autres... Je reviendrai sur le chapitre jalousie, un peu plus tard. Je disais, que cette fille sexy et chiante... Quoi encore ? Ouais, Manon est une emmerdeuse. Je disais avant de m'embrouiller encore plus, que cette femme m'aime moi et c'est déjà pas mal compte tenu de mon caractère, alors si elle veut me palucher la verge comme elle sait si bien le faire, je n'y vois aucun inconvénient.

Manon s'agenouille, elle fait glisser mon short, il tombe à mes pieds, je le pousse pour le dégager. Je suis nu car je ne portais pas de tee-shirt. La rebelle s'amuse avec mes couilles en les malaxant et avec ma queue en me branlant vite. Elle me fixe avec sérieux. Je lui souris tel un abruti qui ne souhaite qu'une chose : que ses lèvres prennent en bouche ma bite. Comme toujours, je suis plein, à qui la faute ? À mes gênes, bien sûr !

Ma queue grossit et s'allonge. Je gémiss lorsque Manon lèche mon gland. Elle me regarde avec malice et me suce entièrement. Mes jambes tremblent et deviennent du coton. Je décide de m'appuyer contre le mur. Je ferme les yeux, je me penche et gémiss. Manon se relève subitement et part en courant en direction de... Ouais, la salle d'eau. Je l'entends glousser de là où je suis. C'était quoi ça, putain ? Elle joue à quoi ? Elle croit peut-être qu'elle peut me

laisser en plan avec les couilles pleines. Elle me connaît mal ! Je marche d'un pas décidé et la rejoins. Elle se tourne surprise. Nous nous faisons face. Je suis vénère, bordel ! Il ne faut pas jouer avec ma queue !

— Tu fous quoi ? je hurle, hors de moi.

— Chi aspettare puote, viene a ciò che vuole, amore mio, me lance-t-elle en riant comme une demeurée. (*Tout vient à point à qui sait attendre, mon amour.*)

— Tu me penses aussi con qu'il y a quatre ans ?

— Heu... (Elle réfléchit en roulant les yeux.) Jamais de la vie, me dit-elle en se retournant pour ouvrir la porte de la douche.

Petit rappel. En première année de fac, le matin de Noël, Manon m'avait fait une méga pipe. Une de celles que vous n'oubliez jamais. Manon fait des fellations comme personne, peut-être parce qu'elle prend un malin plaisir à m'exciter à mort. Dans ces moments-là, elle me contrôle et prend les choses en main et c'est le cas de le dire. Elle sait comment vous rendre dingue rien qu'en vous dévisageant comme si elle léchait une glace italienne. Le top, c'est quand elle joue avec sa bouche et ses seins. Bref. Ce jour-là, pour la première fois, elle avait tout avalé et n'avait pas rechigné. Je ne vous dis que ça, je m'étais senti comme un roi. Quoi qu'il en soit, elle m'avait titillé un long moment et m'avait balancé cette connerie de proverbe italien. Vous avez bien compris, elle m'a eu une fois, mais pas deux.

Sur un coup de tête, j'ouvre la porte de douche, entre et lui dis avec ce sourire carnassier :

— Vuoi giocare, giochiamo. (*Tu veux jouer, jouons.*)

L'eau coule sur nous. Je suis trempé mais peu importe. Manon se fige en me regardant hébétée. Et ouais bébé, tu m'as trop cherché. Ma vengeance va être terrible ou plutôt exceptionnelle. Ma respiration est saccadée, mon sang se concentre exclusivement sur mon érection. J'attrape violemment ses cheveux, l'approche à moi et la pousse brutalement contre le mur pour l'embrasser. Nos langues s'aspirent lentement...

15

Manon

L'eau chaude ruisselle sur nous. Le reflet que je découvre sur la porte de douche de nos corps enlacés est tellement érotique qu'une sensation de chaleur envahit tout mon être. J'ai les lèvres rouges et gonflées par le baiser si merveilleux qu'Adrien vient de me donner. Avec lui, c'est toujours pareil, il m'embrasse et me fait l'amour comme si c'était la dernière fois. Nos moments d'intimité sont à chaque fois si différents et nous rapprochent toujours plus intensément. Je reprends mon souffle, il me chuchote dans le cou en caressant ma jambe et en la remontant pour la coller sur sa cuisse :

— On est pressé mais j'ai besoin de toi, bébé. Tout de suite.

— Adrien ! (J'inspire.) Ce n'est pas raisonnable. On va être à la bourre.

Je fixe ses yeux bleus. « *Je suis foutue et je le sais !* »

— T'as mal ?

— Non.

Sa barre de chair durcit au contact de mon sexe. Adrien bande comme un taureau. Comment fait cet homme pour avoir envie de sexe aussi souvent ? Nous avons fait l'amour deux fois cette nuit. Même enceinte, j'arrive à satiété. Il est en manque et il n'a pas d'autre choix que de me consommer sans modération. Adrien est mon alcool qui n'enivre et qui me brûle de désir à chaque fois qu'une gorgée vient se glisser dans mon entrejambe.

Ses doigts effleurent ma cuisse, puis dans un geste calculé, il me doigte, je gémiss, palpitante. Je bouge pour lui prouver que j'aime ça. J'aime cet homme si éperdument que parfois je me demande si tout ce que nous vivons d'intense s'arrêtera pour laisser place à une vie plus monotone. Il fait chaud dans la douche, débordante de désirs, je me cramponne à sa nuque pour l'inciter à me pénétrer.

— Baise-moi, n'attends pas, je lui chuchote, à bout de souffle.

Adrien sourit fier de lui, il saisit mes hanches et les positionne de façon à s'introduire facilement. Ses mains agrippent mes fesses. Il me soulève et me

retient fermement. Sa queue écrase mon clitoris puis descend plus bas vers mes lèvres humides. Aussi sérieux qu'est ce moment, Adrien s'amuse. Je le dévisage, la bouche ouverte.

— Bébé, tu sais que t'es à moi, me taquine-t-il, la respiration irrégulière.

— Ça faisait longtemps, je lui dis avec le sourire aux lèvres.

— Je ne te la donnerai pas, si tu ne le dis pas.

Ses frôlements vont me rendre chèvre. Ne sait-il pas que trop d'attente, tue l'attente !

— Adrien, merde ! (Je l'assassine du regard.) Je suis en cloque. Tu crois que je t'aurais laissé faire si je n'étais pas à toi, je lui balance, exaspérée.

Je me crispe.

— Alors dis-le. Pourquoi tu refuses ? J'ai besoin de l'entendre.

Adrien me respecte plus que personne ne l'a jamais fait mais je ne me sens pas prête à lui redire. Ces mots me bouleversent. J'ai peur de ce qu'ils impliquent, j'aime avoir le contrôle sur ma sexualité, et en même temps, j'aime quand Adrien me domine. « Manon, lâche-toi, ce type t'aime, regarde-le dans l'attente de ta réponse, alors arrête de te prendre la tête ! »

Ne voulant plus de disputes inutiles, je lui dis droit dans les yeux, la voix éraillée :

— Je suis à toi.

Et voilà, ça me fait le même effet que par le passé, je tremble. Adrien continue de jouer comme si je ne lui avais rien avoué. Je serre la mâchoire. J'en ai plus que marre !

— Je t'ai dit ce que tu voulais entendre. Tu me baises ou tu te casses !

Amère, j'essaie de le repousser mais sa force m'empêche.

— C'est qui ton maître ?

— Si c'est pour jouer, tu peux sortir !

Je vais le tuer !

— Tu veux ma queue ?

— Oui.

Je ris à bout de nerfs et lève les yeux vers le ciel.

— Alors fais en sorte que je sois à toi.

Sidérée, par sa phrase, je reste bouche bée. Qu'attend-il de moi que je ne lui ai déjà donné ? Je réfléchis et lui dis :

— Je veux te sentir partout, toi et rien que toi. J'ai besoin de toi. T'es à moi, comme je suis à toi, ça te va ? je lui marmonne, avec les yeux humides.

Tout à coup, Adrien s'enfonce en moi, je gémiss plus fort à mesure qu'il me remplit. J'enroule mes mains autour de son cou. Je suis si chaude qu'à ce stade je pourrais avoir un orgasme. Sa queue entre et sort très lentement. Je n'y survivrai pas.

— Plus fort.

Adrien augmente le tempo, son sexe est plus dur et plus large. Il me fait grelotter de plaisir à chacun de ses gémissements dans mon cou. Je réalise que ce petit être dans mon ventre nous unit quoi qu'il advienne de nous. Adrien me pilonne toujours plus fort.

— Adrien, à to... Toi... je bredouille en soupirant, à toi.

Il me jette un regard qui me coupe le souffle.

— Redis-le.

— Je suis à toi.

— Moi aussi, bébé, je suis à toi.

— Je t'aime.

Adrien me sourit tendrement.

— Ti amo, me chuchote-t-il en pressant ses lèvres sur les miennes. (*Je t'aime*).

Adrien est à moi, je le sais, je suis à lui. Ce sentiment de possession me fait pousser des ailes, je veux plus de proximité, plus d'intimité, plus de nous. Je jette un coup d'œil dans le reflet de la vitre, ce que j'observe me donne le tournis. Nos corps sont si bien emboîtés. Je me sens femme, je suis une femme. Le corps d'Adrien est parfait, musclé par l'effort. Je perds pied, Adrien me prend avec bestialité et sensualité. Je ne cherche plus à raisonner et je vais

jouir, je sens que ce n'est pas loin, ça vient.

— Oh mon Dieu, je dis dans un halètement.

Je veux le sentir jusque dans ma tête, je me déconnecte peu à peu avec tout ce qui n'est pas nous. Ses mains m'agrippent avec force, puis, mes muscles se contractent. Je me cambre, bouche ouverte et les yeux fermés. Je retiens ma jouissance en soupirant longtemps.

— Aime-moi, tous les jours de cette manière, je confesse à Adrien.

Ni une, ni deux, son éjaculation se fait chaude et abondante.

16

Adrien

Dans les vapes après cette éjaculation spectaculaire, ma respiration revient tout doucement à la normale. Ben ouais, je suis un super-tireur, vous en doutiez encore ? Je me retire et chuchote à Manon avec le sourire :

— Je suis claqué. Je me douche et je retourne au lit.

— Ben voyons !

— Tu m’as épuisé, je lui dis en versant quelques gouttes de gel douche sur ma main.

— Quand même. Je me demandais si t’allais être rassasié. T’as mangé du lion ?

— Non. Ce sont les hormones.

Je glousse.

— C’est ça, me répond-elle l’air sceptique, en se frottant le bras.

— J’aime les matins comme celui-là, je lui confie en déposant un baiser dans son cou.

Manon se penche pour que je puisse mieux la dévorer.

— Moi aussi. (Elle me sourit satisfaite par son orgasme et se tourne pour caler son dos contre mon torse. Je caresse ses gros nichons, en faisant mousser dessus le savon liquide. Putain, j’adore ça ! Je pourrais repartir pour un tour.) On est un peu à l’étroit, quand-même.

— Dans notre futur appart. Tu verras la douche sera cool.

— Oui. J’espère. Il a l’air pas mal cet appartement en plein centre-ville.

— Pas mal ! je lâche dans un haussement de voix. Il fait le double de celui-ci.

Je lave son ventre, elle se tortille en riant.

— Je te taquine. (Elle pivote de nouveau et frotte mes pectoraux.) Je ne sais pas pourquoi, t’as voulu un appart si grand. Je vais me sentir seule quand

t'iras bosser. Ce sera galère pour tout nettoyer.

— Avec le salaire que j'aurai, tu n'auras pas besoin de faire le ménage.

— Sauf que j'aime bien le faire moi-même. Tant que t'y es, tu ne veux pas employer une personne pour faire la cuisine et les courses.

— Pourquoi pas ?

— Non, mais tu délires complètement. Le repas c'est trop intime pour que quelqu'un le fasse à ta place.

— Comme tu veux. T'as intérêt à bien cuisiner. Je suis exigeant.

— Pufff. (Elle secoue la tête.) Sors de la douche. Je dois me rincer. On est pressé.

Manon est avec moi dans ma bagnole, ouais ma « *Golf* » blanche que je chouchoute toujours autant. Je prends la direction de la boutique Hugo Boss, quand un connard de chauffard de mes couilles me fait des appels de phares. Je bous. Dans le rétroviseur je constate qu'il me fait un doigt. Putain ! Je vais l'éclater ce type. Je lève mon majeur bien haut et lui gueule tel un forcené :

— Allez, viens ! Viens me voir, gros pédé que t'es ! je beugle. (Mes yeux sortent de leurs orbites.) Va te faire enculer le marseillais, toi et ton tas de ferraille ! (Manon me regarde, horrifiée, je le sens. Je zigzague entre les rues.) Désolé bébé. (Je me tourne furtivement et la fixe momentanément.) Je ne voulais pas te faire peur. C'est cet abruti. Il n'arrête pas de me coller au cul !

— Je ne t'avais jamais vu comme ça, au volant. Faut te calmer, tu sais !

— Ouais, sauf qu'à Marseille, les gens roulent comme des tapettes. Ce sont des enfoirés. Ils te coupent la route, ils te collent et... Putain ! Va fanculo ! j'ajoute en m'égosillant comme un fou. (*Va te faire enculer.*)

— Arrête de te mettre dans cet état, me lance-t-elle, effrayée.

— Bordel Manon ! Tu ne comprends pas que s'il bousille ma caisse, je sors et je le ruine, l'encatané⁹ ! je crie, au bout du rouleau.

— Tout ce cirque pour faire quelques mètres. On aurait dû y aller à pied.

— T'es drôle, tu sais ! (Je tape fortement le volant en le serrant comme un débile.) Les costumes on se les trimbale à la main, non ? On prend le métro

avec nos housses.

Manon éclate de rire mais reste exaspérée.

— Je préfère, plutôt que d’avoir un accrochage avec un chauffeur incontrôlable dans ton genre.

— Putain ! je hurle. Tu ne comprends pas que c’est ce pédé et pas moi !

— Ouais. Mais tu n’es pas blanc comme neige. Puis, arrête d’être aussi vulgaire. Dans quelques mois la crevette entendra tout ce que tu diras. Alors commence par être moins grossier, s’il te plaît.

— Ne me fais pas chier. Je suis déjà assez sur les nerfs avec ce con !

Nous roulons encore quelques mètres. Je me gare sur une place libre devant l’enseigne. Nous sortons de la voiture et entrons rapidement dans la boutique. Une femme d’un certain âge - élégante en tailleur noir et blanc - avance jusqu’à nous.

— Bonjour. Vous venez pour les costumes. Le mariage Spinola ? nous demande-t-elle avec le sourire.

— Oui, je précise avec une voix assurée.

— J’arrive. Je vous les apporte dans deux petites secondes.

Nous attendons. Je suis nerveux et bouge ma jambe. Manon me regarde sans rien dire. La vendeuse revient quelques minutes plus tard avec les vêtements. Ils sont dans une housse noire. Elle me les donne, je les récupère en prenant mes précautions. Il ne faudrait pas qu’ils se froissent et que... Ouais, encore plus aujourd’hui que d’ordinaire, je pourrais péter un plomb s’il y avait un pli sur mon élégant costume.

— Faites attention si vous prenez le volant. Je les ai repassés ce matin. Ce serait dommage, nous recommande-t-elle bienveillante.

— En effet. Merci.

Nous la saluons et prenons la sortie. Dans la voiture, seule la radio nous permet de ne pas être dans un silence de mort. Manon est fâchée, je le sais, je me suis légèrement emporté. Oui, un peu trop emporté. Mais ces connards sur la route me mettent tellement en rogne qu’un de ces jours, je suis certain que je serai obligé d’en venir aux mains. Je la dépose devant le salon de coiffure et prends la direction de la rue Paradis mais du côté du Prado.

À cette heure-ci les voitures commencent à s'entasser dans les bouchons. Je vais disjoncter, ça fait dix minutes que ça n'avance pas. Attendre comme un con dans la voiture, ça m'a toujours irrité. Oui, je sais, vous vous demandez ce qui ne m'agace pas. En fait, je ne sais pas. Je suis trop nerveux et conscient de cette haine qui me bouffe. Heureusement que demain soir je ne serai plus dans cette putain de ville car ici seuls les deux roues, les taxis et les bus peuvent circuler correctement. Après plus de vingt minutes à attendre. Je me gare devant la bijouterie de luxe : « *Pellegrin et fils* ». J'entre, un homme souriant et élégant dans son costume de bouffon me demande :

— Bonjour, Monsieur. Vous désirez voir quelque chose en particulier ? Pour une occasion particulière ?

— Je suis là pour récupérer les alliances de mon frère et de ma belle-sœur. Ils vous ont appelé hier. Vous leur avez dit qu'il suffisait que je vous montre ma carte d'identité.

Je sors mon portefeuille de la poche de mon short, puis lui tends ma carte.

— Un instant, je vous prie.

Le type s'éloigne et il me crie de son bureau :

— Votre nom ?

— Spinola, je réponds en allant vers lui tout en posant ma carte sur la table.

Depuis que le vendeur est parti dans l'arrière-boutique, j'attends patiemment (oui ça arrive parfois). Je fais un tour dans la boutique. Je tombe sur les bagues. Waouh ! Elles sont magnifiques et très chères pour la plupart. Disons que tout est une question de salaire, car avec ce que je vais gagner prochainement, je pourrai en offrir une palanquée¹⁰ à Manon, bien que je trouve débile de dépenser à outrance. C'est un bon truc que, je pense, mes parents m'ont inculqué de bien. C'est important de garder les pieds sur terre et de se rappeler aussi souvent que possible d'où on vient. Il est vrai que j'aime parfois dépenser sans compter quand il s'agit de sports extrêmes ou de nouvelles technologies.

Je contourne les vitrines où sont exposées les bagues. Une en particulier me tape dans l'œil (en or jaune et blanc avec trois petits diamants, pas épaisse.) Les deux ors s'enlacent comme s'ils étaient soudés et qu'ils ne pouvaient plus

être séparés. Je sais que Manon n'aime pas tout ce qui est clinquant et celle-ci serait magnifique à son doigt. Putain ! Qu'est-ce que je viens de penser ? « *Non Adrien, le mariage ce n'est pas pour toi.* » Je me suis toujours promis de vivre ma vie à fond et pas avec un bout de papier. On n'est pas obligé d'être marié pour être fidèle. C'est sûr, je vais vivre avec une fille fantastique et qui porte mon bébé. Oui enfin, cet œuf. Il est hors de question que je me marie un jour. Je laisse à Alexis le soin de le faire, dans quelques heures. Je fixe encore la vitrine, le vendeur revient vers moi avec les bijoux et des papiers à signer.

— Vous désirez autre chose, peut-être ? me questionne-t-il en souriant avec toutes ses dents.

Ce type devrait moins montrer ses dents. Ses supérieurs devraient lui exiger d'utiliser « *émail diamant¹¹* ». Ouais, c'est nul, une blague à la Adrien, Diamant, bague... Passons... Je suis d'humeur joviale, en un rien de temps, vous ne trouvez pas !

— Oui, je rétorque, nerveux.

En sortant de la boutique, je regarde l'heure sur ma montre, il est déjà onze heures. Je m'empresse de monter dans ma caisse et pars chercher Manon. Dès que je mets un pied dans le salon de coiffure, ce que je vois me coupe le souffle. La rebelle est magnifique, non mieux que ça. Je n'arrive pas à croire que cette femme sublime soit à moi.

— Chérie, tu es... Belle, je lui envoie, sous le charme.

Je m'approche d'elle. Aucun autre mot ne veut sortir de ma bouche, tellement je suis ébloui par sa beauté sauvage. Oui, ma copine, ma moitié, est à moi. Putain, elle est époustouflante cette nana.

— T'as vu j'ai coupé les cheveux un peu plus court, me dit-elle gaiement.

— T'es sexy, bébé, je lui murmure en posant à peine mes lèvres sur les siennes. Il ne manque plus que tu portes ta robe et les talons pour être baisable.

Je souris, content de moi !

— Merci pour le compliment. Ça fait toujours plaisir d'entendre que les efforts payent, ironise-t-elle.

En première année, Manon avait coupé ses longs cheveux quelques jours

après le premier jour de fac. Je ne lui avais rien dit à l'époque, mais je pense qu'elle l'avait fait pour me séduire. J'adore les filles sauvages et mystérieuses et c'est ce qu'elle dégage. C'est ma déesse. Manon n'a jamais joué avec son physique pour attirer les hommes car elle manque de confiance en elle. Pourtant, les mecs ne restent pas insensibles à son charme. Je me rappelle que Maxime m'avait poussé à bout lors du week-end d'inté¹². Il n'arrêtait pas de me casser les couilles avec Manon, qu'elle ne s'intéresserait jamais à un gars comme moi qui ne fait que papillonner. C'est un peu grâce à lui que j'avais compris qu'il pouvait la mettre dans son lit et ça ce n'était pas tolérable. Nous avions été un peu proches et ce que je ressentais pour elle, n'était pas que physique. Je refoulais mes sentiments, mais je l'aimais, je l'ai toujours aimée et je l'aime de plus en plus fort.

Bref, Manon est à tomber par terre avec son joli carré flou, légèrement ondulé et sa raie sur le côté. Une petite barrette rose pâle en forme de fleur est accrochée à ses cheveux, de petites plumes et des petits strass sont visibles sur le devant du bijou. Elle est... Bandante !

— Regarde, Adrien, mon maquillage. Ça me va bien, non ? me demande-t-elle toute excitée.

— Oui, ma puce, t'es magnifique, je lui dis en prenant sa main. Si t'es prête. On peut partir ? On est en retard, je rajoute en bougeant pour la énième fois mes jambes comme un malade.

— Qui c'est qui a joué ce matin ? Hein ?

— OK, c'est moi. Mais faut vite passer prendre les sacs et ta robe. On n'a plus le temps de discuter.

Je la tire par le bras, Manon me fixe avec ses grands yeux verts qui brillent.

— Tu flippes ? Incroyable ! Adrien Spinola a peur ? Il était temps. Je me demandais si ça arriverait ?

Elle sourit bêtement.

— Oui, je stresse, contente ? (Elle hoche la tête, ravie.) J'ai peur qu'on ne soit pas à temps chez mes parents. Alex et Océane pourraient me gaver avec leurs alliances et le costume et...

— T'es sûr que ce n'est que ça ? me coupe-t-elle.

— Oui. Non. (Je m’embrouille pour ne pas changer.) Il y aura trois cent personnes. Je ne serai pas avec toi mais avec ma sœur. (Je baisse la tête, furieux ou plutôt jaloux.) J’espère que personne...

— T’es trop mignon quand t’es jaloux, m’interrompt-elle. (Elle pose délicieusement sa main sur ma joue, je relève la tête.) Mais ne t’inquiète pas. Je sais me défendre.

— Comme lors de la fameuse soirée étudiante.

— Si tu n’étais pas intervenu, Issem l’aurait fait à ta place.

— Je ne pense pas. On y va. C’est bon ?

— Oui. Mais déstresse un peu.

Dans la bagnole, j’ai les nerfs à vif. Je suis à cran. Ce n’est pas nouveau, je pense vous gonfler encore pendant quelques chapitres...

Dans l’immédiat, ce qui me préoccupe, c’est que je cache un léger détail à Manon et... Ouais, je ne voulais rien dire à la rebelle, avant aujourd’hui, car elle est enceinte et... Ce n’est pas une raison valable, pourtant il va falloir que je le fasse pendant le trajet, sinon elle me le reprochera encore. J’espère qu’elle ne va pas s’évanouir en apprenant la chose. Si ça devait arriver je m’en voudrais toute ma vie.

Manon qui est déjà épuisée, me parle beaucoup moins depuis une demi-heure, ses paupières se ferment toutes seules. Je la laisse se reposer. Je roule, je roule quand je jette un œil sur l’heure, je m’aperçois qu’il est déjà treize heures. Je m’arrête sur une aire d’autoroute et me gare sur une place de parking. Manon sursaute quand j’essaie de la bouger.

— Manon, bébé. Il faut te réveiller, on va manger.

Elle ouvre les yeux lentement en s’étirant. Elle attrape son sac noir à bandoulière à l’arrière et ouvre la portière. Nous descendons de la voiture et partons manger un morceau dans la cafétéria d’à côté. Avec sa coiffure les gens se tournent dans la file d’attente pour l’admirer. Ouais, elle est jolie, possible aussi qu’ils se demandent pourquoi elle a une telle coiffure dans un lieu pareil, alors qu’elle porte un short en jean, un tee-shirt et des « birks ». Nous commandons, puis nous nous installons à une table. Nous discutons de la

pluie et du beau temps, j’essaie de me concentrer sur ce que je dois lui avouer, ça n’a jamais été mon fort... Et...

« Lance-toi Adrien, petite lopette ! Moi, une lopette ? Oui, un froussard, un idiot qui doit tout balancer à quelques heures de la cérémonie ! »

— Manon, tu sais, avant que tu ne t’endormes, je lui annonce avec les mains moites. Je voulais te dire deux petits trucs.

— Ah oui ? Moi aussi j’ai quelque chose à te dire. Mais, vas-y je t’écoute ! Dis-moi.

— Alors honneur aux dames.

— Toi en premier.

— Ce n’est pas grave ?

— Non, mais...

Encore des « *mais* » ! Je n’aime pas les « *mais* » !

— Je t’écoute, Manon.

— Bon, soupire-t-elle. Je n’ai toujours pas dit à Denise que je refusais son contrat d’embauche.

— Pourquoi ? je l’interroge, surpris.

— Je ne savais pas comment aborder le sujet. Dans la semaine, je la verrai, elle sera présente à ma soutenance, je lui en parlerai à ce moment. Et toi qu’est-ce que tu voulais me dire ?

Je n’arrive pas à croire qu’elle n’ait rien dit à sa maîtresse de stage. À côté ce que j’ai à lui dire est pire je pense. Manon m’examine en avalant une frite, je lui envoie d’un trait pour éviter de paniquer plus :

— Au mariage il y aura Alexandre, Lucie et Maxime.

— Quoi ! aboie-t-elle, aussitôt.

— Oui. (Je passe ma main sur ma nuque et me masse.) Ils seront là, je lui indique tout doucement en essayant de me faire tout petit.

— Et pourquoi tu ne m’en parles que maintenant ? T’avais le temps en trois semaines de le faire.

— Ouais mais je ne voulais pas te contrarier. Ton mémoire, la grossesse,

ensuite...

— Pourquoi, ils sont là ? me stoppe-t-elle. Je pensais que tu ne leur parlais plus.

— Pas moi, mes parents, je souligne, agacé. Tu sais que les vieux de Maxime sont des amis proches de mes parents, qu'ils travaillent ensemble depuis que je suis bébé. Les parents d'Alex sont aussi de très bons amis de la famille et comme Lucie est avec ce connard, ils seront présents tous les trois.

— Spinola ! C'est toujours pareil avec toi, des mensonges et des mensonges ! gueule-t-elle avec un regard noir.

J'essaie de garder mon calme et de maîtriser mes émotions. Je pensais qu'après tout ce que nous avons vécu, Adrien avait compris que ce n'est pas la solution et qu'il doit communiquer... Nous sommes dans la cafétéria, mes mains tremblent, je contrôle ma respiration, je sens mon pouls s'accélérer, mon cœur va sortir de mon corps.

— La grossesse, la bonne excuse ! je lui dis, en rogne. Tu ne fais que me mentir, depuis le début de notre rencontre. La vidéo, ton frère, ta sœur, ta nationalité...

— Bébé, je...

— Pas de bébé, Adrien, tu n'es qu'un menteur !

— Tu exagères légèrement.

Il cligne des yeux.

— Et ta fortune, hein ! Et SPIN FI, c'est mon invention ?

Je croise les bras, furieuse. Je vais le tuer, ce mec me prend vraiment pour une demeurée.

— Ce n'est pas exactement mon argent, mais celui de mon grand-père et...

Adrien sourit en coin, je me lève en le fusillant du regard, la chaise grince.

— Tu imagines si Lucie parle de la vidéo ? Tes parents ne m'appréciaient pas, alors là... (Je baisse la tête, démoralisée.) Et la grossesse, c'est le pompon ! (Je pose les mains sur mon visage et secoue la tête plusieurs fois.) Océane et Alexis ne nous pardonneront jamais si ça part en vrille. (Je relève la tête.) De toute façon tes parents ne veulent pas qu'on emménage ensemble.

— Pourquoi tu penses ça ?

Adrien me fixe, d'un air interrogateur.

— Ton père m'avait fait tout un sermon le jour de Noël sur mes

aspirations professionnelles et familiales, en me disant que toi et moi on n'avait pas les mêmes objectifs. Que du blabla.

Je hausse les épaules.

— Putain ! Il a osé. (Il serre les dents.) Pourquoi tu ne m'avais rien dit ?

— Parce qu'on était plus jeune et puis, je n'en sais rien. Je ne voulais pas t'embêter, t'en avais rien à faire de SPIN FI.

— Bon autant te dire l'autre chose. (Je sourcille.) Ma mère n'était pas enthousiaste à l'idée qu'on habite ensemble. Elle n'a encore rien dit à mon vieux. Maintenant je comprends. L'enfoiré, il va avoir de mes nouvelles.

Mes joues sont rouges, je sens les battements de mon cœur pulser vite. Je pose les mains sur mon ventre et grimace lorsqu'une douleur me transperce le bas du ventre. Je me tords.

— Adrien.

— Quoi bébé ?

— J'ai mal.

— T'as dit quoi ? me demande-t-il pétrifié en se relevant.

— J'ai mal au ventre.

— C'est vrai ? Putain. (Il passe les doigts dans ses cheveux.) Tu comprends. Je savais que je ne devais pas te le dire. Ces connards vont me le payer, je, je...

Il angoisse. Je le regarde tourner en rond.

— Adrien ! je hurle sans me soucier que des personnes se sont tournées pour nous observer. (Il me m'écoute pas et fait les cent pas.) A-DRI-EN ! je vocifère. (Il s'immobilise.) Tu vas arrêter !

— Bébé, je suis désolé, me dit-il en se rapprochant et en me prenant dans ses bras. Tout va bien se passer.

— Ah ! (Je le pousse violemment.) T'aurais dû m'en parler bien avant !

Étonné par mon geste brusque, Adrien revient quand même vers moi et me serre plus fort dans ses bras sans rien me dire. Les secondes durent une éternité, puis il rompt le silence :

— Ça va mieux ?

— Je crois. (J'inspire profondément.) On dirait que c'est passé. Il me faut du Spasfon.

— Je vais te chercher les comprimés dans la voiture, me propose-t-il en posant ses lèvres sur mon front.

— Merci.

Avant de partir, Adrien poursuit plus sereinement :

— Pendant la cérémonie reste avec mon cousin Jonathan. C'est un idiot mais il vaut mieux que tu sois avec lui qu'avec les autres.

— D'accord.

Je m'assieds sur la chaise peu après.

Assise côté passager, nous roulons depuis plus d'une heure trente, nous bavardons mais ce n'est pas ça. Je me sens trahie, méprisée et... Il faut que je me calme et que je respire. Je fixe la route, il fait très beau et pourtant, je n'arrive pas à me détendre.

Je ressasse en boucle. Adrien est un menteur ! « *Manon tu le savais, il te ment à chaque fois, qui te dit qu'il ne te cache pas d'autres mensonges. Vilaine conscience, je sais tout ça, mais moi aussi j'ai des secrets, et ça me ronge de ne pas pouvoir les partager.* »

Je dois oublier un temps ces tordus, cependant, comment ne pas repenser à Lucie et à la sex-tape ; à Maxime et notre soirée au Mistral.

Souvenez-vous, Lucie avait bousillé mon anniversaire avec la vidéo, j'avais rompu avec Adrien et avais décidé de partir pour Perugia. Avant mon départ, mes amis m'avaient organisé une soirée en boîte de nuit. Nous avons tous bu. À vrai dire je ne me rappelle plus le nombre de verres... J'étais tellement bourrée que j'avais appelé Adrien des toilettes du Mistral et avais embrassé juste après Maxime. Forcément, Adrien était arrivé au meilleur moment. Il avait mis son poing dans la gueule de son pote. Depuis ce jour-là, les deux amis ne se parlent plus. Un peu comme avec Lucie. Cette mégère n'a pas hésité à plusieurs reprises à me faire du mal, je la déteste et je dois me contrôler. « *Manon, oublie cette peste et pense au bébé, ce petit être à besoin*

que tu sois en pleine forme et... »

Jusqu'à présent je refusais de m'avouer que je porte un bébé. Pas encore développé, certes, mais cette crevette est mon bébé et je ne veux pas le perdre, j'y tiens, même au bout de trois semaines. Je dois y arriver, je dois me maîtriser.

Pour me déstresser, j'essaie de me focaliser sur la musique qui passe à la radio et non sur ces fauteurs de trouble. Néanmoins, la forte douleur que j'ai ressentie à l'intérieur de la cafétéria ne ressemblait en rien à celles d'hier.

N'arrivant pas à me changer les esprits, je prends le téléphone qui était dans mon sac. Je fais dérouler la liste d'appels et tombe sur le numéro de Clémence. Cela fait trois semaines jour pour jour que je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je sais qu'elle m'en veut d'être avec Adrien. Clémence s'inquiète... Mon amie me manque, surtout depuis que je suis en cloque. Je n'ai partagé cette nouvelle avec personne alors je décide de l'appeler. Je porte le portable à mon oreille, Adrien me demande en tiquant :

— T'appelles qui ?

— Clém. (Je remarque bien qu'il se retient de riposter. Il fait des efforts et ça me touche quelque part.) Elle me manque. J'aimerais la voir si elle est à Nice.

— Ça te ferait du bien.

— Oui, je réponds avec un sourire affectueux.

Je caresse sa cuisse avec ma main. La sonnerie retentit dans mon oreille.

— Manon ! Comment elle va, la bichette ? fait Clémence, enjouée.

Je pensais que mon amie serait bien plus fâchée que ça.

— Elle va bien, ma Clém. Et toi ? Quoi de neuf ?

— Rien de spécial. Je suis chez mes parents pour le week-end. Cédric en a profité pour voir les siens.

— Ah, c'est cool. Dis-moi on peut se voir tout à l'heure ?

— Oui, avec plaisir. T'es à Nice, je suppose ? Avec Adrien ?

— Oui, on est sur la route. Son frère se marie à seize heures, je réponds, anxieuse.

— Je sais. Tout Nice parle de ce mariage comme l'évènement de l'année. Son grand-père sera là d'après ce que j'ai lu dans le journal. Les paparazzis vont essayer de prendre des photos de la cérémonie.

— Sans doute, je précise avec une voix éraillée.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette. C'est ta maladie ?

— Non Clém. Ça n'a rien à voir.

— C'est Adrien alors ?

— Non, ce n'est pas lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'es bizarre ! Déballe tout !

Je ne sais pas ce qui me prend, j'aurais préféré lui en parler de vive voix.

— JE SUIS ENCEINTE, Clém ! je lance, gaiement.

Au même moment, Adrien cligne des yeux. Le silence s'installe au bout du fil.

— Clém ! T'es toujours là ?

— Heu... Oui bichette, me dit-elle, désorientée. Putain ! Incroyable ! T'ES EN-CEIN-TE ! me gueule-t-elle plus excitée que moi. Félicitations, ma belle.

— Ne crie pas s'te plaît. T'as failli me tuer le tympan cette fois !

Je souris heureuse.

— C'est énorme. Et depuis quand ?

— Trois semaines.

— En gros, tu le revois et vous faites un bébé. J'ai toujours su que vous étiez de grands malades. Oui des malades. Je T'A-DO-RE.

— Tu vas bien ? je l'interroge, troublée.

— Bien sûr.

— Je croyais que tu m'en voulais.

— Je t'en ai voulu dans l'heure qui a suivi notre rencontre. Je sais que tu l'aimes. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi malgré tout ce qu'il t'a fait. Je reconnais qu'il t'aime aussi, à sa façon... OH LALA, c'est trop bien. Tu vas avoir un bébé. Je vais appeler Nora et lui annoncer la super nouvelle.

— Clém, non, en fait, t'es la seule qui est au courant, mis à part son frère.

— NOM DE DIEU ! Vous êtes fadas¹³. Oui de grands fadas. Et tu comptes faire quoi ? En parler entre le fromage et la pièce montée ?

— On ne fera rien. Je vais attendre que la grossesse se passe.

— Mais ma pauvre, les journaux vont s'intéresser à toi et à ton millionnaire.

— Il n'est pas millionnaire. Il va juste travailler pour son grand-père qui est millionnaire.

— C'est du pareil au même. Tu sais aussi bien que moi que les paparazzis vont le harceler. T'as pensé qu'ils pourraient dénicher la vidéo ?

— Hélas. D'ailleurs, au mariage devine qui il y aura ?

— Laisse-moi réfléchir...

Clémence cogite quelques secondes puis me lâche :

— Maxime et ses parents.

— Oui c'est facile et ?

— Je n'en sais rien. Qui ?

— Alex et Lucie.

— Merde !

— Ouais.

— Vous n'avez jamais de bol tous les deux.

— Non. Le destin s'acharne sur nous, je dis dans un soupir. Quoiqu'il se passe, je ne les approcherai pas. Je resterai avec Jonathan.

Clémence à l'autre bout du téléphone ricane comme une imbécile et me sort :

— Ce n'est pas bien mieux. Ce type est un abruti. Si tu crois qu'Adrien va te laisser lui parler.

— C'est lui qui m'a dit de rester avec son cousin.

— Oh putain ! T'arrives quand ?

— Dans une quinzaine de minutes, je crois.

Je fixe Adrien qui hoche la tête pour confirmer.

— Dans ce cas, bichette, je me prépare et je viens te voir. Je suis trop contente pour toi. Tu le mérites après tout ce que t'as vécu.

— Merci. Clém t'es gentille, je réponds avec la voix écorchée.

Je fonds en larmes.

— Oh, Manon. Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi tu pleures ?

— Je ne sais pas, je lui confie en sanglotant. Ce sont les hormones, j'ajoute en essuyant mes larmes.

— T'es sûre ? Ah, bichette. J'arrive. Je suis presque là. Tu me raconteras tout.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

— T'es ma petite Manon, ma moitié. Enfin après Cédric, m'envoie-t-elle jovialement. Dis-moi, t'en as parlé à ta mère ?

Je me raisonne et décide de ne rien lui cacher.

— Non, je te l'ai dit. T'es la première personne à qui j'en parle. J'ai de fortes douleurs dans le vagin depuis hier. Je pensais que c'était les règles, mais je suis enceinte et tout est allé très vite. Le test de grossesse. Les urgences.

— Quoi ? me demande-t-elle, choquée.

— J'avais tellement mal que j'ai cru que je faisais une fausse couche. Mais le bébé se porte bien. Puis tout à l'heure, je me suis énervée contre Adrien parce qu'il m'a annoncé pendant le repas que « *tu sais qui* » seraient au mariage. Du coup, ça m'a tracassée et j'ai eu une douleur mais je vais mieux et...

— Waouh ! Ne t'angoisse pas comme ça bichette, ça ne sert à rien. Reste avec Jonathan tout compte fait. Adrien n'a pas tort. Il a peut-être changé, qui sait. Le temps bonifie bien le vin, peut-être que Jonathan s'est bonifié à son tour, me dit-elle, réconfortante.

— On verra bien. De toute manière je n'ai pas le choix. Je ne veux pas croiser ces timbrés. (Je respire fort.) On se voit tout à l'heure. Ça marche ?

— Oui ma Manon. Oh, appelle Nora ou envoie-lui un texto, je suis certaine qu'elle sera contente d'apprendre pour ta grossesse.

— Je le ferai. Je la verrai vendredi, tu viens toujours ?

— Évidemment ! On va fêter la fin d'une époque. Bon maintenant que t'es enceinte, je ne sais pas si on se fera une boîte et un resto mais on va s'éclater une dernière fois comme toutes les étudiantes de notre âge.

— Ouais, t'as raison. À tout ma Clémounette.

— À toute bichette.

Je raccroche, Adrien me réconforte en me caressant le bras :

— Ne t'inquiète pas, bébé. Ça va bien se passer. Tu restes avec Jonathan. Il ne te lâchera pas une seconde. Il ne parle que de lui, de la muscu¹⁴, de ses sorties et de son boulot. Il va te gaver mais c'est mieux que les autres.

— Je suis d'accord.

Lorsque nous nous garons devant le joli mas provençal des parents d'Adrien - qui au passage n'a pas changé en quatre ans - mon rythme cardiaque s'intensifie en me remémorant les trois affreux jours passés en leur compagnie.

Située sur les hauteurs de Nice, sur la Grande Corniche, cette grande demeure surplombe la mer méditerranée. Son jardin de deux mille mètres carrés si merveilleusement décoré de roses rouges, jaunes, d'un citronnier, d'un cerisier, d'un figuier, et de ses pierres me coupe encore une fois le souffle. Je constate que la piscine à débordement a été nettoyée pour les beaux jours.

Nous sortons de la voiture. Adrien récupère nos valises dans le coffre. J'appréhende ces retrouvailles depuis des semaines. Mon cœur s'affole un peu plus, ma respiration se fait chaotique. Nous avançons avec nos sacs. Adrien s'aperçoit de mon mal être. Il attrape ma main et la maintient fermement, je me sens en sécurité.

— Manon, je sais ce que tu ressens et laisse tomber, ça ira. On est ensemble.

— Adrien, je t'aime.

Je le fixe intensément. J'ai besoin de lui redire encore.

— Moi aussi mais...

Je l'interromps avec une petite voix étranglée :

— Reste avec moi, ne me laisse pas seule.

— Bien sûr mais...

Nous marchons, les doigts entremêlés, soudain, Barbara, la sœur d'Adrien nous ouvre la porte brusquement.

— Les chéris sont là ! crie-t-elle avec enthousiasme.

Ses yeux marron pétillent d'impatience.

Nous y sommes. Ouais, nous sommes arrivés dans la maison des horreurs... Bref... J'espère, non il faut que ce week-end se déroule sans embrouille, car sinon vous vous en doutez je risque de, oui c'est bien ça, de péter les plombs et quand je les pète, je deviens incontrôlable. La petite dispute avec ce petit morveux d'Arnaud n'est rien en comparaison à ce que je pourrais provoquer.

Je ne prône pas la violence, loin de là. Elle est mon seul exutoire quand je ne maîtrise pas les choses. Il faut que je cogne, généralement sur un mur ou mon sac de boxe. Vous vous rappelez, je suis sportif ! Je pratique la descente en VTT depuis que j'ai quinze ans, enfin le free ride, pour ceux qui connaissent. Ouais, c'est bien ça, ce sport extrême où l'on dévale les chemins étroits dans la colline avec parfois des sauts. J'ai commencé avec Maxime sur un coup de tête. Puis, on s'est pris au jeu. On a commencé à dévaler les petits chemins puis les plus impressionnants jusqu'à se dire il faut sauter : « *t'as pas de couilles si tu ne fais pas ça* ». Puis c'est devenu une drogue. Je n'arrive plus à m'en passer et saute toujours plus haut. L'adrénaline me prend aux tripes quand je roule et je retrouve les mêmes sensations en présence de Manon. Je sais ce n'est pas très sain comme sentiment. Mon addiction pour cette femme augmente chaque jour un peu plus à son contact. Vous le savez depuis le temps, il me semble. J'ai besoin de vivre ma vie à fond. Je dois me contrôler, mais c'est plus fort que moi. Il n'y a que Manon qui puisse canaliser mes émotions et pourtant elle me met souvent en rogne. C'est contradictoire ? Ouais, j'aime les extrêmes, vous devriez le savoir !

Manon et moi avançons vers ma sœur qui se tient devant l'entrebâillement de la porte d'entrée. Elle est habillée d'une longue robe en satin noir décolletée qui laisse apercevoir sur ses bras ses fameux tatouages. Elle a fait un chignon complètement bizarre pour un mariage (ça lui ressemble tellement). Des mèches rouges virevoltent un peu partout. Elle a une allure très « *rock'n'roll* ». Son rouge à lèvres électrisant me fait penser à celui que Manon avait porté lors de ma super teuf à deux balles, en compagnie de mes supers poufs. Vous vous souvenez, la rebelle avait un rouge à lèvres qui symbolisait : « *Je suis*

indépendante et je te fuck ». Barbara est comme ça. Elle est excentrique et indomptable, un peu comme moi. Seulement elle, c'est dans son style vestimentaire et dans sa façon d'être tandis que moi c'est dans mon caractère.

Barbara, qui a trente-quatre ans depuis mai, arbore une silhouette longiligne avec ses hauts talons noirs. Exact, elle aurait très bien pu être mannequin ou Miss Côte-d'Azur comme ma génitrice. Sans blague, elle a de jolies rondeurs où il faut ! Elle a eu beaucoup d'amants avant de rencontrer l'homme de sa vie, mon beau-frère Laurent.

Barbara a toujours été très familière, même avec des personnes qu'elle ne connaît pas, peut-être parce que ma mère l'a eue à dix-sept ans, avec un type que l'on n'a jamais vu et qu'elle ne l'a pas élevée. Elle a vécu chez mes grands-parents maternels, pourtant mon père l'a reconnue. Je sais, j'ai une putain de ma famille tordue, je l'avais raconté à Manon et ouais, vous avez raison, il leur manque tous un grain. Je crois qu'il n'y a qu'Alexis qui n'a pas hérité de ce gène. Je trimbale avec moi, des années de frustrations et de solitude, même si mon frère et ma sœur sont extra. Pourtant, je me sens seul, encore aujourd'hui...

La faute à mes géniteurs qui n'ont fait attention qu'à leur carrière professionnelle ainsi qu'à leur vie personnelle. Je me demande s'ils se sont un jour aimés, vu le comportement froid qu'ils entretiennent. Mon père n'est jamais venu à une seule de mes compétitions de judo, ni fêtes d'école, trop occupé par son job et quand j'y pense ce n'est pas plus mal, il aurait trouvé à redire.

— Ah les loulous ! nous gueule Barbara excitée comme une puce.

— Salut frangine ! Comment vas-tu ? je lui demande en lui faisant la bise.

— Bien, bien. Et toi ? Pas trop stressé ?

— Non. Heu un peu, ouais. (J'inspire contrarié.) Il m'emmerde Alex avec son mariage, je soupire, tout en fronçant les sourcils.

— Tu commences le grincheux !

— Il a été comme ça toute la matinée, lance Manon, souriante.

— Je me doute bien qu'il n'est pas facile à vivre, répond ma sœur en attrapant chaleureusement Manon dans ses bras. Petit frère soit gentil avec cette fille. (Elle la pointe du doigt, en me faisant un clin d'œil.) Tu n'auras pas la

chance d'en trouver une qui te supportera comme elle.

— Ouais, ouais... (Je lève les yeux vers le ciel.) Ce n'est pas un cadeau non plus.

— T'es gonflé, me dit Manon en m'envoyant son coude sur le bras. Tu ne t'es pas regardé !

— Hé, la rebelle ! (Je l'empoigne.) Attends qu'on soit seul, je dis en l'attirant à moi. Ce sera ta fête, je lui chuchote dans le cou.

Barbara nous observe le sourire aux lèvres.

— T'es resplendissante ma petite Manon, relève-t-elle en s'adressant à Manon.

— Merci, dit-elle, embarrassée.

— T'as une de ces poitrines. (Manon baisse la tête et sourit.) Elle n'était pas aussi volumineuse ou bien je ne me souviens plus. Ma mémoire me fait défaut !

— C'est-à-dire que... commence à dire Manon gênée tout en me regardant.

— Laisse-la tranquille avec toutes tes questions indiscrètes, je les stoppe pour couper court.

— Oui, mais Manon est sexe.

— Tu lui avais déjà dit. Change de disque.

— Attends un peu toi, dit Barbara en tripotant mes cheveux coiffés.

— Enlève tes mains ! je crie. Je suis allé chez le coiffeur hier.

Je me décale et la fusille du regard. Barbara ricane.

— Tu sais qu'il y a quelqu'un qui t'attend depuis un long moment.

— Elle est où ma nièce préférée.

— Dans le salon. Maya regarde un dessin animé.

— Tu nous laisses entrer, sinon on va prendre racine.

— Ah ma pauvre, expire Barbara. Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter.

— Je n'en sais rien, rétorque Manon avec un large sourire. Adrien est... Difficile.

Manon sourit fière d'elle. Barbara rit. Je secoue la tête. Moi, difficile, la rebelle oublie trop souvent qu'elle est une putain d'emmerdeuse.

Nous entrons dans la maison. Ça me fait toujours le même effet. Je déteste cette baraque. J'ai envie de dégueuler dès que j'y mets un pied.

Ça me rappelle tous ces mauvais souvenirs. Ce Noël, où énervé mon père avait cassé mon flipper car je refusais de le lui donner. Ou bien ma fête d'anniversaire pour mes dix ans... Ma mère avait réuni mes copains de classe. Ce jour-là, il y avait le bordel à la maison et mon abruti de géniteur en rentrant du boulot, de colère n'avait pas trouvé mieux que de péter son câble car la baraque n'était pas nickel. Il avait pourri ma mère, des insultes à n'en plus finir. C'est ce jour-là que j'ai souhaité qu'ils divorcent. Mais ça n'est jamais arrivé et les disputes étaient toujours plus violentes. À tel point qu'un matin d'hiver pour mes douze ans, ma mère s'est pris une de ces torgnoles et ce, devant mon frère et moi. Cette journée restera gravée à jamais dans ma mémoire. J'entrais dans l'adolescence et toute la haine que j'avais accumulée envers cet homme durant de nombreuses années est sortie d'un coup. La porte de ma chambre n'a pas résisté aux coups que je lui donnais. Quelques heures après, nous étions partis chez mes grands-parents, tous les trois pour plusieurs jours, mais mon vieux était revenu nous chercher en folie, en implorant ma mère de rentrer. C'est ce que nous avons fait.

Hélas, ça n'empêchait pas mon connard de père de balancer sans cesse à ma vieille que s'ils divorçaient, il ferait tout pour l'emmerder, en ne lui laissant rien, que ce soit la maison ou nous. Ouais, c'est hilarant, j'avoue. Comme si Alexis et moi avions envie d'habiter avec ce trou du cul. Je suis d'accord, des tas de familles vivent ça et ce n'est pas une raison pour être violent. Je sais aussi que je ne toucherai jamais Manon. C'est certain, on est à l'abri de rien et il ne faut jamais dire « *fontaine je ne boirai pas ton eau* », cependant, je ne pense pas en arriver là. J'ai mes limites et ce sont les femmes.

Je hais tellement cet homme que je ne veux pas lui ressembler. Toutefois, physiquement, j'ai hérité de ses gènes et je n'arrive pas à le supporter. Le tatouage en forme de dragon, c'était une forme de rébellion. J'avais dix-sept ans et me révolter était le seul moyen à l'époque pour me sentir cool et différent de mon père. Tout comme baiser des tas de femelles et fuir à Lyon...

En parlant de mon dragon, Manon l'adore. Je me souviens qu'à Sausset, elle me déshabillait du regard en permanence. Quand j'avais retiré mon tee-shirt et mon jean, elle salivait et s'était attardée sur mon tatouage qui s'étale sur mon pectoral droit. C'est vrai que ça m'avait chauffé grave et c'est l'une des raisons qui avait fait que je l'avais embrassée juste après, puis vous connaissez la suite.

J'ai conscience que mon caractère agressif et froid vient en partie de mon éducation. J'espère que je n'aurai pas la même relation avec mon fils que celle que j'ai eu avec mon père. Vous allez me prendre certainement pour un taré. Je suis persuadé que Manon porte un petit gars. Je sais que c'est trop tôt pour le savoir et qu'il faut encore attendre. Néanmoins, cette intuition me suit depuis hier.

Effectivement vous avez raison, je tiens à ma liberté, moi qui aime vivre ma vie sans me soucier du lendemain. Quand Manon est partie en Italie, j'avais mis en stand-by tous mes projets, sauf celui de devenir PDG. Je me suis toujours imaginé vivre seul, baiser des tas de gonzesses, sortir avec les potes et faire mes sports sans contrainte, sans femme qui vous casse les couilles car vous n'êtes pas à l'heure pour dîner ou pour un ciné en amoureux... Ce n'est pas une vie très stable, je vous l'accorde. Je pensais aimer vivre de cette manière, mais j'ai été, une nouvelle fois, ensorcelé par Manon. Elle a remis en question tous mes choix. Elle a ce pouvoir sur moi.

Dès que je pénètre dans le salon, j'aperçois Maya assise sur le canapé d'angle, devant l'immense télé plasma. Je la retrouve qui visionne un de ses nouveaux films de princesses à deux balles. Rebelle¹⁵, il me semble. Maya a huit ans, elle a bien grandi. C'est la plus belle petite fille du monde, non de l'univers. J'adore ma nièce. Mais je ne la vois pas souvent car j'évite autant que possible les réunions de famille. Mes parents, Barbara, ainsi qu'Alexis et mes grands-parents (Rose et Lucien) me reprochent assez souvent d'être absent. Que voulez-vous, c'est la vie. J'aime mon frère et ma sœur, là n'est pas la question, mais j'ai toujours mis une barrière entre nous, depuis tout petit, c'est comme ça.

Je lâche prise avec une seule personne, Manon. Pourtant, j'ai encore beaucoup de mal à lui dévoiler qui je suis réellement. J'ai peur que tout s'arrête. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours l'impression qu'une merde va nous arriver. Si elle devait me quitter encore, je crois que je n'y survivrais

pas cette fois. J'essaie de lui montrer que je l'aime, par les caresses, par la tendresse, par la brutalité aussi. Parfois, je me dis que n'en fais pas assez, parfois au contraire je crains d'en faire trop. Je n'arrive pas à doser cet amour qui me rend névrosé. Ouais, je peux dire que je suis de nouveau heureux. Je ressemble à ce connard mielleux dans ces films à l'eau de rose. Nan ! Je déconne. Jamais je ne serai un Ryan Gosling ou un Bradley Cooper et encore moins un Christian Grey ! Ouais, non, horreur, enlevez le dernier !

Manon me fait me sentir bien, je me répète et je n'aime toujours pas les grandes déclarations... Quoi qu'à l'époque, celle dans ma bagnole était assez exceptionnelle. Déclarer sa flamme dans une soirée étudiante n'avait pas été top... Ceci dit, nous avons passé une agréable nuit... Fin de la parenthèse...

J'aime ma rebelle, sa franchise, son humour, son intelligence et sa persévérance. Elle est têtue, n'est-ce pas ? Elle est faite pour moi, je n'ai plus de doute. Je m'en suis aperçu tout à l'heure en lui faisant l'amour. Dans sa façon de me dire qu'elle est à moi. Cette nana je l'ai dans la peau depuis cinq ans et lorsque je baisais les autres, parfois je m'imaginai être avec elle. Je sais, ma perversion me tuera un jour !

Je sors de mon état léthargique et m'approche de Maya en lui tendant les bras.

— Coucou ma princesse. (Maya me sourit et me saute au cou.) T'es toute belle avec ta robe et tes boucles, je lui dis en l'embrassant et en la faisant tourner.

Maya est magnifique dans sa longue robe ivoire. De jolies petites fleurs blanches sont accrochées sur sa longue crinière brune, bouclée. Avec ses yeux marron, Maya me scrute malicieusement.

— Merci tonton. Elle est où ta fiancée ?

— Ah. Je ne sais pas. On devait rester ensemble. (Je pivote légèrement et cherche Manon.) Elle était avec moi, derrière et...

Où se cache Manon ?

— Je suis trop impatiente que tonton Alexis se marie. Toi aussi tu vas te marier ? Je pourrai être demoiselle d'honneur.

— Maya, tu sais, le mariage, ce n'est pas mon truc et... (Maya me fixe

sans broncher. « *Adrien, tu fous quoi, arrête de déballer ta vie à une gamine de huit ans et va droit au but.* » Si je me marie un jour, promis, je penserai à toi.

— Pourquoi tu ne veux pas ?

Les yeux de Maya sont grands ouverts, cette petite tête brune qui est très futée attend de réelles explications.

— Parce qu'il a toute la vie pour ça, balance aussitôt ma mère.

Je me tourne et croise le regard de ma mère (Christelle), elle avance avec grâce et élégance, sans le moindre sourire. Elle porte un joli tailleur rose bonbon, à mon avis un « *Prada* ». Elle a dû l'acheter en ville dans l'une de ces boutiques prisées par tous ces « *aristos de la Côte* ».

Ma génitrice est une belle méditerranéenne (brune, aux longs cheveux, les yeux marron, d'un mètre soixante-quinze) qui a de belles formes. À vrai dire, je n'avais jamais fait le rapprochement, Manon lui ressemble beaucoup physiquement, à la différence que ma mère est toujours aussi hautaine et froide. Je ne sais plus si je vous l'ai dit, mais lorsqu'elle avait vingt ans, un peu avant qu'elle ne rencontre mon père, ma vieille avait gagné l'élection de Miss Côte-d'Azur. Ce n'est pas très glorieux comme titre. Cependant, c'est grâce à ça, que mes parents ont pu monter leur cabinet d'expertise comptable à Nice et qui leur rapporte un paquet d'oseille depuis. Les célébrités et autres blindés de tunes leur ont fait confiance et c'est de cette manière qu'ils ont développé leur business pour avoir une clientèle de renom.

— Maman. Tu sais où est Manon ? je lui demande tout en posant mes lèvres sur sa joue.

— Avec ta sœur à l'étage. Elles sont avec Océane.

— Ah ouais ?

Manon avec Barbara et Océane ! Tout un programme !

— Comment tu vas ? (Elle m'examine à la loupe.) Ta soutenance s'est bien passée ?

— Ouais. (Irrité, je passe ma main sur ma nuque.) J'aurai une bonne note. Le jury a apprécié. Ils m'ont félicité. (Je souris en coin.) Mon audit financier a déchiré !

— Alors tant mieux ! Je suis rassurée. (Elle inspire.) Tu ne peux pas

savoir.

Ma mère me scrute, Maya est retournée voir son dessin animé. Je ne me sens pas à l'aise. Je sais qu'elle veut me parler de Manon, sauf que ses questions indiscretes vont me gonfler très vite.

— Sinon avec cette fille, c'est sérieux ?

Dans le mille !

— Cette fille comme tu dis, c'est Manon au cas où t'aurais oublié et ouais, je soupire. C'est sérieux. Elle part avec moi.

— Tu sais, je n'ai pas eu le courage d'en parler à ton père. S'il l'apprend il risque de...

— Pas la peine que t'en dise plus, je l'interromps. S'il n'est pas content, il peut aller se faire voir lui et son...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase, mon père Paolo vient nous rejoindre. Mon vieux se déplace avec condescendance et arrogance. Il m'intimide, j'avoue, sauf que j'ai pris du recul, du moins j'essaie, j'ai réussi, là où il pensait que je n'y arriverais pas.

— Qui peut aller se faire voir ? nous interroge-t-il de sa voix grave.

— Personne, répond aussitôt ma mère pour ne pas faire de polémiques.

Il s'approche de moi, nous nous jaugeons, sa taille n'est plus un handicap pour moi, nous sommes à la même hauteur. Il me fait la bise, toujours en silence. Il porte un élégant costume gris clair. Comment avez-vous deviné ? Je sais, il est pathétique ! Il ne jure que par « *Valentino* ».

— T'as eu des retours pour ton mémoire. Tu penses que t'as réussi ?

— Oui, il a eu les honneurs du jury, envoie ma mère avec le sourire.

— Papa, je voulais te dire que pour Gênes, il y avait quelques petits changements...

Je regarde ma mère, qui me fait les gros yeux.

— On peut en parler demain, après le mariage ? réplique immédiatement ma mère.

— Maman non, ça ne peut pas attendre, il faut qu'il sache que je n'irai pas habiter chez nonno. (*Grand-père.*)

— C'est nouveau ? Et tu comptes t'installer où ? me questionne-t-il avec un air suffisant.

Au moment où j'ouvre la bouche, Alexis entre en trombe dans la maison en m'aboyant :

— Enfin ! T'es là ! Mon costume il est où ?

Il faut calmer la petite chose, il va nous faire un infarctus !

— Zen, frère. Dans la voiture. Je viens d'arriver.

— Je t'accompagne, me dit-il en sautillant.

— Je monte mon sac avant, si ça ne t'ennuie pas.

Je lui souris de mon large sourire, il croise les bras mécontent. Je m'éloigne un peu.

— Attends, tu nous disais que tu ne voulais plus aller chez ton grand-père, pourquoi ? renchérit mon père.

— Maman a raison, on en parlera plus tard. Faut que je me prépare et Alex aussi.

Sur ces mots, je laisse ce petit monde, au rez-de-chaussée et prends la direction de l'étage... La fuite, je sais, mon plus gros problème...

En entrant dans cette immense maison, mon cœur rate un battement. L'angoisse me saisit à la gorge aussi rapidement que j'y introduis un pied. Je n'aime pas cet endroit qui évoque pour moi tant de mauvais souvenirs. Pourtant, ce mas provençal est très beau avec sa surface, ses tas de pièces, chambres, salles d'eau, salons et bureaux privés. C'est une maison splendide, il n'y a pas à dire, qui manque tout de même de vie. Les maisons « *phénix* » vous connaissez ? Ici, c'est un peu pareil. Tout est à sa place et très bien rangé. Les bibelots et miroirs brillent, pas de poussière, rien n'est laissé au hasard. Si bien que vous avez peur de toucher et de casser un objet, tellement vous ne vous sentez pas à l'aise. Exact, je ne me sens pas à ma place. Peut-être parce que chez moi les murs et les pièces ont une vie. Dans cette maison, on expose les tableaux datant de la renaissance italienne, les meubles anciens et contemporains comme s'ils avaient une fonction bien précise.

Ma respiration se bloque à chaque pas que je fais. Je ne devrais pas me mettre dans cet état alors que je suis enceinte mais je ne peux m'empêcher de repenser à Paolo et Christelle. Je tremble rien qu'à l'idée de les croiser. Ces personnes sont désagréables et vous rabaissent à la moindre occasion en vous piquant méchamment. Les images de ce fameux Noël me reviennent en boucle depuis que je suis arrivée. « *Manon, sois forte et n'y pense pas. Adrien aussi est terrifié d'être là. Oublie-les, tu ne les reverras plus de sitôt. Sauf que - vilaine conscience- je suis enceinte, tu vois et quoi qu'il arrive, je serai contrainte de les côtoyer.* »

Je suis Adrien mais Barbara m'empoigne et me prend à part. Elle m'amène dans un coin à l'abri près des escaliers. Étonnée, je la dévisage.

— Ma mère vient de me dire que tu suivais mon frère à Gênes, me chuchote-t-elle en tournant la tête plusieurs fois pour vérifier que personne ne nous observe.

— Oui. (Je hoche la tête.) Je l'accompagne.

— Oh ! Comme je suis trop « *happy*¹⁶ » pour vous, me lance-t-elle en sautillant tout me prenant dans ses bras.

— Merci.

Son attitude ne me surprend pas. Ce regain de familiarité ne m'avait pas manqué. Elle est gentille, elle a le cœur sur la main, ça se sent, pourtant, je n'aime pas quand les gens que je ne connais pas bien me prennent dans leur bras affectueusement. Je suis réservée. *« Après tout, elle est sympa, elle redevient ta belle-sœur, alors laisse-la faire, si ça lui fait plaisir. »*

— Tu montes à l'étage, avec moi, j'ai coiffé Océane, maintenant je dois la maquiller.

— Tu maquilles ?

— Ouais, depuis quelques temps. J'ai fait une formation, j'ai racheté un plus grand local. Je coiffe toujours à quatre-vingts pour cent et les vingt autres, je maquille pour des réceptions ou des mariages. Je ne suis pas seule au salon, j'ai deux salariées avec moi.

— Bravo ! je réponds, contente pour Barbara. C'est chouette. Je ne savais pas. Adrien ne m'a rien dit, je lui précise en montant les escaliers avec elle.

— Tu sais comment il est ? (Elle hausse les épaules.) Ce n'est pas un grand bavard.

— C'est certain, je soupire. Il faut lui tirer les vers du nez. C'est un mec secret.

— Il ne te le dira peut-être pas car il est beaucoup trop fier pour ça, mais il t'a toujours aimée. Quand t'es partie à Pérouse, c'est à ce moment-là que vous n'étiez plus ensemble, c'est bien ça ?

— Oui. (J'acquiesce.) C'est à cette période.

— Il l'a très mal vécu. Avec Alex, on se demandait s'il allait surmonter sa peine. Il buvait, il sortait, il couchait avec...

— Je sais Barbara, je fais en la stoppant. Et je n'aime pas reparler de ce passé douloureux. C'est ma faute, je l'ai laissé sans nouvelle, je n'arrivais pas à bosser les cours, je pensais que ne plus l'appeler pourrait m'éviter de souffrir, sauf que j'ai souffert bien plus sans lui. Je m'en veux, je n'aurais pas dû le laisser, seulement... S'il n'y avait eu que ça, notre relation aurait été différente à l'époque, je pense.

« Merde Manon, que ne comprends-tu pas dans le mot commérage ? »

Potin, médisances, ragots, calomnie !

— Ne me dis pas qu’il t’a trompée ! hurle-t-elle en fronçant les sourcils.

— Non. (Je secoue la tête.) C’est plus compliqué, rien à voir.

— Qu’est-ce qui peut être plus compliqué qu’une tromperie ?

Je reste sans voix ! Manon : 0, Barbara : 1.

— Tu peux m’en parler, ma chérie, ajoute-t-elle. Je n’irai pas le crier sur tous les toits.

Possible, mais, il vaut mieux que je reste sur mes gardes. « *Tu n’as pas l’air de garder ta langue dans ta poche.* »

— Barbara, je...

Soudain, nous nous retrouvons devant la porte d’une chambre, à l’étage. Océane l’ouvre et m’enlace en me serrant très fort. J’étouffe ! Waouh ! Elle fout quoi ? Le stress ?

— Manon ! Tu m’as manqué, chantonne-t-elle en pleurnichant. Je suis heureuse de partager ce moment spécial avec vous les filles !

Océane essuie ses larmes. La vache ! Elle a fumé de l’herbe ? On dirait qu’elle plane à trois mille. Elle n’est pas du genre à vous prendre dans ses bras et à vous faire des déclarations affectueuses. Je prends tout de même mes distances, j’entre dans la pièce et la détaille pendant quelques instants.

Le « *syndrome Océane* » me prend aux tripes. Je verse ma larme. Elle est magnifique. Non époustouflante. Non merveilleuse. Qu’est-ce que j’aimerais être à sa place. Sa robe bustier ivoire avec son corset à l’arrière est... Pas de mots. La dentelle donne de l’allure à son bustier. Il est travaillé avec précision. Des petits strass sont parsemés ici et là sur toute sa robe. Elle est volumineuse, tellement volumineuse avec tout ce tulle. Le volume généralement ne me plaît pas, toutefois je dois admettre qu’elle est splendide. Océane ressemble à une princesse tout droit sortie d’un film de chez Disney. Sa coiffure est juste incroyable. Barbara a fait du bon boulot. Elle a un joli chignon avec quelques tresses. Des mèches ondulées retombent sur son visage rayonnant. Des petites fleurs et encore des strass par ci, par là. Si Alexis ne retombe pas amoureux, on ne pourra plus rien pour lui.

— T’es une DÉ-E-SSE ! T’es trop belle ! je dis en haussant le ton. Alexis

va tomber par terre en te voyant.

— Manon, s'il te plaît. (Elle bouge furieusement ses mains.) Ne me fais plus pleurer. Je ne sais pas ce qui m'arrive. C'est peut-être les hormones qui me travaillent, moi aussi ?

— Quoi ? De quoi tu parles ? Qui a les hormones sens dessus dessous ? demande Barbara, stupéfaite.

— Moi, répond Océane, enjouée. Je suis EN-CEIN-TE ! aboie-t-elle. J'ai fait le test en arrivant. Ça fait trois jours que j'aurais dû avoir les règles. Je prends la pilule en plus.

— Non !

Barbara, la scrute en écarquillant les yeux.

— Je n'ai encore rien dit à Alex. Tu le connais, il va paniquer pour rien. Il doit se concentrer uniquement sur le mariage. Lundi, j'irai faire un test à l'hôpital, pour vérifier. S'il vous plaît... (Océane nous regarde chacune à notre tour.) Je compte sur vous pour garder le secret. Il ne doit rien savoir, nous dit-elle, suppliante.

— Bien sûr. C'est trop génial ! crie Barbara, déchaînée. (Elle bouge dans tous les sens. La nausée me fait roter. Je pose ma main devant la bouche et souris gênée. Il ne manque plus que ça !) Je suis trop contente pour vous. Un petit bébé dans la famille.

Barbara prend Océane dans ses bras.

— C'est une sacrée nouvelle. Félicitations. Je suis contente pour vous, je dis à Océane en lui prenant la main.

On a frôlé la catastrophe. Cependant, Océane me regarde avec ses grands yeux malicieux. J'essaie de lui faire passer le message : « *Chut ! Non, trop tôt !* » Mais comme elle plane à dix mille dans cette excitation ambiante, elle me murmure :

— Dis-lui, elle sera ravie de l'apprendre. Elle n'ira pas en parler à sa mère, si c'est de ça que t'as peur.

— Pourquoi tant de messes basses ? nous envoie Barbara, intriguée.

— Parce que Manon est EN-CEIN-TE de trois semaines ! s'enflamme Océane.

Nom de Dieu ! Je baisse la tête en rougissant. La cata, c'est la cata ! D'un autre côté, ce mariage s'annonce sous de bons auspices, non ? Dans moins d'une heure, je reverrai mon ex-meilleure amie en compagnie de son taré de petit copain. Je croiserai également, l'ex-meilleur ami de mon petit-ami, qui m'a embrassée en boîte de nuit... Ce mariage me plaît de plus en plus, je dois dire. Oh, oui, pour le bouquet final, nous avons Jonathan et ses discussions philosophiques, un papi italien, aristo acariâtre et des parents castrateurs ! Qui dit mieux ! Barbara, vous avez raison... L'éclate totale, ce mariage !

Barbara, qui vient de prendre la nouvelle avec le sourire, s'affale sur le petit fauteuil en cuir noir, près de la porte d'entrée et nous balance épuisée :

— Vous avez décidé de m'achever toutes les deux ! Putain, ce n'est pas vrai, c'est une blague, c'est ça ? (Océane secoue la tête.) Vous êtes réellement enceintes ?

— Ai-je l'air de plaisanter ! vocifère Océane.

— Non. Ce n'est pas vraiment... Merde, alors ! Je n'y crois pas. Tu ne prends pas la pilule ? Je pensais que tu voulais finir ton internat ?

— OUI ! (Océane fronce les sourcils.) Je te l'ai dit. J'ai pris ma plaquette tous les jours, à heure fixe, comme il faut depuis que j'ai rencontré ton frère. Tu l'as souligné, je n'ai pas fini mon internat. Tu me prends pour qui ? Je ne ferai jamais un bébé dans le dos de ton frère.

Océane foudroie Barbara du regard. Je me fais toute petite et plus j'y pense et plus je me dis que j'ai voulu piéger Adrien avec un bébé. « *Je ne sais pas vilaine conscience, je me dis que c'est possible, l'ai-je fait exprès ?* »

— Et toi Manon ? C'est quoi ton excuse ? (Barbara se tourne vers moi. À l'aide ! Une autre nausée me fait hoqueter, je suis morte.) En plus, elle se fiche de nous en rotant !

Elles éclatent de rire.

— J'ai des nausées, je n'y peux rien.

Agacée, je sens mon corps se tendre. Je ne sais plus où me mettre. Si, dans un trou et j'aimerais y rester jusqu'à la fin de la cérémonie. Pour stopper la discussion avant que je ne sois encore plus mal à l'aise que je ne le suis déjà, je leur lance :

— Je vais retrouver Adrien, je dois m'habiller.

— J'espère ne pas t'avoir vexée ?

— Non. Je t'assure Barbara. Je suis crevée, c'est tout. La route, la fatigue et les hauts le cœur...

Elle sourit. Je suis près de la porte et sur le point de sortir, subitement, Christelle entre sans frapper. Parfait ! Elle s'approche de moi, imperturbable et glaciale. Elle ne m'aime toujours pas, ça, ça n'a pas changé. Elle me dévisage de la tête aux pieds avec cet air supérieur. « *Non mais pour qui tu te prends ? Il m'en faut plus pour que des « Meryl Streep¹⁷ » dans ton genre m'intimident* ». Je la regarde et prends un malin plaisir à la dévisager de haut en bas. Je sais, je ne devrais pas jouer à ce jeu, hélas, je suis humaine ! Christelle me tend sa joue pour me faire la bise.

— Tu te rappelles de moi. Je suis Christelle, la mère d'Adrien, me dit-elle, froidement.

— Oui. Bonjour Madame, je réponds avec un petit sourire.

— Adrien est en bas, je suppose ?

— Avec Maya, répond Barbara.

— Bon. (Elle nous observe.) Je ne vous dérange pas plus. Je vous laisse entre filles.

« *C'est ça, dégage vieille peau et ne reviens plus !* »

— À plus tard.

Christelle se tourne et claque violemment la porte derrière elle.

— Putain ! C'était quoi ça ? me demande Barbara en faisant les gros yeux tout en pointant son doigt vers la porte.

— Je n'en sais rien. Elle ne m'aime pas ta mère.

— Je sais. (Elle secoue la tête.) Je veux dire, non, je n'en sais rien. T'es gentille, jolie, intelligente et en cloque ! Non ! C'est une farce ? Ça ressemble à Adrien, il ne fait jamais rien dans l'ordre des choses. Il te fait un bébé alors que vous venez à peine de vous remettre ensemble et que vous venez de finir les études. Vous n'êtes ni mariés, ni installés. Mon frère est fou ! J'ai trouvé pire que moi ! Il t'aime, n'en doute jamais ! (Sa confession me touche.) Je n'en

reviens toujours pas...

Barbara se relève et s'avance vers Océane et moi.

— Mes chéries, je suis contente pour vous. Il va y avoir deux bébés dans quelques mois. Je vais être tatée ! Quel beau cadeau, nous dit-elle en nous embrassant.

C'est dans cette ambiance survoltée, que l'on toque à la porte.

— Qui est-ce ? demande Océane à fleur de peau.

— Adrien. Manon est là ? Je peux entrer ?

— Oui je suis ici. Entre.

Adrien ouvre la porte et se dirige vers moi.

— Bébé, me murmure-t-il en scrutant sa sœur et Océane. Tu viens, on va poser les sacs. (Il farfouille dans son sac de sport et tend à Océane un petit objet carré.) Tiens, les alliances.

Elle les attrape avec le sourire. Barbara nous regarde et pose ses mains sur sa bouche pour éviter de rire. Adrien la fixe, un instant.

— Pourquoi tu me regardes ? Il y a un truc qui cloche ?

— Tu vas être PA-PA ! beugle-t-elle en venant vers lui.

Elle embrasse Adrien plusieurs fois sur la joue comme une dingue.

— Manon ! (Son regard noir en dit long.) C'est quoi tout ça ? T'avais dit pas maintenant.

— Ce n'est pas elle la fautive, mais Océane. Elle ne sait pas garder un secret. Ce sont ses hormones qui lui jouent des tours.

— Bordel, les filles ! C'est quoi ce délire ?

— Tu vas être tonton, lâche Barbara, euphorique.

— Barbara ! (Océane pose furax, les mains sur ses hanches.) C'était censé rester entre nous.

Océane boude.

— Hé, la cafteuse. (Barbara se tourne pour fixer Océane.) C'est toi qui as balancé la grossesse de Manon. Oh mon frère, dit-elle en se tournant vers

Adrien. T'as fait fort pour le coup. Je suis contente. La famille va s'agrandir. Papa et Maman vont péter une durite avec toutes vos manigances, pouffe-t-elle.

On frappe une nouvelle fois à la porte. Décidemment !

— Oui ! C'est pour quoi ? explose Océane.

— C'est moi, chérie. Adrien est avec toi ? questionne Alexis.

— Ouais.

— Putain, bouge ton cul ! On va être à la bourre, Madame la pipelette.

— J'arrive ! Dégage de là ! Ça porte malheur de voir la future mariée.

— Je t'attends dans ta chambre.

— Ouais. Océane, je dois te laisser, rajoute Adrien. Les félicitations sont de rigueur. Je suis sincèrement heureux pour mon frère, mais ça me fait chier de le savoir alors qu'il ne le sait pas. Dis-lui, envoie-lui un texto, fais quelque chose et en même temps enferme-toi à clé. Il risque de débouler comme un fou.

— Barbara, je ne te remercie pas. (Océane lui tire la langue.) Par ta faute, ton frère va encore plus stresser.

— Ou peut-être pas ? Il ne faut plus que t'y penses, je précise pour la reconforter.

— Je vais essayer.

Barbara s'approche d'Océane avec son matériel.

— Occupons-nous de ton maquillage, ma jolie.

Adrien m'attire à lui et me susurre :

— Je n'ai pas eu le temps de dire à mon père pour « *tu sais* ». Je le ferai au plus tard demain matin.

— Ne t'en fais pas. (J'inspire.) Tu me montres ma chambre que je puisse me préparer ?

— Oui. Viens.

Nous nous éloignons des filles.

— Je suis désolé pour ce qu'a fait Océane. J'espère que Barbara tiendra sa

langue.

— Hein Barbara ? dit Adrien dans un haussement de voix. (Il la regarde par-dessus mon épaule.) Tu vas tenir ta langue, n'est-ce pas ? ajoute-t-il sur un ton ferme.

— Évidemment. Vous me prenez pour qui ? Une poissonnière ?

— Non, absolument pas, réplique Adrien avec un sourire en coin.

Nous sortons de la pièce. Une autre nausée me prend la gorge. Elle m'affaiblit un laps de temps.

Ma respiration s'intensifie à chaque pas que je fais en direction d'une chambre vide. La pression me gagne un peu plus. Elle s'était installée tout doucement, depuis ce matin, mais en elle devient vraiment plus intense. « *Adrien, inspire, expire, inspire, expire !* » Bordel, ouais, mais comment arriver à me concentrer sur le mariage de mon frère alors que je bous. La presse, les photos, la réception, la grossesse de Manon, mes parents, Maxime, Alexandre, Lucie, Jonathan, Barbara... Il faut vraiment qu'elle la boucle, je ne suis pas croyant, ceci dit, je vais implorer Dieu, pour que ma sœur ne l'ouvre pas. Ouais, prier aussi pour moi, mieux vaut être plusieurs.

« *Adrien respire !* » Putain ! J'en ai ma claque de respirer. Je vais me mettre à la musicothérapie. Je vais me poser sur le lit, ouvrir ma fenêtre et laisser le rossignol apaiser mes tensions... « *Adrien, tu n'es qu'un idiot. Ouais, je vais défoncer ma porte, c'est mieux je trouve.* »

Je vois votre rictus moqueur. Je vous assure, je suis capable de le faire. Plus jeune, j'ai fait une fugue, rappelez-vous. Après une énième dispute avec Manon, je lui avais raconté, ma fuite à Lyon. J'étais seul et perdu. Je recherchais une fille que j'avais croisée en colonie. Un SDF avait tenté de me voler mon sac en m'intimidant avec un couteau. Je ne m'étais pas démonté et l'avais affronté. C'était dangereux et stupide, j'aurais pu y laisser ma peau. Avec le recul, j'en ai conscience. Mais quand on a quatorze ans, on ne pense pas la même chose. La vie était un enfer à la maison avec toutes ces disputes et ces humiliations à répétition. Je ne cherche pas à vous mettre la larme à l'œil. J'ai compris avec le temps que mon comportement venait en partie de mon éducation. Seulement, j'ai le sang chaud, je suis comme ça. Si on touche ce qui est à moi, je vois rouge et n'ai pas peur d'en venir aux mains. Ce n'est pas une solution mais la seule qui me convient.

Nous entrons dans la pièce.

— Tu peux t'installer ici. Il n'y a jamais personne, je confie à Manon.

J'ai oublié de vous dire. Dans cette baraque, il y a des tas de chambres. Je n'ai jamais compris pourquoi mes vieux en avaient fait construire autant. Ils

n'invitent et ne reçoivent quasiment personne. Je ne sais pas pourquoi je vous en parle, car je m'en bats le cul, que ce soit, leur petite vie, leurs ronds, leur... Non, pas de SPIN FI...

Je pose le sac de Manon sur un grand lit en bois massif.

— Je vais déposer mon sac dans ma chambre. Je reviens avec ta robe.

— Merci, me dit-elle en se rapprochant pour m'embrasser.

Puis, son baiser, se fait plus profond, Manon veut ma langue, je la lui donne sans problème, je suis comme ça, généreux à souhait ! Mais, elle m'envoie un signal, lorsque sa main glisse vers mon paquet qui se dresse automatiquement. Ses longs doigts chauds me branlent fermement. Ma bite s'allonge à chacun de ses mouvements.

— Bébé. Je n'ai pas le temps pour ça. Alex m'attend, je lui rappelle en m'écartant légèrement.

— T'es stressé. C'était juste pour te détendre, me répond-elle en avançant d'un pas.

Manon m'agrippe par les cheveux, elle effleure avec sa bouche mon cou et joue avec sa langue en faisant de petits cercles. Je sursaute, et me contrôle.

— Ma puce, ce n'est pas que je ne veux pas, mais ma bite ne va plus redescendre.

— Ah ! Tu n'es pas drôle ! Quand t'es trop sérieux, t'es ennuyeux !

— Putain ! Tu sais ce que je vais faire ?

Je l'empoigne et la plaque à moi.

— Tu ne feras rien, t'es coincé comme type.

— Moi coincé ? ! (Je la relâche en écarquillant les yeux. Je ris à gorge déployée.) Je te signale au passage que c'est moi qui t'ai initiée au sexe, ma petite.

— Le sexe à papa, tu veux dire, me balance-t-elle dans un haussement d'épaules.

— Je vais te dire comment ça va se passer. Primo, tu vas t'habiller, tu seras bandante, les invités vont te reluquer. Jonathan ne va pas arrêter de baver devant tes gros nichons. Mais, le pauvre c'est tout ce qu'il pourra espérer.

Ensuite, je serai au bras de la fille la plus canon de la soirée, enfin la deuxième car aujourd'hui c'est le jour d'Océane. Et deuxio, quand la soirée aura bien commencé, je vais...

— Quoi ? m'interrompt-elle, curieuse.

— T'as deux options, soit je te baise dans les toilettes de la salle de réception, soit sur la plage privée qui est attenante à la salle. À toi de voir ?

Manon se penche et rit.

— Adrien, t'es le mec, le plus sûr de toi, le plus arrogant et le plus grande gueule que je connaisse ! Tu n'es qu'une bouche !

— Tu veux voir ce que ma bouche peut te procurer ?

— Oh oui ! S'il te plaît ! me lance-t-elle avec une voix sexy.

Ses yeux frétilent, Manon me dévisage comme si j'étais une friandise. Elle fait un pas en avant et palpe ma queue à travers mon short en jean. Je dois l'arrêter, je peux attendre, ouais, je peux y arriver, je ne suis plus un ado, je... Je respire par le ventre et lui crache avec le sourire :

— Chi aspettare puote, viene a ciò che vuole ! (*Tout vient à point à qui sait attendre.*)

Bouche bée, Manon retire sa main de mon entrejambe et me regarde sans broncher. Je sais, je m'étonne encore tous les jours. Je recule triomphant, je roule des épaules. Ce n'est que mérité !

— Spinola ! me hurle-t-elle. (Je me tourne avec un sourire niais.) Je vais te dire, moi, comment ça va se passer... Pendant que tout le monde nous cherchera parce qu'on sera trop occupé à baiser sur la plage privée, les paparazzis pourront se rincer l'œil et prendre tous les clichés qu'ils voudront. Après tout, il y a pire sur notre compte. Une vidéo de quarante minutes.

— J'ai toujours su que t'étais une gonzesse marrante. Sur ce, j'me casse, sinon il y en a un qui va me trucider.

— Oui, c'est ça, tire-toi ! m'aboie-t-elle en colère.

Ses narines frémissent. Je ris à me fendre la poire. Manon est une putain de femelle revancharde, sauf, qu'elle sait très bien que je n'aime pas perdre.

Je sors de la chambre et rejoins la mienne qui est juste à côté. Alexis m'attend les bras croisés, le regard noir et... Je vais m'en prendre plein dans la tronche !

— Tu foutais quoi ? me gueule-t-il, hargneux. Ce n'est pas le moment de baiser !

— Va te faire mettre connard !

Je roule des yeux. Nous entrons. Crevé, j'examine mon refuge, qui n'a pas changé depuis la dernière fois que je suis venu. Je dépose mon sac sur le lit en bois. Mélissa, la femme d'entretien qui vient régulièrement faire le ménage, n'a pas touché à mes objets. Ouais, mes pierres, mes voitures de collection et mes médailles de judo, j'y tiens comme à la prune de mes yeux.

— J'ai dû repousser les avances de la plus chaudasse des femmes enceintes de toute l'histoire de l'humanité ! je rajoute en exagérant les choses.

— Puff ! Pose ton sac et dépêche-toi, j'ai besoin de mon costume. Je n'ai plus le temps de rigoler.

— Alors pas trop le trac ? nous demande Clémence en venant vers Alexis et moi.

— Salut, je lui dis en lui tendant ma joue.

— Ça roule ? demande Alexis sur les nerfs.

— Oui. Toi, t'as les chocottes, Alex, ricane Clémence.

— Pas du tout, tu ne vois pas comme je suis serein.

Ses mains tremblotent, son teint est pâle. Il va nous faire un malaise ! Je récupère sur la plage arrière de la bagnole, les deux housses noires et la robe de Manon.

— Et toi tu fais quoi ici ? demande Alexis à Clémence. T'es venue pour Manon ?

— Oui, mon amie a besoin de moi. Alors je suis là.

Je ferme ma caisse. Je dégouline sous cette chaleur. Clémence nous suit. Nous montons à l'étage, Alexis part dans sa chambre. Clémence me suit derrière. Nous arrivons jusqu'à la chambre où se trouve Manon. Je frappe.

— Tu peux entrer, me lance Manon.

— Ah Clém. T'es là. (Manon la rejoint, elles s'embrassent et se serrent très fort.) Je suis contente de te voir.

— Moi aussi bichette. Mais dis-moi... (Clémence examine avec attention Manon.) T'as perdu du poids ? Non ? Combien ?

— Deux kilos.

— Tes seins sont énormes !

— Oui, c'est une horreur. Regarde. (Manon lui montre ses ballons.) J'ai mal au dos. Je suis crevée. Je dors mal la nuit. J'ai des nausées. Là, j'en ai encore une autre.

— Ma pauvre chérie, je te plains. Au fait, t'as déjà pensé à des prénoms de fille ou de garçon ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que neuf mois ça passe super vite. Commence à réfléchir, bichette.

— Clém, tu sais en fait, avec ma maladie, je ne veux pas me faire de fausses illusions et...

— Ma puce, je les coupe. (Je pose la robe sur son lit.) Je vais m'habiller. Je vous laisse entre filles.

— Ouais, c'est ça. Tu n'es pas encore parti, me dit Manon en faisant l'indifférente.

Je m'avance plus près et l'attire à moi.

— Si tu n'es pas sage avec ton maître. (Je fixe ses yeux verts qui scintillent.) Il devra sévir et tu risques de ne pas en sortir indemne, je lui chuchote sûr de moi.

Manon retient son rire et me fixe sans baisser les yeux.

— Tu ne me fais pas peur. T'es un petit joueur.

— Crois-le !

Je laisse Manon et Clémence en tête-à-tête et pars me changer...

Après m’être douché à toute hâte, je suis retourné dans ma chambre pour m’habiller. Il est presque quinze heures dix sur mon réveil, je me dépêche de déballer quelques affaires. Je sors le costume de sa housse noire. J’ôte la serviette qui était nouée à ma taille et enfile un boxer. Je m’assieds sur le lit et passe la chemise blanche manche longue ainsi que des chaussettes noires. Je pivote légèrement la tête et tombe sur le petit paquet - qui est dans mon sac - que j’ai acheté à la bijouterie : « *Pellegrin et fils* ». Je souris en secouant la tête. J’espère que Manon va apprécier le geste et qu’elle ne me fera pas encore une scène, comme lorsque j’ai voulu lui payer sa robe, parce que sinon je serai obligé de passer aux choses sérieuses et elle risque de rester sur sa faim, si vous voyez ce que j’insinue...

J’attrape le pantalon bleu nuit, me relève et le mets. C’est la vendeuse, qui m’a convaincu de choisir cette couleur, pour faire ressortir mes yeux, selon elle. Je prends mes chaussures qui étaient dans mon sac puis les passe. Elles sont noires, un peu brillantes, pas trop pointues. Je ne supporte les chaussures trop sophistiquées, coincées du cul si vous préférez. Ce costume Hugo Boss est parfait. Il est ajusté comme il faut, j’ai choisi une coupe près du corps. Je peux me le permettre. Je suis mince, grand et musclé où il faut. Se lancer des fleurs de temps en temps ça ne fait pas de mal, croyez-moi et je suis bien placé pour le savoir. S’il y a bien une chose dont je suis fière, c’est de mon apparence de « *beau gosse sexy* », je crois vous l’avoir rabâché avec le temps. Sauf que j’ai grandi et évolué, je ne vous dirai plus « *Ouais, je suis beau et alors !* ». J’avais un sacré manque de confiance en moi... Cela ne veut pas dire que j’ai confiance, ceci dit, je change, Manon me change... Je m’améliore, j’essaie... Quoi que ma trique est toujours « *ÉNORMISSIME* » au réveil et pas que !

Je me penche pour attraper la cravate bleue et me place devant le miroir près de ma commode. Puis on frappe à la porte :

— C’est moi, Manon, je peux entrer.

— Ouais.

Manon entre et bordel de merde ! Je l’examine à travers la glace. Elle est... Exact, une bombe à retardement. Sa robe bustier rose pâle virevoltante, qui lui arrive à mi-cuisse moule à merveille ses nichons. On les devine et en même temps on en voit suffisamment pour avoir envie de les lécher. Avec sa fleur dans les cheveux, la rebelle fait sauvage et ses talons de quinze centimètres... Putain ! Vous le savez, je craque, enfin ma bite va être à l’étroit

si je la reluque encore.

Je m’imagine la prendre contre le meuble et la baiser jusqu’à ce qu’elle me demande de la prendre plus fort... Comment vais-je faire pour me concentrer sur le mariage de mon frère ? J’aurai tout le temps la tête tournée dans sa direction pour vérifier qu’un connard ne vienne pas la brancher. Manon me fixe désorientée et avance. On dirait bien que je lui plais. Cette cochonne doit nous voir en train de baiser sur une plage déserte. Évidemment, que je la cherche, son fantasme m’a mis en transe cette nuit. J’ai ma petite idée pour la suite des festivités...

Je me tourne, nous sommes tout près.

— Waouh ! (Manon me regarde avec désir. Elle réduit notre distance. Je sens son rythme cardiaque qui s’emballe.) T’es canon. (Elle caresse avec ses doigts ma repousse de barbe.) Attends, laisse-moi te mettre la cravate, me dit-elle en avalant avec difficulté sa salive.

Elle prend la cravate en main, je fixe le nœud. Je ne sais pas comment je pourrai attendre cinq à six heures de plus. Je bande déjà. Son odeur de fleurs, sa peau de miel... Je suis... Ouais, en manque !

— Toi aussi, t’es très belle, je réponds en plaquant sa poitrine contre mon torse.

— Adrien, tu bandes !

Elle sourit et rougit. « *T’es adorable beauté quand tu fais ça* ».

— On ne peut pas te mentir, je lui dis en parsemant des baisers le long de son cou.

Je descends jusqu’à sa clavicule.

Je sais qu’elle en meurt d’envie. Elle tremble à chacun de mes coups de langue. Pourtant, il faut nous maîtriser, pour cette fois. Nous n’avons plus le choix, dans cinq minutes nous devons sortir de la chambre. Je me redresse et mes yeux fixent un bracelet sur son poignet. Je le reconnais tout de suite. Je lui avais offert en première année pour Noël. Un joli cœur avec une gravure en italien.

— T’as gardé ce machin ? je lui demande, stupéfait.

Elle hoche la tête. Je suis sur le cul !

Cette fille, ne vous donne plus signe de vie pendant des années, vous pensez que vous ne la reverrez jamais plus et elle garde un bracelet qui a une signification importante pour nous que je me dis qu’il n’est pas nécessaire que je me retourne toutes les cinq minutes pour vérifier qu’un petit merdeux la drague, car je sais que cette nana est à moi. Putain ! Je viens de le réaliser à l’instant. Encore ému, je contourne mon lit, attrape le paquet blanc, de forme carré, qui était dans mon sac et reviens en lui tendant le bijou.

— Bébé, c’est pour toi.

— Mais qu’est-ce que... Adrien, Pourquoi ?

Ses yeux verts sont grands ouverts.

— C’est un bijou. Ouvre et tu verras bien.

— J’avais compris. Mais pourquoi ?

— Parce qu’il te faut une explication ?

— Oui, non. Peut-être !

— Ouvre ! Au lieu de parler pour rien dire, je déclare, exténué.

Manon ouvre le paquet.

— Oh ! crie-t-elle. (Elle pose la paume de sa main sur ses lèvres.) Mon Dieu, mais t’es fou. Elles coûtent une fortune ces boucles d’oreilles. Ce sont des diamants ?

— Ouais.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi ?

— Parce que je voulais que tu portes un bijou venant de moi. Je ne savais pas que t’avais gardé le bracelet, mais de toute façon, ça n’aurait rien changé. Je comptais t’offrir un bijou. Au début je voulais un autre bracelet puis le vendeur m’a montré ces boucles d’oreilles et j’ai choisi ça.

— Putain ! Je veux. Des pendants avec pleins de petits diamants. C’est trop pour moi. Je n’ai pas l’habitude.

— Ben, il faudra que tu t’y fasses.

— Heureusement qu’elles ne sont pas trop grosses.

— Je n’ai pas oublié, je sais que tu aimes les choses simples, je lui précise, en colère.

— Je n’ai rien dit. (Elle fronce les sourcils) Ah tu commences !

— Tu trouves toujours à redire, je réponds, exaspéré.

— Je ne voulais pas te vexer. Merci. (Elle pose ses lèvres sur ma joue). Elles me plaisent. Je te promets, c’est vrai. (Elle admire les boucles.) Je n’ai pas l’habitude qu’on m’offre des bijoux aussi chers. Ça me gêne. Je t’aime. Je n’ai pas besoin que tu me le prouves avec des cadeaux.

— Tu me prends pour un idiot ?

Manon m’embrasse sur les lèvres et me chuchote avec le sourire :

— J’essaierai de faire un effort. Merci, elles sont magnifiques. Je les mets.

Elle retire ses boucles d’oreilles fantaisies pour mettre les pendants et je dois dire que d’un seul coup toute son apparence change. Elle fait sophistiquée, femme.

Disons qu’elle peut désormais affronter plus sereinement le monde cruel et impitoyable de l’aristocratie et de la bourgeoisie Niçoise et Génoise. Car ce qu’ignore encore Manon, c’est qu’en m’accompagnant en Italie, elle devra assister à des tas de cérémonies, dîners, galas et j’en passe et des meilleures ; avec des tenues toujours plus glamour les unes que les autres. La connaissant et c’est ce qui m’a attiré chez elle : sa simplicité ; elle serait peut-être prête à ne plus me suivre.

Je l’observe encore qui s’extasie devant le miroir. Je passe ma Breitling¹⁸ noire et ma veste bleu-nuit. Nous descendons et atterrissons directement dans le salon. Mon grand-père Renato, qui était assis sur le canapé d’angle, se relève. Il vient vers nous.

21

Manon

Plus j'approche du salon, plus j'ai l'impression que ma tête va éclater. Adrien et moi, avançons côte-à-côte. Un homme âgé, les traits tirés, habillé d'un élégant costume noir, nous observe assis sur le canapé. Il se redresse. Ce vieil homme aux yeux d'un bleu magnétique, aux cheveux épais grisonnants, est grand et mince.

— Adrien, je lui susurre. Cet homme, c'est ?

— Mon grand-père, Renato, m'interrompt-il.

Ma respiration se bloque lorsque j'avale ma salive. Cet homme - qui doit avoir plus de soixante-dix ans, autant dire, assez vieux, pour vouloir profiter de son beau pactole en laissant les rênes de sa société à son petit fils - me glace le corps.

Adrien, Alexis comme Paolo ont hérité des yeux de Renato, il n'y a pas de doute. Debout se tient un homme énigmatique et perturbant. Je comprends maintenant, d'où Adrien tient son charisme. Les Spinola sont des êtres à la fois fascinants, intimidants et mystérieux. Plus j'avance vers Renato et plus mon poulx s'emballe. Dès que je suis face à Renato, il prend ma main et me fait la bise sur une joue tout en demandant à son petit-fils :

— È la tua fidanzata ? (*C'est ta fiancée ?*)

— Si, la sua innamorata, je réplique, aussitôt. (*Oui, sa petite amie.*)

Son grand-père me fixe, ébahi.

— È diventato raro che i francesi parlano la nostra lingua. Preferiscono imparare lo spagnolo.

(*C'est devenu rare que les français parlent notre langue. Ils préfèrent apprendre l'espagnol.*)

— È vero, je dis pour lui prouver que c'est le cas. Ma nel Sud della Francia si puo essere un vantaggio di conoscere la lingua, perchè moltissime imprese di Marsiglia lavorano con numerose aziende italiane.

(C'est vrai. Mais dans le Sud de la France, cela peut être avantageux de connaître la langue, parce beaucoup d'entreprises marseillaises travaillent avec de nombreuses sociétés italiennes.)

Je souris et regarde Adrien qui me contemple affectueusement.

— È meravigliosa, lâche-t-il à Renato. *(Elle est merveilleuse.)*

— Si. (Renato hoche la tête.) Che fortuna ! Spero che questa bella ragazza ti accompagnerà a Genova.

(Oui, Quelle chance ! J'espère que cette charmante fille, t'accompagnera à Gênes.)

Je rêve, c'est ça ? Que vient de dire Papi ? Que je suis belle et qu'il souhaite que j'accompagne son petit fils à Gênes. Je ne pensais pas que ce serait si facile avec lui. Je lui balance quelques phrases en italien et je l'ai à ma botte aussi simplement. Non ! Il y a forcément un piège quelque part. Adrien m'a fait tout un portrait pas très élogieux de son grand-père.

Renato, nous parle brièvement de Gênes quand tout à coup, Paolo fonce droit sur nous. Mince. Ce type n'a pas changé. Il est toujours aussi prétentieux et hautain. Il porte un beau costume. Avec ses cheveux grisonnants, ses yeux bleus, ainsi que sa silhouette longiligne, Paolo a une belle prestance, il est à l'aise dans son corps.

— Manon, c'est bien ça ? me demande-t-il en me faisant la bise.

— Heu... Oui, je réponds stressée, en baissant les yeux.

— Adrien, ta copine est... Différente, dit-il en s'adressant à son fils.

— Normal, soupire Adrien. Elle a quatre ans de plus, précise-t-il, agacé.

Paolo revient vers moi.

— La copine s'est lancée dans l'administration ?

Cet homme a une mémoire d'éléphant ! Je me souviens comme si c'était hier, les réflexions qu'il m'avait balancées en pleine gueule. Il n'avait pas hésité à me rabaisser en me rabâchant que faire des études en management et en droit public, c'était l'erreur de ma vie.

— Exact et j'en suis très heureuse, je rétorque, fière de moi.

Je vois à son rictus qu'il me prend de haut. Je m'en fiche. Je n'ai pas à lui

plaire.

— Et dans quel domaine t'es-tu spécialisée ?

— Le développement économique.

— Un domaine bouché où les postes sont rares et sous payés.

Ne sachant quoi lui répondre, je fixe Adrien qui sourcille, mais Renato vient à mon secours en lançant à son fils :

— Laisse cette charmante demoiselle tranquille. Adrien a l'air de beaucoup l'aimer. Tu savais qu'elle parle couramment notre langue ?

— Non. Adrien ne nous l'a pas dit ! indique-t-il à son père.

— Je ne te dis pas grand-chose à vrai dire, lâche sèchement Adrien.

Adrien masse sa nuque toutes les cinq minutes. Sans ma présence, il aurait déjà lancé des piques plus virulentes à son père, j'en suis convaincue. Paolo me dévisage.

— Tes parents sont italiens ?

— Ma mère est Sicilienne.

Aussitôt, il ricane.

— La Sicile ce n'est pas l'Italie, s'empresse-t-il à me préciser de façon méprisante.

« *Ah bon ! Alors qu'est-ce donc ? CONNARD ! Certes, une île tout comme la Sardaigne, appartenant au territoire italien. Pauvre demeuré !* » Je garde mon sang froid et continue :

— Mon père est d'origine Corse.

Paolo rit plus fort. « *Manon, ma pauvre fille, tu débloques ! Qu'est-ce qui t'a pris de discuter avec cet homme des cavernes !* »

— Ta copine est toujours aussi drôle. (Paolo me pointe de son doigt.) Dommage pour toi que tu partes à Gênes, dit-il à Adrien avec toujours autant de dédain.

« *Si tu savais... Tu ferais moins ton mariolle. Dans quinze jours, non seulement je serai à Gênes avec ton fils et j'irai enceinte car j'attends ton futur petit fils.* » Vous allez me prendre pour une folle, mais je suis certaine que

c'est un garçon. Je n'en ai pas parlé à Adrien, mais j'en suis plus que sûre, je mets ma main à couper, une sorte d'intuition.

— Papa, à ce propos, informe Adrien. Tu te rappelles que je t'ai dit que je n'irai pas...

— Tu n'as pas changé d'avis ? coupe aussitôt son père. C'est trop tard de toute manière. Tu pars demain soir, persiste-t-il.

— Je sais. J'ai envie de bosser à SPIN FI.

— Alors, c'est quoi le problème ?

Adrien n'a pas le temps de répondre, Alexis fait son entrée. Il arrive tout sourire. Il est canon. En fait, il l'a toujours été, puisque les deux frères se ressemblent trait pour trait, mais habillé dans son élégant costume marron brillant qui fait ressortir son teint halé et ses yeux bleus, Alexis fait viril, responsable et... Exact, j'envie tellement Océane. J'aimerais que ce soit Adrien qui soit à sa place et vêtu avec ce beau costume. Je suis d'accord, notre relation est récente. Nous sommes ensemble seulement depuis trois semaines. Pourtant, porter son enfant est bien plus engageant qu'un contrat et... Je m'emballe trop vite, ouais, j'éprouve un sentiment de jalousie, je ne voyais pas dans mon schéma familial un bébé avant le mariage, je suis trop conformiste et pourtant, au fond de moi, je le sais, jamais cet homme ne m'épousera...

Alexis vient vers nous, embrasse son grand-père. Paolo tapote fièrement l'épaule de son aîné.

— Il est beau mon fils, hein ? (Paolo sourit jusqu'aux dents.) Aussi beau que son père.

« Avec vingt-sept ans de moins alors, vieux schnock ! »

— Merci Papa, répond Alexis, embarrassé.

Alexis regarde Adrien, avec un petit sourire, mais Adrien, reste de marbre, sans aucune émotion. Le silence règne dans le salon un instant, toutefois, Adrien poursuit :

— Papa, tout à l'heure je t'ai dit que je n'habiterai pas chez Nonno. (*Grand-père.*)

— Oui et pourquoi ? interroge de plus en plus irrité Paolo.

— Parce que j'ai loué un appart dans le centre de la ville.

— Pourquoi payer un loyer alors que tu peux vivre dans l'une des plus belles demeures de tout Gênes.

— Parce que Manon et moi...

« *Oh mon Dieu ! Non Adrien tais-toi ! Ce n'est pas le moment* ». Mon cœur bat plus vite, je suis à cran, je ne survivrai pas à cette journée. Adrien le constate, il attrape ma main fermement et me regarde avec intensité. J'essaie à travers mon regard de lui faire passer le message : « *Non, s'il te plaît, j'ai eu ma dose pour aujourd'hui. Pas maintenant.* »

Je pense que quelqu'un là-haut m'a entendue. Christelle, Barbara, la petite Maya et son père Laurent nous rejoignent. Le beau-frère d'Adrien se met volontairement à l'écart. Cet homme grand, aux épaules larges, musclées, au visage triangulaire, aux cheveux châtain-foncés, aux yeux caramel me fait la bise et me lâche un petit : « *Salut !* » Laurent n'a pas changé, il n'est pas très bavard. Il fait quelques pas et rejoint Maya qui joue en retrait, avec sa poupée Barbie.

Tout ce beau monde discute. Rose et Lucie, les grands-parents d'Adrien arrivent peu après. Rose est une vieille dame, très coquette. Elle a relevé ses cheveux acajou en un joli chignon strict. Elle est superbe dans son ensemble tailleur-jupe, vert pastel. J'adore cette petite femme. Elle a toujours été gentille et généreuse dans sa façon d'être. Elle vient vers moi et pose affectueusement sa main sur mon épaule.

— Comment vas-tu, joli cœur ?

— Je vais bien merci et vous ?

— On fait aller, la vieillesse, et... (Elle inspire.) Je me demandais si je te reverrais un jour.

Mes joues s'empourprent, je baisse les yeux. Rose est si chaleureuse, à l'opposé de ses enfants. Christelle et l'oncle d'Adrien sont si froids et si fiers.

— Je suis contente que tu sois ici, avec nous, renchérit-elle. (Elle me sourit.) Vous formez un beau couple Adrien et toi. J'espère que cette fois-ci tu vas la garder, hein mon chéri ? (Elle assassine Adrien qui sourit, gêné.) Elle est gentille cette petite. (Elle se tourne et m'examine.) Tu m'as compris ! rajoute-t-elle sur un ton dictatorial.

— Mamie, je n'ai plus dix-neuf ans. J'ai changé.

— Je l’espère bien.

Rose nous regarde avec bienveillance et part retrouver Barbara. Lucien vient me saluer. Cet homme, grand, aux yeux verts, qui a une calvitie bien avancée, a toujours un sourire sympathique. Soudain, Christelle hausse le ton :

— Océane ne va pas tarder à sortir. Ses parents et son frère seront bientôt là.

Après une bonne dizaine de minutes, les parents d’Océane et son frère sont avec nous. Puis, nous attendons, patiemment qu’Océane sorte de la chambre. J’observe Adrien, qui n’est pas à son aise. Je ne peux pas m’empêcher de songer à cette famille de dingue. Je n’arrive pas à savoir pourquoi, mais leur comportement, leur geste sont étudiés... Christelle et Paolo ne se parlent que très peu, Renato est avec Alexis puis Rose et Lucien avec Barbara. Laurent quant à lui est tout seul dans son coin. Je secoue la tête en souriant. Adrien se tourne et me demande :

— Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi tu souris ?

— Rien. Je trouve le temps un peu long.

— Ouais, putain, ça commence à me gaver.

— Je pensais à toi, justement.

— Ah ouais et tu pensais à quoi ?

Adrien se rapproche et m’enlace par la taille.

— À tes relations avec ta famille.

— Manon, tu sais, ce n’est pas le genre de truc dont j’ai envie de parler et surtout pas ici...

— Ne stresse pas. Je sais. Mais tu ne trouves pas étrange que tes parents ignorent ton grand-père.

— Je te l’ai dit, nonno (*Grand-père.*) n’aime pas ma mère et mon père a pris le partie de sa femme.

— Oui, mais je ne sais pas.

— Bon... Et si on parlait du week-end.

— Quel week-end ? je lui demande en faisant la moue.

— J'ai prévu de...

Adrien s'interrompt et me relâche dès que la reine d'un jour descend les escaliers. Nous la suivons tous du regard. Océane a le sourire, son visage s'illumine dès qu'elle aperçoit Alexis qui s'avance et la prend dans ses bras. Ils sont si mignons tous les deux, amoureux et... Océane est magnifique dans sa robe. Elle salue ses parents et son frère et part rejoindre ses beaux parents. Lasse, Adrien soupire, déprimé.

— Adrien, je sais que ça ne te plaît pas, mais essaie de ne pas être trop bougon.

— J'en ai ma claque d'attendre sans rien faire, tu piges ! Les mariages pompeux ça me...

— Je sais, tu me l'as fait comprendre. « *J'en étais sûre chéri ! Encore une sorte d'intuition féminine.* » Au fait tu parlais du week-end, j'ajoute pour changer de discussion. T'as prévu un truc demain ?

— Je comptais te faire la surprise, mais puisque tu insistes. (Adrien m'attrape par les hanches, nos yeux se croisent et se fixent.) On ne reste pas ici ce soir, on part tous les deux après la réception.

Le pauvre petit débloque complètement, les mariages ça ne le réussit pas.

— C'est une blague ? Je pensais que tu devais parler à tes parents.

— On s'en fout, enfin, je leur parlerai, mais passer du temps avec toi, c'est plus important.

Je pouffe nerveusement. Paolo se tourne et me toise. Je détourne automatiquement mon regard du sien et regarde Adrien.

— C'est vrai ? Ce n'est pas une plaisanterie ?

Adrien secoue la tête avec le sourire.

— Je t'ai dit de prendre tes baskets dans ton sac. (J'acquiesce.) Parce qu'avant-hier, j'ai réservé une chambre d'hôtes à la Turbie, c'est entre Nice et Monaco. Dans l'arrière-pays niçois. C'est un joli village médiéval. Tout ce que t'aimes.

— WAHOU !

Au même moment, tout le monde se retourne pour me dévisager. Je souris franchement. Je fais cruche et je m'en fiche royalement, parce que tous les deux, nous partons pour notre premier week-end en amoureux.

— On ne va pas se voir de quinze jours. Tu croyais que j'allais te partager pendant toute la soirée et la moitié de la nuit avec toute ma famille.

— Ouais, mais et Gênes, tu vas le dire quand ? je le questionne à voix basse.

— Je ne sais pas, je vais essayer après la pièce montée.

Je ris faiblement en posant ma main sur ma bouche. Cet homme est incroyable.

— Quelqu'un est au courant pour l'escapade ?

— Seulement Alex. De toute façon, je n'en ai rien à faire. Je suis là. Je vais sourire pendant des heures pour leurs putains de photos. Si mes parents ne comprennent pas que j'ai envie de passer plus de temps avec ma femme, c'est qu'ils...

— Je ne suis pas ta femme, chéri ! je le coupe en croisant les bras.

— Pas sur le papier, mais on va vivre ensemble, alors techniquement oui.

Je lui fais mon plus beau sourire et ne rajoute rien. Adrien s'est donné beaucoup du mal, entre les boucles d'oreilles et le week-end. Je préfère ne penser à rien et surtout pas à la cérémonie, aux tordus et à la discussion qu'Adrien aura inévitablement avec ses parents.

Je roule en direction de la Mairie de Nice, je suis très anxieux mais je le cache pour Manon. Je me rends compte qu'elle stresse à l'idée de revoir Lucie, Alexandre et Maxime. Dans quelques minutes, je ne serai plus à ses côtés et ceci m'angoisse bien plus que d'être pris en photo par qui que ce soit. Manon est silencieuse, sa tête est tournée vers la vitre.

— Manon, ne t'inquiète pas. Ça ira. Même s'ils t'approchent, ignore-les.

— Hum, me dit-elle pensive en se tournant pour me fixer.

— T'as entendu ce que je t'ai dit ?

— Non, soupire-t-elle. J'étais dans mes pensées.

— Je sais. Écoute. Ne stresse pas. Ne les calcule pas, même s'ils viennent vers toi.

Je regarde la route et jette un œil vers elle.

— Ils ne savent pas que je suis là ?

— Je ne crois pas.

Je me gare peu après sur une place de parking non loin de la Mairie. J'arrête le contact, je défais ma ceinture, m'approche de la rebelle et pose ma main sur sa joue.

— S'il se passe le moindre truc, ils me le payeront. Je te jure. Ils ne s'en tireront pas aussi facilement cette fois-ci.

— Adrien arrête ! (Elle repousse ma main.) Tu m'énerves quand tu fais ça ! Je ne veux pas que...

— Je ne me battrais pas mais...

— Pense un peu au bébé.

— J'y pense ! Et s'il arrive quelque chose à mon fils, je les bute.

— Quoi ? (Manon me regarde, ahurie.) Tu viens de dire que...

— Heu... Oui, enfin à la chose, tu vois.

— Non, t'as dit. MON FILS ? Je n'ai pas rêvé.

— Ouais. (Je masse ma nuque, contrarié.) Tu vas me prendre pour un fou. Je suis certain qu'on aura un garçon.

Les yeux de Manon brillent et s'humidifient. Qu'ai-je dit pour qu'elle se mette à pleurer ? « *Adrien rattrape-toi, tu t'enfonces !* »

— Si c'est une fille, c'est très bien. J'aimerais bien avoir une fille avec toi. Mais on attendra encore quelques années, parce qu'élever un garçon, surtout un Spinola, ça ne va pas être du gâteau, crois-moi, quoique si notre fille te ressemble ça ne sera pas non plus facile tous les jours.

Puis, elle fond en larmes, elle pleure comme une madeleine. Ce sont ses hormones, j'espère, car je ne sais pas ce que j'ai bien pu lui dire pour qu'elle soit si bouleversée.

— Dis quelque chose. Ça va ?

Du bout de ses doigts, Manon essuie ses larmes. Elle renifle et cherche un mouchoir dans sa pochette noire.

— À cause de toi, mon maquillage a coulé. Merci. J'ai les yeux rouges, gonflés. De quoi je vais avoir l'air moi !

— T'es flippante, là. Pourquoi t'as chialé dans ce cas ?

— Parce que moi aussi, je crois que ce sera un garçon. Je ne sais pas une intuition. Et puis t'as dit toutes ces belles choses. Parfois je me demande si tu le fais exprès.

— Ah bon.

Je hausse les épaules.

— Fille ou garçon, peu importe. Je ne veux pas que tu t'énerves si un de ces cinglés vient me parler. D'accord ? (Elle me fusille du regard et s'approche pour m'attraper par le menton.) Sinon t'auras vraiment affaire à moi cette fois !

— Et tu me ferais quoi ? je la questionne en frôlant son nez avec le mien.

— Je n'en sais rien, il faut que j'y réfléchisse.

Manon sourit.

— Alors réfléchis bien. Ce week-end pourrait être ta seule chance.

Mes lèvres effleurent les siennes.

— Oh vraiment, alors je vais me creuser les méninges.

— Bébé, on doit y aller.

— Oui, je sais.

Manon inspire profondément, nous sortons de la voiture et avançons main dans la main. Beaucoup de monde sur le parvis de l'Hôtel de Ville attend les futurs mariés. Je reconnais quelques têtes, tout à coup, j'aperçois Jonathan mon cousin, ma tante Pascale, la fameuse « *bimbo blonde platine* », ainsi que mon oncle Henri, le frère de ma mère. Nous nous dirigeons vers eux.

— Adrien ! Tu es très beau, me lance Pascale en se dandinant.

— Merci tatie, je lui réponds en l'embrassant sur la joue.

« *Toi en revanche, toujours égale à toi-même.* » Elle porte une robe rouge, très courte, moulant exagérément ses nichons siliconés et ses fesses refaites. Depuis quatre ans, ma tante est passée plusieurs fois sur la table d'opération. Entre les liftings, les seins, le cul, la culotte de cheval, mon oncle a déboursé tout un paquet de pognon, pour une femme qui fait peut-être dix ans de moins, mais qui est si peu naturelle, que je me demande comment il fait pour en avoir envie. Beurk ! Oubliez ma dernière phrase.

Quant à mon oncle, c'est ma mère mais en homme, la cinquantaine, grand, mince, brun avec quelques cheveux grisonnants, des yeux marron, et très froid. Il porte un costume blanc cassé de luxe et ses lunettes carrés rouge qui lui donnent un air chic et prétentieux. Je ne sais pas d'où mon oncle et ma mère tirent leur caractère, car mes grands-parents sont chaleureux et aimants. Possible qu'ils aient été adoptés. Ce ne serait pas si louche, en fin de compte. C'est même l'idée la moins farfelue que j'ai eue depuis un paquet de temps.

Ils dévisagent Manon.

— Vous vous souvenez de Manon, je fais en la pointant de mon doigt.

— Bien sûr. Comment l'oublier, envoie Henri en nous embrassant tour à tour.

Jonathan mon cousin avance vers nous. Mon oncle et ma tante nous laissent pour saluer d'autres personnes.

— Salut beauté ! dit Jonathan en examinant Manon de la tête aux pieds.

Manon sourit en coin, il lui fait la bise et lui caresse délicatement l'épaule.

« Adrien, calme-toi ! Respire. C'est ça, RESPIRE... Il vaut mieux qu'elle soit avec cette petite tarlouze, plutôt qu'avec des connards de la pire espèce. »

Jonathan a eu vingt-huit ans. C'est un mec, grand, au visage carré, aux yeux noisette, aux cheveux châtain-clairs, courts sur le côté et long au-dessus. Il est toujours aussi baraqué. Il fait tellement de musculation que le jour où il arrête, tous ses muscles finiront en gras. Ouais, c'est certain, il n'est pas sportif plus que ça.

— T'es devenue une femme magnifique, ajoute ce connard. Je veux dire, t'étais magnifique mais vêtue avec cette robe... (Il fixe avec sa bouche baveuse la poitrine de ma déesse. Bordel, je serre les dents, je vais l'emplâtrer.) Tu fais femme. Tu vois, t'es...

— C'est bon on a pigé, Jonathan, je l'interromps. J'ai un service à te demander.

— Pourquoi je devrais te rendre service alors que tu ne m'en rends jamais.

Pour un idiot, il m'a cloué le bec, ce con.

— Ce n'est pas pour moi, mais pour Manon. (Je la regarde tendrement.) Elle peut rester avec toi pendant les cérémonies ? (Je me tourne et le regarde droit dans les yeux.) Elle ne connaît personne.

— Bien sûr, aucun souci.

— Super. C'est sympa.

— Je comprends, ça va être difficile de ne pas pouvoir la surveiller comme tu veux. Tu m'as pris pour qui ? (Ses yeux me tuent du regard.) Son garde du corps, peut-être ! crie-t-il.

— Putain ! Non ! je gueule.

— Ce n'est pas grave, Adrien. Ne t'en fais pas, répond Manon en posant doucement sa main sur mon avant bras.

— Ne le fais pas pour moi, je soutiens, mais pour elle. (Désespéré, j’essaie de lui faire passer le message.) Elle s’inquiète, elle ne veut pas se retrouver seule.

— Adrien. C’est bon là. Stop !

Manon fronce les sourcils.

— Bébé. (Je prends sa main.) Tu sais très bien pourquoi je le fais. Ce n’est pas pour toi, je lui chuchote.

— Tu le fais pour soulager ta jalousie malade.

— Non, je lui réponds faussement outré. Peut-être un peu. (J’observe mon cousin par-dessus l’épaule de Manon.) Je le fais avant tout pour le bébé, je lui murmure, pour ne pas que ce crétin puisse nous entendre.

— Vous êtes mignons tous les deux. Je vous envie. Bon. Je te faisais marcher. Bien sûr que je serai ravi de m’asseoir à côté d’une aussi jolie fille, nous confie-t-il. J’ai des tas de choses à te raconter. Ta cousine Julie est toujours célibataire ? demande-t-il à Manon en lui prenant le bras.

Ils se dirigent vers la Mairie.

— Ah tiens, Adrien... (Il se tourne et me regarde sans ciller.) Tu me dois un service. Arrange-moi un rendez-vous avec sa cousine.

Bordel de merde ! Ce type est un vrai vicelard.

— OK. J’y penserai.

— Ce n’est pas « *penser* » mais plutôt l’appeler et lui donner rendez-vous.

— Je sais comment moi, si elle est libre ?

Manon se retourne et me fait les gros yeux.

— Démerde-toi ! Je te rends service.

Manon sourit. Je sais ce qu’elle pense. Il m’a eu. Il a été plus malin que moi sur ce coup.

Jonathan s’est rappelé que je n’avais pas voulu de lui au réveillon du jour de l’an et par la même occasion, lui présenter la cousine de Manon qui est une sacrée pimbêche si vous vous souvenez. Le soir du réveillon de Noël, elle n’avait pas hésité à nous casser les couilles. Je l’avais aussitôt remise en place.

Cette blonde pulpeuse, à la longue crinière n'est qu'une allumeuse que je me serais tapé si je n'avais pas rencontré l'amour de ma vie ! Ceci reste entre nous, pas la peine d'en faire tout un fromage.

Mon géniteur en avait rajouté le jour de Noël en balançant à Jonathan que je ne rendais jamais service. Plus loyal que moi, tu meurs ! Non, sérieux, j'ai rendu si souvent des services à tellement de potes que je me dis qu'on m'a pris plus d'une fois pour un pigeon. Je l'ai compris par la suite, les potes ne sont pas la famille. Et on ne choisit pas sa famille et en ce qui concerne la mienne, elle est... Elle est... Je sais... Très bizarre... Elle est ce qu'elle est en fait et je ne pourrai jamais la changer, hélas.

Manon et Jonathan s'éloignent. Mes parents arrivent avec Alexis, puis juste derrière la berline noire des parents d'Océane se gare devant le trottoir. Je jette un bref coup d'œil pour voir si je croise les trois lascars, c'est à ce moment que j'aperçois Chantal, la mère de Maxime qui me rejoint et m'embrasse. Elle est suivie de son mari Bernard, du Biberon et de sa petite sœur Chloé qui a bien grandi. Elle a fêté ses dix-huit ans, il y a tout juste un mois. C'est une jolie brunette, aux yeux marron, de taille moyenne, aux cheveux mi-longs, raides. Elle fait adulte avec cette robe de style marin et ses hauts talons blancs.

Quant à Maxime, il a changé avec les années. Il a coupé ses gros cheveux. À l'époque, il avait des allures à la « *Justin Bieber, ouais le Biberon* ». Je l'emmerdais avec ce chanteur à pucelles. Ces types qui se croient super beaux gosses alors qu'ils sont de super tapettes. Vous les avez vus avec leur tatouage ? Sérieux, ils déconnent grave les mecs. Vous savez que je suis tatoué, mais ce n'est pas pour autant que je me ferai dessiner tout le corps. Tant qu'ils y sont, ils n'ont qu'à tatouer leur bite, ça serait cool, non ? Quoique des types se font bien des piercings sur leur queue. Putain ! Rien que de vous en parler, ça me répugne, et ça me fait mal à la bite.

Je m'écarte du sujet qui nous intéresse, Maxime. Ce type fait plus homme, plus viril, moins coincé du cul avec sa nouvelle coiffure et son costume. Et dire que nous avons été les meilleurs « *potos* ». Je le connais depuis que je marche. Mes parents avaient embauché les siens au tout début de la création de leur cabinet d'expertise. Nous avons partagé de bons moments, impossible de vous les résumer tous.

Un me vient à l'esprit. On avait dix ans, on avait emprunté la carabine de

son père et on s’amusait à tirer sur les carreaux du voisin. Manque de pot, un s’est brisé par ma faute. Ses vieux ont pourri Maxime et pourtant, il n’a pas dit que j’étais dans le coup, pour m’éviter la grosse engueulade. Ouais, c’était un pote, mon ami, il était franc, sincère et loyal et il a agi comme un enculé.

Et dire que ça faisait six mois que je ne l’avais plus vu. Je l’avais croisé dans les rues de Nice pour Noël. Nous avons changé de trottoir pour ne pas nous adresser la parole. Il était en compagnie d’une jolie brune, qui apparemment n’est pas avec lui. Même s’il fait moins coincé, il n’a pas changé, il donne toujours l’impression d’être « *le gentil garçon* ».

Bien sûr que non, je ne suis pas jaloux ! Vous plaisantez j’espère. Ce n’est pas parce qu’il voulait sortir avec Manon, que je l’envie. Jamais ma rebelle n’aurait pu se mettre avec un type comme lui. Il lui faut un homme, un vrai, pas cette espèce de chose toute frêle...

Ouais, je capitule, je suis un chouia jaloux du petit biberon. Pourtant, Manon est enceinte et m’a choisi moi à plusieurs reprises. Je donne l’impression d’être un gars sûr de lui, mais je doute en permanence et comme vous le savez, je foire tout sur tout.

J’ai essayé de me remettre en question après ma rupture avec Manon et plus je ressaisais ce que j’avais mal fait, plus ça m’embrouillait l’esprit. Cependant, j’ai conscience que mon mal-être est lié à mon père. Mon géniteur a toujours préféré Alexis à moi, pas besoin d’être devin pour s’en apercevoir. C’est un homme égoïste, qui avait néanmoins du temps libre pour s’intéresser aux matchs de foot de mon frère. Alors que vous savez qu’il n’assistait à aucune de mes compétitions de judo et ça me rendait hyper jaloux.

Bref, Maxime et moi, avons fait les quatre-cents coups et le revoir aujourd’hui, ça me met en rogne car il a tout gâché du moment où il a embrassé Manon en boîte. Tout comme Alexandre qui est arrivé un peu plus tard dans la bande, quand nous étions au Collège, il avait juré ne jamais se faire mener à la baguette par une nana... Voyez le résultat ! Lucie porte la culotte !

— Salut, me dit Maxime avec une voix plate.

— Salut, je réponds sans plus.

Je me recule à peine, voulant éviter la conversation, mais Lucie et Alexandre se pointent tout sourire et font la bise à Maxime. « *Adrien, reste zen,*

*putain ! Pense à Manon, à son petit cul serré et bien roulé, à ses gros seins, à sa bouche pulpeuse. Imagine que vous êtes dans un petit coin sympa, tu la prends par derrière et la s***** ».*

Vous avez bien lu, le super fantasme masculin. Si j'arrive à garder mon calme, je jure que je me mettrai à la relaxation.

— Salut Adrien. Ça fait un bail, me lance Alexandre en attirant Lucie à lui.

— Quatre ans.

— J'ai appris que tu partais bosser à Gênes.

— On t'a bien renseigné, je dis avec dédain.

— Adrien, tu n'as pas changé. T'es toujours aussi ronchon, déclare Lucie sur un ton moqueur.

« Garde ton calme, garde ton calme, cette garce veut te pousser à bout. Ignore-les mais... »

— On ne va pas rejouer le passé. (Je les assassine du regard chacun à leur tour.) Vous savez pourquoi on ne se parle plus, alors bon mariage et foutez-moi la paix !

Je fais un pas en arrière et pivote.

— On sait qu'elle est là ! (Je me tourne.) Elle se cache où ? me demande Lucie en cherchant Manon par-dessus l'épaule d'Alexandre.

— Pourquoi tu veux la voir ?

Je m'avance d'un pas sûr.

— On sait que Manon est là, ajoute-t-elle. Ta mère l'a dit à la mère de Max qui l'a dit à la mère d'Alex qui l'a dit... (Putain, on s'en carre l'oignon, de qui a dit quoi !) Je... J'ai... bredouille-t-elle, un truc à lui...

— Non, hors de question ! je m'époumone.

Je me rapproche d'eux, mes poings sont serrés près à dégainer. Je les regarde en les intimidant.

— Manon est avec mon cousin. Je vous avertis... (Je lève ma main en l'air.) Si vous l'approchez ça risque de virer au cauchemar.

— Toujours des menaces. (Alexandre s'approche plus près.) On a évolué

gros. On n'a plus dix-neuf ans.

— Je te rappelle quand même que c'est grâce à l'intelligence de ta meuf que je vis avec une vidéo qui circule sur le net.

Ils ne répondent rien mais comme j'ai la poisse, Manon arrive tête baissée.

— Je suis sortie deux minutes car cette chaleur me donne la...

Elle se redresse, son teint devient livide lorsqu'elle se rend compte que je discute avec nos meilleurs ennemis...

Prise d'un vertige, devant l'hôtel de ville, en compagnie de Jonathan, je mets quelques secondes pour me remettre. Je respire lentement, ferme les yeux et me détends comme je le peux, mais mes muscles se crispent. Depuis hier, je me sens faible. Ma fatigue est liée à ma maladie, à la grossesse et à l'angoisse de revoir Lucie et Maxime, j'en suis persuadée. Jonathan me fixe et me demande :

- Tu veux qu'on rentre pour s'asseoir ? T'es pâle.
- Bonne idée. Je suis crevée. Ce doit être la chaleur.
- Certainement. Il fait lourd aujourd'hui.

Nous entrons dans la mairie. C'est un bel édifice, spacieux, propre, qui a un sacré charme mais qui n'est pas aussi beau que celui de la ville d'Aix-en-Provence. J'aime les pierres, les bâtiments qui ont une histoire. Dans mes rêves les plus fous, je me suis toujours imaginée me marier dans ma ville. Et ce rêve, n'arrivera jamais. Je ne vois pas Adrien enchaîné avec un anneau. Son agacement de tout à l'heure m'en a fait prendre conscience. À vrai dire, le mariage n'est pas l'une de mes préoccupations. Dans l'immédiat, je me fais bien plus de souci pour ma grossesse et pour la sex-tape qui circule probablement sur la toile. J'espère qu'elle ne nous portera jamais préjudice.

Jonathan et moi marchons en silence. J'aperçois un distributeur dans le couloir de l'entrée.

— Je vais me prendre à boire. Jonathan, tu veux quelque chose ? je l'interroge.

— Non, ça ira, merci beauté.

Je choisis une bouteille d'eau et ingurgite pratiquement tout le liquide d'une traite. Cette chaleur est écrasante.

Je devrais faire plus attention à ma santé maintenant que je suis enceinte, mais depuis que je sais que ces tarés assistent au mariage, je cogite, je ne pense qu'à nos retrouvailles et forcément je stresse.

Avec Jonathan, nous nous dirigeons vers la salle des mariages. Nous apercevons Rose, Lucien et Laurent assis à l'opposé de Renato. Je souris en secouant la tête. Entre eux, ce n'est pas l'entente cordiale et c'est le cas le dire. Et puis, je ne sais pas, leur histoire n'est pas très claire. Après tout, on peut comprendre Rose et Lucien, Christelle a épousé un aristo, alors qu'elle a eu un bébé avec un autre. Personne ne sait qui est le père de Barbara. Bref, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Pour ma part, j'ai bien assez à gérer avec mes propres problèmes. Jonathan s'approche de ses grands-parents, je le suis.

— Jonathan, où sont tes parents ? questionne le vieil homme.

— À l'extérieur, ils discutent, répond Jonathan.

— Venez vous asseoir, nous lance Rose.

Rose est resplendissante, elle est sophistiquée jusqu'aux orteils, avec ce vernis rouge, elle me sourit, je m'assieds à côté d'elle, elle attrape ma main, contente que je sois là. Elle me regarde :

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette. T'es toute blanche.

— Ça va. J'ai juste très chaud, je dis en buvant une gorgée d'eau.

— Il n'y a pas de vent pour rafraîchir un peu l'atmosphère. La température est proche de trente-cinq au soleil, c'est normal, il faut boire, précise Lucien.

Je bois encore et respire un bon coup.

— Depuis combien de temps Adrien et toi êtes ensemble ? m'interroge Rose.

— Trois semaines.

— C'est récent.

— Oui.

J'essaie de me concentrer sur la discussion que Rose et moi avons entamée mais mon esprit est obsédé par Lucie et Maxime. « *Manon n'y pense pas, oublie-les une bonne fois pour toutes, je ne peux pas la conscience, ils me hantent.* » Ma respiration se bloque. Comment vont-ils réagir en ma présence ? Savent-ils que je suis là ?

Une nausée me prend par surprise. Depuis ce matin, les hauts le cœur apparaissent et disparaissent à n'importe quel moment de la journée. J'inspire à

pleins poumons, mes mains sont moites, je ferme les yeux et masse mes paupières. Je ne suis pas bien, j'étouffe dans cette pièce, je dois sortir de là.

— Rose, excusez-moi. (J'ouvre les yeux et me relève.) Je reviens. Je vais faire un tour, j'ai chaud ici.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Ça ira. Reste assis, Jonathan. C'est gentil.

Je sors de la salle des mariages précipitamment et cherche les toilettes. La nausée ajoutée à un autre vertige me coupe le souffle. Est-ce le stress qui me met dans cet état ?

« *Calme-toi, ce n'est pas bon d'être sur les nerfs, pense au bébé, à ce soir, à demain, au week-end extra qu'Adrien a prévu pour toi.* »

Pour me changer les idées, je décide de sortir du bâtiment et pars retrouver Adrien. J'ai besoin de lui, qu'il me rassure. Je marche dans sa direction, je l'aperçois qui discute, mais distingue avec difficulté les personnes au loin sans mes lunettes de vue. Elles sont restées dans mon sac. « *Idiot ! Tu aurais dû les prendre avec toi, je sais vilaine conscience !* »

Je suis proche d'Adrien, la tête baissée.

— Je suis sortie deux minutes car cette chaleur me donne la...

D'un seul coup, je relève la tête. Putain de merde ! Qui vois-je ? Lucie, Alexandre et Maxime en grande conversation avec Adrien. Mon sang se centralise exclusivement dans mon cerveau, les battements de mon cœur sont forts, ils vont sortir de mon corps tellement je suis tétanisée. « *Garde ton calme. Garde ton calme. Sois forte pour ton bébé.* » En apparence, je maîtrise mes émotions, pourtant, je ne suis pas bien, sur le point de m'effondrer. Ils me dévisagent. Adrien tire une tête à faire peur. Je les observe quelques secondes, sans rien dire.

Lucie n'a pas changé. Elle a lissé ses longs cheveux blonds pour l'occasion. Elle porte une jolie tenue. Une robe portefeuille noire avec lacets sur le devant, qui laisse découvrir sa superbe poitrine. Ça ne fait pas vulgaire. Elle fait même très glamour. Puis, mes yeux fixent ses chaussures, je m'y attarde. Nous avons les mêmes, des sandales noires à bride, ornées de petits bijoux sur la cheville. Elle aussi m'examine et regarde mes pieds. Je connais ses goûts par cœur, nous avons pratiquement les mêmes. Avec sa chevelure

blonde en bataille et ses yeux marron, Alexandre me scrute. Il est toujours aussi charmant et je dois dire que Lucie et Alexandre forment un beau couple. Qu'est-ce que je raconte ? Je les déteste ! Je me tourne et croise le regard de Maxime. Waouh ! Pour le coup, il n'y a pas photo, Maxime a changé, c'est devenu un homme. Il a troqué son look surfeur pour un costume noir cintré. Il était mignon par le passé, mais, là, je dois dire, qu'il est vraiment canon. Sa coupe de cheveux un peu courte sur les côtés et les mèches qu'il a gélifiées sur le dessus, lui donne un côté rebelle, ce truc qu'il n'avait pas avant. Ses yeux caramel m'examinent. Je me reconnecte en passant mon bras autour de celui d'Adrien et lui chuchote :

— Que fais-tu avec EUX ?

— Rien. Ce sont EUX qui sont venus me voir. J'avais terminé de toute façon. Et toi ça va ?

— Non, j'ai des nausées, j'ai eu deux vertiges. Je transpire et...

— Je comprends, mais tu ne portes pas de costume, ni une chemise à manches longues.

— Oui, mais tu n'es pas enceinte, je murmure.

— Viens. Laissons-les.

Je ne leur dis ni bonjour, ni au revoir. Adrien nous fait pivoter. Nous faisons quelques pas.

— T'es très belle dans cette robe, me confie Lucie.

Je me tourne en lâchant le bras d'Adrien. Je serre la mâchoire et les poings. « *Manon, contiens-toi, c'est ce qu'elle souhaite, te mettre à bout !* »

— Bébé, m'envoie Adrien en faisant demi-tour.

Je fixe Lucie et la tue du regard. Quel culot ! Elle pense qu'il suffit de me balancer des conneries du genre « *t'es jolie* » pour que je veuille lui parler. Je n'ai pas oublié et je n'oublierai pas les insultes, les menaces et le harcèlement dont j'ai fait l'objet après la diffusion de la vidéo. Plus près d'elle, je retiens ma respiration, je la regarde et imprime son visage dans ma tête. Adrien, à côté de moi, m'enlace par la taille. Il me tient fortement.

— On sait que vous ne nous pardonnerez pas, lâche Maxime. On s'en est voulu tous les trois pour ce qu'on vous a fait. C'est vrai. Il faut nous croire.

J'admets toutefois, que je ne peux pas en vouloir à cent pour cent, à Maxime. Je suis aussi fautive que lui. C'est moi qui avais pris l'initiative de l'embrasser, même si j'étais saoule et qu'il le savait. J'aurais dû le repousser, il aurait très bien pu lui aussi arrêter le baiser. Comment en vouloir à Adrien, il considérait Maxime comme un frère. Adrien me relâche, s'écarte et se précipite vers lui.

— Max, tu sais ce que t'es, hein ? Un putain de connard ! aboie Adrien. Tes excuses, tu peux te les garder. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il fallait me les faire, mais il y a quatre ans.

Affolée, je rejoins Adrien.

— Adrien. Arrête ! je gueule en attrapant fermement son avant-bras. Tu te fais remarquer, je chuchote à son oreille.

— Pourquoi tu t'entêtes à le défendre, ce fils de pute ! s'égosille-t-il avec des yeux noirs.

— Ce n'est pas vrai.

— T'as oublié qu'il a profité qu'on ne soit plus ensemble pour t'embrasser.

— Tu sais que c'est MOI. (Je pointe mon doigt sur moi.) J'étais bourrée.

— Toi ou lui peu importe. (Adrien lève les yeux au ciel et me pousse.) Il aurait dû te repousser. T'étais comme un frère. (Il fusille Maxime.) T'as profité de Manon, de sa faiblesse.

— Je suis désolé, dit Maxime. J'avais bu. Ce n'est pas une excuse mais je n'aurais rien fait, crois-moi.

— Tu savais que je l'aimais comme un fou. Tu m'as vu me morfondre lorsque tout était fini. Putain ! T'es un encu... (Adrien serre ses poings.) Jamais je ne t'aurais fait ça.

— Ce n'est pas complètement ma faute ! Manon te l'a dit, elle m'a sauté au cou.

— Quoi ? ! Répète un peu pour voir ! beugle-t-il en diminuant l'espace entre eux. Tu me prends pour un demeuré, c'est ça, hein ?

— Ce n'était pas voulu, tu saisis. Je m'en veux.

— Je ne sais pas pourquoi tu me déballes tout aujourd’hui car j’en ai plus rien à foutre, tu piges ! Je te l’ai dit, gardes tes excuses.

Adrien est méconnaissable, la violence qui le dévore refait surface. Seulement, il doit changer, pour son bien et celui de notre futur enfant. Sa haine pour son père le ronge encore et son comportement agressif est la résultante de son éducation.

— Tout ce merdier, c’est à cause de toi et de la sex-tape ! crie-t-il en pointant Lucie de son index.

— Je n’en suis pas fière. (Elle baisse la tête, honteuse.) Je m’en veux.

J’avance vers Lucie, et la regarde avec mépris et hauteur.

— La vidéo est sur internet depuis des années. (Une brûlure à l’estomac, m’immobilise un instant puis je reprends.) T’as ruiné nos vies pour te venger de moi !

— Je suis désolée, Manon, c’était stupide. J’étais plus jeune, jalouse et... J’étais en colère. Alex me demandait sans arrêt d’être plus sympa avec toi, mais, je voyais que tu continuais ta vie sans moi, alors, j’ai... J’ai essayé de m’excuser lors du jour de l’an, seulement tu n’en avais rien à faire, ma jalousie était plus forte, je suis...

Lucie baisse la tête, des larmes brouillent sa vue.

— Arrête de chialer. Tu n’es pas la victime dans toute cette histoire, tu n’es qu’une garce.

— Moi. (Elle se redresse.) Je...

— T’es une pauvre traînée.

— Manon, quoi ?

Avec ses joues roses, Lucie se retient de riposter. Alexandre vient vers moi.

— Elle s’est excusée ! me lance-t-il méchamment. (Il regarde Lucie qui cherche un mouchoir dans son sac noir à paillettes et il pose sa main sur son épaule.) Tu veux quoi de plus ?

— Putain de merde ! fait Adrien en se penchant en avant et en tirant sur ses cheveux. (Il se redresse.) Ne t’en mêle pas, Alex ! (Adrien fonce droit vers lui.)

Je vais te défoncer, j'en ai envie depuis des années ! gueule-t-il les mains levées vers Alexandre.

— Vas-y ! T'attends quoi ? Connard !

Adrien choisit ce moment pour envoyer son poing dans la figure d'Alexandre. Je crie, Lucie aussi. Alexandre recule en posant ses mains sur son nez en sang. Je tourne la tête et croise les regards des parents d'Adrien, et celui de Barbara. Ils nous toisent, sidérés. Ont-ils assisté à toute la scène ? Je les fixe, hébété. Mon cœur tambourine fort, la syncope est proche. Barbara accourt vers Adrien.

— Adrien. Calme-toi. Pas ici, dit-elle en l'attrapant par l'épaule.

— Barbara. Lâche-moi ! aboie-t-il comme un forcené. Ça me démangeait.

— Ça ne sert à rien, viens.

Barbara le tire et l'emmène plus loin. Puis, elle revient vers moi. Je suis statique et tétanisée.

— Ma chérie, me marmonne-t-elle. Viens. Ne reste pas là. Ce n'est pas bon pour ton bébé.

Encore sous le choc, je fonds en larmes dans ses bras. Je me raisonne. Pas de ça ici et pourtant je n'arrive plus à me contrôler. Pourquoi y a-t-il continuellement des drames ? Adrien aurait dû se tenir tranquille, pour son frère. Et ses parents, que vont-ils penser maintenant ? Que je suis une ivrogne, qui embrasse n'importe qui ! J'essuie mes larmes, Adrien avance vers moi.

— Bébé, je suis désolé. J'ai essayé de me maîtriser, mais... T'as vu comme ils se sont foutus de nous ces trous duc.

— Avec toi, ça gueule et ça en vient aux mains. Tu ne pouvais pas te contrôler ?

— J'ai essayé mais...

Soudain, Paolo nous coupe :

— De quelle vidéo parlait-elle ?

Qu'allons-nous lui expliquer ? Je regarde Adrien, effrayée, il baisse la tête, mes joues sont en feu. Je respire et inspire, je respire de nouveau très fort. Je dois me protéger, je ne peux plus supporter toutes ces disputes.

— Je vous laisse. Adrien a des choses à vous dire.

Je pars en direction de l'hôtel de ville. Tout d'un coup, une douleur qui transperce mon ventre m'affaiblit. Je m'appuie contre le petit muret et me tourne, en sentant Adrien venir à ma rencontre.

— Manon, ça va ? me demande-t-il inquiet.

— Non. (Je secoue la tête.) J'ai mal.

Je pose ma main sur mon ventre. Paniqué, Adrien me lâche en courant :

— J'appelle mon frère, je reviens.

— Non, je...

Adrien ne m'écoute pas et s'éloigne. Paolo me rejoint, il m'examine, bouche bée.

Quand Manon part précipitamment, je reste très inquiet pour elle. Tout ce stress qu'elle a accumulé depuis hier n'est pas bon pour elle et le bébé. Mon père me scrute, bouge nerveusement, passe ses mains dans ses cheveux. Je sais, ce que vous pensez. Mon père est nerveux, colérique et arrogant. Je lui ressemble et pas que physiquement. Mais pas la peine d'en rajouter ! Je suis assez sur les nerfs comme ça ! Ne me chauffez pas plus.

J'aurais dû casser le putain de nez d'Alexandre, ça m'aurait défoulé. Au lieu de ça, il a juste une égratignure. Puis au passage, ça m'aurait soulagé de mettre un pain à Maxime... Quel connard, ce type ! Me dire qu'il n'est pas fautif et que Manon est responsable de leur baiser. Qu'il aille au diable le Justin Biberon ! Putain ! Je garde mon calme, croyez-moi.

J'ai ces images qui reviennent en boucle dans ma tête, je revois Maxime pressé contre Manon, sa main se baladant sur sa taille, échangeant un baiser assez langoureux. Bordel ! Je vais péter un câble. Pourtant, cette histoire est vieille, mais les revoir tous les deux ensemble... Bordel de merde, je deviens fou. Je fais tout pour me calmer, car mon père en face de moi, attend que j'entame la conversation. Je ne sais pas comment aborder le sujet, enfin la sextape. Je vous rappelle que nous sommes sur le parvis de l'hôtel de ville et que mon frère se marie dans moins de dix minutes !

— Je ne vais pas te reposer la question, me dit mon père en haussant le ton.

— Papa, je soupire. Ce n'est pas que je ne veux pas t'en parler, mais Alex va se marier et...

Puis, je me retourne et vois Manon qui se tient au mur, une main posée sur son ventre. Mon sang ne fait qu'un tour. Mon cerveau entame un long processus avant que mes jambes n'aillent la rejoindre.

— Manon ne va pas bien, je reviens, je lance à mon père.

— Quoi ? me demande-t-il, confus.

Je le laisse où il est et cours vers la rebelle. Je prie pour que ce ne soit pas

une autre douleur. Non, je ne suis pas croyant, mais je prie quand même ! Je ne me le pardonnerais pas, elle subit trop de stress depuis quelques heures. J'aimerais tant la protéger du monde extérieur, ça m'est impossible et ça me rend dingue !

— Manon, ça va ?

— Non. (Elle secoue la tête.) J'ai mal.

— J'appelle mon frère, je reviens, je lui précise en la laissant.

— Non, je... me dit-elle au loin.

Je cours et cherche Alexis dans toute cette foule. Beaucoup de personnes sont autour de lui et l'embrassent. Je vais avoir du mal à le sortir de là.

— Alex !

— Oui. On entre. C'est ça ?

— Non. Faut que tu viennes s'te plaît. Manon ne va pas bien.

Il s'approche de moi en me demandant :

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle a mal, une douleur dans le ventre.

— Elle en a eu d'autres ?

— Ouais, ce midi.

— Merde ! (Il grince des dents.) Je n'ai pas mon matériel. (Il regarde la foule par-dessus mon épaule en cherchant certainement sa future femme.) Océane non plus. Attends, je vais demander à Dam's.

Il part chercher son pote Damien, puis il revient vers moi.

— C'est bon il a tout ce qu'il faut dans le coffre de sa voiture. Retourne avec Manon. Je vous rejoins.

— Super, merci frère.

Je retourne auprès de Manon. J'aperçois mes parents et Barbara avec elle en train de lui parler. Mes pas sont moins assurés, je mets un peu plus de temps pour les rejoindre puis j'arrive jusqu' à eux.

— Alex va venir avec Damien.

— Je vais mieux, me dit Manon avec un petit sourire. C'est passé.

— T'as déjà eu deux douleurs aujourd'hui, laisse-les t'examiner, je réponds, inquiet.

— Adrien a raison. (Je regarde ma mère.) Laisse Alexis t'examiner.

— Je ne veux pas le déranger.

— L'adjoint au Maire peut attendre, renchérit mon père.

Répète un peu, le vieux ! « *Vous avez pété un câble ? Où sont passés « Bonnie and Clyde » ? Êtes-vous devenus humains ? Je préfère opter pour la deuxième option.* »

Alexis arrive avec Damien, son pote de fac. Ce châtain-clair, aux yeux marron est un ami loyal.

— Viens, propose Alexis. On sera mieux à l'intérieur.

Manon se redresse à peine, j'attrape sa main que je serre fort. Nous suivons Alexis et Damien. Mes parents et Barbara avancent aussi.

— Non ! dit-il avec fermeté en se retournant. Vous, vous restez ici.

Nous entrons tous les quatre dans la Mairie. Manon s'installe sur une chaise près des toilettes. Je me tiens près d'elle. Alexis lui prend son pouls et la tension. Apparemment tout est normal avec son 12.6.

— Décris-moi tes douleurs ? interroge Alexis tout en rangeant le tensiomètre.

— C'est comme une épine qu'on m'enfonce dans le ventre.

— T'as eu des saignements ?

— Non. Pas que je sache.

— T'as bu ? questionne Damien. Il fait chaud. Tu t'es peut-être déshydratée.

— C'est vrai, lâche Alexis. Ça peut très bien être ça.

— Je n'ai pas beaucoup bu aujourd'hui.

— Avec ce soleil et dans ton état, tu dois beaucoup boire. (Manon acquiesce.) Bon, ne vous inquiétez pas. (Alexis nous fait un sourire.) Tout ira bien.

Agenouillé, Alexis se relève et part chercher à quelques mètres, une bouteille pour Manon. Il revient avec et la lui tend.

— Si t'as une autre douleur, venez me voir, réplique Alexis. Tant qu'il n'y a pas de saignements, ce n'est rien.

— Ouais, juste ton corps qui se transforme, informe Damien. Certaines femmes ont des douleurs très violentes en début de grossesse. Ce n'est pas pour autant le signe d'une fausse couche.

— Exact, ajoute mon frère.

— Il ne faut surtout aucun stress, tu comprends ? dit-il à Manon en se penchant tout en posant affectueusement sa main sur son épaule.

— Je sais, mais...

— Pas de mais. (Alexis se tourne et me regarde.) Adrien, veille à ce qu'elle se détende !

— Ouais, promis. (Alexis vient vers moi.) Merci, je lui chuchote.

— De rien.

Damien récupère son matériel et file.

— Tu ne vas rien dire ?

— Sur ?

— La grossesse. Les vieux attendent, tu les vois, là-bas, les curieux, ils nous scrutent.

— Ce n'est pas à moi, à le faire et non. (Il secoue la tête.) Je ne ferai rien, ne t'inquiète pas.

— Merci.

— Alex ! Adrien ! hurle brusquement, Océane. Je vous cherche partout. Faut entrer. C'est à nous.

Alexis s'éloigne avec le sourire. Je m'approche de Manon qui se lève. Mon père et ma mère avancent. Pitié ! Pas de sermon ! Pas maintenant...

— Comment tu te sens ? demande ma mère en s'adressant à Manon.

Elle est un peu moins froide que d'ordinaire.

— Ça va merci.

Manon lui sourit timidement.

— Barbara nous a parlé de la grossesse. (Ma mère inspire.) Depuis combien de temps, tu es enceinte ?

— Maman, écoute. (Je m'interpose.) Ce n'est pas le lieu pour parler de ça.

— Adrien ! (Elle me regarde, furieuse.) Tu nous dois la vérité. C'est pour cette raison que tu voulais que Manon vienne vivre avec toi à Gênes ?

— Bien sûr que non. On s'aime. Rien à voir.

— On est tes parents, bon sang ! fulmine mon père. On est en droit de savoir et je te le répète encore, je veux des explications sur cette vidéo.

— Putain, papa ! (Je passe mes doigts dans les cheveux.) Vous voulez vraiment tout savoir, MAIN-TE-NANT !

Je fais les cent pas et regarde Manon qui joue avec ses mains nerveusement.

— À ton avis ? s'insurge-t-il.

— Très bien, vous l'aurez voulu.

Je m'immobilise et croise le regard de Manon qui est pétrifiée. Je prends une grande inspiration, me concentre sur le choix des mots à employer.

— En première année, avec mon Smartphone, j'ai filmé... Heu... (Je baisse la tête, honteux.) La première fois où Manon et moi, on a fait...

— Quoi ? m'interrompt mon géniteur.

— Vous avez fait quoi ? demande ma mère avec une mine déconfite.

— Ben, on a, vous voyez...

Mes mains partent dans tous les sens et les mots ne veulent pas sortir de ma bouche.

— Qu'est-ce que t'as fait ? (Mon père fronce les sourcils, l'air dégoûté.) Je ne comprends rien !

— C'est ce que j'essaie de vous dire, je n'en suis pas fier. On a fait des

choses d'adulte (Je sais, je suis pathétique.) Et ensuite cette garce de Lucie a fouillé dans mon téléphone et a balancé la vidéo sur les réseaux sociaux.

— Lucie ? La copine d'Alexandre, c'est d'elle que tu parles ? (Je hoche la tête.) Qu'est-ce qu'elle a à voir dans cette histoire ? (Les yeux marron de ma génitrice sont grands ouverts.) Adrien soit plus clair, on ne comprend rien ! Qu'est-ce qu'elle a fait ? me questionne-t-elle, désespérée.

— Disons, qu'elle a posté la vidéo. Mais ne vous inquiétez pas, ça fait quatre ans qu'elle ne circule certainement plus sur internet, car les parents de Manon se sont rendus à Paris pour essayer de la faire supprimer.

— Attends. (Ma mère avance en massant ses tempes avec ses doigts.) Tu dis que ça fait quatre ans qu'une vidéo de toi et Manon est sur la toile. Ses parents étaient au courant et tu ne nous as rien dit. Merde, Adrien ! J'ai raté ton éducation ! (Elle lève les yeux au ciel.) Je suis une mauvaise mère pour que tu m'en veuilles autant. Dis-moi ce que j'ai fait pour mériter tout ça ? Je t'ai tout donné, à toi et à ton frère. Tout ce que tu voulais, tu l'avais ! me sermonne-t-elle au bord des larmes.

Mon géniteur quant à lui, reste planté tel un piquet. Je viens de l'achever pour la première fois de sa vie. J'attends ce moment depuis toujours. Le jour, où je pourrai lui clouer son bec d'enfoiré de mes deux et il est arrivé, pas de la meilleure façon, hélas. Mon père m'examine lui aussi décontenancé. « *Oui, papa j'ai un grain, pas la peine de me le répéter, je suis aussi tordu que toi, enfin pas de la même manière. Malheureusement, c'est seulement maintenant que tu t'en rends compte.* »

Mon vieux reprend ses esprits et vient vers moi.

— Pour récapituler, t'as filmé tes ébats sexuels avec Manon sur ton portable, et l'autre écervelée a posté la vidéo sur internet, c'est bien ça ?

Son regard est noir, il va me tuer, ouais et je m'en bats les couilles, je n'ai plus peur de ce connard. Tête baissée, je ne réponds rien. « *Adrien, respire, oui RESPIRE, ça va partir en cacahuètes si tu répliques...* »

— Heu ouais, je chuchote en esquissant un sourire narquois. Bien résumé, je dis pour détendre l'atmosphère.

Non, c'est une blague. C'est clair, la fermer, je ne sais pas faire !

— Tu peux me dire ce qui t'as pris de faire une connerie pareille ! (Mon

père fait à son tour, les cent pas, il tire sur sa tignasse poivre et sel, je sais on a les mêmes tocs, et merde, je m'en fiche carrément.) T'es taré ! (Il revient vers moi.) Ça ne tourne pas rond chez toi ! s'égosille-t-il à me dire en pointant son doigt sur moi.

— Ouais. (Je serre les dents et me rapproche de lui pour diminuer notre espace.) Un peu comme toi. CO-NNA-RD !

Je le dévisage avec mépris.

— Répète ce que tu viens de dire petit merdeux ! me hurle-t-il en levant sa main droite près de mon visage.

Haletant, ma respiration s'accélère, je vais le buter, s'il ne le fait pas !
« Vas-y ! Mets-m'en une, tu ne sais faire que ça ! »

— Paolo. Arrête ! Stop ! (Ma mère s'intercale entre nous et pose sa main sur le bras de mon père et le fixe les larmes aux yeux.) Calme-toi, dehors il y a les photographes et les paparazzis.

— Christelle, laisse-moi. Je n'en ai pas fini avec ce petit con ! (Il la pousse.) T'as vu comment il m'a parlé ! On lui a tout donné. Le fric qu'il voulait pour faire ses études. Ses sports les plus extrêmes nous ont coûté la peau du cul. Il couchait avec des tas de filles qu'il ramenait à la maison et on ne lui disait jamais rien. C'est de ta faute s'il est devenu ce qu'il est, toujours à le défendre pour un oui et pour non ! crie-t-il sur ma mère.

— Ce n'est pas vrai, c'est mon fils et...

Manon qui n'a pas pipé un mot depuis le début, nous coupe, exaspérée :

— S'il vous plaît. Je suis épuisée par tous ces drames.

Elle inspire et fixe droit dans les yeux mes parents, chacun à leur tour.

— Moi aussi, j'ai été aussi choquée que vous quand j'ai appris pour la sex-tape. Adrien s'est excusé à plusieurs reprises. (Elle jette un bref coup d'œil dans ma direction.) Il sait qu'il n'aurait pas dû nous filmer. Vous pouvez continuer à lui crier dessus, ça ne changera rien. La sex-tape est sur internet ou peut-être pas, on ne sait pas et probablement on ne saura jamais. Le mieux à faire et de laisser tomber.

Mes parents l'observent sans dire un mot. Manon poursuit :

— En ce qui concerne la grossesse, je ne l'ai su qu'hier. On comptait vous

en parler, seulement, c'est récent, je ne suis enceinte que de trois semaines, c'était prématuré de vous l'annoncer aujourd'hui.

Nous nous examinons dans le silence. Il n'est que de courte durée. Mon grand-père Renato, approche.

— Vous attendez quoi ? nous demande-t-il surpris. Tous les invités sont dans la salle.

— On arrive Papa, répond mon père.

— Venite adesso ! Perchè siete qui ? (*Venez maintenant ! Pourquoi êtes-vous ici ?*)

— Rien, ne t'en fais pas, ajoute mon père.

— Non, ce n'est pas rien. Regardez-vous. (Il nous désigne avec ses mains.) Vous avez croisé un mort. C'est Adrien, il ne veut plus du job.

— Si, bien sûr, nonno, je réponds blasé. (*Grand-père.*)

— Che cosa c'è ? (*Qu'est-ce qu'il y a ?*)

— Sa petite amie est enceinte, voilà ce qu'il y a ! balance ma mère.

— Et vous en faites toute une montagne ? Vous devriez vous réjouir d'une naissance future !

— Tu sais que ce n'est pas aussi simple, précise mon père sur un air désinvolte.

— È perchè ? (*Et pourquoi ?*)

— Ils sont jeunes. Adrien a déjà du mal avec le protocole et les mondanités alors sa petite amie. (Mon géniteur se tait et fixe Manon.) N'en parlons pas. Elle ne fait pas partie de notre monde. (Embarrassée, Manon croise ses jambes.) Puis, elle est aussi têtue qu'Adrien.

— Je constate que tu la connais bien. Tu l'as vue combien de fois ?

Mon père n'ajoute rien, nonno approche de Manon et lui lance :

— Ce que je vous ai dit tout à l'heure, je le pensais. (Manon regarde mon grand-père avec attention. Je me rapproche d'elle et la serre à la taille.) Adrien aura besoin de vous à Gênes. Il aura besoin de soutien. Il y aura les paparazzis, la presse locale, nationale et internationale à gérer. Il lui faut à ses côtés, une

fille intelligente qui pourra l'aider dans cette lourde tâche. L'image c'est primordial quand on dirige une société de cette envergure, être en couple, avec un enfant, ça rassure les actionnaires et les collaborateurs. En attendant votre futur mariage, il faudrait assister à celui-ci.

Nous le fixons tous les quatre, ahuris. J'éclate de rire, aussitôt.

— Tu te moques de moi ? m'interroge nonno.

— Ouais, enfin non, nonno. (*Grand-père.*) Il est hors de question que je me marie pour faire comme tout le monde et surtout pas parce que Manon est enceinte.

— Tu vois bien ! tonne mon père. Il est borné, il n'en fait qu'à sa tête.

— Quoiqu'il en soit, vous retardez la cérémonie. On vous attend.

Figés quelques instants, nous reprenons nos esprits.

En entrant dans la salle des mariages, j'occulte un temps toute cette histoire de dingue, pour me consacrer sur le mariage de mon frère ! Ma famille sait tout à présent, pour la sex-tape, l'emménagement et la grossesse. La discussion est loin d'être terminée, je le sais. J'avais peur que mon père ne balance à mon grand-père, la conversation sur la vidéo mais il n'a rien fait et je connais la raison. S'il devait apprendre un jour que Manon et moi avons un quelconque lien avec une vidéo de ce type, il serait prêt à me virer. Évidemment, mon géniteur fera en sorte pour que toute cette affaire ne s'ébruite pas, non pas pour moi, mais pour l'entreprise. Je sais qu'il souhaite un jour la contrôler, ceci dit il aura du fil à retordre car je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'elle ne lui appartienne pas. SPIN FI sera à moi.

De retour dans la salle des mariages, je me sens plus sereine. Les parents d'Adrien savent pour la sex-tape et la grossesse. J'espère seulement une chose, qu'ils nous laisseront vivre notre vie comme nous l'entendons en essayant le moins possible de fourrer leur nez dans nos affaires. Ceci dit, j'ai l'impression qu'avec ces personnes, ce n'est pas prêt d'arriver.

Plus j'y pense et plus je me demande ce qu'est cette histoire de protocole et de mondanité. Je me doutais qu'il y aurait des repas avec des dirigeants d'entreprise ou des cérémonies auxquelles il faut obligatoirement assister, mais le protocole... Une connerie, rien d'autre. Il n'est pas concevable que je joue les « *Kate Middleton* » ou les « *Lady Di* ». Jamais on ne me dira ce que je dois faire, comment je dois me comporter en public ou bien ce que je dois porter ou encore moins ce que je dois manger. Je suis un électron libre et j'entends le rester. Je n'avais pas mesuré l'impact qu'aurait ma relation avec Adrien. Ai-je réellement le choix ? Je ne crois pas. Je l'aime et notre enfant aura besoin de son père.

Lorsque je sors de ma rêverie, je croise le regard d'Adrien. Il fait si jeune pour diriger dans quelques temps une société dont le capital est estimé à plus de huit millions d'euros. Adrien devra se montrer à la hauteur du poste qu'il convoite.

J'ai l'impression qu'il n'a pas vraiment réfléchi aux conséquences que vont avoir ses nouvelles fonctions. Travailler pour une multinationale, cotée en Bourse est un challenge à mener tous les jours. Même si je fais confiance à ses talents de gestionnaire, il va de soi qu'à seulement vingt-quatre ans, Adrien devra gérer une société d'une grande envergure et sa notoriété. Lui qui aime les choses simples de la vie, je le vois mal s'accoutumer à une vie frivole et mondaine.

— Manon, chuchote Jonathan, assis à ma droite.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

Je me tourne et le fixe.

— Ça va ? T'es encore toute pâle.

— Oui, oui, je vais bien.

À vrai dire, ma vie pourrait être mieux. Qui aimerait vivre « *la dolce vita* », sur la Riviera Ligure, côtoyer des aristocrates et dirigeants du monde entier, voyager dans des endroits de rêves, être enceinte du mec le plus sexy que vous ayez jamais rencontré et qui vous procure tellement d'orgasmes que c'en est juste indescriptible.

Je vous l'accorde, il manque mon épanouissement professionnel dans tout ce tableau idyllique. J'aime mon indépendance, je ne veux pas vivre aux crochets d'Adrien, ni être sa pouliche et encore moins, sa soubrette ! J'ai bossé dur pour en arriver jusque-là et je suis certaine d'être à la hauteur de la tâche que me confie Renato. Il faudrait seulement que j'arrête de ruminer à longueur de temps et que je me préoccupe aussi de mon avenir. Ceci dit, qui voudra embaucher une pauvre française en cloque ?

La réalité me revient en pleine figure. Je ne suis certaine de rien. J'aime ma vie à Aix-en-Provence, mes amis, ma famille, ma région et... Je suis ambitieuse et le revendique, pourtant, cette vie dorée que me propose Adrien ne me fait pas fantasmer. Je me suis toujours sentie insignifiante au regard des autres. Je sais que mon manque de confiance en moi est un gros problème que je devrai résoudre très rapidement.

J'essaie de moins cogiter et me rends compte qu'Océane et Alexis se sont dit « *oui* ». Ils s'embrassent, les gens applaudissent. Je cherche Adrien, le pauvre chéri a l'air plus qu'exténué. Sa tête en dit long sur ses pensées. Pourquoi est-il aussi réfractaire à l'institution du mariage ? Je peux concevoir qu'il n'aime pas les mariages majestueux, pourtant l'union de deux êtres qui s'aiment inconditionnellement ne devrait pas le rebuter à ce point.

Tout le monde sort de la mairie, après je ne sais combien de photos, Adrien avance vers moi pour me demander :

— Ça va ? Pas de nausées ?

— Oui. Ne t'inquiète pas.

— Je suis cuit.

Il bâille.

— J'ai remarqué, je dis avec le sourire.

— Je suis content qu'il ne reste que l'église. Je me languis d'être à ce soir, bébé, me confie-t-il en déposant un baiser sur mon épaule dénudée.

J'acquiesce.

Soudain, nous nous tournons et tombons sur Maxime qui nous fixe avant de détourner le regard. Adrien, s'en aperçoit, il le dévisage. Il est temps que ces deux là fassent la paix. On ne peut pas comparer leur relation et celle que j'avais avec Lucie. Maxime a toujours été correct avec Adrien. Les deux amis se cherchaient mais ils étaient loyaux. Pendant notre rupture, Maxime prenait tous les jours des nouvelles d'Adrien, il s'inquiétait vraiment pour son ami.

— Adrien.

— Hum.

— Tu devrais peut-être envisager de te réconcilier avec Maxime. Il n'est pas méchant.

— Tu déconnes, c'est ça !

Il sourcille.

— C'est un mec gentil. Pourquoi tu ne lui laisses pas une chance ?

— Et toi tu laisses une chance à Lucie ?

— Ce n'est pas comparable et tu le sais.

— Il voulait te mettre dans son lit et il en a profité pour t'embrasser. C'est déjà assez.

— Mais, il n'a pas parlé de ta virginité à tous tes potes. Il n'a pas non plus balancé devant eux où on a fait l'amour et il n'a pas cherché à ruiner ta réputation avec une sex-tape.

Adrien m'observe avec sérieux et me sort :

— Je n'en sais rien. Ça fait trop longtemps. Qu'est-ce que je pourrais lui dire ?

— Je ne sais pas. Le vélo ? Essaie au moins. Tu verras bien.

Adrien ne me répond pas. Nous décidons de marcher et atterrissons quelques mètres plus loin, devant l'église « *Saint-Jacques Le Majeur* ». Nous rejoignons sa famille. J'examine la façade extérieure. Cette église est splendide. De style baroque, ce bâtiment qui ne paie pas de mine en façade est d'une beauté artistique indéniable. Je laisse Adrien en compagnie de Barbara et entre aux côtés de Jonathan.

Je suis époustouflée, par les lustres, les peintures d'époque, les vitraux, les ornements, le joli clocher... Et les couleurs dorées m'aveuglent. J'admire le lieu et m'installe. La cérémonie commence. Je ne peux m'empêcher de verser une larme quand Maya, la nièce d'Adrien jette des pétales de rose au sol. Dans sa robe ivoire de princesse, elle est magnifique aux côtés du neveu d'Océane. La cérémonie se passe et se déroule lentement jusqu'à ce que les consentements arrivent, Océane fixe intensément Alexis :

— Moi, Océane, je te reçois Alexis comme époux et je promets de te rester fidèle dans le bonheur et les épreuves, dans la santé et la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.

Puis vient le tour d'Alexis, jusqu'à l'échange des alliances. C'est tellement émouvant. Les hormones me jouent encore des tours, probablement. Enfin, pas que. J'aime les mariages, je suis trop sentimentale. Je crois en l'amour, le vrai, le pur et c'est à ça, qu'il doit ressembler. Deux personnes qui s'aiment et qui sont prêtes à s'engager pour la vie. Certes, ici devant Dieu et devant trois cents personnes ce qui est grandiose, mais passons. Très franchement, plus j'y pense et moins je comprends. Comment Adrien peut-il exiger de moi de lui appartenir corps et âme, sans pour autant vouloir s'engager pour la vie ? Chez lui tout est paradoxe.

Dans la voiture, l'angoisse monte et ma gorge se serre. Beaucoup de personnes seront présentes à la réception, je suis claustrophobe et je n'aime pas me retrouver coincée dans une pièce avec autant de monde, je n'aime pas me sentir oppressée. J'essaie de me focaliser sur ma respiration, je ferme les yeux et me détends comme je peux. Pourtant, je suis à deux doigts de craquer.

Lorsque nous avons quitté l'église, des paparazzis ont essayé de prendre plusieurs clichés de Renato et de sa famille. J'ai pu entrapercevoir ce que serait ma vie à Gênes. Je ne suis pas certaine d'apprécier qu'Adrien ou moi soyons exposé à la presse de cette façon.

Je soupire démoralisée. « *Manon, concentre-toi exclusivement sur ce petit week-end qui va t'offrir un peu de répit avant que ta vie ne change du tout au tout. Je sais vilaine conscience, ma vie ne sera jamais plus comme avant.* »

Je serais épiée en permanence, les paparazzis voudront mieux me connaître et... Adrien, doit savoir, il est le père de notre futur enfant, je ne peux plus garder le secret de ma mère qui entoure mon passé familial.

Je cogite puis ouvre la vitre pour respirer l'air de dehors. Adrien arrête la climatisation. Nous longeons la côte, j'admets que le paysage est exceptionnel. Montagne et Mer se côtoient si naturellement bien, c'est si vivifiant, je me laisse bercer par le bruit de la voiture et ferme de nouveau les yeux quelques instants. Le silence règne dans la voiture, je le romps :

— La réception ne devait pas se dérouler à Nice ?

— Non, bébé.

— Ah bon. Mais je croyais que...

— On ne va pas bien loin de Nice à quelques kilomètres seulement.

— Où ça ?

— À Eze.

Arrivés depuis cinq minutes, je contemple le paysage. Bonté divine ! Jamais je n'avais vu un endroit si paradisiaque. Enfin peut-être dans mon rêve de l'autre nuit. La plage privée est entourée d'une falaise. La réception se déroulera à « *l'hôtel le Cap Estel* », entre Nice et Monaco. C'est d'un luxe et d'un prestige incroyable. Tout est magnifique. Nous pénétrons dans le jardin privé, qui est joliment décoré et qui donne directement sur la mer. Puis, nous entrons dans la salle de réception. Mon souffle est court. Je ne suis pas à mon aise. Tout ce luxe me donne le tournis. Plusieurs tables rondes sont décorées dans les tons de blanc et de bleu marine. La vaisselle en porcelaine est sublime. La décoration de la pièce est merveilleuse, beaucoup de fleurs - des roses blanches et rouges et des orchidées principalement - dominant ici et là dans toute la salle. Les voilages blancs et bleus donnent l'impression d'être en apesanteur entre terre et ciel avec vue sur la mer, lorsqu'ils virevoltent avec légèreté sous l'effet de la brise. Effectivement, la pièce est ouverte par une

grande baie vitrée qui donne directement sur la plage.

Ma respiration se bloque, je me fige. Je me rends compte que je suis dans la cour des grands. Je le savais, mais aujourd'hui j'en ai confirmation. On ne joue plus avec les petits bourgeois prétentieux d'Aix-en-Provence.

C'est à ce moment là, que je comprends ce qu'a insinué Paolo. Je ne suis pas de leur monde. Je m'en doutais, mais je viens de le réaliser et je ne veux pas en faire partie. Le luxe me fait peur. Je suis Manon Costa, la gentille, franche, irascible et nerveuse étudiante en cinquième année de droit et management public. Je ne veux pas devenir une de ces pimbêches qui claque son fric en soins du corps à outrance et shopping compulsif. Je ne veux pas que l'on me change. Je suis effrayée à l'idée que l'on me transforme en une personne que je ne suis pas. Adrien doit lire dans mes pensées, il m'attrape par la taille et me chuchote :

— Je sais ce que tu ressens mais on s'y fait.

— Non. (Je secoue la tête.) Je ne crois pas que tu puisses comprendre. T'as toujours connu le luxe.

— Ce n'est pas vrai et tu le sais. T'as oublié que j'ai bossé à Mac Do et que je me démerdais seul à la fac. J'ai horreur de tout ça.

Il me montre avec sa main la pièce.

— Pourtant tu vas bosser pour ton grand-père.

— Rien à voir. Je n'y vais pas pour tout ce faste, mais pour gérer l'entreprise de ma famille qui me revient de droit.

— Elle est à ton père avant d'être la tienne, non ?

— Nonno ne la lui laissera jamais. Il n'a pas voulu qu'il la dirige. C'est leur histoire, pas la mienne.

— Mais...

Adrien m'interrompt :

— J'ai déjà réfléchi à des tas de projets d'expansion pour la boîte. Nonno m'envoie depuis plus d'un an les comptes de la société, je les ai épluchés. J'ai remarqué que les bénéficiaires sont réinvestis dans le groupe et que les actionnaires de la société ne prennent pas de dividendes parce que...

— Parce que tu as la maîtrise totale de l'entreprise, ton grand-père est l'actionnaire principal, c'est bien ça ?

— Oui, t'as tout compris. T'es la meilleure, me lance-t-il en me fixant avec des yeux perçants.

Adrien m'enlace tendrement, pose ses lèvres sur les miennes.

— Je sais. Je suis la plus forte, j'approuve en lui faisant un clin d'œil. Enfin, la revue « *alternatives économiques* » m'a bien aidée, j'ajoute malicieusement.

Adrien s'écarte et me tend sa main. Nous avançons dans la pièce côte-à-côte. Il me conduit dans un endroit retiré à l'abri des regards.

— Manon. Je te jure. Il ne faut pas que tu stresses. Tout ce que tu vois, c'est superficiel. Tu joues un jeu et puis quand tu sors de là, tu enlèves le masque. T'es intelligente. Tu t'y feras. Mon grand-père est ce qu'il est, mais en affaires il cerne bien les personnes et il a l'air de bien t'aimer, ce qui veut dire qu'il sait que t'es capable de gérer la situation.

J'acquiesce avec le sourire. Nous nous embrassons une nouvelle fois, mais le baiser est plus fougueux. Que puis-je rajouter ? En quelques mots, Adrien a apaisé mes angoisses qui je l'espère ne resteront qu'en surface...

La réception traîne en longueur. L'apéritif bat son plein. Je m'emmerde comme ce n'est pas permis. Fait chier ! J'ai horreur de toutes ces mondanités à deux balles, pourtant en signant à SPIN FI, j'ai aussi signé pour assister à des repas de ce genre. Pouah ! Rien que d'y songer, j'ai un nœud à l'estomac qui me coupe instantanément l'appétit. Ouais, ça fout la trouille, hein, venant d'un glouton comme moi.

Le plus pénible dans ces soirées, vous l'aurez deviné, c'est qu'il faut à chaque fois embrasser des tas de gens que l'on ne voit qu'une fois tous les mille ans. En parlant de ça, j'aperçois une amie de longue date, une comtesse. Cette quinquagénaire, blonde, de taille moyenne, aux yeux marron, avec de jolies rondeurs pour son âge - la chirurgie esthétique est son plus fidèle compagnon - avance vers moi, avec le sourire aux lèvres. Elle se dandine de façon arrogante et sûre d'elle. Vous l'aurez deviné, c'est une amie de mon père, ils ont été à la fac ensemble, puis elle a épousé un de ses potes d'enfance. Elle est près de Manon et moi.

— Adrien ! s'exclame-t-elle. Tu as grandi mon chou depuis la dernière fois que je t'ai vu. Tu es devenu un bel homme, fait-elle en tapotant ma joue.

« *Ouais et ôte tes sales pattes de moi, vieille sorcière !* »

— Arabella. (Je lui fais la bise.) Merci. (Je plisse les yeux.) Comment allez-vous ?

— Très bien mon grand.

— La réception vous plaît ?

— Ta famille a toujours su recevoir ses hôtes comme il se doit. (Elle regarde Manon par-dessus mon épaule.) Cette belle jeune fille qui t'accompagne c'est une de tes amies ?

Quelle conne cette vieille peau ! Comme si j'étais accompagné d'une amie au mariage de mon frère.

— Non, ma compagne.

Manon me fixe bouche bée, son teint change.

« *Je sais, bébé, ça me fait bizarre à moi aussi, mais nous vivrons sous le même toit dans peu de temps, alors commençons dès à présent à nous comporter comme tels* ».

— Bonsoir, très chère, vous êtes ma-gni-fi-que, Adrien a du goût quand il s'agit des femmes, lui dit-elle en la saluant.

Ce n'est pas parce que j'ai eu une réputation d'homme à femmes que c'est la même chose avec Manon. « *Putain ! Garde ton calme avec cette folle !* » D'autant plus, que je serai contraint de la recroiser prochainement dans d'autres repas puisque l'entreprise de son mari travaille en étroite collaboration avec SPIN FI pour l'achat de nouveaux matériaux plus résistants et moins coûteux, mis sur le marché très récemment.

— Bonsoir, répond timidement, Manon. Merci, chuchote-t-elle.

Il faudra qu'elle comprenne que toutes ces personnes sont comme elle, à la différence qu'elles portent du Dior ou du Gucci et des bijoux de chez Cartier. Manon devra s'imposer et ne pas se dévaloriser. Je sais qu'elle peut y arriver. La rebelle n'est pas bête, putain, loin de là...

Manon sait tenir tête aux gens, c'est une tigresse quand elle s'y met. Toutefois, son point faible est sans aucun doute son manque de confiance en elle. Elle s'imagine ne pas être à la hauteur pour tout ça. Le luxe et le paraître ne sont qu'illusion, tout disparaît aussi vite que ça réapparaît. Elle ne le concevra peut-être jamais, mais elle vaut cent fois mieux que toutes ces femmes, qui font partie de ce monde surfait et hypocrite.

Il faut couper court à cette conversation stérile.

— Arabella, je suis content de vous avoir revue. À une prochaine fois qui sait, je dis en attrapant Manon par la taille.

— Oui mon grand, à très bientôt.

Nous nous éloignons en nous dirigeant vers le buffet.

— Adrien, c'était qui cette... Heu... (Manon se tourne discrètement et la dévisage.) T'as vu comment elle m'a regardé et parlé ? Ils sont tous comme ça tes aristos Génois ?

— Celle-là, c'est une psychopathe. Une comtesse, amie d'enfance de mon

père. Je ne l'ai vue que quelques fois, elle est fausse et méprisante, méfie-toi d'elle, tu risques de la croiser à nouveau.

Je finis à peine ma phrase, le teint blafard de Manon trahit son inquiétude.

— Je t'assure que tout ça n'est qu'apparence. Allez viens, on va retrouver Barbara.

Nous avançons en direction du buffet pour retrouver ma sœur.

— Ah, les loulous, vous m'avez manqué, nous envoie-t-elle, joyeusement.

— Ça ne fait que trente minutes qu'on ne s'est pas parlé.

— Ouais et alors, on ne se voit pas beaucoup en temps normal et on se verra encore moins quand tu partiras demain.

Pourquoi faut-il qu'elle balance des conneries de ce genre ? Manon à côté, fait une tête d'enterrement. Barbara a raison, je serai très pris par le boulot, mais je sais encore faire la part des choses et profiter de la vie.

— Barbara, tu nous excuses, on revient.

J'empoigne Manon. Nous marchons en direction de la baie vitrée.

— Manon... Barbara n'a pas fait exprès de dire...

— Non, m'interrompt-elle. Elle n'a pas tort. Tu vas avoir beaucoup de travail et de responsabilités.

— Oui et ça ne veut pas dire que je ne prendrai pas du temps pour toi et ta grossesse.

— Adrien, pas maintenant.

— Et quand ? Tu veux avoir cette discussion demain ? Moi je préfère profiter du week-end, alors déballe ce que t'as sur le cœur.

Putain, c'est moi qui veux dialoguer, ouais, vous pouvez le dire, le temps change, il va tomber un sacré orage, l'air est étouffant.

— Pour commencer, je vais faire des allers-retours tous les quinze jours et j'irai à l'hôpital toute seule. Tu n'assisteras à aucune écho.

— Pourquoi tu ne te fais pas suivre à Gênes ? Ils ont de très bons hôpitaux en Italie, ce n'est pas l'Afghanistan.

Je souris, Manon tique.

— Tu sais très bien pourquoi. (Elle lève les yeux au ciel en croisant les bras.) Déjà, par rapport à ma maladie et puis parce que je connais bien l'hôpital. Ça va être compliqué. (Elle baisse la tête en la secouant plusieurs fois.) On n'y arrivera pas, me dit-elle tremblante, presque apeurée.

— Bébé. (J'attrape ses mains.) Fais-moi confiance pour une fois. Tout va bien se passer. Ta grossesse. L'emménagement. Le boulot. On arrivera même à gérer la presse et tous ces repas insupportables.

— Toi peut-être mais pas moi. (Elle me regarde, abattue.) Dans ta nouvelle vie, je ne vois pas de place pour moi et le bébé.

— Tu ne peux pas savoir à l'avance comment ça va se passer. Tu t'inquiètes toujours pour rien, laisse tes angoisses de côté et profite du présent. À ce propos, tu te rappelles, je t'ai promis deux options : baiser dans les toilettes ou sur la plage, je lui susurre en posant un baiser dans son cou. (Mes mains s'entourent autour de sa taille.) Alors ta préférence ? j'ajoute avec la banane.

— Aucune des deux.

— T'es sûre ? je lui demande, en léchant son cou.

— Oui. Certaine. (Elle halète et ferme les yeux.) J'ai une faim de loup. Il faut que je mange.

— Dans ce cas, allons nourrir le bébé, mais après t'es à moi et tu n'as pas intérêt à me faire chier avec toutes ces conneries.

Manon me sourit. Nous retournons vers le buffet, nous y croisons Maxime. Nous nous toisons, Manon entame la conversation :

— Comment tu trouves la nourriture ?

— Excellente, nous précise-t-il en avalant un amuse-gueule.

— T'as vu ce petit canapé avec le foie gras au-dessus, je n'arrive pas à distinguer ce que c'est. Attends. Je goûte, confie Manon en avalant la bouchée. C'est succulent, rajoute-t-elle, enthousiaste.

— Bordel ! Tu fous quoi ? je lui demande sur la défensive.

— Rien. (Elle hausse les épaules.) Je vous laisse cinq minutes, besoin urgent, me chuchote-t-elle en pinçant fermement ma fesse avec ses doigts.

La rebelle joue avec mes nerfs en me laissant en plan avec ce connard. Nous nous fixons sans rien dire, jusqu'à ce qu'il me questionne :

— Alors comme ça, t'as enfin décidé de travailler pour ton grand-père ?

— Ouais.

— Ça va être un sacré changement. Manon vient avec toi ?

— En quoi ça te regarde, putain. (Il me regarde avec intérêt.) Je préfère qu'on en reste là, OK. Ciao.

Je pivote et fais quelques pas en me cognant contre... Merde, je suis rentré dans Elena Barattini, la fille d'Arabella.

Cette blonde pulpeuse de vingt-sept ans, aux formes avantageuses est une allumeuse. Ses yeux marron frétilent. La garce joue avec sa bouche de salope en passant son index sur sa lèvre inférieure. Ses cheveux mi-longs bouclés caressent ses fines épaules dénudées et ses nichons... Ouais, ils sont aussi gros que ceux de Manon. Vous avez vu juste, c'est une belle chienne ! Heu, italienne, que j'aurais probablement baisée dans les toilettes, si je n'étais pas avec une nana géniale et canon (je préfère le préciser encore une fois). J'aurais tiré mon coup, vous me connaissez ! Je reprends mes esprits en mettant de la distance entre nous, mais elle se rapproche avec un sourire aguicheur. Ouais, je reconnais entre mille, ces sourires : « *Déchire-moi, baise-moi brutalement, j'ai la chatte en feu...* »

Je toussote mais cette chienne en chaleur qui se la joue héritière égocentrique, réduit vraiment notre espace.

— Salut Adrien. Ça fait un bail. Tu vas bien ?

— Oui et toi ?

— Très bien. (Je me pousse franchement, mais elle avance encore.) Ce mariage est magnifique. (Elle regarde la pièce.) Ton frère est canon dans son costume. Sa femme aussi dans sa robe.

— Ouais, ils sont beaux.

Je déglutis et cherche Manon. Si la rebelle me voit aux côtés de cette pouffe, elle risque de me faire un scandale.

— Ma mère vient de me dire que tu t'installes à Gênes.

« C'est exact, ta mère est une pro des ragots, c'est une langue de pute, hélas elle n'a que ça dans sa vie pour l'émoustiller un peu, puisque ton père ne la baise plus. Ton vieux préfère la compagnie de jolies mineures. »

Un Silvio Berlusconi puissance mille ! Je vous assure, c'est le cas, ce ne sont pas des rumeurs. Moi, marseillais ? Non, non, niçois, nuance !

— Oui. Je pars demain soir.

— Super. On aura l'occasion de se recroiser. Je travaille depuis une semaine, au journal *local* « *Il secolo XIX*¹⁹ », à la rubrique People.

— C'est cool, félicitations.

« Putain ! Tu ne comprends pas que je n'en ai rien à battre de ta life. Alors arrête de m'aguicher comme ça. »

Manon va péter son câble. Elle va me faire chier toute la soirée en boudant pour rien, alors qu'elle sait que je l'aime, qu'il n'y a eu qu'elle et qu'il n'y aura qu'elle. Je suis certain, je vous jure, mais le mariage, hors de question.

Le silence creuse un peu plus ma gêne. Soudain, Elena pose sa main sur mon bras. Merde ! Je dois la dégager illico avant que la tempête Manon n'arrive, Xynthia à côté c'est de la gnognotte, croyez-moi.

— Tu pars seul, je suppose ?

C'est bien ce que je vous disais, l'ouragan Manon arrive droit devant nous ! Elle nous examine furieuse, les mains posées sur ses hanches, les sourcils froncés. Je vais passer un sale quart d'heure ! Je pousse subitement Elena, je recule et lui dit :

— Non. Avec Manon.

Manon, qui n'a pas perdu une miette du spectacle, approche l'ambiance s'électrise et je l'attire à moi. Je pose délicatement mes mains sur sa taille pour marquer mon territoire, mais la rebelle me repousse pendant que je m'accroche à elle en souriant. Elle est en « *mode chien enragé* », je reconnais quand elle est vénère.

— Manon, je te présente Elena, c'est la fille d'Arabella, tu sais la comtesse.

— Oh, fait-elle l'air, surprise. Je vois. Enchantée, dit-elle en la tuant du regard. Je ne veux pas troubler vos retrouvailles. J'ai un petit creux, je retourne au buffet, ajoute-t-elle en me repoussant violemment.

— Eh ! Attends, chérie. Je t'accompagne. Elena à bientôt.

Je n'ai pas le temps d'entendre la réponse d'Elena, je cours vers Manon et attrape son poignet. Elle serre les dents.

— Pourquoi tu t'es barrée comme une sauvage ?

— Je ne voulais pas te déranger. T'étais en compagnie de « *Scarlett Johansson* ».

Elle jette un regard noir en direction d'Elena par-dessus mon épaule.

— Ses yeux ne sont pas verts mais marron.

— Putain, Adrien ! Tu me prends pour une débile ! (Ses yeux vert olive me foudroient.) Va te faire voir Spinola et lâche-moi ! crie-t-elle.

— T'es jalouse ? je lui demande en pouffant.

— Tu crois que le monde tourne autour de toi, me confesse-t-elle en pointant frénétiquement son index sur mon torse.

— J'espère que oui, enfin pour toi.

— Tu te trompes sur toute la ligne. Tu n'es pas le centre de mon univers.

Je ris. Cette petite phrase est anecdotique. En première année, après avoir défloré Manon, j'avais fait ma petite crise d'angoisse. J'avais eu peur qu'elle me quitte suite à mon comportement de connard. La rebelle dépasse vraiment les bornes, je dois la recadrer, lui montrer qui est le chef dans ce foutu couple !

— Aujourd'hui, tu m'as trop cherché, ce matin puis chez mes parents. T'as oublié qui est ton maître, ma petite.

Je malaxe avec ma main libre son petit cul bien ferme.

— Tu ne devrais pas faire ça ici, glousse-t-elle. Il y a des yeux partout.

— Viens !

— Où ça ?

— T'as besoin de te détendre. Tu commences à devenir acariâtre comme toutes ces vieilles peaux.

Manon ricane puis me balance :

— Tu m’emmènes où ?

— Tu verras bien, bébé.

Nous prenons la direction du couloir...

Adrien et moi sortons du couloir étroit, mon pouls s'emballe un peu plus dès que nous pénétrons dans le jardin. Je suis si impatiente de sentir sa respiration dans mon cou, les battements de son cœur contre ma poitrine nue. J'adore quand nous retenons le temps pour pimenter toujours plus nos ébats. Nous marchons, le coucher du soleil m'aveugle légèrement, la brise marine effleure gentiment mon visage. Je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'à cet instant. Nous quittons l'hôtel, descendons par les escaliers et atterrissons sur la plage privée.

— On ne va pas faire l'amour sur la plage ? Rassure-moi ? je lui demande, inquiète.

— T'avais deux options. Tu n'as pas répondu. J'ai choisi, me lâche-t-il, le sourire en coin.

— T'es dingue ou quoi ? (Je fronce les sourcils et pose mes poings sur les hanches.) On peut nous voir. Des gens peuvent prendre des photos, voir même des paparazzis et il ne fait pas encore nuit.

Je balise vraiment, Adrien se tourne, me fixe avec ses yeux bleus et me balance avec malice en attrapant mon menton avec ses doigts:

— Si tu voyais ta tête. T'es mignonne, bébé.

— Tu t'fous d'ma gueule ! (Je l'assassine du regard.) C'est ça ? je réponds en lui envoyant un coup de coude.

— Bordel ! (Il m'empoigne fermement.) Ne refais plus jamais ça à ton maître. (Il serre les dents.) Il risque de t'infliger une punition.

Je plonge mes yeux dans les siens et le provoque. J'aime lui tenir tête, mon corps frissonne, mes poils se hérissent lorsque le vent caresse mon bras.

— Tu me penses idiote ! Tu ne me fais pas peur ! Je suis plus forte que toi. Je connais ton point faible, je lance en fixant son entrejambe.

C'est à ce moment-là, que tout fout le camp. D'un geste il me lâche, j'enroule mes bras autour de son cou puis agrippe ses cheveux. Corps contre

corps, Adrien me plaque contre un rocher pour m'embrasser. Sa langue cherche la mienne, et la retrouve aussi naturellement. Nos langues valsent avec fureur puis lentement. Nous nous dévorons. Je reprends le dessus en pivotant. Adrien recule contre le rocher. Je tire plus fort ses cheveux quand un gémissement sort spontanément de ma bouche. Nos hanches ondulent au même rythme. Il m'attrape par les fesses, les pétrit doucement sous la fine couche de satin puis vigoureusement. Ça me fait toujours le même effet, je suis avide de ses caresses.

— Ça va être ta fête, me murmure-t-il dans un souffle. Tu ne vas plus pouvoir marcher correctement après ce que je vais te mettre.

Je souris, j'aime le laisser penser qu'il a ce pouvoir sur moi, c'en est que plus excitant. Je reprends ma respiration en examinant le lieu.

— Ceci dit, je te l'ai dit, la plage, même pas en rêve.

— Qui a parlé de la plage ? Allez, suis-moi, me dit-il en prenant ma main.

Je relève la tête et réalise qu'une minuscule maison de pêcheur est accolée à l'hôtel, je dirais plutôt une sorte de débarras. Adrien pousse la porte qui n'est pas verrouillée. L'endroit est petit, une table est posée près d'une grande vitre où on pourrait aisément nous observer si on devait faire l'amour à cet emplacement.

— Tu connaissais ? je l'interroge, étonnée.

— Oui. (Il hausse les épaules.) Je n'ai jamais fait ça ici, si c'était ta question. Mes parents ont toujours tout organisé dans cet hôtel même leurs séminaires. Ils connaissent bien le propriétaire, c'est pour ça, que je savais où t'emmener pour notre petite collation.

— De quelle collation parles-tu ?

— Tu crois que tout à l'heure et demain matin ce sera de tout repos ? Bébé, je suis exigeant, tu vas devoir tenir la cadence !

Adrien me cherche, il veut me pousser à bout, nous mettre sur la ligne, comme dans le passé. Je dois y arriver, je veux y arriver et le laisser tout prendre sur son passage. Je n'ai plus peur, je n'ai pas besoin d'être en concurrence avec Elena, Adrien ne l'aime pas, il m'aime moi, oui, moi, Manon Costa et... Je suis prête, prête à redevenir cette fille qui se laisse aller malgré la peur de l'inconnu.

— Imagine que pendant quinze jours, je vais être obligé d'utiliser ma main droite. Ça va être l'enfer ! ajoute-t-il, d'un air attristé.

— Eh bien... Tu sais quoi ? Tu devras gérer tes frustrations. (Je croise les bras.) J'ai été surprise d'apprendre que tu avais une femme ! Va faire un tour la semaine prochaine et passe voir Scarlett si tu t'ennuies avec ta main, je suis certaine qu'elle se fera un plaisir de jouer avec ta queue, je m'empresse de lui dire sur un ton énervé et excité.

— Ma puce, tu parles toujours trop. Dommage que je n'aie pas de scotch, quoique dans tout ce bazar... (Adrien pivote et regarde tout autour en direction de cartons.) Je parie que je pourrais trouver mon bonheur. Et si je te ligotais tu ne serais pas contre, hein ? me marmonne-t-il à l'oreille.

Adrien frôle avec ses doigts mon téton qui durcit.

Comment fait cet homme pour me mettre dans un tel état d'excitation ? Je me maîtrise mais ma culotte en a décidé autrement. Pourtant, « *Manon, prends le contrôle, laisse-le te désirer !* »

— Pour le coup, mon cher, c'est toi qui l'ouvre trop !

Je pousse Adrien contre la table. Nos regards deviennent sérieux. Il s'assied sur le bord, et me dévisage comme il l'a toujours fait, avec des yeux de prédateurs. Je me tiens debout devant lui, puissante, désirée et exact, je l'ai décidé, je veux perdre la tête. Je me sens prête, je le sais, je lui fais confiance. Je veux qu'il me permette de toucher enfin les étoiles. Je veux qu'il nous emmène dans des endroits que nous n'avons pas encore explorés. Je relève la tête légèrement et aperçois la mer puis je reviens sur le visage d'Adrien. Ses lèvres si bien dessinées m'enflamment. J'aimerais m'approcher de lui, effleurer sa bouche avec mes doigts, jouer avec sa langue, passer mes doigts sur son torse musclé... Je me contrôle, la patience n'est pas mon fort.

L'euphorie et la tension palpable réchauffent la pièce et font monter une douce chaleur dans mon intimité. Je me racle ma gorge en posant ma pochette sur la table. Je fixe toujours Adrien, je ne le quitte pas. Je veux tout garder en mémoire. Ce moment est spécial, je le sens, il le sait. Je me replace face à lui. Je pose lentement, mes doigts sur la fermeture éclair de ma robe. Adrien m'examine, la tête droite, ses muscles se tendent, une légère bosse apparaît dans son entrejambe. Il fait chaud, j'étouffe. Je dé zippe en un rien de temps ma

robe bustier rose pâle par le côté, je la laisse glisser sur ma peau frémissante jusqu'à ce qu'elle touche le sol. Adrien me contemple, il ne va pas attendre une seconde de plus pour m'allonger sur la table. Toutefois, il continue de m'admirer en culotte, bustier et haut talons, comme s'il voulait enfiévrer encore plus la tension dans nos veines. Je ne bouge pas, je ne me cache pas, je le laisse me reluquer. Au bout de quelques secondes, Adrien se relève, se rapproche, me caresse le bras et me souffle dans le cou :

— T'es belle, putain. Ne retire pas tes talons !

— Je ne comptais pas le faire. Enlève ta veste et ta chemise ! je lui ordonne en posant un baiser dans son cou.

Adrien s'exécute. Il recule et retire ses chaussures, ses chaussettes et son pantalon en prenant soin de ne rien froisser, comme à son habitude. Je le dévisage et m'attarde sur son tatouage. J'ai envie d'y poser mes lèvres, de parcourir avec mes doigts ses pectoraux et ses abdominaux parfaits, de goûter son corps, ses tétons et sa queue. J'aime le rendre vulnérable et accro. Il est à moi et je compte bien le lui faire comprendre.

Dès qu'il revient vers moi, il m'attrape par la taille, enfouit ses mains dans mes cheveux, me les tire et m'embrasse goulûment le cou. Tête penchée, sur le côté, je me cambre et lâche un soupir.

— Tu veux que je te fasse l'amour comment ? Sur la table ? Debout ? me demande-t-il en dégrafant mon bustier.

— Sur la table. Je voudrais que... Tu sais... (Je rougis.) Me lèches.

— Quoi ? (Étonné, ses yeux s'ouvrent.) C'est vrai ?

— Oui. (Je hoche la tête.) Ça fait longtemps. Je me fiche que tu voies mes cicatrices.

— Putain, Manon ! (Ses mains tirent plus fort sur mes cheveux.) Tu fais ça parce qu'Elena est venue me parler ?

— Non. Peut-être bien.

— Je ne veux pas te le faire si tu n'en as pas envie.

— T'as raison et j'en ai très envie ! (Je le regarde droit dans les yeux.) Je n'ai pas à avoir honte de qui je suis et de mon corps. Et là, je veux que mon compagnon me fasse l'amour comme je le mérite.

Adrien dégrafe sauvagement mon bustier et le jette au sol. Il s'agenouille, caresse délicatement mes hanches, un frisson m'électrise. Ses doigts remontent et jouent avec mes fesses. Adrien les palpe, je halète, il me regarde avec amour, je baisse la tête pour mieux l'admirer, mes doigts s'ancrent dans ses cheveux. Ce sourire de dominateur me brouille la vue.

Adrien m'avait avertie, il a décidé de jouer avec moi ce soir. Je frémis car je ne souhaite pas l'arrêter. Je veux qu'il nous mène au bord, je veux être cette fille aventureuse qui n'a peur de rien. Je veux tout lui donner de moi, j'en ai besoin, j'ai besoin de lui, de nous, ici dans ce petit débarras, dans cette bulle, je ne pense qu'à nous.

Sa respiration près de mon intimité me paralyse, ma fente humide n'attend que ses lèvres. Adrien glisse ses doigts dans ma culotte en dentelle. Il tire sur l'élastique, puis il la retire lentement. Il pose des baisers sur mon ventre, je sursaute, je n'aime pas ça, il le sait et il sourit, idiot ! Adrien se redresse, il saisit mes poignets et les fait passer derrière mon dos.

Avec les talons je suis presque à sa hauteur, je relève la tête pour le regarder. Nous nous fixons souriants, sans rien dire, la pièce est chaude, mon sexe frétille. Adrien nous fait reculer. Il me mène sur le bord de la table, je m'assieds. Il écarte mes jambes et s'abaisse sans ciller des yeux. Je lui donne l'autorisation en acquiesçant. Sa bouche est proche de mes fines boucles et d'un coup de langue, il me suce en remontant vers le clitoris, qu'il agace très doucement. Surprise, je gémis.

Je me cambre, tête en arrière, yeux fermés, je ne pense à rien, si ce n'est à ma jouissance. Sa tête enfouit dans mon entrejambe me fait prendre conscience qu'il ne faut plus que je m'interdise le sexe. C'est une révolution pour la personne que je suis, je me sens femme, libre comme jamais auparavant. Nous nous aimons, tout ce que nous faisons est consenti, alors pourquoi nous mettre des barrières à certaines pratiques du moment qu'elles nous permettent d'atteindre le nirvana.

— T'es tellement bonne bébé, j'avais oublié ton goût.

— Parle-moi Adrien, s'te plaît, j'aime quand tu me parles.

— Ta chatte est mouillée. Tu mouilles pour moi. Je vais te déchirer, bébé. Tu n'aurais pas dû me chercher toute la journée. Tu le sais, hein ? (Je souris.)

Tu me provoques. Je ne vais pas être tendre.

Ses mots et sa langue m'obsèdent. Un gémissement intense sort de ma bouche. J'appuie mes coudes sur la table, j'observe Adrien, excitée et humide. Il lèche et mordille mon bouton, je soupire, j'aime lui offrir ce que j'ai de plus cher : mon corps.

Ses mains remontent vers l'intérieur de mes cuisses, ses doigts font de petits cercles jusqu'à ce que ses mains me caressent plus fermement. Dès qu'il introduit un doigt dans mon sexe, je me courbe et halète. Adrien s'amuse avec son doigt, il le fait coulisser sur toute sa longueur et effectue des mouvements circulaires sur mon point G. Puis, il le retire et s'arrête sur mon clitoris. Il me suce et roule avec son pouce mon organe érectile, qui grandit, gonfle et devient plus sensible au contact de ses doigts. Je bouge mon bassin plus vite, j'y suis, je vais jouir, je le sens.

— Adrien, je gémis. Regarde-moi.

Adrien relève la tête aussitôt. Nos regards se croisent, mes mains remontent vers mes seins. Les pointes de mes mamelons se dressent. Adrien me scrute avec des yeux affamés, il est penché sur moi, j'enroule mes jambes autour de sa taille en enfonçant le talon de ma chaussure dans sa fesse. Il continue d'agacer mon clitoris mais le fait roulé plus fort, il me rend folle. Son visage approche de ma poitrine volumineuse, mon pouls s'accélère lorsqu'il prend en bouche un de mes tétons tendu.

— Putain, tes nichons.

— Mords-moi !

— Manon, je...

— C'est un ordre, fais-moi mal, je suis à toi alors fais-le, comme avant, oui comme avant, je murmure.

— Pince ton autre téton !

— Comme ça ?

Mon pouce et mon index tirent et tournent avec vigueur mon mamelon.

— Non, plus fort, petite cochonne.

— Oh oui, Adrien.

Adrien me possède. Je me sens si humide, je vais jouir lorsqu'il introduit à nouveau non pas un mais deux doigts dans mon intimité. Ses doigts vont et viennent rapidement. Il m'observe, me mordille les tétons tour à tour. Je suis dans un autre monde, je veux qu'il me prenne et qu'il soit brutal, je veux être sa chose, oui sa chose et qu'il me permette de me sentir libre, libre de le laisser me faire du bien.

J'ai toujours été sienne, mais ce soir, ce n'est pas mon corps qui le veut, mais mon esprit. Je suis libre d'être moi. Je suis prête, prête à le laisser faire de mon âme et de mon corps son terrain de jeu favori.

— Allez bébé, je sais que t'y es.

J'acquiesce, il n'a pas besoin d'en dire plus. Il fait quelques mouvements avec ses doigts, je ferme les yeux en sentant mes cuisses se serrer. L'orgasme me brûle et me consume plus puissant et plus rassasiant. Un long soupir me prend la gorge, mes mains s'accrochent à la table :

— Adrien. Oh mon Dieu, tellement bon, encore, encore, je répète inlassablement.

Je m'effondre sur la table, essoufflée, le sourire aux lèvres. Mon rythme cardiaque résonne jusque dans mes tempes. Je reprends légèrement mes esprits mais mes oreilles bourdonnent encore. Adrien retire ses doigts de mon sexe, il fait glisser son boxer le long de ses cuisses musclées. Il me tend sa main et me relève. Je me délecte et apprécie la vue qu'il m'offre. Son membre est prêt pour moi. Assise sur la table, je le laisse attraper ma main et la poser sur sa queue tendue et épaisse. Je l'enroule avec mes doigts.

— Branle-moi ! m'ordonne-t-il.

Adrien est autoritaire ce soir, il m'avait prévenue, il ne sera pas doux, un peu comme dans mon rêve de la nuit dernière, pourtant, je m'exécute. Bizarrement ça me plaît qu'il me domine, je mouille encore. Sa tête repose sur mon épaule, ma main est chaude sur sa queue, qui grossit sous mes mouvements de va-et-vient. De mon autre main, je cherche mon téléphone portable dans ma pochette. Adrien tourne la tête et me fixe stupéfait. Il ne sait pas ce que je suis sur le point de lui dire, mais il va adorer, il aime le sexe et tenter de nouvelles expériences. Bref, gênée par ce que je vais lui annoncer, j'inspire et me lance :

— Prends-moi en photo. Tu t'en serviras pour te toucher.

— Quoi ?

Il écarquille les yeux.

— Ne fais pas le type offusqué, je suis sûre que c'est un de tes fantasmes.

— Putain ! T'es devenue folle. T'es consciente de ce que tu me demandes ?

— Oui, je suis tarée, tu devrais le savoir ! (Je lui tends l'appareil rectangulaire.) Sans mon visage. On ne sait jamais...

— Ouais, je ne veux pas que tu te retrouves encore sur le net.

— Tu l'effaceras quand on se retrouvera.

— À vos ordres Mademoiselle !

Adrien attrape le téléphone avec ses mains tremblotantes. J'entends à plusieurs reprises le clic-clac de l'appareil photo. Je ne sais pas combien de clichés il a pris. Je continue de caresser sa queue qui devient à chaque clic plus volumineuse et plus ferme. Faire ça ensemble, pour la première fois est totalement fou, incroyablement excitant et tellement dangereux. Au bout de quelques secondes, il lâche spontanément le Smartphone qu'il jette sur la table, agrippe mes hanches avec fermeté et positionne son gland à hauteur de mon intimité. D'un coup de rein, il me pénètre brutalement.

— Waouh !

— T'es mouillée, putain et serrée ! grogne-t-il en serrant les dents. J'adore quand t'es étroite.

Adrien me pilonne fort, il se penche, son souffle est dans mon cou. Cet homme joue avec mon corps, je le laisse faire, j'aime ça, j'aime qu'il m'impose son rythme, je n'arrive pas à y croire, mais c'est réel, c'est ce que mon esprit et mon corps souhaitent. Mes talons se plantent dans ses fesses.

— Je deviens fou, tu n'aurais pas dû me laisser faire ça.

— Ah ouais ? (Je souris.) Pourquoi ? je halète en sentant sa barre de chair plus épaisse à chacun de ses coups de bouts.

— Parce que tu n'as pas arrêté de me chercher et de m'exciter toute la journée. Les photos, c'était le summum. Je ne plaisantais pas quand je t'ai dit que tu ne pourrais plus marcher après ce que je vais te mettre.

— Tu n'es qu'un petit joueur et tu le sais.

— Tu vas voir ce que le joueur va te faire !

Adrien se retire, il me soulève, je crie étonnée. Il fait quoi au juste ? Il enroule mes cheveux dans sa main et nous mène devant la baie vitrée. Il m'y plaque fortement, mes seins nus frottent contre la glace. Excitée et humide, j'aime sentir cette sensation de froid sur mes tétons qui se dressent. Le soleil a disparu depuis quelques minutes, tout ce que nous vivons est impensable. Il touche de façon possessive mes hanches et mes fesses, il les tripote sans me ménager. Je ressens cette chaleur moite dans le creux de mon sexe. Puis, dans un geste calculé, Adrien me claque délicieusement avec la paume de sa main.

— Aie ! je réponds dans un gémissement.

Je tourne la tête sur le côté et pivote, fascinée, Adrien me regarde satisfait. Il aime me soumettre, je n'en ai plus aucun doute. Je deviens folle je crois car j'ai envie qu'il continue. Il me retourne brusquement, ses doigts frôlent ma colonne vertébrale et s'arrêtent sur la raie de mon cul. Il pince ma fesse et me claque une nouvelle fois. Mes seins ballotent contre la vitre, mon esprit est embrumé, mon corps est mou, je bascule la tête sur son épaule, je me relâche. Je ne sais plus qui je suis. Il me réduit à l'état de chose alors que je suis une fervente militante des droits de la femme. Putain de merde, je vais avoir l'orgasme le plus terrassant de toute ma vie, je le sais. Il me fesse une troisième fois, je gémis trempée et murmure plaintive :

— C'est de la torture, baise-moi, je n'en peux plus.

— Ça te plaît, pas vrai ? me marmonne-t-il dans mon cou.

— Hum.

— Dis-le ! Dis que t'as aimé.

— Oui et ça ne me ressemble pas.

— T'aimes être une petite salope.

Je me fige, en tremblant. Je me tourne pour le regarder. Adrien ne cille pas des yeux, l'enfoiré se souvient de mon rêve.

— Quoi ? je lui demande avec les yeux voilés.

— T'as dit que t'aimais ça, tu te persuades que non mais t'aimes qu'on puisse nous mater, t'as aimé que je te fesse, t'aimes être ma salope.

— Oh mon Dieu !

Adrien a raison. Ce comportement n'est tellement pas moi dans la vie, j'aime être l'égal des hommes, indépendante et forte, leur tenir tête me permet de les mettre à distance de mes émotions.

Pourtant avec lui, toutes mes craintes disparaissent, je m'abandonne, j'y arrive, il était temps. Je l'aime d'un amour inconditionnel, je lui fais confiance pour me libérer...

Mon cœur bat vite, je suis dans un tourbillon d'émotions, je me laisse faire en ne pensant qu'à mon plaisir, je n'y comprends rien, mais je ne veux pas que ça s'arrête.

— Sens l'effet que tu me fais. (Il me retourne encore et presse sa queue contre moi.) Je vais bien te baiser bébé, mais avant... Je le savais, me lance-t-il en trifouillant avec ses doigts ma fente affamée. T'es une cochonne. Putain ! Regarde comme tu mouilles.

Il me claque de sa main libre sans que je ne m'y attende. Ma jouissance sera fulgurante. Je délire, ce doit être ça. J'ai la sensation de planer.

— À quatre pattes ! m'intime-t-il. Tout de suite !

Je m'exécute sans la moindre réticence, il s'accroupit puis dans un mouvement de hanches, il glisse sa queue en moi.

— Mon Dieu, je soupire.

Je lui renvoie ses coups, telle une acharnée qui a soif de tout récupérer sur son chemin.

— Alors, c'est qui le petit joueur ?

Yeux fermés, je ne réponds rien, je me laisse faire en gémissant toujours plus fort à chaque coup de reins. Adrien se penche, m'attrape par les cheveux et me les tire, ma tête se redresse. Mes paupières s'ouvrent, je sens sa queue durcir et s'allonger plus profondément à chaque coup. Putain ! Il me baise ! Il me prend fort d'avant en arrière. Nous nous se laissons porter par cette situation qui nous dépasse.

— Alors, c'est qui le joueur ? me redemande-t-il, sur un ton passionné. Dis-le ? insiste-t-il, avec une voix rauque.

Je secoue la tête et renonce. Je suis en train de vivre le moment le plus

déconnectant de toute ma vie.

— OK, t'as gagné, je gémis. Moi.

Il grogne comblé et approche sa bouche près de mon oreille :

— Tu sens comme je te prends loin et tu ne dis rien.

Je ris nerveusement.

— J'en veux plus.

— Putain ! T'as vu comme tu bouges. Regarde tes seins et ton cul et t'en veux encore ?

— Oui, j'aime ce que tu me fais, je...

— Je sais, bébé. Lâche-toi.

Je ne sais plus ce que je fais, ni ce que je dis, ni qui je suis. Adrien s'enfonce en m'attrapant par les épaules. J'aurais peut-être des bleus. Mais, ce n'est rien en comparaison de ce que nous vivons. Plus rien n'existe sauf sa queue. Je ne pense qu'à ça. Je ne suis plus maîtresse de mon corps, ni de mes pensées qui lui appartiennent.

— Encore, fais-moi jouir, je veux jouir, je murmure.

Je suis au bord, les étoiles sont proches.

— Viens sur moi.

Dans un mouvement lent, Adrien se retire, il s'allonge sur le dos, je le regarde et le chevauche. Ses doigts remontent vers ma poitrine qu'il malaxe tendrement. Je m'abaisse, ne pensant qu'à mon plaisir, nos peaux se collent, transpirantes, je frotte mon clitoris sur sa barre de chair de façon à perdre pied puis il s'insinue, mes lèvres se resserrent autour de lui.

— T'aimes me baiser ? (Je hoche la tête.) T'y es, non ?

— Je crois, je réponds en me relevant pour me cambrer.

J'agrippe ses jambes pour mieux le sentir.

— C'est ça. Baise-moi. Allez, enfonce-toi plus vite.

— Oh mon Dieu. Adrien. Encore. Encore, je soupire en fermant les yeux.

L'orgasme ravage ma cervelle et mon corps. Mes cuisses et mon sexe se

serrent autour de son membre tel un étau. J'ai revu les étoiles et c'est inexplicable. Je veux revivre ça. Non, je veux que toutes les prochaines fois soient comme celle-là.

— Ne ferme pas les yeux. Je veux te voir jouir encore.

J'ouvre à nouveau les yeux, Adrien nous fait rouler et passe au-dessus. Nos doigts s'entremêlent, peau contre peau, en sueur.

— Je sais que tu peux encore avoir un orgasme, me souffle-t-il. Même dans cette position.

J'acquiesce.

— Ce soir tu m'épuises, je lui susurre en souriant au bord de l'extase.

— T'as voulu jouer, alors on joue !

Adrien me baise fort, loin, sa queue rentre et sort complètement, il me remplit, il m'embrasse partout, me lèche le cou, les seins. Si quelqu'un devait entrer par surprise, je ne suis pas certaine que nous puissions l'entendre. Je sens monter une nouvelle vague de plaisir, il le remarque.

— Putain, Adrien je, je... Vais... (Je m'arrondis.) Jouir...

— Je sais bébé, je le sens.

Tous mes muscles se contractent autour des siens.

— Ne t'arrête pas, plus fo-rt, en-core, en-core, je bredouille.

— Ne ferme pas les yeux je vais éjaculer.

Adrien finit à peine sa phrase que je sens un nouvel orgasme arriver.

— Je ne peux pas, je ne vais pas y arriver.

— Si tu peux. Regarde-moi. Jouis avec moi. (Adrien se crispe.) Oh putain Manon, Manon, lâche-toi pour moi bébé.

Son liquide chaud et épais se déverse par jets dans mon sexe, ce qui déclenche ma jouissance. Je jouis en sentant sa semence envahir mon entrejambe.

Je n'ai pas le temps de me remettre qu'une autre secousse me fait décoller, une larme roule sur ma joue.

— Ad... Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas.

Je bouge. Adrien s'agrippe à moi comme s'il ne voulait pas que ça s'arrête. Pourtant, nous nous effondrons l'un sur l'autre.

— Je viens d'éjaculer, ma puce, pouffe-t-il.

Ma respiration est rapide, je sens nos cœurs. C'était intense. Oui, c'est toujours intense, mais cette fois-ci c'était vraiment multi orgasmiques. Ça existe ? Un, deux, OK. Mais j'en ai eu quatre. Jamais je n'avais connu ça auparavant. Adrien et moi restons allongés quelques secondes toujours l'un dans l'autre.

— C'était waouh !

— Ouais. T'en as eu combien ? me demande-t-il avec le sourire jusqu'aux oreilles.

— Ce n'est pas une course à l'orgasme.

Adrien prend mon visage en coupe.

— Quatre.

— Autant ?

— Par ta faute, je ne vais plus pouvoir marcher. J'ai mal partout.

— C'est ça quand on est bon.

— Toujours aussi sûr de toi.

Il hausse les épaules, content de lui.

— Ce n'est pas que je ne veux pas rester ici, sauf que ça fait un moment qu'on s'est échappé et ils doivent certainement nous chercher pour le repas.

— Oui.

Nous nous relevons, l'un contre l'autre, nous nous embrassons tendrement. Adrien m'enlace, nous nous rhabillons en silence.

Heureuse et amoureuse, je repense à ce que nous venons de vivre. Je me suis sentie femme, désirée, aimée, j'étais moi, nous étions nous, dans notre bulle. Trois semaines que j'attendais ce moment ! Je me sens libérée.

Il fait nuit depuis quelques minutes, nous sommes dans la cabane de pêcheur près de l'hôtel. Avec Manon, nous finissons de nous rhabiller en silence tout en nous observant. Manon replace la fleur dans ses cheveux.

J'ai beaucoup de mal à réaliser qu'elle m'a laissé prendre des photos d'elle, nue. Elle m'a cherché toute la journée, alors la baiser sans prendre de gants, c'était un truc de dingue. Je ne pensais pas qu'elle me laisserait faire, elle qui est en apparence réservée et qui a quelque chose à dire sur tous les sujets. Mon corps a tremblé quand j'ai éjaculé, je n'avais jamais connu ça. La rebelle m'a laissé la fesser. Je sais ce que vous vous dites et non, je n'y suis pas allé comme un sauvage, je l'ai fait avec fermeté et délicatesse et putain ! Oui, j'ai adoré la contrôler, c'était de la bombe ! Je me suis senti puissant, et en même temps, Manon avait le pouvoir de tout arrêter. Ouais, je le redis, la voir dans cet état d'excitation extrême parce que j'étais le seul à prendre l'initiative de nous emmener dans un univers totalement inconnu, c'était... EXCEPTIONNEL !

C'est certain, on ne peut pas complètement savoir si la grossesse et les hormones ont influencé son changement de comportement. Manon a réussi à se lâcher, nous avons pris notre pied. Je n'ai pas à me plaindre, je le sais. Beaucoup d'hommes aimeraient coucher avec une femme qui sait ce qu'elle veut et qui n'a pas honte de le dire. J'espère juste que cette symbiose qu'il y a entre nous durera après la grossesse. Je l'aime à en crever, les quinze prochains jours vont être invivables. Ne pas la baiser, ça peut passer même si ce sera très dur, mais ne plus la voir, ni la toucher... Je sais ce que ça m'a fait, et revivre ça va être extrêmement tendu. Je n'aurai qu'à me plonger dans le travail pour ne pas trop y penser. Cependant, elle me manquera, c'est évident.

Nous nous observons. Manon s'approche de moi, enroule ses bras autour de ma nuque.

— Ça va être hyper long, me lance-t-elle tristounette.

— Je sais. (Je pose mes lèvres sur les siennes et l'embrasse.) Je pensais à ça.

— Et ?

— Je te l'ai dit, ça va être infernal.

— T'as des photos de moi à ta disposition. Au fait t'en as pris combien ?
me questionne-t-elle, souriante.

— Trois, quatre, il me semble.

Elle se dégage et recule pour attraper son téléphone que j'avais balancé sur la table. Elle parcourt les photos.

— Je n'aime pas me voir nue. (Elle grimace.) T'as insisté sur ma poitrine.
Elle me regarde avec malice.

— Tu sais que j'adore tes nichons.

Je m'avance.

— Oui, pouffe-t-elle.

Tout à coup, mon portable vibre dans la poche de ma veste, je le sors et fais défiler les photos que Manon m'a envoyée.

— J'en ferai bon usage, je réponds en posant mes lèvres sur son front.

— J'espère bien.

— Tu viens ! (Je lui tends ma main.) On retourne là-haut.

Manon la prend et se rapproche plus près pour m'embrasser. Son baiser est doux. Nous reprenons notre respiration.

— Je t'aime, me chuchote-t-elle avec une voix éraillée.

— Moi aussi, je t'aime. Qu'est-ce que t'as ? je lui demande, étonné.

— Rien. Sauf que... (Elle hausse les épaules.) Deux semaines sans se voir, pour moi aussi ce sera difficile, me dit-elle en effleurant ma joue avec sa main.

— Ce n'est pas comme si on se quittait.

— Ouais, mais...

— Quoi ?

— Ma soutenance. Denise. La grossesse. Tu ne seras pas là. Je voudrais en parler à ma mère et je ne sais pas quand et comment le faire. J'ai besoin de ton

soutien. C'est tout.

— Je ne suis pas encore parti. Tu peux lui en parler demain soir quand je te ramènerai.

— Ça ne va pas. (Elle me tue du regard.) Ce n'est pas un truc qu'on expédie en cinq minutes. Déjà qu'elle a dû se faire à l'idée qu'on soit ensemble et que je parte avec toi. Alors imagine... J'arrive à peine, je ne déballe pas mes affaires et je lui dis : « *Maman au fait, je suis enceinte de trois semaines. Ne t'inquiète pas. Je reviendrai régulièrement pour faire des examens donc tu pourras m'accompagner, si tu veux.* » Non mais ça ne va pas dans ta tête ? !

Elle pointe son index sur sa tempe.

— Eh, la rebelle ! Primo, tu vas te calmer, je précise, en la serrant par la taille. Et deuzio, ce n'est pas la première fois que tu fais ça. Rappelle-toi...

— Je n'ai pas oublié, figure-toi ! (Elle sourcille.) Ce jour-là, quand je lui ai dit que j'avais eu des rapports avec « *le baiseur de la fac* », elle avait pété les plombs. On peut la comprendre quelque part. Ce que je redoute c'est qu'elle me harcèle de questions.

— Tu sais comme elle est. Tu ne pourras pas la changer. Elle s'inquiète.

— Oui, c'est pour cette raison que je voulais que tu sois là quand je lui annoncerai.

— Tu n'as que demain soir. Je prends mon vol à vingt-et-une heures. Donc tu n'as pas d'autre choix.

À l'intérieur de la salle, le repas n'a pas été servi. Nous n'avons manqué à personne et tant mieux. La soirée se passe lentement. Putain ! Pourquoi est-ce si long d'attendre jusqu'au gâteau ? Soudain, Alexis et Océane se lèvent pour leur danse en tant que mariés.

Je vais vraiment craquer si ça continue. La réception est trop molle. Manon me scrute, elle a compris que j'ai horreur des mariages. En soi, ce n'est pas me marier qui me rebute, si on trouve la bonne personne. Mais plutôt tout ce merdier (la célébration, le repas, la fête...) devant autant de gens qui pour la plupart ne vous connaissent pas. Puis, le mariage c'est avant tout un contrat. Je suis libre, je n'ai pas envie d'être enchaîné et de rendre des comptes. C'est

égoïste peut-être, mais je ne pourrai jamais faire de compromis de ce type. Le mariage est un contrat financier, l'amour ne doit pas être mêlé à l'argent à mon sens. Ouais, enfin, bref. Je suis ANTI-MARIAGE !

Océane et Alexis dansent sur « *When a man loves a woman*, de Percy Sledge » quand subitement, un des gars de l'orchestre annonce que les invités sont priés de les rejoindre sur la piste de danse. Manon me regarde avec des yeux de merlan frit. Fait chier ! J'aime bien ce genre de musique en temps normal, pour me lover évidemment, mais danser ici, non, pitié.

— Adrien. Invite-la, me suggère Barbara. Elle n'attend que ça. (Elle bouge la tête en direction de Manon.) Ne fais pas ton mufle, me murmure-t-elle en se levant avec Laurent.

Manon me fait les gros yeux, je suis fichu !

— Très bien, juste cette fois, je fais en lui tendant ma main.

— Merci, dit Manon, enjouée.

Nous avançons vers la foule de gens, nous croisons Lucie et Alexandre, que nous ignorons. Ils nous observent, enfin Lucie examine Manon, ça ne me dit rien de bon. J'attire ma déesse près de moi en plaquant tout son corps contre le mien. Elle pose ses mains sur mes épaules.

— Je sais que tu fais un effort alors merci.

Elle pose sa tête sur mon torse.

— Je ne me force pas, je le fais parce que j'ai envie de danser avec toi, je réponds en l'enlaçant par la taille.

— Tu te rappelles la première fois qu'on a dansé ensemble.

Elle relève la tête et me regarde avec des yeux brillants. Nous bougeons langoureusement.

— Comment l'oublier, je t'ai fait l'amour pour la première fois juste après.

— Moi aussi, je n'oublierai jamais cette soirée, car...

— Ouais, je sais, la sex-tape...

— Oui, heu... Tu te souviens sur quelle musique on avait dansé ? me demande-t-elle pour changer de sujet.

— Bien sûr. C'était sur, oui, attends... (Je réfléchis en fixant le mur d'en face.) Il y a eu plusieurs morceaux.

— Oui, je t'écoute ?

— David Guetta.

Je regarde Manon avec le sourire aux lèvres.

— Oui, c'est vrai. Et le titre ?

— Je ne sais plus. C'est trop vieux. En tout cas t'étais déchaînée. (Je nous fais pivoter.) J'avais du mal à rester concentrer sur la musique, car...

Manon ricane.

— Toi aussi t'étais en forme... Enfin ta queue.

— Normal. J'avais tes hanches collées à moi depuis une demi-heure, je me retenais pour ne pas bander. Tu sais que j'avais envie de toi depuis des mois.

— On n'a jamais dansé de slow tous les deux.

— Tu ne pourras plus dire ça, je lui chuchote à l'oreille.

— Hum. Tu sais que depuis trois ans, j'ai arrêté le moderne-jazz.

— Ah bon et pourquoi ?

— Parce que je fais de la Zumba.

— Putain ! Je comprends mieux pourquoi ton cul est moins plat, je précise en pelotant ses fesses.

— N'importe quoi ! (Elle fait la moue et s'écarte. La musique se termine.) Je vais aux WC. Je reviens.

Manon part en direction des toilettes, Lucie la suit juste derrière. Je les observe, j'espère que cette garce ne va pas approcher Manon. Je retourne à table.

— Alors c'est quoi cette vidéo ? m'interroge Barbara.

— Rien de très important.

— Adrien ! Je suis ta sœur ! Je ne suis pas bête ! J'ai compris que c'était à cause de ça que vous aviez rompu.

— Déjà ce n'est pas totalement vrai. (J'inspire et regarde Barbara qui

attend une réponse.) Enfin, pas quand elle était en Italie.

— Tu ne veux pas m'en parler ?

— Papa et maman sont déjà au courant et ça me suffit.

Je tourne la tête en direction du couloir. Je m'inquiète.

— Sympa pour moi.

Je pivote et fixe Barbara qui croise les bras.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, je soupire.

Barbara me regarde avec insistance, elle ne lâche jamais l'affaire, elle est pire que ma mère.

— Bon. D'accord. Mais tu n'en parles à personne.

— Bien sûr, tu me prends pour qui ?

— Juste pour quelqu'un qui ne sait pas garder sa langue dans sa poche, je lance avec un sourire narquois. Bon. En première année, j'ai filmé ma première fois avec Manon. Elle était vierge, j'étais son premier, alors j'ai voulu immortaliser le moment, sauf que c'était débile, je l'ai compris quand elle m'a quitté. Et donc, Lucie la meuf d'Alex, avait trouvé la sex-tape sur mon portable et l'avait postée sur des sites pornos et les réseaux sociaux.

— Non. T'es sérieux !

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

— Tu n'en as pas l'air.

Voilà, encore une personne qui ne pensait pas que j'étais capable d'un truc pareil.

— Elle est devenue quoi cette vidéo ?

— Les parents de Manon ont essayé de la faire retirer définitivement.

— Ça a marché ?

— On ne peut jamais être certain à cent pour cent. Tu n'as qu'à taper nos noms sur Google et chercher, je dis en raillant.

— T'es idiot. Oh ! Quelle horreur !

— Je rigole, Barbara, tu vas nous faire un malaise, je ricane.

Manon arrive et s'assied au même moment où la conversation se termine. Elle n'a pas l'air d'aller très bien.

— Ma puce ça va ? je lui demande, anxieux.

— Ouais, ouais...

Non. Ce n'est pas l'impression qu'elle donne. Barbara à côté d'elle lui dit :

— Je sais tout pour la vidéo. Il lui manque un grain à cette nana.

— Hum. Oui. Mais le plus fou c'est qu'elle vient de me donner une clé USB. À l'intérieur, devinez ce qui s'y trouve ? (Je ne bouge plus et reste scotché à ses lèvres.) L'original de la vidéo (Manon sort la clé USB de sa pochette.) Elle s'est même excusée. Elle s'en veut encore. Elle m'a dit qu'elle avait essayé de m'appeler plusieurs fois pour me dire que notre amitié lui manquait. Je suis sous le choc, vous comprenez.

— Et tu ne vas pas tomber dans le panneau ? je dis, sceptique.

— Je n'en sais rien. De toute façon je pars avec toi. Je ne la reverrai plus.

Elena passe près de notre table et nous envoie avec un sourire de salope diabolique :

— Tout se sait tôt ou tard...

Elle avance jusqu'à sa table en se déhanchant et s'assied. Nous la toisons tous les trois de là où nous sommes. Putain ! La garce ! Elle a certainement entendu notre conversation. Elle n'a pas intérêt à me causer de tort sinon elle aura de mes nouvelles. Manon range la clé USB dans sa pochette. Le dessert arrive dans nos assiettes. Nous dégustons les choux. Quelques minutes plus tard, je me lève et retrouve Alexis, nous lui annonçons notre départ. J'embrasse mes parents, mes grands-parents et nonno puis nous prenons la route pour notre petite escapade.

Sur le trajet, je ne peux m'empêcher d'être nostalgique. En trois semaines seulement, toute ma vie s'est retrouvée bouleversée. Adrien l'unique amour de ma vie va être le papa de mon enfant. J'ai toujours du mal à le croire. Tout sera différent à présent. Cette grossesse vient chambouler nos vies. Je ne regrette pas d'être enceinte de cet homme que j'aime éperdument. Avoir un bébé de lui est la concrétisation de notre amour. Toutefois, je doute, c'est vrai, cette grossesse est arrivée trop vite, beaucoup trop vite. Nous n'avons pas encore emménagé, ni même vécu ensemble que je porte son enfant. Quand on y réfléchit posément, cette situation est totalement irresponsable.

Notre relation est ce qu'elle est, complètement folle, excitante et unique. Je n'ai jamais été aussi vivante que depuis que nous sommes de nouveau ensemble. Mais j'ai peur, peur de faire une erreur. Sommes-nous assez matures pour élever un enfant ? Je ne sais plus, je ne me sens pas prête, j'ai besoin de soutien, du soutien d'Adrien. En le suivant à Gênes, je serai contrainte de me rendre à Marseille tous les quinze jours. Tous ces trajets me fatigueront à la longue mais surtout je serai seule, je ne veux pas vivre ces moments sans Adrien. Je panique, j'essaie de maîtriser mon angoisse en respirant lentement.

Adrien conduit et zigzague entre les routes sinueuses, dans le noir absolu. Je fixe ma vitre.

— T'es silencieuse depuis qu'on a pris la bagnole. Ça va ?

Je pivote légèrement, le fixe et pose ma main sur sa cuisse. Il dépose immédiatement sa main sur la mienne.

— Oui, pourquoi ça n'irait pas ?

— Je ne sais pas. Depuis que l'on a baisé, je te trouve triste. C'est parce que je pars ?

— Non.

— Cool, ça fait toujours plaisir, me dit-il le sourire en coin.

— Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Oui tu vas me manquer. Je

pensais à la grossesse.

— Et donc ?

— Les allers/retours m'épuiseront.

— Tu sais que ce serait mieux de te faire suivre à Gênes. C'est débile de faire tous ces trajets. Si tu ne pars pas, je te promets que j'assisterai à tes échos.

— Ne fais pas de promesse que tu ne pourras pas tenir ! je lui lâche sèchement.

Je retire violemment ma main de sa cuisse.

Quelques minutes plus tard, Adrien se gare devant une jolie bâtisse en pierre. Il arrête le contact, la musique qui nous permettait de ne pas ressentir ce silence de mort s'est arrêtée. Adrien prend mon visage entre ses mains. Il me fait peur, il est sérieux, beaucoup trop pour un type qui ne l'est que rarement. Jamais il n'avait eu ce regard si profond avec moi.

Il me dévisage en prenant le soin d'effleurer délicatement ma joue, il est tendre, ça me fait du bien, j'aime sa douceur. Je ferme les yeux et laisse échapper une larme. Le stress sans doute, la grossesse probablement. Non, il n'y a pas que ça et vous le savez... Je vous ai glissé quelques détails pendant la réception. Exact, ce que je dois lui annoncer pourrait ruiner sa carrière. Jusqu'à présent, je ne pouvais en parler à personne. Pourtant, notre vie sera médiatisée, la presse s'attardera sur mon passé, mais surtout sur celui de ma famille et il ne le faut pas, cela risquerait de nous nuire. Je ne sais pas comment aborder le sujet, Adrien va me détester ou pire me larguer. Il me prend dans ses bras, je hume son parfum, je me détends.

— Si tu penses que je suis le genre de mec qui n'assume pas ses responsabilités, alors que fais-tu avec moi ?

Mince, sa question me prend au dépourvu. D'un autre côté, il n'a pas tort, il faut que je lui fasse confiance.

— Je ne suis pas comme toi. Pour toi, la vie est simple. Tu te lèves le matin, tu pars bosser et tu rentres le soir, sans te poser de questions. Pour moi, c'est différent, je cogite et tu me le dis assez souvent. Je m'inquiète pour mon avenir. La grossesse m'angoisse, j'ai peur de faire une fausse couche. J'ai peur

que quelqu'un trouve cette vidéo, ce serait catastrophique. J'ai peur qu'en fin de compte notre vie à deux soit un fiasco. Alors notre bébé aura deux parents qui vivront séparés et ça en fera un enfant malheureux. J'ai peur de ne jamais trouver de job. Imagine un peu... Qui voudrait embaucher une femme enceinte. Personne et tu le sais. Tu sais comme moi que c'est source de problème pour une entreprise. Pour couronner le tout, cette femme est étrangère, alors n'en parlons pas... C'est voué à l'échec. Je te le dis et te le répète, j'aime mon indépendance, je ne veux pas vivre à tes crochets.

Adrien m'examine attentivement, il soupire démoralisé. Nous nous maîtrisons, c'est l'exploit du siècle, comme quoi effectivement tout peut arriver.

— Je comprends ta crainte. Mais que veux-tu faire ? Si tu veux bosser. Il n'y a pas de souci, mon grand-père a des relations partout.

— Mais, je ne veux pas de ton aide, ni celle de ta famille. Je n'ai pas envie d'être pistonnée. J'aime y arriver par moi-même. J'ai toujours fait comme ça.

— T'attends quoi de moi dans ce cas là ?

Oui, c'est vrai. Qu'est-ce que j'attends de lui ? Je n'en suis pas certaine, mais son soutien, c'est évident.

— Je n'attends rien. Juste que tu m'écoutes sans que ça ne parte en hurlements. La discussion que nous avons me fait du bien.

— Je suis d'accord, je n'aurais pas dû te promettre que j'assisterais à tes échos. Je sais que je serai pris. Mais je sais une chose, j'aurai toujours du temps pour toi.

— Tu me l'as déjà dit mais ce ne sont que des mots.

— Ouais et je tiens mes engagements. Je ne choisirai jamais entre le boulot ou toi. C'est toi ma priorité, pas le travail.

— Tu dis ça maintenant, mais tu n'en sais rien.

Brusquement, Adrien m'arrache un soupir en m'embrassant fiévreusement. Peut-être veut-il me prouver qu'il tient à moi et qu'il fera son nécessaire pour s'impliquer dans cette grossesse. Je l'espère. J'ai besoin de lui plus que jamais, même si j'aime me débrouiller par moi-même. Ce bébé je ne l'ai pas conçu seule. J'ai besoin de sentir qu'il est là, pour nous. Nous

reprenons notre respiration.

— Arrête de toujours stresser avant que les choses n'arrivent, me chuchote-t-il. Tout va très bien se passer. Maintenant sortons de là, que je puisse te baiser jusqu'à demain matin.

— T'as encore des forces ? je glousse.

— Toujours quand il s'agit de te faire l'amour.

— Le problème c'est que tu m'as épuisée tout à l'heure, je crains de ne pouvoir que te câliner.

— Va pour les câlins. Mais, si cette nuit je te réveille, ne sois pas étonnée.

Nous sortons de la voiture avec nos sacs à la main et sonnons. Une rouquine souriante d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, aux cheveux courts, nous ouvre. Elle nous salue, nous la suivons dans la maison. Adrien avait raison, cet endroit est splendide, il a du caractère et du charme. Il sait que j'affectionne les pierres. J'adore l'histoire des villes et notamment, de ces villages médiévaux. La demeure est spacieuse, à étage. Nous sommes toujours au rez-de-chaussée et entrons dans un petit couloir. Une dépendance est attenante à la maison. La propriétaire nous donne les clés de la chambre.

— J'espère que vous passerez une agréable nuit. Le déjeuner est servi à partir de sept heures, nous dit-elle gentiment.

— Très bien. Merci, répond Adrien.

La maîtresse de maison s'éclipse. Nous ouvrons et entrons. La chambre est magnifique. Un joli lit en bois se trouve au milieu de la pièce, des décorations de style « *provençales* » sont posées sur les murs, une armoire en chêne se situe au fond de la pièce. Une douche à l'italienne donne sur ma gauche avec ses toilettes. Puis une porte, celle-ci m'intrigue.

— Qu'est-ce qu'il y a ici, on peut y aller ? je demande, curieuse.

— Oui. Tu peux.

J'entre dans la pièce, j'y aperçois un jacuzzi encastré dans du parquet avec vue sur une grande baie vitrée. Cette dernière donne directement sur l'immense jardin privé. Avec l'obscurité, je ne distingue pas grand chose, juste quelques arbres.

— Adrien. (Je tourne sur moi-même.) C'est splendide ! je dis en lui sautant

au cou toute émue. On peut l'utiliser, j'ajoute, surexcitée.

— C'est fait pour. Je croyais que t'étais fatiguée ?

— Je peux faire un effort pour essayer ce machin.

— Alors dans ce cas, va mettre ton maillot. J'arrive juste après, me dit-il en m'enlaçant par la nuque.

— Youpi, je lui réponds, ravie.

Je retourne dans la chambre, j'ouvre mon sac, j'attrape ma serviette de bain, mon gel douche, mon maillot et pars illico sous la douche.

J'ai besoin de me détendre avant de retrouver Adrien. Je mets en marche les jets d'eau, au dessus de ma tête, l'eau coule sur mes cheveux et mon corps transpirant. Je me savonne, ça me fait du bien.

Sous l'eau je ne peux m'empêcher de repenser à la conversation que nous avons eue dans sa voiture. Adrien fait des efforts, il veut que ça marche, moi aussi, je ne souhaite que ça. Néanmoins, maintenant que je porte son enfant, nous devons avoir une conversation avec mes parents concernant ma famille sicilienne et je crains très franchement qu'il ne pète les plombs pour de bon. Adrien risquerait par ma faute de perdre son poste de PDG si son grand-père venait à apprendre le fin mot de l'histoire. Je m'en veux terriblement de lui cacher des secrets mais nos vies en dépendent. Je devrai rester sur mes gardes, cependant je ne pourrai pas vivre en ermite... Pourquoi suis-je tombée amoureuse d'un italien qui aura un poste médiatisé ? Notre vie serait plus simple à Aix-en-Provence...

30

Adrien

Pendant que Manon est sous la douche, j'en profite pour récupérer mon maillot dans mon sac. Je n'arrête pas de ressasser notre discussion, je me demande pourquoi elle est si inquiète ? La grossesse l'angoisse, ça peut se comprendre, mais je serai là, je ne l'abandonne pas, elle aura un toit. Je peux prendre soin d'elle et du bébé, ce n'est pas comme si je n'allais pas gagner ma vie. Je sais qu'elle souhaite s'épanouir au travail et c'est légitime, mais neuf mois est-ce long ? Enfin, peut-être plus, mais ça ne dure qu'un temps.

Ce n'est pas comme si elle était obligée de rester cloîtrée entre quatre murs. Mon grand-père connaît beaucoup de monde à Gênes qui pourrait lui trouver un poste. Elle est bizarre. Pourquoi refuse-t-elle mon aide ? Plus mon départ approche, plus je la sens distante, ailleurs. J'ai l'impression qu'elle me cache quelque chose. Je n'aime pas ça. Je ne suis pas un exemple et je le sais. Je lui ai déjà menti sur mon passé parce que j'en avais honte, honte de lui dévoiler qui sont mes tarés de parents, ma sœur déjantée, ma double nationalité et tout ce qui en découle. Si elle me cache réellement quelque chose, je crois bien que je lui en voudrais pour de bon, enfin, je lui en voudrais un peu, parce que... Ouais, je l'ai dans la peau...

Manon sort de la douche et bordel de merde, tous mes synapses défontent. Je ne vois que le rouge de son bikini. Si elle n'était pas si crevée, je crois que... Oui, vous avez compris, je n'arrive pas à me rassasier de son corps de déesse. Elle s'avance vers moi, elle m'attire à elle par la taille, son odeur de sauge m'enivre, elle pose un petit baiser sur mes lèvres.

— Alors on le prend ce bain, Monsieur Spinola.

— Je t'attendais.

J'attrape sa main, nous nous dirigeons vers le jacuzzi. Nous déposons nos serviettes sur le sol et nous entrons. L'eau est chaude mais pas trop puisqu'avec la climatisation, nous pouvons en profiter pleinement. Tout à coup, Manon ricane.

— Pourquoi tu ris ? je la questionne, surpris.

— Je repensais à Noël, lorsque ta tante avait jacassé sur le SPA. Tu te souviens ?

— Ouais. Mon père t'avait fait une réflexion pour ne pas changer.

— Hum, me dit-elle tout en se rapprochant de moi.

Ses lèvres se posent sur les miennes, son baiser est passionné. Elle cherche ma langue et l'enroule lentement. Cette nana me rend dingue pourtant je sens que quelque chose cloche, je la tourne, plaque son dos contre mon torse. Ma respiration devient saccadée, mon nez s'immisce dans son cou, je hume son odeur.

— Tu sens bon, tu sais ? je lui dis en effleurant avec ma bouche sa peau laiteuse.

— Normal, glousse-t-elle. Je viens de me laver.

Je déguste sa chair lentement.

— Parle-moi. Dis-moi ce qui ne va pas ?

— Quoi ? (Manon se retourne en écarquillant les yeux. Elle met de la distance entre nous.) Tout va bien, me dit-elle en me fixant.

— Je ne suis pas un blaireau. J'ai compris. Je sais que tu stresses.

— Mais, je...

Je l'interromps :

— T'as peur de te retrouver à Gênes toute seule ? De ne pas arriver à trouver un boulot ? Pourquoi tu ne veux pas de l'aide de mon grand-père ? Il a des tas de contacts.

— Je te l'ai dit. (Elle fronce des sourcils.) Je ne veux pas de ton soutien, ni celui de ta famille.

— Et pourquoi, putain ?

— Parce que.

Elle croise les bras, furieuse.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que tu auras !

anon me tue du regard. Ses yeux s'assombrissent, elle sort de l'eau et récupère sa serviette qui était par terre. Elle s'enroule avec et m'examine d'un air supérieur. Putain, les gonzesses, elles sont toutes pareilles ! Lorsqu'elles l'ont décidé, elles se renferment comme des huîtres. Brusquement, Manon sort de la pièce. La rebelle aurait-elle pris la mouche ? Bon sang ! Je ne suis pas le con de service ! Je suis en droit d'avoir des explications.

En colère, je sors aussitôt du jacuzzi. J'attrape ma serviette de bain, je me sèche et entre dans la chambre. Manon ne porte plus son maillot de bain, mais une nuisette noire satinée. Elle tire la couette par le haut et s'allonge dans le lit. C'est sérieux ?

En rogne, je pars dans la salle de bains. Je brosse mes dents et me nettoie le visage en deux temps trois mouvements. Je retourne dans la pièce principale et enfile mon short gris de pyjama que j'avais posé au préalable sur le lit.

Je m'assieds puis m'allonge tout en mettant un sacré espace entre nous, pour ne pas être collé à cette chieuse. Mon comportement est extrême, voire enfantin mais tant pis, la rebelle ne veut pas me parler, elle n'aura rien de moi.

Sans que je comprenne elle se met à pleurnicher. Pourquoi se met-elle dans un tel état pour un job ? Si ce sont les hormones comme elle me le rabâche si souvent depuis hier, eh bien je n'ai plus qu'à prendre mon mal en patience. Neuf mois ce n'est pas si long, qu'en pensez-vous ?

Je me tourne et pose mon menton sur son épaule.

— Tu ne veux pas me parler. J'ai compris. Pourquoi tu pleures ? Il n'y a pas de raison pour que tu chiales.

Manon pivote. Nous sommes face à face. Elle me dévisage, ses yeux sont rouges, ils traduisent de la tristesse presque du désespoir. Franchement, je n'y comprends rien, les hormones ne peuvent pas être la seule cause de son mal-être.

— Je voudrais que tu me fasses l'amour, me murmure-t-elle en frôlant avec ses doigts mon torse.

Je sursaute et la stoppe en attrapant son poignet.

— Tu pleures parce que tu veux baiser ?

Stupéfait, je la relâche.

— Je ne suis pas facile à vivre, tu sais. (Je souris en coin.) J’angoisse, la grossesse me fait agir de manière, très... IRRA-TIO-NNELLE, je trouve et...

— Ouais, tu l’as dit, mais quand même, t’es excessive. N’essaierais-tu pas de me voler la vedette ? C’est moi qui me renferme et pas l’inverse.

Manon sourit, sa mélancolie disparaît peu à peu. La faire sourire, c’est tout ce que je souhaite, car je vois que quelque chose ne va pas et cela m’effraie.

— J’ai besoin de toi, s’il te plaît, baise-moi, me dit-elle en caressant ma jambe et mon pied avec le sien.

— Non ! Enfin oui mais non. (Je fronce des sourcils.) T’étais épuisée, ce n’est pas quand tu veux ! Je ne suis pas un homme objet, je rétorque en faisant le type offusqué.

Manon pouffe. Son regard est tendre. Elle approche son visage près de mon cou et d’un coup de langue elle lèche mon oreille. Putain ! Je reste zen, croyez-moi, j’ai très envie de lui arracher son déshabillé qui ne couvre rien de ses seins.

— T’en as envie. Adrien ne me demande pas te supplier.

— Excellent, ça. Supplie-moi !

— Ah ! Non ! Tu ne changeras jamais !

Indignée, Manon me pousse. Je la retiens, je veux avoir le dessus. J’adore ça bordel, j’adore nos échanges parfois tordus, mais je veux savoir, je veux qu’elle se confie à moi. Je ne suis pas qu’une bite, j’ai un cœur, ouais, je vous fais rire... Pas grave, je peux aussi être un petit-ami attentif et attentionné.

— Tu ne veux pas me dire ce qui te tracasse, hein ?

— C’est juste le stress. Rien d’autre. Adrien, et si... On pourrait retourner dans le SPA et continuer ce qu’on faisait, me chuchote-t-elle en effleurant avec son index mon tatouage.

Sa main descend vers mon entrejambe, elle tire sur l’élastique de mon short, elle plonge ses doigts vers ma bite et la sort. Elle est déjà tendue par l’excitation. Même si nous nous disputons régulièrement et que sa réponse ne me convient pas, je n’arrive pas à repousser ses avances. Je suis faible ? Effectivement je suis un homme et je l’aime. Elle me connaît bien, je n’arrive

rien à lui refuser surtout quand sa main fait des va-et-vient plutôt insistants. Manon se redresse avec ma queue à la main, elle se met à genoux et se penche. Sa langue se pose sur mon gland, puis elle me suce entièrement. Je grogne, j'ai encore envie d'elle. J'attrape ses cheveux fermement, elle relève la tête. Je ne peux pas la laisser jouer avec moi. Vous avez raison, elle connaît mon point faible : MA QUEUE. La rebelle sait très bien ce qu'elle fait en me léchant de la sorte mais ce soir, je veux qu'elle continue sur sa lancée. Oui, elle peut se lâcher encore plus, j'en suis certain, vous verrez !

Mes choix et mon comportement l'ont fait souffrir, mais j'ai changé, je veux être son épaule solide, son roc. Elle devra me faire confiance pour ce que j'ai prévu, je ne vois pas d'autres solutions pour qu'elle me parle enfin de ce qui la tracasse.

— Bébé. Je ne veux pas éjaculer maintenant, je précise en me poussant et en remontant mon short sur mes hanches.

Manon me scrute en colère et elle se relève. Allongé sur le lit, les bras croisés, je l'observe, elle me regarde avec des yeux de biche. Puis, avec une lenteur calculée, elle fait glisser les bretelles de sa nuisette sur sa peau. Bordel ! Elle est complètement nue, pas de culotte. Je me retiens. Je serais prêt à la culbuter sans préliminaires. Dites-le à ma bite qui est en érection.

— Très joli, je fais en me redressant, tout en examinant sa chatte.

Je salive, mais je me contrôle. Ouais, le contrôle, je l'ai en moi...

Manon se rapproche, je suis debout, devant elle. La rebelle malaxe mes fesses à travers mon short. Je pose mes mains sur les siennes et l'immobilise. Ce soir, c'est moi qui dirige, elle va vite le comprendre. J'écarte ses mains, retire d'un coup sec mon vêtement et lui tends ma main. Elle la prend. D'un mouvement, je la soulève et la porte. Je nous emmène dans le jacuzzi.

— Adrien ! Eh ! T'es ouf, me dit-elle en me tapant l'épaule. Pose-moi par terre !

— Non. Tu veux baiser ?

— Oui.

— Dans ce cas, tu vas faire ce que je te dis.

J'entre rapidement dans l'eau et plaque son corps contre le mien. Ses

nichons bougent sur mon torse et font de nouveau monter en flèche ma tige. Je ne veux rien précipiter. Je veux qu'elle me supplie et qu'elle m'autorise à la... Je l'embrasse avec passion, Manon gémit, mes lèvres descendent plus bas vers son cou. Manon soupire, la bouche ouverte, les yeux fermés en s'agrippant à mes omoplates. Ses petits bruits m'excitent grave, ma bite n'attend que le moment où elle empalera sa chatte ou bien, imaginez la suite...

Mes mains explorent ce corps que je connais de mieux en mieux, je ne m'en lasse pas, je suis accro à ses courbes généreuses et à sa taille de guêpe. Manon le sait, pourtant elle refuse de l'admettre, elle a un corps sublime que beaucoup de femmes envient. Elle a fait des efforts pour s'accepter, j'avoue. Je bande fort, rien qu'en l'imaginant en train de se tripoter les seins. Je suis fan de sa poitrine, vous le savez, mais son cul, putain, je serais prêt à m'inscrire à son cours de Zumba, rien que pour voir bouger son popotin. Vous m'y faites penser ! Je devrais lui demander de réaliser une chorégraphie rien que pour moi, ce serait une première, je sais qu'elle danse comme une déesse. Bordel ! Je bande encore plus fort, je la vois se trémoussant pour moi, sur moi, sur ma queue. Le rêve ! Bref. Revenons à nous.

J'adore son fessier, d'ailleurs, je m'y attarde en le malaxant délicieusement. Manon halète contre ma bouche. Normal, je viens d'introduire ma langue et je l'aspire avec férocité. Je suis comme ça, je ne fais rien à moitié, j'aime la faire mienne. Ce soir j'espère que nous franchirons une nouvelle étape. Manon est prête mais je ne suis pas certain qu'elle en ait autant envie que moi. Cette étape à mon sens est essentielle, elle nous permettrait de nous faire totalement confiance. Nous nous embrassons toujours, je tire sur ses cheveux avec ma main libre pour lui prouver que je suis le seul qui peut lui faire ressentir ça. Puis, la rebelle prend ma main qui était sur sa fesse et la dépose sur son sein.

— Tu heu... Adrien, tu vas faire quelque chose ? me demande-t-elle, stupéfaite.

— Quoi ?

— Oui, la tortue. (Elle sourit. Elle me cherche vraiment aujourd'hui ! Comment ne pas me rappeler notre première fois.) Vas plus vite !

— Tu me cherches, la rebelle. Tu vas faire ce que je te dis !

— Et pourquoi je devrais accepter ?

— Tu veux un orgasme ?

— Hum.

— Alors pour une fois, boucle-la ! (Je la tue du regard.) Tu ne fais rien sans que je te l’y autorise. T’as compris !

Manon acquiesce, frustrée et mécontente. Je sais qu’elle a horreur quand je lui parle de cette façon, mais c’est un jeu. Un jeu qui nous permet d’assouvir nos fantasmes. J’ai toujours aimé la soumettre, nous n’avons pas eu le temps par le passé de mettre véritablement en pratique ce style de relation, mais aujourd’hui, elle m’a laissé faire et je compte bien recommencer, car ce qui me chauffe le plus, c’est sa résistance. Ouais, je suis au courant, je suis un homme tordu et putain, j’adore ça ! C’est craignos, j’avoue.

Manon déglutit difficilement, elle a peur et c’est exactement ce que je souhaite. Je veux l’emmener toujours plus loin et tout essayer avec elle, même si j’avoue que le plan à trois, c’était... Ouais, je l’ai réalisé mais à vrai dire, ça me semble fade et plat, depuis que j’ai revu ma rebelle, parce que je l’aime et que cette nana réussit à me faire oublier tout ce que j’ai connu. Je ne veux qu’elle mais pas de mariage...

Je décide de la soulever pour l’asseoir sur le rebord. Je veux la savourer comme tout à l’heure. Je veux profiter de sa chatte avant de partir. Je veux qu’elle relâche tous ses muscles, qu’elle ne pense qu’à ma bouche en train de la lécher.

— Allonge-toi ! je lui ordonne.

Manon s’exécute, sa tête et son dos sont sur le sol froid. J’écarte ses cuisses, elle se tortille.

— Ne bouge plus sinon...

— Sinon quoi ? m’interrompt-elle.

Elle se redresse et se met sur les coudes.

— Sinon je te prends violemment par derrière et adieu ta jouissance.

Manon rit nerveusement, puis ferme les yeux.

Mes mains possessives se baladent sur son entrejambe, mes doigts caressent son sexe. J’approche mon visage près de sa fente, je descends à peine et suce ses lèvres, Manon se raidit un instant puis se relâche.

— Touche tes seins !

Je la contemple, ses mains partent vers ses tétons. J'ai la trique, je me retiens. Ses pointes rosées se tendent et durcissent. Elle fait ça avec délicatesse, en gémissant et ça m'excite. Je reviens vers sa chatte et lape avec ma langue son clitoris, elle bouge sensuellement les hanches, je veux qu'elle soit au bord de l'extase.

— Adrien. Plus vite, me chuchote-t-elle.

— T'as oublié qui donne les ordres ce soir ! (Je fronce les sourcils. Elle me regarde étonnée puis se cambre.) Plus fort ! je rajoute.

— Hum ?

Elle s'abaisse pour me regarder.

— Tes doigts sur tes tétons. Plus fort.

— Qu'est-ce que je fais à ton avis ? me dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

— Ce n'est pas suffisant ! Tu veux que je te montre. Redresse-toi !

Manon se relève juste assez pour que je puisse prendre ses seins en coupe, je les malaxe avec amour puis tire et roule sur ses mamelons comme un dingue. Je suis à cran, Manon doit perdre la tête, il le faut. Tête en arrière, paupières fermées, Manon s'arrondit et geint.

— Tu sais qu'à tout moment si quelqu'un se promène dans le jardin, il pourrait te voir, me voir te caresser les nichons et te les lécher. (Mon visage approche de ses petits noyaux.) Ça t'excite que quelqu'un puisse te voir en train de te faire prendre comme une salope.

Elle halète, tête en arrière.

Bordel ! Je déraille pour de bon, comme dans le débarras. Je lape ses bouts puis les mordille. Cette symbiose est puissante et inexplicable. Puis, j'introduis un doigt dans sa chatte mouillée. Manon s'empale, elle bouge au gré de mes mouvements, elle en veut plus, je le sens, alors j'insère un deuxième doigt et tape sur sa petite peau rugueuse. Je veux qu'elle me demande de la baiser, je veux qu'elle me supplie.

— Caresse-moi, me dit-elle en ouvrant les yeux.

— Quoi ?

— Le clito.

— Non !

— S'il te plaît, Adrien, me lance-t-elle au bord du désespoir.

— Non ! (Je secoue la tête, déterminé.) Pas maintenant !

Sa main descend naturellement vers son bouton, pourtant elle s'arrête en me voyant m'interrompre. Bordel ! « *Adrien, contrôle la bête, contrôle-toi !* »

— Fais-le, vas-y, je dis en hochant la tête.

Manon retrouve son clitoris sans problème, elle le fait gonfler et soupire en bougeant son bassin. Elle aura son orgasme, je vais m'en assurer. Je continue mes mouvements avec mes doigts. Je sens qu'elle va m'obéir au doigt et à l'œil si ça continue et c'est peu de le dire.

— Allez, lâche-toi, encore. Jouis, bébé. Je veux t'entendre.

Sa mouille est partout autour de mes doigts, je serre la mâchoire. « *Tu peux le faire, tu peux le faire, calme-toi !* » Je lui fais signe de s'allonger sur le parquet. Mes gestes sont plus rapides.

— T'es une bonne fille.

Manon sourit. Ouais je sais, Christian Grey est une chochette ! Il devrait prendre exemple sur moi, car ce n'est pas avec des fouets et des cravaches à la con qu'il peut procurer des orgasmes. Sérieusement, il n'a pas besoin de sextoys ou autres gadgets pour donner du plaisir aux femmes. Elles savent très bien ce qu'elles veulent et ce qu'elles veulent, c'est une bonne bite qui les remplit et il qui sait taper là où ça fait du bien : le point G, et puis, elles adorent la double pénétration. À ce sujet, je viens de glisser un doigt dans le cul de ma déesse. Manon gémit, sa jouissance approche.

— C'est bien. Je sais que t'aimes ça, lâche-toi.

— Oh mon Dieu, c'est trop bon.

— Ouais, je ris avec suffisance. Tu vas marcher en canard tellement je vais te labourer.

Je suis d'accord, je débloque carrément, mes mouvements de va-et-vient dans sa chatte et dans son anus sont effrénés, je serre les dents. D'un seul coup,

Manon serre ses muscles autour de mes doigts, elle jouit.

— Oh... Adrien. Encore. Encore. Baise... Moi... couine-t-elle.

Elle est magnifique étendue sur le sol, transpirante, les joues rouges. Je lèche mes doigts pour goûter sa mouille. Ouais, ça me plaît, ce n'est pas nouveau, c'est un truc de mec ! Je sors de l'eau.

— Mets-toi à quatre pattes, bébé, je veux voir ton petit fessier !

Elle fait ce que je dis, je prends ma bite en main et la fais grossir. Manon se tourne sur le côté pour me regarder. J'avance vers elle, pose ma main libre sur sa fesse. Je la claque d'un coup sec, elle tressaille, et se courbe. Je dirige mon gland vers ses parois enflées, et tout doucement, je la pénètre en sentant chaque centimètre carré de son sexe étroit. Puis j'enfouis ma bite profondément en elle. Elle pousse un cri rauque.

— Ça va ? je lui demande un peu inquiet. Je ne te fais pas mal ? Tu n'as pas de douleurs ?

— Oh non. C'est...

C'est toujours aussi bon de la remplir, mais ce soir Manon va hurler, je vous l'ai dit, cette journée est spéciale. Je la prends d'avant en arrière, mes mains se promènent sur ses hanches, son cul, puis je la fesse encore, elle halète.

— T'en veux encore.

— Oui, murmure-t-elle.

Je la fesse une troisième fois, elle tremble sous ma queue, c'est l'extase, putain, je me maîtrise, car j'aimerais lui envoyer tout ma semence, mais je veux qu'elle jouisse.

— Adrien tu me fais perdre la tête, me lâche-t-elle dans un soupir.

Je souris, c'est exactement ce que je pense aussi.

Je malaxe ses fesses, humecte mon index et l'approche de son anus, je fais de légers cercles l'enfonce dans son cul serré. Elle geint, je grogne, je suis en transe.

— Tu aimes mon doigt dans ton cul ?

Elle acquiesce.

— Dis-le ou j'arrête.

— Oui. Oui. Oui. Encore.

J'augmente mes coups de boutoir, ma queue est longue et épaisse depuis que mes doigts font des choses délicieuses dans son anus. Évidemment, j'en ai profité pour insérer un deuxième doigt. Je la baise loin et toujours plus vite. Manon se laisse faire, je gémiss, je pose des baisers dans son dos. Je n'en peux plus, il faut qu'elle jouisse sinon... Je ne veux pas, pas encore, pas maintenant.

— Jouis, bébé, jouis.

Elle se contracte, sa mouille m'électrise.

— Adrien, oh mon Dieu, oh mon Dieu, encore, encore.

Manon se laisse porter par cette vague de plaisir et ça dure un moment, il faut que je me concentre sinon je vais éjaculer tout de suite. Dès que son orgasme est fini, je retire ma queue. Elle s'effondre sur le sol. Manon reprend sa respiration. Je la relève aussitôt, elle me sourit comblée et en sueur. Je commence à faire de légers mouvements avec ma bite sur son anus.

— Qu'est-ce que... ? me demande-t-elle essoufflée.

— S'te plaît, allez, je la supplie.

Je suis au bord du gouffre, j'ai besoin de la pénétrer dans cette zone interdite, depuis que je l'ai revue, je ne pense qu'à assouvir ce fantasme.

— S'il te plaît, dis-oui bébé, laisse-toi faire.

— Je ne sais pas, me dit-elle réticente.

— Tu vas adorer.

— Je... Heu... C'est que... Je ne...

— Je ne t'oblige pas, mais laisse-moi essayer.

Ma queue tremble d'excitation à l'idée de la sodomiser.

— OK.

— OK, quoi ?

— D'accord pour...

Elle tourne la tête et me regarde les yeux voilés par le désir.

— Tu veux dire OK pour la sodomie ?

— Ouais un truc dans le genre. Tu l'as déjà fait ?

— Non.

— C'est vrai ce mensonge ?

Elle fronce les sourcils, méfiante.

— Oui. Rassurée.

— Pas vraiment.

Je me relève à toute vitesse et pars récupérer dans sa trousse de toilette son lubrifiant pour sa sécheresse vulvaire. Heureusement, qu'elle a ce truc avec elle. Manon s'agenouille à nouveau, je me baisse, lui lèche le cul. Bordel de merde ! C'est complètement délirant. Jamais je n'aurai pensé qu'elle me fasse confiance à ce point. Je suis aux anges. Notre degré d'intimité est si fort qu'il m'en faut toujours plus. Je veux connaître la moindre parcelle de son corps. Je la veux dans tous les sens, je veux qu'elle perde les pédales une bonne fois pour toutes.

Je passe un peu de ce liquide froid sur mes doigts, et revient sur son anus. Je rentre et sors, plus facilement que tout à l'heure. Mais putain, c'est étroit ! Je l'agrippe par la taille, je repositionne mon gland à la hauteur de son trou, puis lentement je glisse. Waouh ! C'est vachement serré ! Son cul se contracte pour me repousser. Qu'est-ce que c'est bon ! Je vais envoyer toute la sauce alors que je ne l'ai pas totalement pénétrée.

— Aie.

— Ça va ?

— Ouais. Mais doucement. Ça te plaît non ?

— Oh putain ! Tu n'as pas idée, je fais en grognant.

— Doucement !

J'essaie de maîtriser ma queue pour ne pas lui faire mal, mais ce n'est pas évident. Je suis ému et repense à nos débuts, nous avons évolué et je comprends tout, tout est différent, notre relation a pris ce virage, celui que nous attendions.

— Je vais accélérer la cadence.

Ça n'a pas l'air de la rebuter, puisqu'elle titille son clitoris.

J'attrape ses cheveux, je les tire et m'enfonce plus loin. C'est le pied, je... Je ne sais plus qui je suis. Je bouge ma bite frénétiquement. Pour la première fois de ma vie, je ne réfléchis plus, je suis vraiment bon pour l'hôpital psy !

Manon est belle, si vulnérable. Non, c'est moi qui suis vulnérable, car elle m'a fait confiance, je sais qu'elle m'aime, qu'elle est à moi et je suis à deux doigts du malaise tellement mon manche et mes jambes tremblent. Je me penche, mon torse humide se colle à son dos, transpirant. Je pince son mamelon, je renifle son parfum et celui de ses cheveux. Putain ! Je suis sur le point de disjoncter, je veux qu'elle ait un autre orgasme.

— Oh non, soupire-t-elle.

— Quoi ? Ça va ?

— Oui. Je vais... me dit-elle dans un gémissement.

— Jouir ?

— Oui. Adrien, Adrien...

Manon jouit, je le sens, elle m'aspire. Elle crie mon nom plusieurs fois. C'est trop intime, trop puissant, je vous l'ai dit, non ? Je suis un autre homme, ma respiration s'emballe...

— Moi, aussi bébé je vais tout te mettre. T'es à moi.

Elle hoche la tête, j'éjacule par jets, surpris par ma jouissance qui dure.

Épuisé, je m'affale sur le côté, Manon me suit. Jamais je n'avais baisé quatre fois dans une journée. Si les neuf mois de grossesse ressemblent à aujourd'hui, je ne suis pas certain de tenir la cadence. Je respire fort, nos jambes sont entremêlées, je caresse sa joue pour lever une mèche de cheveux qui s'est posée sur ses lèvres.

— Ça va ? Pas trop mal ? je lui demande avec un sourire de retour de baise.

Manon me sourit.

— T'es un bourrin !

— Désolé qu'elle soit si grosse. Tu voudrais quel soit plus petite ?

— Toujours aussi prétentieux, me dit-elle en triturant mes cheveux avec ses doigts.

— Non réaliste, je chuchote en déposant un baiser sur son épaule.

— On va se coucher. Il est tard.

Nous nous redressons, je l'empoigne, l'embrasse et lui dis :

— T'as eu ce que tu voulais, maintenant, j'aimerais avoir ce que je veux.

— Comment ça ? (Je relâche ses bras.) T'as eu ce-que tu voulais. (Elle tapote mon épaule.) Je t'ai laissé me... Tu vois...

— Tu peux le dire, sodomiser.

— Oui, heu, me répond-elle, honteuse. Jamais je n'aurais pensé le faire un jour.

— Tu ne pourras plus le dire. (Je souris jusqu'aux oreilles.) Aujourd'hui c'était les grandes premières.

— C'est vrai que tu ne l'as jamais fait ?

— Oui. Pourquoi je te mentirais. La sodomie c'est une pratique que tu ne peux pas faire avec n'importe qui, tu comprends ?

— Alors heureux ?

— Tu n'imagines même pas, je lui confie en pinçant sa fesse. (Manon sourit mais redevient distante.) En parlant de mensonge, je sais que tu me caches quelque chose. Je ne te demande pas de me le dire dans l'immédiat. Mais si tu veux en parler, je suis là.

Les yeux de Manon s'humidifient, elle ne m'a pas tout dit, je le sais, mais je ne veux pas lui mettre la pression, je veux qu'elle fasse le premier pas. Je balaie ses larmes avec mon doigt, elle m'entoure par la taille, sa tête dans mon cou. Manon sanglote, se laisse aller contre moi et c'est rare venant d'elle. Je n'aime pas la voir aussi triste, mais elle me laisse la réconforter, j'ai besoin de savoir que je suis tout pour elle car elle est toute ma vie. Ma main caresse délicatement son dos.

— Chut ! Ma puce, je ne veux pas que tu sois malheureuse.

Manon me caresse du regard, elle est attendrissante et moi je suis un putain de toutou qui aime ça...

— Demain, d'accord, je te dirai tout quand on sera à Aix.

— Pourquoi Aix ?

J'essaie de comprendre, mais...

— Parce que je veux que mes parents soient présents. Je leur annoncerai la grossesse.

— Très bien.

— Je t'aime, ne l'oublie jamais, me dit-elle en posant délicatement ses lèvres sur ma joue.

— Je sais. Moi aussi je t'aime bébé, je dis en la fixant bêtement.

Je ne saisis pas trop ce besoin de me dire « *je t'aime* » même si je ne m'en lasse pas. Un truc cloche, seulement je préfère attendre ses explications.

Avant de retourner au lit, nous passons sous la douche.

Il est presque trois heures du matin, la rebelle ronfle près de mon cou, je souris heureux. Je caresse son bras, en me remémorant la journée. Notre complicité est si forte, je me sens bien avec cette femme. J'ai compris aujourd'hui qu'il fallait que je nous fasse confiance, que j'arrête de cogiter. Je suis prêt à aimer dans la durée, et prêt à accueillir le bébé, enfin je crois, je dois essayer. Manon est la femme de ma vie, je le redis sans la moindre hésitation, je l'aime à en crever...

Dans dix minutes nous serons à Aix-en-Provence. Notre petit week-end s'est bien déroulé. Après avoir fait l'amour dans le SPA hier soir, nous avons remis le couvert dans la matinée. Cette fois-ci, Adrien a été plus tendre, il a pris le temps de me faire l'amour tout en douceur, en me caressant délicatement et j'ai apprécié. Je ne me lasse jamais de cette proximité entre nous. Elle s'intensifie et devient vitale au fil des jours.

Mon cœur palpite, ma respiration se bloque, je joue avec mes mains dès que nous entrons dans mon lotissement. J'ai très peur que tout s'arrête car le secret que je dois révéler à Adrien va l'anéantir. Comment lui en vouloir... Quand je l'ai appris il y a trois ans, j'avais été sous le choc. J'avais enfin compris pourquoi ma mère était régulièrement inquiète et angoissée. Elle ne le fait pas exprès dans le fond. Quelque part, ça m'a fait du bien de connaître d'où venait son stress, qui est assez contagieux, je trouve...

Il est dix-sept heures trente. Adrien se gare devant mon portail. J'ouvre la portière de la voiture, il fait de même. J'attrape mon sac et ma robe, il s'approche de moi et me prend la main.

— Ça va aller ? Ils comprendront, me lance-t-il souriant.

— Je ne sais pas. J'espère, je soupire.

— Bien sûr. Ils sont bien plus ouverts que mes parents.

— Ouais, mais... On y va.

— OK.

Adrien attrape mon sac à la volée, je fronce les sourcils, mais je lui souris. Il est attentionné, j'ai compris qu'il ne fallait pas que je m'en plaigne. J'aime mon indépendance, je le répète assez souvent mais son geste me touche énormément, je le savoure. Nous entrons. La maison a l'air vide.

— Maman ! je crie à deux reprises. (Aucun signe de vie.) Je ne sais pas où sont mes parents. Peut-être dans le jardin ?

Adrien acquiesce. Nous nous rendons dans ma chambre. Je pose mes

affaires sur le lit, ma mère débarque peu après.

— Déjà là, nous dit-elle du pas de la porte.

— Oui. Adrien doit prendre son avion, je réponds avec l'estomac noué.

Ma mère s'avance vers nous pour nous embrasser. Elle me scrute, je n'aime pas ça, elle me connaît bien.

— Ça ne fait qu'une semaine que tu n'es pas rentrée mais je ne sais pas, t'as changé ? (Elle pointe son doigt vers ma poitrine.) Tes seins ont gonflé ? Tu t'en es rendue compte ?

Adrien se tourne et me regarde avec cet air : « *Dis-lui, dépêche-toi avant qu'elle ne fasse une crise d'angoisse.* »

— Papa et Camille sont là ?

Je regarde par-dessus l'épaule de ma mère, personne en vue.

— Non, ton père est chez tes grands-parents et ta sœur avec son nouveau copain. Ils sont ensemble depuis mardi. J'espère que ça fonctionnera avec celui-là.

Elle lève les yeux au ciel.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Ma sœur est comment dire ? Une éternelle amoureuse... Le problème est qu'elle tombe toujours sur des types qui la prennent pour une idiote, pour rester polie, sauf qu'avec son sale caractère eh bien, ça ne tourne pas toujours en leur avantage. Le dernier en date Louis, lui avait promis « *monts et merveilles* ». Ils sont restés deux ans ensemble. Elle pensait que c'était le bon et nous aussi. Ceci dit, il l'a trompée de façon plutôt... Vous ne comprenez pas. Moi aussi, je n'y ai pas cru quand elle m'a dit qu'il flirtait avec des tas de filles sur internet et qu'il se rendait régulièrement sur des sites pornographiques. Il donnait rendez-vous à ses conquêtes dans sa garçonnière, puis un jour est arrivé ce qui devait arriver. Ma sœur a surpris Louis et une de ces filles virtuelles au lit. Le pire je pense quand on est en couple. Pourtant, Camille ne s'est pas démontée. Elle lui a balancé en pleine poire de l'alcool à pharmacie. Ce connard avait dû se rendre aux urgences car ses yeux avaient triplé... J'avais bien ri quand elle m'avait raconté la petite histoire, pas sur le coup, c'est certain, j'avais eu de la peine pour elle.

— Il faut que je te parle c'est important, je lui dis à fleur de peau.

Ma mère me dévisage, elle me connaît. J'arrive à anticiper ses craintes, sauf que cette fois-ci, il va falloir que je sois sûre de moi pour ne pas céder. « *Être directe et concise, directe et concise. Manon, sois directe !* »

— Maman, je suis enceinte.

Plus directe et plus concise que ça, il n'y a pas, vous ne trouvez pas ? Le visage de ma mère se décompose peu à peu. Je sens l'explosion proche. Elle ne bouge plus, les yeux grands ouverts, m'observant, les bras pendants, stupéfaite. Elle met quelques secondes avant de réagir, se rapproche plus près d'Adrien et de moi.

— Quoi ? Comment ça, enceinte. Ce n'est pas possible, précise-t-elle, bouleversée.

— Si. Ça l'est. De trois semaines.

— Je croyais que tu n'avais pas couché avec Arnaud ?

Pourquoi me parle-t-elle de lui ? Adrien juste à côté, se contient, il bout telle une cocotte minute prête à éclater.

— Tu penses peut-être que si c'était Arnaud le père, je t'en parlerais ouvertement devant Adrien.

— T'es enceinte d'Adrien ! me hurle-t-elle en agitant ses mains.

— Ah ben tu vois. Tu retrouves tes esprits.

— Je suis encore ta mère. (Ses yeux verts m'assassinent.) Tu vas me parler sur un autre ton !

— Ce n'était pas mon intention. Par contre maintenant, il faut que tu lui dises.

— Quoi ? Dire quoi ? me demande-t-elle à bout de nerfs.

— Ton secret de famille. Il aura un poste médiatisé. Je porte son enfant. Alors dis-lui, sinon c'est moi qui le ferai.

Ma mère est statique, sa bouche est serrée, au bord de la crise cardiaque. Je sais, je ne suis pas passée par quatre chemins. Toutefois, je ne peux plus mentir à Adrien. Il faut qu'il sache et quand il saura, il... Il pétera les plombs. Ma mère s'installe sur ma chaise de bureau. Adrien ne comprend toujours pas,

il la fixe. Cette discussion est insensée, elle ne devrait pas avoir lieu. Un passé familial ne devrait en aucun cas nous concerner Adrien et moi, pourtant la conversation est nécessaire, au vu de son futur job. Ma mère nous observe puis elle regarde droit dans les yeux Adrien.

— Manon, t’a dit que j’étais sicilienne ?

— Oui.

— Je ne suis pas née en Sicile mais en Tunisie, dans un petit village, Siliana, de parents italiens, enfin siciliens. La Tunisie était un protectorat italien à l’époque, avant son indépendance.

Attentif, Adrien reste de marbre, ne comprenant pas le but de la discussion.

— Pourquoi vous me racontez tout ça ?

— Parce que mon père, le grand-père de Manon a dû fuir la Sicile avec sa famille. Il était recherché par la Mafia.

— Putain ! Et pourquoi ?

— Parce qu’il a tué un mafieux.

— Quoi ? nous balance Adrien en s’affalant sur mon lit.

— Il l’a fait pour sauver sa vie. La Mafia l’aurait tué de toute façon. Il avait des dettes de jeu. Le mieux qu’il avait à faire était de s’enfuir. Puis, nous avons dû partir de Tunisie quand l’indépendance a été proclamée. Je n’avais que six mois quand mes parents se sont installés à Marseille. Ils ont renoncé à leur nationalité.

— Vous devriez contacter Scorsese ou Coppola, votre histoire pourrait les intéresser, lance Adrien avec le sourire.

— Ce n’est pas drôle, je lui réponds en le fusillant du regard.

— OK et en quoi est-ce un problème pour Manon ou pour moi ?

Il se tourne pour me regarder.

— Ta famille est riche et connue. (Il fixe ma mère avec sérieux.) Si la presse s’intéresse à Manon, la Mafia pourrait nous retrouver, faire chanter ta famille et la nôtre.

Ma mère s'interrompt un court instant, puis elle ajoute en criant :

— Il est hors de question que tu suives Adrien en Italie !

Elle se relève.

— Et il est hors de question que tu me dises ce que je dois faire, enceinte ou pas. Ça ne changera rien. J'accompagnerai Adrien ! je gueule.

— Tu agis en gamine ! fulmine-t-elle. Tu te mettras en danger et par la même occasion tu mettras en danger ton bébé et Adrien. (Elle regarde Adrien, apeurée.) Réfléchis au lieu d'être bornée.

Ses mains bougent.

— Il y a peu de chances pour que la Mafia fasse un lien entre moi et papi, alors pourquoi tu t'énerves ?

— Parce que...

— Parce que quoi ? je m'époumone, en stoppant ma mère. Que caches-tu ?

— Tu as du sang noble.

— Non, elle est drôle, n'est-ce pas ? je lance à Adrien en prenant peur. C'est quoi cette blague de mauvais goût ?

— Ce n'est pas une blague, Manon. Mes grands-parents avaient des terres, des commerces à Palerme. Ça ne t'a jamais effleuré l'esprit que j'avais un nom à particule.

— Oui mais...

— C'est quoi votre nom ? interroge Adrien, intrigué.

— Di Florino.

— Comme les « *Di Florino* » qui ont fondé Palerme ? crie Adrien.

— Oui.

— Non. Impossible, je précise en m'asseyant sur le bord du lit pour ne pas tomber à la renverse. Attends mais d'où tu connais toi ? je lui demande, surprise.

— Tu n'as pas appris que les « *Di Florino* » contrôlent la Sicile depuis « *il risorgimento*²⁰ ». Ils ont fait fortune avec les citrons, la bergamote et le vin...

— Jamais entendu parler. Et puis, on s'en fout, ça ne nous concerne pas, non ?

J'essaie de m'en convaincre.

— Putain ! Je n'y crois pas. On est dans la merde pour de bon, rajoute Adrien en se relevant.

Il fait les cent pas.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi ça crie ? intervient mon père, estomaqué.

— Pour rien. Je crois qu'il faut les laisser discuter, réplique ma mère en venant vers moi.

Elle pose furtivement sa main sur la mienne. Puis elle part.

Du sang noble. Impossible. Je le saurais si c'était le cas, n'est-ce pas ? On s'en rend compte, non ? Putain ! Qu'est-ce donc cette mascarade ? Je fixe Adrien en larmes.

Trois semaines à peine que nous nous retrouvons et notre vie est toujours un enfer à cause d'éléments extérieurs. Même si nous nous aimons, il va falloir que ça s'arrête car je ne serai plus capable d'y arriver à la longue.

Lorsque les parents de Manon sortent de sa chambre, je ne peux m'empêcher d'être... Putain ! Comment avez-vous deviné ? Je vais encastrer le mur d'à côté si ça continue à me les péter.

Trois petites semaines seulement que nous sommes ensemble et déjà nous devons affronter une multitude d'obstacles : une grossesse à risque, un boulot médiatisé, une Elena beaucoup trop fouineuse à mon goût, une sex-tape qui vivote peut-être sur le net et pour la palme on a un grand-père aristo qui a joué au con avec la Mafia parce qu'il ne pouvait pas se retenir de flamber ses ronds et qui pourrait foutre en l'air ma vie avec Manon.

Bordel de merde ! Je crois que je viens de péter un câble. Je n'arrête pas de tourner en rond. Je fais les cent pas en fixant mes mains qui tremblent. Je serre les dents pour ne pas tout envoyer dinguer. J'ai très envie de...

« *Adrien, calme-toi, respire !* » Pour une fois, mettez-la en veilleuse ! À votre avis, qu'est-ce que je fais ? J'essaie de me maîtriser ! Facile à dire, vous n'êtes pas dans ma situation. Je relève la tête. Avec des yeux pleins de larmes, Manon me regarde avec insistance. Qu'est-ce que je fous ? Je devrais l'épauler, elle a besoin de moi, mais j'en suis incapable. Comme je vous le disais, j'ai très envie de cogner ce foutu mur.

Manon rompt le silence tout en sanglotant.

— Arrête ! Tu me fais peur.

— Tu crois que c'est facile ! Il y a toujours un problème. Quand ce n'est pas Lucie, c'est Elena, quand ce n'est pas Elena c'est un papi mafieux qui vient nous casser les couilles ! je hurle en levant mes mains frénétiquement.

— Mon grand-père n'était pas mafieux. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Peu importe. Il a joué avec le feu.

— Et après ? Ce qui est fait est fait. Pourquoi tu parles d'Elena ? Qu'est-ce qu'elle vient faire dans l'histoire ?

— Elle travaille pour un journal à Gênes. Devine la rubrique ?

— Je ne sais pas. Culture ? Politique ?

— Oui. Comme si c'était son genre, je ricane.

Politique ! Je la pensais un peu plus intelligente, pour le coup je suis déçu. Quoi ? J'étais obligé de le souligner, et non je ne suis pas sexiste, mais plutôt réaliste. Les blondes pulpeuses ne sont bonnes qu'à... Ouais, tailler des pipes ! Ce n'est pas drôle, c'est bien ça ? Vous avez sans doute raison.

— Non. People. Cette pétasse ne va pas arrêter de nous harceler. À l'heure qu'il est je suis certain qu'elle cherche des infos croustillantes sur toi ou sur moi.

Manon ne répond rien, accablée elle s'allonge sur le lit. Elle ferme les yeux, je la dévisage un long moment. Ma tête tambourine. Abattu, je m'étends peu après sur le lit à côté d'elle. Je fixe le plafond. Je n'arrive plus à penser correctement. « *Quelle est la solution ? Quelle est la solution ?* » Je répète inlassablement dans ma tête. Aucune.

Comment va réagir ma famille ? Je vois d'ici mon grand-père me renvoyer et surtout me sermonner pour tous les mensonges que je me suis bien gardé de lui avouer. Puis, mes parents, ils n'aiment pas Manon, enfin ils n'aimeront aucune fille qui partagera ma vie car ils n'aiment qu'eux, bref. J'imagine leur réaction s'ils apprennent que je suis au courant du passé de la mère de Manon. Fait chier ! Je n'arriverai pas à gérer le merdier ! Manon ouvre les yeux et tourne la tête. Elle m'examine, je fais de même.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? me demande-t-elle à voix basse.

— Je ne sais pas, je réponds fatigué par tous ces drames.

— Tu crois que la Mafia pourrait me retrouver, faire chanter ma famille et la tienne ? C'est insensé. C'est pire que ce que je pensais.

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Et ma famille Sicilienne, elle aura des problèmes, alors ?

— Comment ça ? Ils ne sont pas tous partis ?

— Ben non. Ils étaient nombreux. Mon grand-père avait quatorze frères et sœurs, de ce que je sais. La plupart de ma famille est toujours en Sicile.

Démoralisée, Manon pose ses mains sur son visage.

— Je n’y comprends rien. Ma mère sait depuis trois semaines que je t’accompagne et elle me dit à peine maintenant que je ne peux pas. Adrien, je ne vais pas y arriver, c’est trop dur.

Je m’approche d’elle en posant ma tête sur sa poitrine. Temps mort ! J’ai besoin de sentir ma rebelle, d’oublier quelques secondes les emmerdes.

Manon passe ses doigts dans mes cheveux, je ferme les yeux, et je me laisse aller au rythme des battements de son cœur. Putain ! Oui, j’aime être proche d’elle. Nous restons enlacés sans parler pendant quelques minutes.

— Dis-moi quelque chose, s’il te plaît, tu me fais peur quand tu te renfermes, me lance-t-elle avec une petite voix.

Je suis navré, mais c’est plus fort que moi, je suis comme ça, on ne peut pas changer vingt-quatre années en un claquement de doigts. Qu’est-ce qu’elle veut que je lui dise ? La situation me dépasse à moi aussi. Et non je ne fais pas mon ours ! J’essaie de gérer au mieux mon stress.

— Je ne sais pas quoi te répondre, bébé. C’est...

J’attrape sa main et caresse ses doigts.

— Quand la Mafia saura qui je suis, tu crois qu’elle menacera ma famille ? m’interroge-t-elle, soucieuse.

— Je ne sais pas.

— Le meurtre n’a jamais été élucidé, mais tout le monde savait que mon grand-père était le meurtrier. Heureusement qu’il est mort. La mafia ne pourra plus le tuer.

— Ouais mais en attendant, ses conneries peuvent nous porter préjudice. Sans oublier les miennes.

— Tu parles de la vidéo.

— Hum.

— Ton père va faire le nécessaire ?

— C’est ce qu’il m’a dit tout à l’heure quand j’ai récupéré mes affaires. Putain ! Quand on y pense, je n’arrive pas à croire que tu sois une descendante des « *Di Florino* ».

— Mais moi aussi, je n’y crois toujours pas. Ça veut dire quoi ta

remarque, au juste ? Qu'il n'y a que toi qui puisses avoir du sang noble. Monsieur se croit sorti tout droit de la cuisse de Jupiter, peut-être ? me balance-t-elle en se redressant brusquement.

Manon me pousse et fronce les sourcils.

— Putain non ! Je te laisse les titres. Je n'en ai rien à foutre. Hé, tu ne perds rien pour attendre. Ne refais plus ça à ton maître ! je lui dis en attrapant ses poignets.

— Adrien, laisse-moi tranquille ! Je ne suis pas d'humeur !

— Ouais, mais t'oublies trop souvent qui est le chef !

Manon pouffe mais pas trop. Je la regarde, puis je saisis ses hanches. Elle se débat mais je l'allonge et me place au dessus d'elle. Ma main caresse délicatement sur son visage. Je m'y attarde un moment sans rien dire, le silence en dit long sur ce que nous ressentons. J'enfouis ma tête dans son cou, hume son parfum une dernière fois avant nos retrouvailles. J'imprime tout ce qui fait que j'en suis devenu accro malgré moi. Mon nez effleure sa chevelure qui dégage une odeur sucrée, de chez nous, de Provence.

Savez-vous à quoi je pense ?

À la première fois ou je l'ai aperçue. Elle était de dos, sa longue crinière brune épaisse virevoltait dans le vent. Ouais évidemment, j'ai maté son petit cul. Puis quand je l'ai dépassée, en un regard, je suis tombé sous son charme. Bien sûr, j'ai reluqué ses nichons et vous le savez, néanmoins, je me suis focalisé sur ses grands yeux verts et sa bouche pulpeuse.

J'ai maté ses gros seins, sans honte, j'assume. Puis vous connaissez la suite, j'ai été trop con pour m'apercevoir de la fille géniale qu'elle est.

Pourquoi les merdes tombent-elles quand l'on se rend compte que l'on a tout ce que l'on désire ? Notre amour va être compliqué, mais je ne peux pas la perdre. Elle doit m'accompagner. J'ai besoin d'elle, c'est ma bouée, sans elle je ne suis rien. Puis notre bébé aura besoin de ses deux parents. Je sais très bien ce que vous vous dites et non je ne renoncerai pas à mon poste, c'est la chance de ma vie. J'ai travaillé dur depuis trois ans pour arriver à ce jour, alors pas la peine de me mettre le doute.

— Tu penses à quoi ? me demande-t-elle, curieuse.

— À notre vie à deux puis à trois. J'ai encore du mal à croire que tu portes un bébé. Quand on y pense, notre enfant aura de sacrés gènes, il sera niçois, génois, corse et sicilien. Ce n'est pas rien.

— T'as raison, il aura probablement un sacré caractère, me dit-elle avec un sourire timide.

— On aura du souci à se faire. (Je fixe ma montre.) Je dois partir, c'est l'heure.

— Je sais.

Manon me contemple, passe ses doigts dans mes cheveux, approche ses lèvres des miennes et m'embrasse. Elle mordille et suce ma lèvre inférieure. Si elle continue je vais bander. Je la stoppe et me relève. Je lui tends ma main pour qu'elle se redresse. Debout, elle me saute au cou, j'enroule mes bras autour de sa taille.

— Je t'aime, je chuchote avec une voix éraillée.

Effectivement, je serai au fond du gouffre pendant quinze jours, même pire que ça, mais ne lui dites pas.

— Moi aussi je t'aime, tu vas me manquer.

Manon recule en soupirant, elle part ouvrir son sac.

— Au fait je comptais te la donner.

— Quoi ?

— La clé USB. Tiens. (Elle me tend un petit objet.) Prends-la et détruis-la.

— Pourquoi tu ne t'en débarrasses pas toi-même ?

— Parce qu'elle était à toi. Alors récupère-la. Moi je n'en veux pas.

Je prends la clé USB contraint et forcé, je la range dans la poche de mon short. Je me rapproche plus près de Manon pour l'embrasser une dernière fois.

— Ma puce. Je dois partir.

— Je te raccompagne.

— Super.

J'attrape sa main, Manon m'enlace une nouvelle fois.

— Tu veux toujours de moi ? m’interroge-t-elle, les larmes dans la voix.

— Pourquoi tu dis un truc pareil ?

— Parce que notre relation sera compliquée...

— Rien à battre. (Elle sourit et glousse.) Il faut que tu viennes, sans toi, bébé, je ne suis rien, tu n’as pas le choix.

— Et si ton grand-père apprend tout ?

— Manon ! Tu viens, un point c’est tout.

— T’es trop têtu.

— Toi aussi !

— C’est pour ça qu’on s’entend bien.

— Plutôt qu’on se dispute.

— Qu’on s’entend bien et qu’on se dispute dans ce cas, me dit-elle avec le sourire aux lèvres.

J’acquiesce. Nous sortons de la chambre, Silvia déboule à toute vitesse vers nous.

— Alors, t’as pris une décision ? questionne-t-elle anxieuse.

— Je n’ai pas changé d’avis. (Manon croise les bras, agacée.) Je pars.

— Manon. Tu ne devrais pas.

— Je suis encore en droit de choisir ma vie, je pars avec Adrien. C’est le père de mon enfant.

Leur discussion commence vraiment à me gaver sévère.

— Mais c’est dangereux... Je n’arrive pas à croire que ma fille... Tu es vraiment enceinte ? Tu as fait un test, je suppose ? (Manon hoche la tête.) Et comment tu vas faire pour ton suivi de grossesse ? Ce ne doit pas être pris à la légère.

— Je sais, lance-t-elle, exaspérée. J’ai appelé l’hôpital.

— Ah oui ?

— J’ai rendez-vous dans une dizaine de jours. Mais de toute manière, j’ai été aux urgences vendredi et tout va bien et...

— Pourquoi les urgences ?

— J’avais des douleurs. J’en ai eu aussi pendant le week-end. Mais le frère d’Adrien m’a auscultée. Je n’ai pas saigné donc pas la peine que tu t’inquiètes.

— Tu ne te rends pas compte comme je vais angoisser. Tu seras à l’étranger, enceinte et en plus la presse va s’intéresser à toi et peut-être que la Mafia va faire un lien avec notre famille. Non. Tu restes là. Je vais mourir, si tu pars.

Il faut vraiment que j’intervienne. Je n’ai pas envie qu’elle nous harcèle toutes les cinq minutes d’appels téléphoniques ou de messages.

— Tout se passera bien. Manon se débrouillera. Je suis là. Elle ne part pas seule.

— Tu vas bosser. Elle fera quoi toute la journée ? Vous avez réfléchi à ça ?

— Je compte chercher un boulot.

— Mais t’es enceinte. Si tu crois que quelqu’un va t’embaucher, tu rêves.

— Je ne suis pas obligée de le dire pour le moment. Ça ne se voit pas.

Sa mère nous dévisage dubitativement.

— Tu vas revenir tous les quinze jours ?

— Oui, maman. Je reviendrai pour faire les examens.

— Vous avez conscience que votre relation sera...

— Bien sûr qu’on le sait, l’interrompt-elle. Mais tu veux qu’on te dise que tout se passera bien. Nous ne sommes pas encore devins.

— Si ça peut vous rassurer, mon grand-père apprécie Manon. Il pense qu’elle s’acclimatera très bien à sa nouvelle vie.

Sa mère nous scrute toujours.

— Je n’ai pas mon mot à dire.

— Non. En effet. Ça ne te regarde pas, répond Manon du tac au tac.

— Tu m’appelleras tous les jours.

— Ah non, il faut que tu me lâches la grappe.

— Un SMS alors ? Pour me dire que ça va.

— Très bien mais ce sera tout.

Sa mère nous observe, soudain elle s'avance et prend Manon dans ses bras.

— Je suis déçue que tu n'aies pas appelé vendredi quand tu l'as su. Pourquoi tu ne l'as pas fait ? Tu sais que tu peux compter sur moi.

— Parce qu'Adrien est là pour moi, maman. (Sa mère relève la tête et me fixe. Je lui souris pour la rassurer.) Je sais que tu ne me laisseras jamais tomber. Mais je suis adulte. Tu comprends.

— Je sais. Tu devrais parler à ton père, il est un peu sonné par la nouvelle. Annonce-le à ta sœur, ça va lui faire plaisir.

— Oui. Je vais l'appeler après.

— Mon Dieu, mon bébé va être maman. Vous m'avez vieillie de dix ans, nous confie-t-elle toujours sous le choc.

— Bon. Voilà. C'est le moment, me dit Manon un peu triste.

— Oui. C'est l'heure. Mais ce n'est pas la fin.

— On se revoit bientôt.

— Ouais.

Ne sachant plus quoi dire, je l'attrape fermement par la taille et pose mes lèvres sur les siennes. Qu'est-ce que je ferais sans elle ? Comment ai-je pu tenir quatre ans, comme ça, sans l'enlacer, sans la toucher, sans l'embrasser, sans lui faire l'amour et surtout sans lui parler. Manon me regarde émue.

— Ti amo. (*Je t'aime.*)

Dans sa bouche ces mots ont une signification particulière. Cette gonzesse je l'ai toujours eue dans la peau. Je sais qu'elle est mon âme-sœur. Putain ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ? Je suis de nouveau un connard mielleux qui est amoureux d'une fille sensationnelle. Une chieuse obstinée qui va faire de moi l'homme le plus chanceux de la terre, en me permettant d'être père.

C'est moi qui me raconte toutes ces salades. Surtout, il ne faut pas le lui dire, elle risquerait de prendre la grosse tête et de chialer pendant des heures, les hormones, vous comprenez.

— Oui. Moi aussi je t'aime, bébé.

Je l'embrasse une dernière fois en essayant de garder en souvenir son visage et son parfum... Celui qu'elle dégage depuis que je la connais, un mélange qui fait d'elle une femme sexy, sauvage et inaccessible, que j'ai réussi à dompter et qui a réussi à faire de moi un autre homme, un homme meilleur, un homme qui veut progresser.

Allongée dans le lit sur le côté, il me semble qu'Adrien pose de petits baisers sur mon épaule, car sa barbe de trois jours me chatouille, ce qui me fait légèrement râler. Son odeur envahit tous mes sens, le parfum si particulier qu'il dégage combine à la fois la bestialité et la sensualité que l'on retrouve chez l'homme méditerranéen, un mélange ensoleillé de nuances sauvages très épicées qui font que j'en suis devenue totalement accro.

Adrien pose son menton près de mon épaule, sa respiration dans mon cou devient irrégulière, sa main effleure délicatement mon bras, je frissonne. Ses lèvres me sucent frénétiquement. Je crois qu'un soupir sort de ma bouche, je n'en suis pas certaine, mon bas ventre se crispe, je mouille.

J'aime quand cet homme me désire, j'aime être à lui, comme il est tout pour moi, être son âme-sœur. Nous y parvenons au fil des mois, c'est un sentiment puissant, nos âmes sont connectées, les mots ne peuvent l'exprimer, il faut le vivre pour le comprendre. Jamais je n'aurais pensé vivre un amour aussi vrai, aussi profond. Je me laisse porter par une vague de bonheur, sans me poser de questions, c'est une révolution pour la femme que je suis.

Après plusieurs minutes, je ne sais plus, ses doigts frôlent mon épaule. Adrien retire tout doucement une bretelle de ma nuisette puis il titille à la fois lentement et durement un de mes tétons qui se dresse. Je gémiss. Sa main libre remonte mon déshabillé jusqu'à mes hanches. Je me cambre instinctivement en sentant ses doigts glisser vers ma culotte. J'ouvre spontanément les jambes pour lui donner accès à mon intimité. Son torse nu se frotte à mon dos, je halète en sentant une bosse se dresser sous mes fesses. Les doigts d'Adrien jouent avec l'élastique de mon sous vêtement, et d'un geste brusque, sa main retire le fin tissu.

Excitée et humide, je gémiss. Ses doigts se posent sur ma fente humide, je frémis. Mon pouls s'intensifie, je mouille de plus belle. J'ai besoin de ses doigts, de sentir sa chair sur moi, dans moi, un besoin primaire à assouvir. Son index et son majeur s'attaquent tendrement à mon clitoris, je me relâche, toute molle. Quand ses doigts agacent plus fortement mon bouton, je geins, j'ai

l'impression d'être dans un rêve éveillé. J'ai envie que sa queue me remplisse.

Adrien m'a manqué, suis-je dans un rêve ? Possible, mais le contact charnel me semble réel, je mouille, ça je le sens. Serait-il revenu de son voyage d'affaires ?

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Deux heures que son gland fait des va-et-vient à l'entrée de mon sexe, je rêve non ? Puis, d'un coup, il me pénètre. Waouh ! Je ne rêve pas, sa queue est énorme, les parois de mon intimité frémissent sous ses mouvements d'avant en arrière. Mon bassin bouge au rythme de son membre. J'ouvre brusquement les yeux et constate qu'il est six heures sur le réveil, en ce vendredi matin. Adrien vient de me réveiller en me pénétrant pendant mon sommeil.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande dans un chuchotement avec une voix pâteuse.

Je bâille.

— Je te baise.

— J'avais remarqué, je glousse.

— Ça n'a pas l'air de te déplaire.

— Non. C'est vrai. Plus fort, je halète tout en malaxant un de mes seins.

Adrien s'enfonce et se retire lentement, j'en veux plus, je suis devenue très exigeante, il le sait.

— Plus fort ! Je ne suis pas en sucre.

— Mais, c'est que...

— Quoi ? je le coupe, agacée. Tu ne vas rien faire au bébé. Merde, prends-moi plus vite ! Sinon je...

— Tu quoi ?

— J'irai voir Marco, je dis sans réfléchir. (Adrien se fige.) Il ne prendra pas de gants. (Je souris intérieurement.) Je suis sûre qu'il serait d'accord de me baiser même avec mon gros ventre...

— Putain ! Tu n'aurais pas dû me parler de ce morveux. Tu vas voir ce que je vais te faire !

— Ah ! Enfin. T’as saisi.

Sa queue s’introduit de nouveau plus profondément en moi. Adrien me prend plus fermement, je le laisse faire, je suis à lui, j’aime être à lui.

— Viens sur moi, me lâche-t-il.

Il se retire et s’allonge sur le dos. Je me redresse doucement et m’empale sur lui. Je me cambre, je bouge les hanches en prenant appui sur ses jambes. Adrien est délicat depuis un mois, il prend le temps de me caresser partout. Pourtant parfois, j’aimerais qu’il soit moins tendre, un peu plus animal, mais il croit que le bébé pourrait le ressentir. Je ne le comprends pas...

Depuis que mon ventre s’est bien arrondi, il me voit différemment. Mon corps lui plaît, je pense, car il adore passer des heures et des heures à caresser mon petit bidon pour chercher le moindre mouvement de notre bébé. Je ne pensais pas qu’il serait ce genre d’homme, lui qui est si macho en apparence. Il a fait du chemin depuis que nous avons échangé notre premier baiser.

— Alors ça te convient, me dit-il en mouvant lui aussi son bassin.

— Ça peut aller.

Je lui souris, malicieusement.

— Attends tu vas voir. (Il se redresse.) Allonge-toi sur le dos et mets tes fesses sur le bord du lit !

Nous nous relevons, je m’exécute, Adrien s’abaisse, remonte ma nuisette et d’un coup de rein il s’insinue en moi.

— Waouh !

— C’est mieux ? me demande-t-il en me saisissant par les hanches et en me prenant plus fermement.

— Oui, c’est étroit.

— Putain ! Ouais. Ta chatte est parfaite, bébé, grogne-t-il en me fixant.

Il s’enfouit plus fort et plus loin.

— Je t’ai manqué ?

Il pince mes tétons.

— Heu... À ton avis ? je halète. T’es rentré quand ?

— Vers deux heures du mat. Ferme-la ! Sinon je vais sévir !

— C'est toi qui me demande !

Je fronce les sourcils.

— Ouais, mais je suis ton maître, alors j'ai raison, même si j'ai tort !

Adrien augmente le tempo, je mouille, transpirante. Ses coups de buttoirs sont plus profonds et plus intenses. Il m'observe passionnément, il pose ses mains sur mes hanches, sur mon ventre, puis sur mes seins. Dans cette position, je suis prisonnière, Adrien me maintient, je m'agrippe aux draps. Mes pensées s'évaporent, je ferme les yeux.

— Encore.

— Je ne compte pas arrêter. Je vais te prendre encore plus loin. Je ne me suis pas branlé depuis deux jours. Depuis, qu'on a baisé au téléphone.

— Je ne te crois pas.

— Tu devrais.

Adrien me tend sa main. Je me mets debout. Il me fait basculer délicatement sur le ventre. Je me penche sans que celui-ci ne me comprime au matelas. Il attrape mon coussin et me le donne.

— Mets ça sur ton ventre. Tu seras mieux.

Je cale l'oreiller contre ma bosse et attrape le sien pour poser mon visage. Adrien surélève mon cul et...

— Hé !

— Laisse-toi faire, bébé !

D'un coup de hanche, il entre en moi. Mince, c'est profond, incroyablement étroit.

— Punaise !

— Alors ça te convient maintenant ?

— Ouais c'est...

— C'est le pied !

— Ouais.

— Je vais te déchirer, chérie, t'es sûre ?

— Tu ne feras rien au bébé.

— Comme tu veux.

Le lion qui sommeille en lui, se réveille, il me pilonne plus vite.

— Merde.

— Quoi ? Ça va ? me demande-t-il, inquiet.

— Oui. T'es en forme.

— J'te l'ai dit deux jours que mes couilles sont pleines.

Je pouffe.

Je m'accroche aux draps les yeux fermés, la bouche entrouverte, prise au piège par mon énorme ventre et Adrien sur moi.

— Plus fort, encore.

Adrien suce mon cou, une de ses mains s'acharne sur mon mamelon. Je suis à deux doigts de jouir.

— Comme ça ?

— Non, plus fort, sois un homme, comme Marco !

Je le cherche, je veux qu'il ne pense qu'à moi, qu'à nous, qu'il oublie ses problèmes le temps de notre étreinte.

— Putain !

Sa main relâche mon sein et caresse ma fesse. Tout à coup, Adrien me claque, je sursaute en frissonnant. J'ouvre les paupières.

— Tu sais ce que t'es à jouer avec moi de cette manière ? me dit-il en m'attrapant fortement par les cheveux. (Je secoue la tête.) Putain ! T'es à moi, t'as pigé ! Ne t'approche pas de cette tapette ! m'ordonne-t-il en me fessant. Alors ? rajoute-t-il en me claquant une nouvelle fois.

— Je suis à toi, je soupire, les yeux fermés.

Adrien se balance rapidement et plus fort. Il maîtrise le rapport, je me laisse totalement aller. Soudain, ma jouissance me surprend, mon ventre se contracte d'un seul coup. Adrien éjacule et se retire. Je respire fort, et

m'assieds étourdie, par l'orgasme qui m'a terrassée. Adrien s'écroule à côté de moi. Ses doigts effleurent mon ventre.

— J'ai eu une contraction.

— Et c'est normal ?

— Je n'en sais rien. Mon ventre est tout dur.

— C'est vrai ! fait-il en cherchant les mouvements de notre petite crevette. C'est de ta faute, tu m'as cherché, il ne fallait pas me parler de Marco.

— Ça ne t'a pas déplu que je le fasse.

Je lui souris.

— Ouais, me dit-il tout en m'embrassant sur la joue. Alors, comment il va mon boxer ?

Adrien s'abaisse et dépose un baiser sur mon ventre arrondi.

— Il se porte bien.

— Il vient de bouger, me dit-t-il avec un sourire aux lèvres.

— Oui. Tu l'as réveillé avec tous tes exercices. (J'inspire profondément.) Je dois me dépêcher.

Nous nous relevons, je pars en direction de la salle de bains.

Je suis dans la chambre, j'ouvre l'armoire, et y récupère un pantalon de grossesse. Brusquement, Adrien m'enveloppe de ses bras.

— Ça va ?

— Oui. T'es sûr que tu peux te libérer ce matin ? je lui demande, stressée.

Je me tourne pour le regarder du coin de l'œil.

— Puisque je te l'ai dit. J'ai passé deux heures avec Marco et Alessa hier en vidéoconférence. Ils connaissent les instructions pour finaliser le contrat. Je leur fais confiance. Je serai de retour dans l'aprèm. Ils peuvent se démerder une matinée, sans moi, me précise-t-il en inspirant. Il ne bouge pas beaucoup ce bébé, ajoute-t-il en effleurant mon cou avec son nez.

— Non. Pas depuis tout à l'heure. On dirait qu'il prend un malin plaisir à

me réveiller la nuit.

— Il est aussi insupportable que sa mère.

— Moi je dirais qu'il est aussi casse pied que son père !

Adrien tique. Bref. Ce matin, je suis à fleur de peau. Je viens de débiter ma vingt-troisième semaine de grossesse, c'est-à-dire le sixième mois. J'ai rendez-vous à l'hôpital à huit heures, pour faire une échographie de contrôle puis la première échocardiographie, pour vérifier que le rythme cardiaque de mon bébé est normal. Nous connaissons enfin son sexe. Mais de toute façon, nous savons que c'est un garçon. Une intuition, possible, non, une certitude, je le sens. Ce petit-être bouge de plus en plus, les sensations que l'on découvre sont inexplicables et tellement merveilleuses.

Je comprends enfin, pourquoi la grossesse est si magique. Je me sens femme, aimée, désirée, et confiante. Les hormones de grossesse me font beaucoup de bien. Ma sécheresse vulvaire, oculaire et corporelle s'atténue, je revis. Depuis quelques semaines, je n'ai plus de nausées, plus de douleurs dans le bas du ventre et dévore pratiquement tous les aliments que je trouve sur mon passage en évitant au maximum les sucreries mais elles ne m'attirent pas plus que ça. Hier j'ai englouti des anchois, des cornichons, puis, dans la soirée, j'ai eu une folle envie d'olives, allez savoir pourquoi ?

Quoiqu'il en soit, je me sens bien. Enfin plus ou moins... Hier, j'ai fait un malaise, mon fer étant au plus bas, dû au gros souci avec mes anticorps anti-SSA. Ma carence en fer me fatigue et me prend toujours au dépourvu.

Depuis deux mois, il n'est plus possible pour moi de bosser, c'est réellement le plus difficile, car comme vous le savez, j'aime être active. Je déprime dans notre appartement. Heureusement qu'Adrien et son grand-père me permettent de travailler à la maison et m'ont confié certains de leurs projets.

Renato a été très gentil avec nous en arrivant, il nous a aidés à nous installer. Il prend régulièrement de mes nouvelles lorsqu'Adrien est en déplacement. Il m'a proposé un poste de juriste et je dois avouer que j'adore ça. Mon boulot consiste notamment à vérifier juridiquement auprès des administrations locales, européennes et internationales le droit en vigueur dans chacun des pays où SPIN FI est implantée afin d'améliorer leur travail en amont. Ce job est passionnant, jamais je n'aurais cru que travailler avec Adrien

serait si épanouissant. Nous nous complétons bien. Évidemment nous ne sommes pas toujours d'accord, mais bosser ensemble est motivant. Il prend en compte mes remarques et ne part que très rarement au quart de tour quand il s'agit de boulot, peut-être le fait-il car ma grossesse est risquée ?

Bref. J'ai passé le stade des fausses couches vraiment sur les nerfs. Au cours de la sixième semaine, j'ai eu quelques saignements qui ont duré sept jours. Ne pouvant me déplacer jusqu'à Marseille, je me suis rendue illico dans un hôpital de Gênes. Le corps médical m'ayant bien suivi, j'ai décidé qu'il était préférable de ne plus retourner en France pour faire suivre ma grossesse. Ma mère a angoissé pendant quelques jours, et elle s'est fait à l'idée. Adrien a été d'un grand soutien, lors de mes deux jours d'hospitalisation.

Cela fait donc quatre mois que nous habitons ensemble, dans un magnifique T4 de cent-vingt mètre carrés, en plein centre-ville de Gênes. Depuis mon repos forcé, je fais profil bas, je reste la plupart du temps cloîtrée chez nous, sauf pour faire quelques courses ici et là. La presse n'a pas eu écho de mon existence et ce n'est que mieux. Elle ne sait pas qui je suis, ni même que je porte l'enfant d'un héritier de SPIN FI. Je ne sais pas comment nous avons réussi à tenir éloignées jusque-là, ces charognes. Même cette garce d'Elena n'a pas parlé de notre relation et a fait un gentil portrait d'Adrien à la septième page de son journal. Il vaut mieux quelque part ne pas éveiller les soupçons. Effectivement, je ne souhaite pas que la Mafia puisse faire un rapprochement entre ma famille Sicilienne et moi, d'autant plus que depuis deux mois, la presse s'acharne sur Adrien.

Sur le point de conclure un rachat avec une société américaine fabriquant des produits plats obtenus par laminage, les journalistes s'en sont donné à cœur joie, en fustigeant Adrien, le qualifiant d'arriviste et d'opportuniste. Les négociations qui duraient depuis cinq ans n'aboutissaient pas, pourtant, il a conclu le marché en un mois. Ses méthodes managériales sont visionnaires, différentes et plus entrepreneuriales, ce qui a attisé la curiosité de ces vautours. De même, les journaux locaux et nationaux ne parlent que de la succession au poste de PDG de l'entreprise SPIN FI. Dans moins de six mois, Renato devrait laisser définitivement les rênes de sa société à Adrien et ce soir, c'est le grand soir.

Renato annoncera lors d'une conférence de presse, chez lui au « *Palazzo Spinola-Rena*²¹ » qui lui succédera. Depuis des semaines, nous attendons ce

moment. Pour la première fois depuis que nous sommes arrivés, je devrai affronter, la presse et la noblesse génoise. Je crains fort que les journaux demain matin, ne s'attardent un peu trop près sur notre couple au vu de mes rondeurs qui ne sont plus dissimulables.

— Bébé.

— Quoi ?

— Tu sais où j'ai mis mes chaussettes ?

— Heu... Par terre. Regarde. Juste là, je dis en les lui montrant.

— Ah ouais. Merci.

Adrien ramasse ses chaussettes, s'approche de moi et m'embrasse.

— T'es bien silencieuse. Tu stresses pour les échos ?

— Et pour ce soir. Il y a aura la presse et surtout la presse people.

— Tu t'inquiètes pour rien. Regarde. T'as débuté ton sixième mois de grossesse et personne ne le sait encore. Elena n'a rien écrit de désobligeant dans le journal en ce qui me concerne.

— Tu devrais te méfier d'elle. Je l'ai observée.

— Et après ? On va avoir un enfant.

— Tu crois peut-être que ça va l'arrêter ? T'es idiot !

— Comment tu me parles, hein ? me dit-il en m'empoignant.

— Finis de t'habiller. (Je sourcille.) On va être en retard.

Adrien me lâche, et me fixe encore avec arrogance, il enfile ses chaussettes et me lance :

— Après tes échos, Fabiola doit t'apporter ta robe retouchée, tes bijoux et mon costume.

— Hélas, je sais.

— Ça ne te plaît pas, mais, on n'a pas le choix, la presse pourrait nous fusiller simplement parce que ta robe ou mon costume ne vont pas ensemble.

— Oui, mais je ne l'aime pas. Elle est stricte et pas sympathique.

— Fabiola connaît son métier, ça fait vingt ans qu'elle est au service de

mon grand-père.

— Je ne mets pas en doute ses compétences, seulement... Embaucher une personne pour choisir du Chanel ou Dolce and Gabbana, c'est très clairement un abus.

— Je suis d'accord. Mais, ce soir c'est une grande soirée. Il y aura du monde. C'est le test. On n'a pas droit à l'erreur. Tu sais que mon grand-père doit conclure certains contrats et il m'envoie le faire à sa place.

— Évidemment que je le sais. T'as oublié que j'épluche depuis une semaine tous les noms des dirigeants de toutes les sociétés qui seront présentes pour t'éviter des blancs si t'as un oubli.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi ? me lâche-t-il, en m'embrassant.

Je me dirige vers l'armoire, en sors mes ballerines, ainsi que mon manteau.

— Rien. Et tu le sais. Je suis ta tête.

Adrien sourit, avance jusqu'à moi et me prend la main.

— On se tire, sinon on va se prendre la merde sur la route. On prendra le petit-déj en chemin.

— De toute manière je n'ai pas faim.

— Tu dois manger, surtout le matin !

— Ne commence pas. Je mangerai plus tard.

Nous sortons de l'appartement. Toute notre vie se joue aujourd'hui.

Tout comme Manon, je suis inquiet pour les examens qui vont suivre et le repas de ce soir. Je sais que je n'aurai pas droit à l'erreur. Je n'avais pas imaginé que ce serait si compliqué de diriger une boîte avec un résultat net de sept cent millions d'euros. Toutefois, le job est passionnant. Je ne pensais pas que je prendrais autant de plaisir à gérer avec mon grand-père une société de cette envergure. Travailler avec Manon n'est pas déplaisant, bien au contraire. Elle est ambitieuse, bosseuse et perfectionniste. C'est ce que j'aime le plus chez elle, sa capacité à faire abstraction à tout le reste pour se plonger dans le travail corps et âme. Une vraie accro du boulot mais qui sait aussi s'arrêter quand il est nécessaire de le faire, un peu comme moi.

Nous marchons quelques mètres et entrons dans le café le plus proche de notre domicile.

— Tu n'as toujours pas faim ? je lui demande en me tournant vers la vitrine et les pâtisseries succulentes.

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Alors, je prends à emporter. Tu veux quoi ?

— Un jus d'orange.

— Et ?

— Ça ira.

— T'es certaine ?

— Oui.

Je la fixe, mon corps se crispe, ma mâchoire se serre. Je ne veux pas me disputer avec elle, pas maintenant mais elle doit avaler quelque chose, son fer est bas.

— Adrien s'il te plaît, pas de scène, je mangerai plus tard, me répond-elle exaspérée.

— Je ne le fais pas pour toi, mais pour mon fils. (Je caresse son ventre.)

Tu dois le nourrir, je lui dis en fronçant les sourcils.

— Ne t'inquiète pas il ne va pas mourir de faim. Crois-moi. Regarde comme je suis énorme, me balance-t-elle en pointant son doigt sur son ventre.

— C'est vrai que t'as un sacré ventre. Je ne l'avais pas bien observé tout à l'heure. Je crains que Fabiola ne doive retoucher encore ta robe, je lui lâche avec un sourire sarcastique.

— Tu commandes, c'est ton tour !

Elle se vexe en croisant ses bras.

Je prends un café, un jus de fruits, deux beignets aux pommes et des canestrelli²². Ouais, ces petits gâteaux sont exquis, Manon les adore. En sortant du café, nous déambulons dans les rues, main dans la main. Je récupère ma voiture au garage, à quelques pas de là.

Sur le chemin qui nous mène à l'hôpital, je jette régulièrement des coups d'œil en direction de Manon. Elle est stressée de nature, mais ce matin encore plus que d'habitude. Pour dérider l'atmosphère pesante, j'allume la radio. Soudain, bordel ! L'idole de Manon Laura Pausini chante une de ses chansons : « *vivimi* ». (*Fais-moi vivre.*)

Je sais déjà ce que vous en pensez, difficile de l'éviter dans son pays natal.

— Je l'adore, m'envoie-t-elle en retrouvant le sourire.

— Forcément. Qu'est-ce que tu n'aimes pas d'elle ? je l'interroge avec le sourire en coin.

— C'est vrai. J'adore ses chansons. Je suis déçue, j'aurais aimé assister à son concert, mardi soir. Je suis en Italie et je ne peux même pas l'entendre chanter, soupire-t-elle.

— Je sais bébé. Mais je n'y peux rien. Je dois bosser et finaliser les termes du contrat Nuclory très rapidement.

Mes mains restent agrippées au volant, je ne veux rien faire paraître sur mon visage, et rien lui annoncer pour le moment, Manon aura une sacrée surprise mardi...

— Je ne t'en veux pas. Je comprends. C'est frustrant, c'est tout.

Manon caresse ma cuisse, je pose ma main libre sur la sienne.

— Elle refera un concert. On aura l'occasion d'aller la voir, je lui précise en entrant sur l'autoroute.

— Ça va. Ne fais pas celui qui est dégoûté. Je sais que tu la détestes.

— Oui, mais j'aurais fait l'effort pour toi.

— Bien sûr, me dit-elle avec un air peu convaincu. Ce n'est pas grave, va. J'ai déjà eu l'occasion d'assister à deux de ses concerts au Dôme²³. J'y étais allée avec mes amies les jumelles. Ce jour-là, on était déchaîné, de vraies folles. Le lendemain en cours on n'avait plus de voix.

Je me tourne furtivement, j'y vois de la nostalgie dans ses yeux. Je sais qu'elle fait des efforts pour s'acclimater à sa nouvelle vie, seulement Aix-en-Provence lui manque terriblement. Être enfermée toute la journée à l'appart est un calvaire, je peux le concevoir. C'est pourquoi, je me suis empressé d'acheter depuis des semaines déjà, deux billets pour assister au concert au cent-cinq stadium, mardi soir. J'avais envie de faire plaisir à ma rebelle. Ouais, ne commencez pas ! Je peux être romantique quand c'est nécessaire. Cette nana m'apporte beaucoup au quotidien et non, Manon ne me sert pas que pour la bouffe. Je n'ai jamais été aussi bien dans ma peau que depuis que nous vivons ensemble. Nous nous disputons comme toujours mais j'aime la vie à ses côtés. Même si le spectacle va me casser les couilles (et c'est peu de le dire), je pourrai mettre des boules quies dans le pire des cas, non ?

Dès que nous sortons du parking de l'hôpital, nous nous rendons à la maternité, au service des grossesses à risques. Devant le bureau des entrées une secrétaire demande à Manon :

— Buongiorno. Quante settimane la gravidanza ?

(Bonjour. À combien de semaines êtes-vous ?)

— Buongiorno. Ventitrè.

(Bonjour. Vingt-trois.)

— Grazie.

(Merci.)

Manon donne ses papiers, à la brunette un peu rondelette, âgée d'une cinquantaine d'années. La femme les prend et imprime le bon de passage. Puis, elle nous envoie vers le service concerné.

Nous nous installons. La salle d'attente est exiguë, en forme de L, les murs sont peints en gris, le style est vieillot.

Ici comme en France, les politiques pourraient investir un peu plus dans l'hôpital. J'arrête là... Le sujet est sensible, tout comme celui des prisons et de l'école... Ben quoi ! Je ne m'intéresse pas qu'à ma bite ! Bref ! Revenons à nous. Près de moi, Manon triture ses doigts et bouge ses pieds en permanence, les traits de son visage sont tirés, puis attendre n'est pas son fort, ni le mien d'ailleurs. Elle se tourne et elle m'examine sans rien dire. Elle est angoissée, il n'y a pas de doute, je le suis aussi, mais j'essaie d'être serein, il le faut, pour tous les deux.

— J'avais rendez-vous à huit heures. (Elle regarde l'heure sur sa montre.) Et il est déjà huit heures quinze, me dit-elle en attrapant ma main.

Manon fait de légers cercles sur ma paume. Je frissonne.

— Tu sais comment fonctionnent les hôpitaux, t'attends toujours trois plombes. Tu n'es pas la seule à avoir des problèmes.

— Je sais. J'ai juste horreur de patienter sans rien faire. C'est très bizarre que tu ne dises rien, d'habitude tu m'aurais déjà envoyé bouler en me reprochant le retard du médecin.

— Ouais, mais je suis de bonne humeur ce matin, je lui réponds en me rapprochant plus près d'elle pour l'enlacer par la taille.

— Parce qu'on a fait l'amour ? ! Hein ? !

Avec ses grands yeux interrogateurs, Manon me scrute, elle essaie de lire en moi, elle est douée, mais je cherche à la détendre. Je stresse, ça ne se voit peut-être pas, mais je n'aime pas être ici, qui aimerait l'être à vrai dire. Je me contrôle et respire par le ventre.

— Oui et non. (Je hausse les épaules.) Aujourd'hui, je te laisse le bénéfice du doute, je lui dis en décochant un sourire désinvolte.

Ses yeux verts pétillent, elle me sourit. J'essaie de la divertir du mieux que je peux et ce n'est pas évident.

Une femme d'une quarantaine d'années arrive peu après, en blouse blanche. Blonde, les cheveux attachés en queue de cheval, de taille moyenne, elle approche.

— Manon Costa ? lui demande-t-elle.

— Si.

— Il medico sta visitando una paziente, sarà qui tra breve per visitarle.

(Le médecin est en consultation, il va venir vous ausculter.)

— OK. Grazie.

(OK. Merci.)

Puis, elle part.

— Voilà j'en étais sûre. C'est toujours pareil dans ces hôpitaux. T'attends comme un con pendant des heures. Je commence à avoir mal au dos et à ma sciatique.

— Ils ont du boulot, ma puce.

Je sais ce qu'elle pense, pas la peine qu'elle me le dise. Que pouvons-nous faire ? Ils ont un métier difficile, ils sauvent des vies. On ne peut pas les comparer à tous ces branleurs de fonctionnaires... Il y a des fonctionnaires parmi vous qui me lisent, désolé, je suis direct et franc. Avouez quand même que votre pause-café dure trois jours ! Pas la peine de faire cette tête, on le sait que vous avez la planque.

Trente minutes plus tard, le médecin arrive. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, de ma taille, les cheveux grisonnants, avec des yeux marron qui nous demande de le suivre. Nous faisons quelques pas, il ouvre une porte jaune sur notre gauche. Nous entrons dans la salle d'examen.

Un échographe est installé près d'un lit. Manon s'installe sur une chaise. Le gynécologue lui prend la tension. Celle-ci est un peu élevée : 14.6, mais le stress y est sans doute pour quelque chose, selon lui. Elle devra la reprendre juste après. Elle a pris un kilo ce mois-ci, tout est normal. Ceci dit, ses analyses sanguines ne sont pas très bonnes, sa ferritine (fer) est basse et a diminué même avec la prise de médicaments. Son anémie l'empêche de retourner au boulot, elle ne le pourra plus jusqu'à la fin de la grossesse. Avec un air blasé, Manon soupire. Elle déprime, pas besoin d'être devin pour s'en apercevoir, et

pourtant que faire ?

Au bout d'un quart d'heures, Manon retire son manteau, ses ballerines noires, son pantalon de grossesse et son gilet gris. Elle s'allonge sur le lit, puis elle remonte légèrement son top gris. J'attrape ma chaise, m'approche de la rebelle. Je m'assieds et prends sa main. Quoi encore ? Elle a besoin de moi, je ne suis pas en mode « *connard* », pas pour le moment. Le gynéco dépose un gel bleu sur son ventre. Putain ! Ça a l'air bien gluant ce truc. Il faut que je vous dise...

C'est la première fois que j'assiste à une échographie. Je n'avais pu être présent pour sa première échographie officielle car j'étais en déplacement. Oui, c'est vrai je pars souvent, mais sur de courtes périodes, ce qui me permet d'être quand même présent pour Manon.

Le médecin allume le moniteur, pose la sonde sur son ventre, et répartit ce gel dégueulasse sur toute la surface de son ventre de femme enceinte. Bordel ! Ça me donne la gerbe. Imaginez un peu quand notre enfant sortira de son vagin, je crois que ce jour-là, je serai absent. Non, sérieux, je ne suis pas une petite chochette, mais avouez que c'est assez répugnant. Oui, je suis une chochette. Ce n'est pas moi qui souffrirai le martyr pendant des heures pour faire sortir un petit être de trois kilos ou plus, et tant mieux. Je ne regrette pas d'être un homme.

Le gynécologue est silencieux, il appuie sur des tas de boutons quand il ouvre enfin la bouche, il nous montre un bras, la colonne vertébrale, une jambe puis quand vient le verdict du sexe, il nous lance :

— Volete conoscere il sesso del feto ?

(Vous voulez connaître le sexe du fœtus ?)

— Si, envoie Manon, anxieuse.

— Si lo vede bene. Guardate, nous dit-il en nous montrant avec son doigt l'espèce petit bout sur son écran.

(On le voit bien. Regardez)

Il nous prend pour qui ce type ! Hébétés, depuis le début de l'échographie, il croit peut-être qu'en nous indiquant un bout de je ne sais quoi, nous trouverons avec facilité le sexe du bébé. Ce pourrait être un bras ou sa tête, nous n'y verrions que du feu. Que l'on ne vienne pas me dire que les futurs

parents sont des pros du décodage des images sur ces putains de machines hyper floues. Manon et moi retenons notre souffle, sans rien dire, fixant l'appareil, en attente de la réponse.

— Sarà un ragazzo.

(Ce sera un garçon.)

Manon, me jette un regard plein de tendresse. On le savait depuis le début. Les émotions qui me traversent l'esprit et le corps sont trop intenses. Jamais je n'aurais cru possible que l'annonce du sexe me fasse autant plaisir. Je le savais. C'est concret tout d'un coup. Je vais être père.

— J'en étais certaine, me chuchote-t-elle tout en essuyant une larme qui a coulé sur sa joue.

— Oui. Moi aussi, je dis en serrant plus fort sa main tout en y posant mes lèvres.

L'euphorie s'envole vite quand le médecin nous explique que Manon a un placenta prævia. Elle doit se reposer, elle pourrait faire une hémorragie ce qui engendrerait un accouchement prématuré. Accoucher maintenant serait problématique pour le bébé, il ne pourrait pas survivre à ce stade de la grossesse. C'est quoi ce bordel, putain ! En plus, il parle vite l'abruti. Il sait qu'elle est française, il pourrait prendre un peu plus de temps pour articuler. Apeurée, les yeux grands ouverts, Manon m'attrape par le cou pour que je me penche vers elle.

— Il faut que tu te reposes. Tu ne peux plus sortir, je lui murmure à l'oreille.

— Oui. Mais il parle trop vite. C'est quoi le placenta prævia. Il a parlé de saignements. Mais je ne comprends pas.

— Le placenta prævia est responsable d'hémorragies, sa localisation anormale en bas dans l'utérus apparemment bloque le col. Si tu te reposes, tu n'auras rien d'après lui.

— Putain ! Ce n'est pas possible ! lâche-t-elle, tout en posant ses mains sur son visage.

Le gynéco nous regarde un instant, pose sa main sur celle de Manon. Elle se redresse et le fixe les yeux gonflés à la limite des larmes.

— Andrà tutto bene. Ha bisogno di riposo. Ma il sesso non è consentito, infine la penetrazione vaginale.

(Tout ira bien. Vous avez besoin de repos. Mais les rapports sexuels ne sont plus permis, enfin la pénétration vaginale.)

— OK, ho capito, fait-elle résignée.

(OK, j'ai compris)

Merde alors, plus de sexe, pour de bon ? Comment vais-je vivre sans pénétrer Manon pendant des mois ? Je reconnais, c'est égoïste de ma part de penser en priorité au cul plutôt qu'à la santé de la rebelle et à celle du bébé, mais putain de bordel de merde ! Je suis un homme, la branlette ce n'est juste pas concevable. J'aurai dans mon lit une femme bandante et excitée et je ne pourrai même pas lui faire l'amour. La situation est juste inhumaine !

L'examen se termine. Manon se rhabille. Le médecin lui donne l'échographie avec toutes les images et le bilan. Nous sortons de la salle encore sous le choc. Je n'ose imaginer dans quel état est Manon. Oui, j'en ai une vague idée, puisqu'elle est muette. Ce moment devait être important. Il l'a été, pendant deux minutes. Nous marchons en direction du couloir, nous nous asseyons. Dans cinq minutes, Manon passera son échocardiographie. J'espère que cette fois-ci tout ira bien car si ce n'est pas le cas... « *Garde ton calme Adrien, pour Manon, elle a besoin de toi plus que jamais.* »

J'attendais ce moment depuis quinze jours, malheureusement il vient de s'envoler tout d'un coup. Je suis contente de porter un petit garçon, je le savais depuis le début de ma grossesse, mais tout s'est effondré quand le gynécologue m'a annoncé que j'avais un placenta prævia. Je stresse peut-être pour rien, mais, je suis comme ça, je n'y peux rien...

Je ne veux pas perdre mon bébé. J'ai compris qu'il fallait que je me repose. Seulement je vais devenir folle si je reste toute la journée dans l'appart à ne rien faire. Et ma mère... Mon Dieu ! Si elle ne se pointe pas à Gênes, c'est que j'ai beaucoup de chance.

Assise sur une chaise dans la salle d'attente super asphyxiante, je ferme les yeux en posant mes mains sur mon ventre. Je le caresse lentement en me focalisant sur ma respiration. Je me sens nauséuse, je n'ai rien avalé depuis hier soir. Ça va, pas la peine de le souligner, je sais, je dois prendre soin de moi, mais j'étais inquiète et... J'ouvre soudain les yeux, j'observe Adrien qui regarde droit devant lui. Il est pensif. Il a l'air aussi écœuré que moi. J'entame la conversation.

— Ça va ? Tu n'as plus dit un mot depuis que le médecin nous a annoncé qu'on ne devait plus avoir de rapports sexuels.

— Ouais ça va, soupire-t-il.

Adrien se tourne, il me fixe, dépité. Pourtant, j'ai besoin de lui, qu'il me soutienne, je ne supporterai pas une dispute, pas aujourd'hui, j'espère qu'il se maîtrisera pour une fois.

— Je ne sais pas, je n'ai pas l'impression, tu veux m'en parler.

Il me regarde toujours droit dans les yeux sans me parler. Je le connais un peu mieux, je sais qu'il gère sa colère et sa frustration comme il le peut, mais j'ai besoin de son soutien, je me répète, mais j'en ai vraiment besoin, je ne me sens pas bien, j'ai peur, je veux du réconfort. Après quelques secondes sous silence, il entrouvre la bouche et me sort :

— Non.

Il est bien en mode « *Je fais la tronche, fous-moi la paix, la garce !* », sauf que je suis une emmerdeuse et il le sait.

— Putain ! (Je fronce les sourcils.) Arrête de me prendre pour une conne. Je sais quand tu ne vas pas bien et ça ne va pas, je le vois ? Dis-moi. C'est quoi ? Parce que le médecin nous a interdit de faire l'amour ? Ou c'est autre chose ? Dis-moi c'que t'as ? Je ne suis pas débile, je lui lance en déversant tout mon stress sur lui.

— Bordel, Manon ! Tu me fais chier ! Voilà. Tu veux qu'j'te dise. Tu m'emmerdes avec tes questions, tes conneries à deux balles et... (Il mime en même temps avec ses doigts.) Tu peux te mettre sur pause de temps en temps ! me répond-il animé par la rage en agitant ses mains comme un cinglé.

— Très bien. Je ne te calcule plus. Pas de souci.

Je tourne la tête, agacée. Je croise les bras et fais la moue. Adrien ne bouge pas, trop fier. Je ne céderai pas. Au bout d'un long silence, il s'approche de moi et m'attire à lui.

— Bébé.

Je le repousse méchamment avec ma main, Adrien se crispe.

— Arrête ! (Je pivote aussitôt. Je pointe mon doigt sur lui.) Pas la peine d'être sympa avec moi juste parce que je suis en cloque !

— Tu délirés, t'es chianté quand tu t'y mets.

— Dis plutôt que t'as pitié de moi. T'as vu comme je suis grosse. J'ai pris sept kilos depuis le début de la grossesse, enfin si on cumule les deux kilos que j'avais perdus au tout début. Je vais encore prendre quatre kilos. Je ne ressemble plus à rien. Comme tu m'as si bien fait remarquer tout à l'heure, Fabiola devra retoucher ma robe. Je suis obligée de rester toute la journée à l'appart et qui plus est dans une ville que je ne connais pas. T'es souvent en déplacement. Et maintenant j'apprends que j'ai un placenta prævia et que ça peut être problématique pour le bébé si on baise. Putain, tu ne penses qu'à ta petite personne Spinola ! (Je le tue du regard.) Je stresse déjà assez pour la grossesse et toi t'en rajoutes pour une question de sexe ! je m'époumone.

— Tu peux baisser d'un ton, on est dans un hôpital. Pourquoi tu vas imaginer que c'est le sexe qui fait que je suis énervé ?

— Parce que je te connais bien. Il n’y a que ça qui compte dans ta vie.

— Tu crois vraiment qu’il n’y a que la baise entre nous, me lance-t-il en agitant ses mains en l’air.

Je ne réplique rien et me tourne pour l’ignorer. Qu’est-ce qu’il m’irrite quand il se renferme de la sorte ! Fatiguée, une larme s’échappe du coin de mon œil, j’y passe mon doigt. Adrien m’entoure spontanément par les épaules et pose un baiser sur ma joue.

— Je suis inquiet quoique t’en penses. (Je le fixe.) Je me fais du souci pour toi et pour mon fils. (Il regarde mon ventre arrondi.) J’en ai ma claque que tu voies en moi le mec qui ne pense qu’au cul. Ouais, c’est sûr, ça me fait chier de ne plus pouvoir te baiser. Mais sois certaine que tes mains et ta bouche connaîtront ma queue à la perfection.

Je le dévisage et ris nerveusement.

Adrien et moi, sommes dans la salle des échocardiographies. Devant moi se trouve un bureau et sur ma gauche un échographe avec un lit. Nous sommes assis. Le silence me pèse. J’aimerais reprendre la conversation de tout à l’heure, mais mon angoisse me submerge, je n’ai pas la force de me disputer davantage. Nous attendons quelques minutes puis la cardiologue arrive enfin. Jeune, la trentaine, brune aux longs cheveux, aux yeux marron, elle prend le temps de nous expliquer ce qu’elle va chercher pendant l’échographie. Elle ne s’intéresse qu’au cœur du fœtus. Elle va donc vérifier qu’il fonctionne correctement et analysera son rythme cardiaque.

Je m’assieds sur le lit, je retire une nouvelle fois, mon manteau, mes ballerines, mon gilet et mon pantalon, puis je m’allonge. Le médecin vient vers moi avec un gel bleu qu’il dépose en grande quantité sur mon ventre.

Waouh ! Ça me fait toujours le même effet, la chair poule se propage dans tout mon corps, je frissonne. La cardiologue allume le moniteur, elle pose la sonde sur mon ventre en cherchant le minuscule cœur de mon bébé. Debout, près de moi, Adrien est stressé, il tient fortement ma main, il pourrait me casser un doigt à la longue. Il ne quitte pas l’écran des yeux. Je m’en veux de m’être emportée, je sais qu’il s’inquiète pour nous, à sa manière et que la situation le contrarie. La doctoresse fait l’examen sans rien dire. J’entends les battements du cœur de mon bébé pendant plusieurs minutes. Je réalise que cette

petite vie est bien réelle. Certes, je m'en suis aperçue depuis des semaines, mais au moment où je me concentre sur le son de l'appareil, la crevette me donne un coup, puis un autre, je le perçois comme un signe, il n'y a pas de doute, il est là, c'est mon fils et je dois me battre pour nous.

— Il a bougé, je dis, enjouée.

— C'est vrai, me répond Adrien en serrant plus fort ma main.

— Oui. Il va falloir lui trouver un prénom, mais français pas italien.

— Et pourquoi ?

— Parce que mon fils aura un prénom français et notre fille aura un prénom italien, un point c'est tout ! je lui confie avec le sourire.

— T'es sûre de toi ?

— Carrément.

— Que dirais-tu de : Ange ou Doume²⁴ ?

— Ah quelle horreur ! (Je grimace.) T'as pas trouvé mieux.

— Ce sont des prénoms Corses, me lance-t-il en prenant l'accent corse.

Adrien se retient de rire. Putain ! Il se fout de ma gueule. Je tique, je n'ai pas le temps de lui répondre que la cardiologue éteint la machine. Elle nous sourit.

— Va tutto bene. Non si deve preoccupare. Il battito del feto è buono.

(Tout va bien. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Le rythme cardiaque du fœtus est bon.)

— Excellente. Grazie, je lui réponds heureuse.

(Super. Merci)

Soulagée, j'enlève avec du papier, le gel lubrifiant de mon ventre. Je me rhabille et récupère le bilan de l'échocardiographie. Adrien et moi sortons de la pièce pour retourner dans celle des échographies. Je reprends ma tension, celle-ci a diminué, tout est normale.

Dehors, nous marchons main dans la main, sans rien dire. Le silence et les

« *non-dits* », nous pèsent. Ma tête cogne, la migraine me gagne peu à peu, je repense sans cesse à ces mots « *placenta prævia* » et « *hémorragie* ». Mon bébé n'a certes pas de problèmes cardiaques mais il est à surveiller jusqu'à la fin de la grossesse car certaines anomalies ne sont pas détectables à ce stade. Je prends sur moi pour ne pas m'effondrer, croyez-moi, j'aimerais hurler, pleurer, me laisser aller. Pourtant, je n'y arrive pas, une boule est coincée dans ma gorge et m'empêche de m'exprimer.

Dans la voiture, nous sommes toujours silencieux, aucun de nous n'a envie de remettre la discussion sur le tapis et pourtant il va bien falloir que nous l'ayons.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller manger un morceau au resto ? Ça nous ferait du bien. Ça fait un bail qu'on n'y est pas allé.

— Non. (Je secoue la tête.) Je ne peux pas et tu le sais. Je ne suis pas immunisée contre la toxoplasmose.

— Et une pizza tu peux la manger, non ?

— Heu. Oui, je crois. Mais franchement, je n'ai pas envie de sortir. J'ai envie de rentrer.

Adrien ne rajoute rien, pourtant son silence en dit long... Je fixe la route, mon téléphone portable sonne. Je réponds. Une voix masculine que je connais bien me crie :

— Ciao bella ! Come stai ?

(*Salut ma belle. Comment ça va ?*)

— Hé ! Comment vas-tu ?

— Tutto bene e tu, stanca ?

(*Tout va bien et toi, fatiguée ?*)

— Comme d'hab, je soupire. Alors, dis-moi, que me racontes-tu de beau ?

— Stasera sarò a Genova per il lavoro.

(*Ce soir je serai à Gênes pour le travail.*)

— C'est vrai et tu vas dormir où ?

— Al'abergo.

(À l'hôtel.)

— Mais tu ne peux pas dormir à l'hôtel. Voyons Luigi ! (Je sourcille.) Tu viens chez moi ! Hors de question que tu discutes. Adrien et moi avons plusieurs chambres, alors tu viens !

Dès que je me tourne, je croise le regard d'Adrien qui me scrute, me tue tel un animal sur le point de sauter sur sa proie. Je ne lui ai rien demandé, je le conçois, cependant, mon ami Luigi est de passage à Gênes, j'ai des tas de trucs à lui raconter. Adrien pourrait se mettre cinq minutes à ma place pour une fois, ce n'est pas lui qui ne fait rien toute la journée.

Adrien m'examine encore avec ses yeux de tueur. Il n'apprécie pas Luigi car il pense qu'il est responsable de notre rupture, ce qui est totalement faux, puisque je n'ai eu aucune relation avec cet homme. Bref, Monsieur « *mal embouché* » va me faire sa petite scène, je le vois d'ici.

— Mais dis-moi pourquoi tu viens ici ?

— Devo fare un'intervista col tuo bel ragazzone e suoi nonno di aristo.

(Je dois faire une interview sur ton beau gosse et son grand-père d'aristo.)

— C'est vrai ? Tu vas faire un article dans la Repubblica²⁵ ?

— Si.

— Oh !

Le malaise s'installe au téléphone, Luigi reprend la conversation quelques secondes plus tard :

— S'è un problema. Capisco.

(Si c'est un problème. Je comprends.)

— Non, non. Viens, ça fait longtemps.

— OK. Sarò a Genova per diciotto.

(OK. Je serai à Gênes pour dix-huit heures.)

— Luigi, mince, ce soir Adrien et moi sortons. On assiste à une soirée chez son grand-père.

— Lo so. Ho un invito. La festa si svolgeràà al Palazzo Spinola-Rena, via Garibaldi.

(Je le sais. J'ai une invitation. La réception se déroulera au Palais Spinola-Rena, rue Garibaldi.)

— Je suis bête. (Je tapote du bout des doigts ma tempe.) La presse nationale sera présente. Pas de souci. Viens toujours.

— Bene. Grazie. Ciao bella, un bacio.

(Bien. Merci. À plus, ma belle, une bise.)

— Bisous, Luigi.

Je raccroche avec le sourire. Je regarde la route à travers la vitre, et évite le regard d'Adrien, qui doit fulminer. Je retiens ma respiration, j'appréhende sa réaction.

— Putain ! C'est quoi ce cirque ? Pourquoi il vient ici ? Et en plus tu l'as invité chez nous sans me demander si ça me convient.

Qu'est-ce que je vous disais !

— Adrien... J'ai passé une sale matinée.

Je joue avec mon téléphone pour éviter à le regarder en face. Je prends sur moi pour ne pas l'envoyer sur les roses.

— Moi aussi. Alors ne m'emmerde pas !

— Putain ! je hurle telle une hystérique. (Je deviens folle, je lâche prise.) Le monde ne tourne pas autour d'Adrien Spinola ! je crie en soutenant son regard.

— Et pas autour de Manon Costa ! s'égosille-t-il.

— Ouais. Ramène-moi. Je suis crevée. Je veux me reposer.

— Pas de problème ! De toute façon j'ai du boulot.

— C'est ça !

Adrien conduit encore quelques mètres. Nous arrivons devant le garage, il ouvre le portail et se gare.

Nous sortons sans nous calculer. Ça faisait un moment que nous n'avions pas eu une altercation aussi vive. J'ai tellement de choses à lui dire pourtant je

n'y arrive pas. Lui aussi a l'air aussi fermé que moi. C'est dans cette atmosphère tendue, que je monte à l'appartement le cœur lourd.

Manon avance dans le silence. Je garde mon calme mais je vais exploser. J'ai des envies de meurtres. Ouais, j'exagère, cependant, j'ai besoin de taper fort contre un mur, de me défouler ou de prendre mon vélo pour me casser loin de tout ce merdier. Il faut que je décomprime.

Dans l'ascenseur, la rebelle m'observe sans dire un mot. Je connais sa technique, elle me fusille du regard et m'ignore dans l'espoir que je fasse le premier pas. Elle peut toujours courir, enceinte ou pas. Je suis aussi fier et borné qu'elle. Nous sortons de la cabine. Je cherche les clés dans la poche de mon duffle coat. Je les attrape, les insère dans la serrure et j'ouvre la porte. Manon part comme une fusée en direction de la chambre pour poser ses affaires, moi aussi, toujours dans le silence.

Puis, elle sort de la pièce en me snobant en lâchant un petit « *Hum* ». Je la retrouve après plusieurs minutes, dans notre cuisine américaine, elle prend une casserole et des ustensiles.

— Tu restes pour manger ? me demande-t-elle en haussant la voix.

Je ne réponds rien. C'est enfantin certes, mais elle me casse trop les couilles depuis sa première échographie, alors je préfère qu'elle m'oublie un instant sinon je risque de m'énerver et dans son état je m'en voudrais, s'il devait lui arriver quelque chose.

Je reste muet pendant que Manon s'approche de moi et me redemande, agacée :

— Tu manges avec moi ou pas ? Tu peux répondre, ajoute-t-elle en fronçant les sourcils. Mais t'es un vrai gamin quand tu fais ça, réplique-t-elle tout en prenant à nouveau la direction de la cuisine.

Elle revient à la charge et me déballe avec son torchon à la main :

— T'es le mec le plus orgueilleux et le plus rancunier que je connaisse. Merde ! Je le savais. Vivre ensemble c'est trop...

Elle lance le torchon dans tous les sens, une vraie tarée. Putain ! Elle a

raison, si vivre ensemble ressemble à ça, mieux vaut arrêter les dégâts sur le champ. Ouais, bon, ça ne part pas en vrille tout le temps, mais quand ça l'est, c'est indescriptible.

— C'est compliqué avec toi. Quand un truc ne va pas, tu ne communique plus. Tu te renfermes et tu me fais passer pour la méchante fille alors que tu devrais me dire ce qui ne va pas. C'est quoi, hein ? Le sexe ? Luigi ? Les deux ? Moi ? Hein ? Ma grossesse ? Alors tu vas parler une bonne fois pour toutes ! me crie-t-elle, enragée.

Ses yeux verts sortent de leurs orbites.

Évidemment, c'est l'une des premières vraies scènes de ménage que nous avons et je dois dire qu'elle est plutôt explosive. J'essaie de garder mon calme, mais vous me connaissez un peu mieux, je ne vais pas tarder à lui envoyer des tas de conneries dans sa gueule car elle m'emmerde vraiment trop. Elle n'arrête pas de l'ouvrir et de hurler. Des pia-pia à en pleuvoir, je cherche le bouton pause, en vain.

— Putain ! Ferme-là un peu. Tu me casses les couilles. (Je me passe les doigts dans les cheveux.) T'es pire que ma mère. Elle au moins, elle savait la boucler de temps en temps ! je lui crache amer.

— Ça ne va pas dans ta tête. (Elle point son doigt sur sa tempe.) Que vient faire ta mère dans notre dispute ? Il te manque un grain pour me comparer à cette tordue.

C'est à ce moment-là que je vois rouge. J'empoigne son bras fortement, lui hurle de toutes mes forces :

— Ne t'avise plus de parler de ma mère de cette façon ! (Mon regard est noir.) Elle est ce qu'elle est mais tu n'as pas à l'insulter !

— Lâche-moi connard ! Tu me fais mal ! s'égosille-t-elle.

Je relâche son bras, elle part en courant, en pleurant et se réfugie dans notre chambre. Je ne voulais pas en arriver là, mais bon sang, il faut que je prenne l'air. Je n'en peux plus d'être opprimé. Depuis que j'ai commencé ce job, je suis sous tension, trop de pression. La grossesse de Manon m'inquiète, la soirée m'angoisse et son connard d'ami va squatter notre appart. Il faut que je sorte faire un tour.

Je retourne dans la chambre pour prendre mon manteau. Manon est

allongée sur le lit, sur le côté et essaie de se calmer. Je reconnais l'avoir mis à cran, mais elle va trop loin, elle le sait. Elle veut que je lui parle, mais parfois je n'y arrive pas. C'est comme ça. Je pensais qu'elle avait enfin compris que quand je ne réponds plus, il vaut mieux qu'elle me laisse ruminer tranquillement et me calmer tout seul. Je la dévisage, elle fait de même. Après quelques secondes, je m'approche et m'assieds sur le lit.

— T'as mal.

Manon boude. Elle croise les bras, sans rien dire. On peut jouer des heures et des heures comme ça, à se renvoyer la balle. En fin de compte, on ne réglera rien.

— Je suis désolé.

J'inspire. Elle ne pipe pas un mot.

— Tu ne veux pas parler, j'me casse.

— Ouais c'est ça, dégage !

Je me relève, le manteau à la main. Je fais quelques pas, de l'entrebâillement de la porte, elle me confie :

— Ma famille me manque. La France me manque. Clém, Nora et Issem me manquent.

Je me tourne pour la fixer. Ses yeux sont pleins de larmes. Manon est malheureuse, je le constate. Ses proches comptent beaucoup pour elle, notamment sa mère et sa sœur.

Quant à moi, vous le savez, j'ai pris l'habitude de vivre seul, depuis ma première année de fac. Je n'ai pas d'attache, j'aime la solitude, enfin c'est ce que je croyais. Je fais quelques pas, je m'assieds sur le bord du lit.

— J'avais prévu de te faire la surprise.

— Quoi ? me demande-t-elle en se redressant et en renflant.

— J'ai deux billets pour le concert de mardi soir.

— Mais tu travailles ? Tu m'as dit que tu rentrerais tard ?

— Oui. Mais non. C'était le but de la surprise.

Manon essuie ses larmes.

— Ça me touche. Mais je suis toujours fâchée contre toi parce que tu ne me parles pas.

— Oui. Je sais.

— On n'a plus dix-neuf ans. Tu peux me parler, je t'écoute, tu devrais te confier à moi.

— Ouais mais je n'y arrive pas. J'ai l'impression que je peux m'effondrer, c'est ce que tu veux ?

— Non, moi ce que je veux c'est que tu me parles. Je veux être là pour toi.

J'enroule mes mains autour de sa taille, et hume son parfum. C'est tout ce dont je suis capable. Manon pose sa tête sur mon torse, je me relâche.

— Toi aussi tu me manques, me susurre-t-elle.

— Mais, je suis là.

Je relève à peine son menton pour deviner à travers son regard ce qu'elle essaie de faire passer comme message.

— T'es souvent en déplacement. Si je bossais ce serait différent, on pourrait se voir et je serais occupée. Ici je ne fais rien, je tourne en rond, toute la journée. J'ai besoin d'air.

— Que veux-tu que je fasse ? Tu dois te reposer.

— Je suis dans une ville que je ne connais que très peu. Tu pars tôt et rentres tard le soir. J'en ai marre. Je veux retourner travailler.

— Je t'apporterai des dossiers si c'est ce que tu souhaites.

— C'est très gentil de ta part, sauf que j'aimerais avoir une vie sociale.

— Regarde ce soir, on sort.

— Génial !

Manon roule des yeux.

— Il y aura beaucoup de monde et des personnes que tu connais.

— Oui, ton grand-père et c'est tout, le reste, ce sont des inconnus pour moi ?

— Primo, tu me connais, moi.

— Waouh !

Manon esquisse un sourire et lève les yeux au ciel.

— C'est déjà pas mal, crois-moi. Tu devrais être contente, je lui dis en posant mes lèvres sur les siennes.

— Ouais et ensuite.

— Il y aura ton ami et mes parents.

— Quoi ? (Elle s'écarte et me fixe, hébétée.) Pourquoi ? T'aurais pu me le dire avant ?

— Je l'ai appris hier soir, après ton appel. Ils restent deux ou trois jours, je ne sais plus. Ils ont des affaires à régler.

— C'est bizarre, non ?

— Je ne sais pas. On verra bien.

— C'est pour ça que t'es sur les nerfs ?

— Non. Oui. Pour tout. Le boulot. Ta grossesse. Plus de sexe. Ton ami qui débarque. Et pourquoi il vient ?

— Parce qu'il sera présent à la soirée. Il a une invitation et puis il doit t'interviewer.

— Bordel. C'est vrai ? Je n'ai pas donné mon aval à la Republicca pour un article !

— Pourtant, c'est ce qu'il m'a dit, me précise-t-elle, étonnée.

— C'est mon grand-père qui s'est chargé des invit. Putain ! Il ne m'informe même pas qu'un journaliste de la Republicca veut me rencontrer. En plus c'est ton pote qui les représente et tu l'invites chez nous. Il va nous observer. C'est du pain béni que tu lui offres ! je lance, contrarié.

— C'est un ami. Il ne va rien raconter sur nous.

— Ami ou pas. (Mon corps se tend.) Tu connais mal la presse et...

— On sort manger. J'ai faim, m'interrompt-elle gaiement en se relevant.

— Je croyais que tu ne voulais pas sortir.

— Oui, mais j'ai faim et il est tard. Je n'aurai pas le temps de cuisiner.

— Si tu veux. (J'inspire.) Attends, je rajoute.

Je plaque Manon contre moi, savoure l'instant et reprends en caressant délicatement sa joue :

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te blesser.

— Ça va. Je n'ai rien. Je n'aurais pas dû parler de ta mère. Le problème c'est que tu me pousses à bout et...

— Toi aussi.

— Hum... soupire-t-elle. Je te laisse te changer, me dit-elle en ramassant son sac et son manteau.

Manon sort de la pièce. Je retire mon jean, mon tee-shirt rouge manches longues, mes baskets noires et passe un pantalon de costume gris, une chemise blanche et mes chaussures habillées. J'enfile mon duffle coat, et retourne dans le salon. Manon attend patiemment sur le canapé.

Nous sortons, plus légers, néanmoins, notre discussion est loin d'être terminée...

Il est quatorze heures lorsque je sors du restaurant, j'embrasse une dernière fois Adrien et décide de rentrer à pied à l'appartement. Je déambule dans les rues de Gênes, le cœur lourd et je me remémore en boucle notre dispute de tout à l'heure. Je me doutais que vivre ensemble ne serait pas de tout repos. Notre vie de couple ressemble à une jolie courbe qui fluctue entre des cycles de croissance et de crise. Une de ces belles courbes où l'on se trouve rapidement au sommet pour redescendre en un rien de temps plus bas que terre. La stabilité n'est pas notre fort et pourtant il faudra bien que nos caractères bien trempés se calment avec l'arrivée du bébé. Évidemment, un couple qui ne s'engueule pas ne dure pas sur le long terme à mon sens. Nous avons besoin de nous mettre en danger, d'être sur un fil. Notre relation est ce qu'elle est mais elle nous a détruits à plusieurs reprises. Il va falloir que chacun de nous mette de l'eau dans son vin afin de trouver une nouvelle méthode de communication pour notre enfant... Et ce n'est franchement pas gagné connaissant Adrien. Ça va ! Pas la peine de hausser la voix, je sais ce que vous en pensez, moi aussi j'ai un sacré caractère mais avouez quand même que je ne suis pas aussi bornée que lui...

Il est maintenant quinze heures sur l'horloge du salon, Fabiola ne devrait pas tarder. Allongée sur le canapé, je me repose. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'être enceinte était si éprouvant. Comment les femmes font-elles pour s'occuper d'un, voire deux enfants lorsqu'elles sont dans mon état ? Je crois bien que l'on devrait leur décerner la légion d'honneur. Ce sont des « *Wonder Woman* », on ne leur dit pas assez.

Je me redresse, surélève mes jambes, j'allume la télévision et zappe les chaînes quand je tombe sur du foot. La Sampdoria de Gênes joue un match sur Rai sport 1. Exact ! C'est Monsieur qui a acheté l'écran plasma géantissime pour que nous puissions voir les films en 3D et naturellement, il a voulu le câble à tout prix, parce qu'il adore le sport.

Avant d'emménager à Gênes, je ne me doutais pas qu'Adrien était le genre de mec à idolâtrer les gadgets électroniques. Pour Noël, je sais exactement quoi lui offrir, un appareil photo numérique reflex. Comme quoi, il en faut peu pour

rendre un homme heureux. Effectivement, il vénère toujours sa voiture. Vous vous souvenez, il avait « *une Golf* ».

Lors de notre premier rendez-vous sur Sausset-les-Pins, il m'avait fait tout un cirque pour ne pas que je la lui salisse. Vraiment, les hommes sont parfois ridicules quand il s'agit de leur petit joujou, car une bagnole reste un jouet pour adulte... Pourtant, il passe des heures à la bichonner, plutôt que de passer du temps avec moi. Bref. En arrivant en Italie, il s'est séparé de sa voiture qu'il avait depuis ses dix-huit ans, ça a été un moment difficile, enfin pendant une semaine, car lorsqu'il a récupéré chez le concessionnaire son nouveau gadget, il était si euphorique que ça en devenait risible. Vous vous demandez quel type de voiture, je suppose. C'est une italienne, une sportive, noire, pas trop grosse car les berlines trop imposantes, même s'il aime ça, sont extrêmement contraignantes dans les grandes villes. Il est vrai que les Allemandes ou les Françaises sont plus performantes, mais ici le chauvinisme s'étend jusque dans la voiture, c'est une religion comme le football. Vous donnez votre langue au chat ? Je me disais bien... C'est la Giulietta, une « *Alfa Roméo* ».

Je me relève, je pars en direction de la cuisine et attrape un verre dans le placard. J'ouvre le réfrigérateur, en sors une bouteille de jus d'orange. Je remplis mon verre et bois d'un trait le liquide, je n'ai pas le temps de retourner m'asseoir que l'on sonne.

Je pose le récipient. J'ouvre la porte, Fabiola entre en trombe avec des paquets à la main. Essoufflée, Fabiola s'empresse de les déposer au sol, mais tient toujours dans l'une de ses mains ma robe et le costume d'Adrien. Elle me fixe ; ébahie. Je souris, gênée. Fabiola pose les vêtements sur le canapé design noir et blanc et me lance d'un trait, agitée en levant ses mains dans n'importe quel sens :

— Come stai ? Sono stanca. (*Comment vas-tu ? Je suis fatiguée.*) Tu as vu mon mail ? Je te l'ai envoyé ce matin. Je me suis dépêchée pour être à l'heure. J'ai passé deux heures à tout récupérer. Ta robe, le costume, tes bijoux... Merda. (*Merde.*), me dit-elle en pointant son doigt sur moi. Tu as grossi depuis la semaine dernière ? Comment vais-je faire ? Tu ne me laisses pas le choix ? Il va falloir faire des retouches.

Fabiola tourne en rond les mains sur sa tête. Cette petite brunette de quarante-cinq ans, aux cheveux mi-longs ondulés, aux yeux marron me donne

le tournis. Habillée d'un élégant tailleur noir, Fabiola est l'incarnation même de « *Cruella* », j'exagère un chouia ! Je sens qu'elle va m'enquiquiner pendant des heures...

— Bonjour Fabiola, je lui précise. S'il vous plaît, pouvez-vous arrêter de tourner comme ça ? Vous me donnez le tournis, je soupire.

Je m'affale sur le fauteuil.

— Tu as mauvaise mine, non ?

Elle écarquille les yeux.

— J'ai eu une matinée crevante. Au fait le mail, c'était pour quoi ?

— Pour te dire que j'aurais peut-être du retard mais je suis là. Il faut que tu sois en forme ce soir.

— Je sais, on peut faire vite.

— Pas de souci.

Fabiola sort la robe de la housse, mon angoisse bloque ma respiration. Nous y sommes, dans quelques heures toute notre vie sera chamboulée. Je ne sais pas si je m'habituerai un jour au luxe, mais je fais des efforts, pour Adrien, pour son avenir professionnel. C'est vrai, je fais des concessions par amour, alors oui, ce soir je suis en mode « *Kate Middleton* », il y a pire dans la vie !

Il faut quand même souligner que Fabiola a bon goût en matière de fringues. Elle travaille en collaboration avec des magasins de prêt-à-porter, la plupart italien... Quoi qu'il en soit, la robe rouge bordeaux en satin est divine. Elle est longue, ouverte sur le côté, son décolleté plongeant met en valeur ma poitrine et de petits strass sont incrustés sur les fines bretelles. Vêtue de la sorte, Adrien aura beaucoup de mal à se retenir, seul hic... Nous ne pouvons plus faire l'amour.

Fabiola me passe la robe. Je pars dans la chambre et l'enfile. Je suis soulagée, elle me va toujours. Cette robe de style empire galbe magnifiquement bien mon ventre de femme enceinte. Impossible de me cacher. Tout le monde saura que je suis enceinte, la presse en me voyant au bras d'Adrien fera le rapprochement sans problème. Enfin, oui, les problèmes commenceront à ce moment-là, aucun doute.

Justement en parlant de problèmes, ma mère m'a laissé quatre messages depuis ce matin. Elle s'inquiète, ça vous étonne ! ? Dans ma robe haute couture Dolce and Gabbana et mes escarpins Versace vernis noir, de dix centimètres, aux bouts ouverts, j'avance en direction du salon, les pas hésitants. Fabiola m'examine de haut en bas.

— Waouh ! Che bella ! Un cuore, me dit-elle, enthousiaste.

(Waouh ! Que tu es belle ! Un cœur.)

— Grazie, je lui réponds en m'empourprant.

(Merci.)

— Tu peux me remercier. Grâce à moi, ce soir tu seras éblouissante.

Je hoche la tête pour toute réponse.

Fabiola fait quelques retouches ici et là. Une heure plus tard, elle part, me laissant le costume d'Adrien, ses chaussures, ma robe, mes bijoux et mes escarpins. Effectivement, j'ai fait le choix à contre cœur de porter des talons hauts, c'est Fabiola qui m'a convaincue. Selon elle, la presse risquerait de s'attarder sur mon petit un mètre soixante-cinq. Je sais très bien ce que vous en pensez et je suis d'accord. Ma taille est tout ce qu'il y a de plus standard, ceci dit Adrien mesure un mètre quatre-vingt. Les journaux people pourraient nous fusiller simplement pour une différence de taille.

Je m'assieds sur le canapé et rumine pendant une heure. Il est seize heures sur ma montre, lorsque la coiffeuse et l'esthéticienne sonnent à la porte. Deux charmantes italiennes au franc parler, installent leur matériel dans le salon et vont s'occuper de moi pendant deux heures.

Il est dix-huit heures, Luigi ne devrait pas tarder. Je m'admire un instant dans le miroir de la salle de bains. Le sourire aux lèvres, très satisfaite par le joli chignon sur le côté que la coiffeuse a réalisé. Avec le bijou en diamant en forme de fleur, je me sens belle. J'ai opté pour une coiffure et un maquillage simples et discrets. Vous me connaissez mieux, j'ai horreur du « *m'as-tu vu* ». Je m'observe encore, ce fard à paupière gris agrandit mes yeux verts, le gloss cerise donne du peps à mes lèvres charnues, je me trouve désirable malgré mes rondeurs de femme enceinte.

Effectivement, j'ai encore beaucoup de mal à m'accepter telle que je suis. Je sais qu'Adrien adore mes formes, mais je complexe. Je me force et change tout doucement notamment dans nos moments d'intimité, pour que l'alchimie qui existe entre nous depuis notre premier regard ne s'amenuise pas.

Après quelques minutes, je me retrouve dans la cuisine. Je grignote. J'ai la fringale. J'engloutis des biscuits. Je n'ai pas besoin de vos remontrances, j'ai la dalle, je stresse, il faut que je mange, j'en ai besoin pour me sentir moins frustrée.

Après m'être rempli l'estomac de délicieux fondants au chocolat noir, je décide de relire mes notes. Je suis installée sur une chaise. Je m'aperçois qu'il me manque un dossier, celui qui concerne le comte d'Ambroglio. Tout à coup, mon téléphone vibre sur la table. Je porte le portable à mon oreille.

— Allo ?

— Sono Luigi. *(C'est Luigi.)*

— Ah. T'es là ?

— Si. Je suis à l'aéroport. Arrivo presto. *(J'arrive.)*

— Très bien. Je t'attends. Par contre je dois me rendre à SPIN FI, je dois récupérer un dossier important avant ce soir.

— Pas de problème.

— À tout à l'heure. Bise.

— Bacio. *(Bise.)*

Je raccroche. Je ne sais pas ce qui m'a pris, la peur peut-être qui s'intensifie de minutes en minutes, j'ai besoin d'Adrien, de le voir, il ne rentrera que dans quelques heures, mais il me manque. La dispute de ce midi m'a bouleversée mine de rien. Ce soir, il sera pris par ses fonctions de futur PDG. Je n'ai pas envie de l'embêter avec un fichu dossier. À l'heure actuelle, il doit être à cran et je ne veux pas lui rajouter plus de stress qu'il n'en a déjà.

Quelques minutes plus tard, Luigi arrive. Ce beau Napolitain de vingt-six ans, à la carrure d'athlète, d'un mètre soixante-dix-huit, blond, aux cheveux ondulés tombant en arrière, aux yeux noisette et au teint halé est un ami fidèle. Nous nous sommes rencontrés quand j'étudiais à Pérouse, il était ami avec une bonne copine, nous sommes devenus inséparables au fil des mois. Je l'aime

beaucoup. Il est gentil, drôle, instruit. C'est un régal de discuter avec lui de politique, de culture et d'architecture. Nous avons en commun la passion des pierres. Dans son jean et sa veste en cuir, le bel italien fait chavirer le cœur des jolies italiennes. Célibataire depuis des mois, il attend son âme-sœur, c'est un éternel romantique.

— Beauté. Waouh ton ventre est énorme, me lâche-t-il en m'étreignant chaleureusement.

— Pas la peine d'en rajouter, s'te plaît, je dis en prenant la mouche.

— Le taxi nous attend.

— Je prends mon manteau et mon sac. J'arrive.

Dans le taxi, j'ai la boule au ventre. J'espère qu'Adrien ne va pas se mettre en colère parce que Luigi m'accompagne. Adrien ne l'aime pas toutefois, Luigi est mon ami, il faudra bien qu'il s'y fasse avec le temps. Il pense qu'il fera un article sur notre couple, mais Luigi est un homme intègre et loyal, il me l'a déjà prouvé par le passé. Adrien ne le connaît pas comme je le connais et je peux affirmer avec certitude qu'il ne ferait rien pour me nuire.

Une bonne dizaine de minutes plus tard, nous entrons dans les locaux de SPIN FI, la gigantesque usine surplombe le port de Gênes. Je montre mon badge à Sandro, le vigile, il me sourit et me salue.

Avec Luigi, nous montons par les escaliers, nous atterrissons directement au premier étage. Dès que j'approche des bureaux, de légers bruits m'interpellent, je ne sais pas, c'est étrange, il me semble qu'Adrien n'est pas seul. Serait-il avec une femme ?

— On dirait qu'Adrien est avec quelqu'un, je lance, sans grande conviction.

— Oui. Il y a du bruit. Une femme, non ?

— Possible.

Je pousse à peine la porte qui est entrouverte, mes doigts tremblent quand je...

Je, je, je... Je n'arrive plus à penser, il me faut un temps d'adaptation, mes yeux sont horrifiés par la vision qu'ils nous offrent. Je suis choquée,

paralysée, je ne me reconnais pas, je devrais réagir, lui hurler que c'est un salopard. Comment a-t-il osé me faire ça, moi, le seul et unique amour de sa vie ? Je ne l'invente pas, il me l'a répété des tas et des tas de fois depuis des mois. Putain ! Ce n'est pas possible ! Mon cerveau se reprogramme peu à peu. Je vais le buter, l'écraser comme une merde et faire de son corps de la bouillie. Les voir ensemble, proches, corps contre corps. Cette pétasse l'agrippe par la nuque, remonte sa jambe sur sa cuisse. BORDEL ! Elle l'embrasse ! Adrien ne peut pas me tromper avec... Cette poufiasse d'Elena.

Dès qu'il me voit, son teint change, il la pousse violemment. Quant à moi, je suis dans un monde parallèle. Adrien s'avance, il me fixe. Merde ! Je ne bouge pas. Que m'arrive-t-il ? Il ne peut pas me tromper avec ELLE ! Mon cerveau bloque. Elle l'a embrassé, elle l'a embrassé. Pourquoi est-il gentil avec cette garce depuis des mois, si... ? Parce qu'ils couchent ensemble, voilà l'explication ! Il n'a pas changé ! Clémence avait raison, un queutard reste un queutard.

— Manon, bébé j'te jure ce n'est pas ce que tu crois, me dit-il à bout de souffle.

— Mais t'es dingue mon pauvre, t'as embrassé cette femme, lâche Luigi en colère en pointant son doigt sur Elena.

— Toi ! (Adrien pointe son index sur le torse de Luigi et l'assassine du regard.) Ferme-la ! lui beugle-t-il fou de rage.

Je ne réponds rien et m'enfuis rapidement en laissant Adrien, Luigi et Elena dans le bureau. Je me retrouve très vite dans le hall d'entrée, mais Adrien m'appelle.

J'enlace Manon une dernière fois devant la pizzeria. Je récupère ma bagnole et pars directement à SPIN FI. Dans la voiture, je mets en marche ma clé USB et recherche un bon son... Je tombe sur mon chanteur préféré, Lenny Kravitz : « *Are you gonna go my way* », j'augmente le volume. Il faut que je me détende, j'en ai besoin. La dispute de midi m'a bien mis les nerfs, j'angoisse depuis plusieurs jours car dans quelques heures se joue ma carrière professionnelle, mais bordel pourquoi suis-je aussi stressé ?

J'ai toujours pris la vie cool et depuis le milieu de la matinée, j'ai envie de tout fracasser. J'imagine vos sourires. Je sais que je ne suis pas un mec posé, mais si vous étiez près de moi, vous verriez, que je suis sur le point D'EXPLOSER ! Putain, en plus, un connard assez imposant n'avance pas avec sa « *fiat panda* rouge ». Je vous le jure, le mec est immense dans sa « *mini-voiture* ». Si je le percute, ça va mal se terminer, croyez-moi, je risque de l'éjecter très loin, et je tiens à ma Giulietta, elle n'a que quatre mois...

Au début, ça m'a fait bizarre de ventrer ma Golf et de me retrouver à pied quelques jours car j'ai toujours pris l'habitude de conduire même pour de petits trajets. Je ne suis pas très écolo, je le reconnais, pas la peine de m'insulter. Je suis certain que vous ne faites pas toujours le tri, et que vous jetez parfois des emballages dans la poubelle de votre cuisine, avouez ? Bref, je suis à VIF et je me répète, rien à foutre. C'est bon, vous avez pigé dans quel état je suis, je ne vous la refais pas.

Lorsque je me gare sur le parking de la société, j'aperçois mon grand-père qui me rejoint. Je sors de la bagnole, je l'embrasse.

— Tu n'as pas l'air d'être en forme ?

— Ouais, je réponds sans m'étaler.

— C'est Manon ? Le bébé ?

Je hoche la tête.

— Elle doit se reposer. Elle a un placenta prævia. Elle ne peut plus bosser jusqu'à la fin de la grossesse, même si elle le voulait. Mais sinon, mon fils se porte bien, c'est déjà ça.

— Ce sera un petit Spinola ? me demande-t-il tout en prenant la direction de la porte d'entrée.

— Oui. Un garçon, encore un, j'ajoute en montrant mon badge au vigile à l'entrée.

Je lui serre la main et tape sur son épaule.

C'est vrai, chez nous la familiarité avec tous les employés est normale. Ça ne me change pas du Sud de la France. Vous tutoyez et faites des bises à vos collègues de travail, ceci dit dans votre dos, ils peuvent vous saquer en deux temps trois mouvements. Je suis d'accord, ce n'est pas un gage de sincérité, mais notre culture est ce qu'elle est. Nous marchons côte à côte en direction des escaliers.

— Il ne reste plus qu'à officialiser la grossesse et ton mariage futur, me balance-t-il gaiement.

— Pardon ! je réponds du tac au tac. Je crois que tu rêves, je lui précise en écarquillant les yeux.

— Tu ne peux pas avoir un enfant sans être marié ! Ça en fera un bâtard. Dès que Manon accouche, tu clarifies ta situation ! Chez les Spinola il n'y a pas d'enfants illégitimes.

— Nonno. (*Grand-père.*), je soupire. Les mœurs ont changé. On n'est pas obligé de se marier pour avoir des enfants, je rajoute en gardant mon sang froid.

« *Tu me mets à rude épreuve ! Je ne rentrerai pas ton jeu !* »

— Clarifie ta situation ! insiste-t-il en fronçant les sourcils. Un point c'est tout. Tes parents t'ont éduqué d'une drôle de manière ! Quoique ton père... N'est pas un exemple.

J'ouvre la porte qui donne sur les bureaux. Nous sommes dans le couloir.

— Ah bon et pourquoi ? Parce qu'il a épousé ma mère alors qu'elle avait déjà une fille ?

Soudain, Alessa se pointe droit devant moi, avec des tas de papiers à la

main.

— Guarderò i documenti dopo, grazie, je rétorque en lui faisant la bise.

(Je verrai les papiers après, merci.)

Alessa, ma secrétaire de direction est une gonzesse, discrète, pas très grande, blonde, aux cheveux mi-longs, aux yeux bleus, mignonne et plutôt bien organisée et méthodique. C'est tout ce qu'on lui demande. Lorsqu'elle part, mon grand-père Renato reprend de plus belle la conversation. Je dois l'expédier mais il continue, putain...

— Écoute... Ce n'est pas ce que tu crois. (Son teint pâlit, il est embarrassé par notre conversation.) Ton père a toujours été très têtue. Un peu comme toi. Tu lui ressembles beaucoup. Alexis un peu moins, il a plus hérité du caractère de ta mère, et je trouve que ce n'est que mieux. Ton père a toujours donné du fil à retordre à ta grand-mère. Il faisait les quatre cents coups.

Maintenant, il va falloir qu'il se calme sérieusement. C'est quoi son délire ? Il me compare à mon trou du cul de paternel. Bon sang ! Qu'il aille au diable avec ses comparaisons à la con. Toutefois, je m'abstiens de toute remarque, nonno est âgé, je n'ai pas envie que l'on me reproche sa crise cardiaque.

— Quand il est parti à la fac, nous pensions ta grand-mère et moi... (Il inspire.) Que nous serions plus tranquilles. Penses-tu ! Il sortait. Il buvait et il couchait avec tout ce qui passait.

BORDEL ! On ne parle pas du même type ? Je pensais qu'il était coincé, et qu'il n'avait connu que ma mère !

— Nous n'étions pas idiots, surenchérit-il. Même si à l'époque ça se faisait moins de ramener des filles à la maison, mais sa réputation était... (Il s'interrompt et me fixe.) J'espère que tu n'as jamais été comme lui ?

— Heu... Nonno, ce n'est pas que je ne veux pas te répondre, mais...

Mon sourire narquois en dit long.

— Oui, t'es comme lui, dit-il, dépité. Cela, n'a plus d'importance, car tu vas épouser cette petite. Manon est jolie, brillante et elle porte ton enfant. Tu

l'aimes non ? Il te faut quoi de plus ?

— Ça n'a rien à voir avec l'amour. Je suis contre le mariage, je lui dis en ouvrant la porte de mon sanctuaire.

Nous nous installons. Une petite présentation de nos locaux s'impose. La société se trouve sur le port de Gênes, l'usine est attenante aux bureaux pour une superficie totale de soixante-mille mètres carrés. Vingt-mille salariés travaillent pour nous en Italie et dans le monde. Nous sommes le neuvième producteur mondial d'acier et de ce fait nous avons plusieurs filiales à l'étranger, en France, en Allemagne, en Espagne, au Canada, en Belgique, mais pas encore aux Etats-Unis d'où mon intérêt pour le contrat que je finalise actuellement avec la société Nuclory. Une fois le rachat bouclé, notre chiffre d'affaire grimpera de façon exponentielle. Pourquoi ricanez-vous ? Vous me prenez pour un bouffon ?

Je n'envisage pas une minute que notre groupe rivalise un jour avec Arcelor-Mittal, qui est le géant de l'acier, cela reviendrait à comparer Johnny Halliday la super rock star française à Allan Théo, le super rigolo des années quatre-vingt-dix. Oui vous savez, le type qui chantait sa daube : « *Emmène-moi* »... Le mec fait du rock maintenant... Putain ! S'il fait du rock, je peux me lancer dans une carrière de comique... Quelle tâche ce type ! Bref, ou en étais-je, vous me perturbez et non, je ne compare pas ma société à de la merde, elle fait de super profits qui me permettent de les réinvestir.

Donc, je vous disais. Un bureau design aux lignes épurées en noir laqué avec un plateau en verre (de marque italienne bien sûr) se trouve en plein milieu de cette pièce de quarante mètres carrés qui donne directement sur le port. Une petite table noire, dans le même style est située sur ma droite et me permet de recevoir des collaborateurs, des clients ou d'organiser de petites réunions. Puis, une grande bibliothèque design, toujours dans le noir laqué trône derrière le bureau. Il faut admettre que mon espace de travail est sympa. Si j'avais dû bosser dans une autre entreprise, je n'aurais pas eu toutes ces faveurs et je ne vais pas m'en plaindre.

— Dis-moi... (J'inspire profondément en fixant mon grand-père.) Pourquoi ne m'as-tu pas informé de la présence du journal « *Repubblica* » ? je lui demande, intrigué.

— Ça m'est sorti de la tête, je vieillis, ricane-t-il. Mettons-nous au travail, s'empresse-t-il de m'ordonner.

— OK, dépêchons-nous, je veux être chez moi avant dix-neuf heures.

Les heures passent, jusqu'à ce que nonno prenne congé. Il est dix-sept heures trente, je travaille sur le dossier Nuclory, Marco mon bras droit entre d'un pas assuré dans mon bureau. Ce romain de trente-et-un an, grand, brun, aux yeux marron qui virent à l'ébène est célibataire depuis un an ! Pas de copine du tout, je ne préfère pas imaginer l'état de ses couilles, elles ont dû virer au bleu de Gênes...

Quoi qu'il en soit, ce rital adepte de la course à pied est beau gosse. Ses cheveux en bataille lui donnent un air sauvage, le mâle ténébreux dans toute sa splendeur. Putain ! C'est moi qui balance une merde pareille ? Les mecs ne sortent pas ce genre de conneries entre eux, sauf que je me le dis à moi-même, vous comprenez, personne ne l'a entendu... Honnêtement, qu'est-ce que Manon peut bien lui trouver ? Il est banal, je suis beaucoup mieux que lui, vous ne trouvez pas ? M'avoir parlé de cette petite fiotte ce matin pendant nos ébats m'a clairement... CONTRARIÉ !

— Ciao. Come stai ? me lance-t-il.

(Salut. Comment ça va ?)

— Bene, je dis dans un long soupir.

(Bien.)

— Allora... *(Alors.)* Le contrat il avance ? m'interroge-t-il avec un accent italien.

— On est sur la bonne voix.

Marco s'assied en face de moi, nous discutons des diverses clauses concernant le rachat de Nuclory. La fatigue me gagne, je préfère les chiffres. Demandez plutôt à la spécialiste du Droit de s'en charger, vous voyez de qui je parle, l'élue de mon cœur. Ça me manque qu'elle ne soit plus dans les parages.

La demi-heure passe, l'on frappe une nouvelle fois à ma porte. Je relève la tête ! AH PITIÉ, pas elle !

— Ciao, lance Elena avec entrain.

— Bonsoir, je réponds, dépité.

Je passe mes doigts sur ma nuque et me masse légèrement en tournant la

tête d'avant en arrière.

— Je vous dérange. Je reviens plus tard ? nous questionne-t-elle de l'embrasure de la porte.

— Je partais, déclare Marco.

Je me crispe.

— A dopo alla festa, nous dit-il tout en prenant la sortie.

(À tout à l'heure à la soirée.)

Pourquoi a-t-elle rappiqué ? Que me veut-elle encore ?

Je ne suis pas totalement franc, pour un type qui ne fait plus dans le mensonge, j'ai omis de vous préciser que ça fait deux mois qu'elle me fait chanter. À votre avis, qu'a-t-elle trouvé dans l'un de mes tiroirs ? Exact, la clé USB. Je vous explique vite fait.

Lorsque Manon m'a donné le petit objet, vous vous souvenez, j'étais chez elle, sa mère venait de nous raconter le passé de son père mafieux, enfin joueur compulsif.

La clé est restée avec moi. Au lieu de la détruire, comme j'aurais dû le faire, en abruti que je suis, je vous autorise à m'insulter pour le coup, je l'ai gardée. J'ai eu la brillante idée de ranger ce truc dans l'un de mes tiroirs, ici, au bureau. Le jour où cette connasse est venue m'interviewer, elle en a profité pour fouiller la pièce le temps que je prenne un café. Le lendemain matin, elle est entrée dans le bureau toute pimpante en me harcelant. Elle comptait tout révéler dans son journal, mais il y avait un « *mais* ». Devinez ? Elena me harcèle dans l'unique but que je couche avec elle. Elle ne veut pas de fric, car elle en a. Elle veut juste tirer son coup avec moi. Depuis, j'essaie de l'éviter comme la peste, mais ce soir on dirait qu'elle me titille à nouveau.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas le temps. Je dois rentrer, je lui lance froidement.

Je plisse les yeux de fatigue. Je me relève, elle s'approche de moi.

— Notre petit accord, quand est-ce que tu vas l'honorer ?

— Elena ! Tu sais que Manon est enceinte. Si elle découvre ton chantage, ça va encore plus la perturber. Tu ne peux pas attendre que le bébé arrive ?

Elle se rapproche et diminue notre espace. Je déglutis, fébrile.

— Tu me fais poireauter depuis des semaines, hors de question que j'attende plus !

C'est à ce moment, qu'elle colle ses gros nichons sur mon torse et les frotte comme une vraie salope. Sa jambe effleure ma cuisse. Bordel ! Je ne peux pas faire ça, je ne suis plus le même homme, vous vous en rendez compte, j'espère. Je ne bande même pas, alors qu'il y a encore quelques mois, voir entrer un putain de canon dans son genre m'aurait chauffé comme un malade. Je lui aurais fait sa fête comme elle me le demande. Pourtant, je pense à la rebelle. Je me suis mis dans un sacré pétrin parce que je suis trop con.

Ses yeux marron deviennent fiévreux et me dévorent, elle m'attrape par le cou et m'embrasse avec fougue. J'essaie de la repousser, du mieux que je peux... Avec ma cervelle. J'essaie de lui dire : « *Adrien, agis, putain, cette fille, tu n'en as rien à foutre, alors agis* ». Sauf que je n'y arrive pas, je suis paralysé. Elena se serre encore plus contre moi, la pétasse. Puis, en une fraction de seconde, je jette un œil en direction de la porte et je les vois... Que font-ils là ? Je pousse Elena, elle recule surprise.

— Manon, bébé... (Je cours vers elle.) J'te jure ce n'est pas ce que tu crois ! je crie à bout de souffle.

Manon est immobile devant ma porte, elle me dévisage, ahurie. Son connard d'ami a l'audace d'ouvrir sa gueule, puis elle reprend du poil de la bête, sprinte tel un guépard malgré son énorme ventre. Je devrais la boucler, c'est ça, je sais mais...

Je suis obligé de lui courir après. Elle cavale la tigresse car elle se trouve dans le hall. J'arrive à l'empoigner et la prends dans mes bras. Elle se débat.

— Lâche-moi Spinola ! vocifère-t-elle.

— Non !

— Putain ! Je t'ai dit de me laisser ! s'époumone-t-elle en me donnant des coups de pied.

— Aie ! (Elle est hystérique la pauvre fille.) Non. Faut que je t'explique. Ce n'est pas ma faute.

Des larmes coulent sur ses joues, je la garde contre moi, je l'enlace plus

fort.

— M'expliquer quoi ? T'es un connard, Adrien. Je le sais, tu ne changes pas. Tu ne me désires plus. C'est parce que je suis énorme ?

— Non, bien sûr que non. T'es même plus bandante qu'en temps normal.

— Ça ne t'empêche pas de sauter cette pute.

— Je n'ai rien fait.

Des salariés présents qui passent par là nous observent, j'essaie de la calmer.

— Manon. Viens, on rentre. Je t'expliquerai.

— Non je ne rentre pas avec toi !

Elle me foudroie de son regard de tueuse.

— Et tu comptes aller où ? On a un repas juste après !

— Rien à faire, je pars à l'hôtel.

Puis, là, je ricane nerveusement. Je crois que je vais vraiment péter les PLOMBS vous suivez, j'espère.

— Si tu crois que je vais te laisser emmener mon fils à l'hôtel tu te trompes !

— D'abord il est dans mon ventre et ce n'est pas ton fils mais mon fils.

— Manon, Manon, putain, je... Je crois que je vais...

De rage, je la tire, l'emmène jusque dans la salle de réunion qui est à quelques mètres.

— Lâche-moi tu me fais mal !

— Rien à battre. Tu ne pars pas tant que tu ne m'auras pas écouté.

J'ouvre la porte, la claque derrière moi. Son odeur, la dispute, l'adrénaline, mon pouls s'intensifie, elle est à moi, je fais passer Manon devant moi...

Lorsqu'Adrien referme la porte derrière lui, je suis encore sous le choc de la scène à laquelle j'ai assisté peu avant. Mon cerveau bloque sur la vision de leur deux corps, serrés, échangeant un baiser. J'essaie tant bien que mal, d'oublier, d'effacer de ma mémoire leur rapprochement mais je n'y arrive pas. Adrien serre mon poignet plus fort, s'approche plus près de moi, son souffle dans mon cou me fait sursauter. Je déglutis, je serre la mâchoire et me raisonne : « *ne cède pas, ne cède pas, il était avec cette salope d'Elena* ».

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande sans faiblir.

— Rien, lâche-t-il avec une voix rauque.

Je me maîtrise, la tête droite. Mon pouls s'accélère, mon bas ventre tremble, sa présence me perturbe lorsque ses lèvres frôlent mon cou. D'un coup, il plaque violemment son torse contre mon dos. Mon Dieu, il bande ! Adrien ondule lentement des hanches contre mes fesses. Sa queue devient plus épaisse à chacun de ses mouvements. La tempête cérébrale et corporelle que je vis me bouleverse comme à chaque fois que nous sommes en contact. Je ne peux pas le laisser faire, je ne veux pas, il m'a trahie, je n'arrive pas à l'accepter.

— Arrête !

— C'est ce que tu veux ! m'affirme-t-il, en insinuant ses mains sous mon top.

Ma peau et mon cerveau ne sont que contradictions. Ses mains se frayent un chemin, je frissonne, je le hais, lui et... Elena. Pourtant, Adrien m'aime, il me désire, je le sens, ses caresses me le prouvent.

— C'est faux, je ne veux pas, je réponds la respiration saccadée en secouant la tête.

Je ferme les yeux. Je ne peux pas faire ça et me raisonne. Je ne suis pas faible, mais forte. « *Manon, tu es forte et indépendante et tu dois lui prouver que tu n'es pas son objet ! Pas quand tu en as décidé autrement.* »

— Pourtant tu n'as pas l'air convaincue, ma puce.

— Je ne veux pas, je chuchote en gémissant lorsque ses doigts entrent en contact avec mon soutien-gorge.

Statique, je sens les battements de mon cœur qui pulsent rapidement. Adrien titille mon sein à travers le sous-vêtement, mais quand ses caresses se font plus soutenues, je halète et mouille. Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Non, arrête, je ne peux pas, je ne peux pas, Adrien, je répète à voix haute pour m'en convaincre.

— Bébé, je t'aime, crois-moi.

Je ris jaune.

— T'es un connard ! je soupire, plus fort lorsque ses doigts roulent mon téton.

— Chut ! Je sais que tu mouilles. T'es à moi, OK.

— Non ! Je ne suis pas à un salaud dans ton genre !

— Putain ! Bien sûr que oui ! T'es à moi.

Animé par le désir, Adrien retire mon gilet, qui tombe au sol. Il relève mon tee-shirt, et exhibe ma poitrine à la pièce. Son bassin ondule avec frénésie. Puis, il abaisse les bretelles et les bonnets de mon soutien-gorge, afin de malmener mes tétons. Je mords ma lèvre inférieure pour ne pas gémir et je me répète, je ne veux pas être vulnérable, il m'a blessée, mais je l'aime, je suis à lui, c'est tordu, mais c'est le cas.

— Adrien ! Tu ne comprends pas ! je lui lance en posant mes mains sur les siennes.

— Ne fais pas ta chochette. Ça t'excite à mort que je te touche ici.

— Tu te trompes...

Je l'arrête, ses mains retombent sur ses hanches. Je résiste. « *Manon, résiste ! Mais je mouille, vilaine conscience.* »

Je dois réfréner mes pulsions. Notre relation ne fonctionnera jamais, si je ne lui montre pas de quoi je suis capable. Je veux qu'il me considère comme son égal.

— T'en es sûre ?

C'est à ce moment là, qu'Adrien me mordille le cou. Je soupire d'extase. Je ferme les yeux et faiblis, petit à petit... Sa main frôle mon mamelon. Tout d'un coup, il tire sur le bout, je gémiss. Son autre main explore mes hanches puis mon entrejambe. D'instinct, je bouge. Son érection est ferme, je ne peux pas, je ne peux pas le faire dans ces conditions !

Pourtant, Adrien déboutonne mon pantalon de grossesse, puis plonge ses doigts vers ma fente. Mon souffle est irrégulier, je perds la tête, excitée, par le côté risqué de la situation.

La salle de réunion très spacieuse, aux vitres teintées donne directement sur l'usine. De l'extérieur, personne ne peut nous voir, toutefois l'adrénaline est bien là. J'aime le détester et en même temps l'aimer, je suis folle, oui, folle d'Adrien. Je pose ma tête sur son épaule lorsque ses longs et fins doigts agacent mon clitoris trempé qui gonfle, néanmoins je décide de reprendre les rênes.

— Adrien, tu n'as pas compris, laisse-moi !

Je le pousse et avance, je réajuste mon soutien-gorge et remets en place mon tee-shirt, puis reboutonne mon pantalon à toute hâte avant même qu'il ne puisse me toucher. Je suis forte, oui forte et je ne céderai plus. Avec ma mâchoire serrée, je pivote, Adrien m'observe décontenancé. Très bien, on inverse les rôles, je suis puissante, oui résistante. Je m'approche de lui, mes pas sont fluides, je suis en position de force.

— Je pars et je vais m'installer à l'hôtel un temps. Ne m'appelle pas. Je ne répondrai pas.

— Bébé, Manon. (Adrien se penche et tire sur ses cheveux.) Ne me repousse pas.

Il avance plus près.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Tu vas me faire croire que je n'ai rien vu. Elena n'était pas là, et tu ne l'as pas embrassée, c'est bien ça ? j'insiste à dire au bord des larmes.

— Je ne l'ai pas embrassée, elle s'est jetée sur moi. Faut croire « *qu'Habit*

Rouge²⁶ » attire toujours autant les femelles, ricane-t-il.

Ce type m'écœure, dépitée, je secoue la tête, je dois fuir.

— Ne m'appelle pas, c'est clair !

Mon épaule heurte son bras, Adrien se décale, je suis près de la porte, il se tourne et m'empoigne.

— C'est cette garce qui m'a embrassé et elle me fait chanter.

Adrien relâche mon poignet.

— Quoi ? je lui demande, étonnée.

— Tu me crois capable de te tromper ? m'interroge-t-il, stupéfait.

Je hausse les épaules.

— T'aurais pu la repousser.

— C'est ce que j'essayais de faire. Elle a la clé USB.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Elena a la sex-tape, tu piges ! Elle a réussi à la trouver, car j'ai été assez con pour la laisser dans un tiroir de mon bureau. Tu sais le jour de l'interview. (Je grince des dents ! Pétasse !) Elle a fouillé toute la pièce, le temps que j'aie prendre un café. Depuis, elle me harcèle. Elle ne veut pas d'argent, juste coucher avec moi.

— Quoi ? ! je hurle.

— Oui. Calme-toi.

— Comment veux-tu que je me calme ? Cette CONNASSE veut mon homme et le fait chanter. Putain ! Elle est où celle-là ? je crie hystérique.

J'ouvre la porte d'un coup sec. Je marche à vive allure en direction des bureaux, mais Adrien me gueule en me courant après :

— Manon, attends ! Où tu vas ?

— Je vais dire deux mots à ta pute.

— Arrête ! Tu t'énerves pour rien. Pense au bébé.

Je m'immobilise, Adrien est derrière moi et attrape ma main.

— Hors de question. Tu me connais. Je ne renonce pas. Elle va nous rendre la clé USB et arrêter son harcèlement !

— Tu veux qu'elle mette toute cette merde sur le site internet de Secolo²⁷ ?

— Non, mais elle doit nous la rendre.

— Le seul moyen, c'est de coucher avec elle.

— Et tu vas le faire ? Mais t'es devenu idiot. Je préfère qu'on me voie à poils plutôt que tu couches avec une traînée.

— Dans ce cas, laisse tomber. On verra bien.

— Non !

Adrien me serre plus fort, je me débats.

— Lâche-moi ! Je dois lui parler.

— Non. Tu te calmes et tu ne fais rien.

— Lâche-moi ! Spinola ! je m'égosille.

Je me débats telle une furie. Puis, mon ventre se contracte.

— Ouille ! j'ajoute en me baissant légèrement.

— Qu'est-ce que tu as ?

Inquiet, Adrien relâche ma main.

— Une contraction. Le bébé vient de bouger, je dis en mettant mes mains sur mon ventre déformé par une bosse.

— Tu vois. Ça ne sert à rien de t'énerver. Viens on va chercher ton ami et on se tire d'ici pour se préparer.

Adrien attrape ma main, nous remontons dans son bureau. J'essaie de me calmer et de respirer lentement. Aucune trace de Luigi. Nous continuons notre inspection et retrouvons mon ami, assis sur une chaise à l'intérieur de mon bureau, le regard perdu vers la fenêtre.

— Ma che cosa fai qui ? je l'interroge, intriguée.

(Mais qu'est-ce que tu fais ici ?)

— Niente. Ti aspettavo, nous dit-t-il tout en se levant.

(Rien. Je t'attendais)

Luigi nous scrute, regarde Adrien avec insistance. Il doit se poser des tas de questions sur nous et sur Elena. Je n'ai pas la force de lui répondre maintenant. J'ouvre un de mes tiroirs et saisis le dossier Ambroglio.

— On peut y aller. J'ai tout ce qu'il me faut.

— C'est quand tu veux, nous lâche Luigi toujours méfiant.

Nous sortons de SPIN FI et retournons tous les trois à l'appartement.

Dans la limousine qui nous emmène au « *Palazzo Spinola-Rena* », je suis songeur et j'angoisse. J'ai imaginé des centaines de fois, depuis des semaines à quoi ressemblerait cette soirée. Ma carrière professionnelle se joue ce soir. Trois ans que j'attends le moment. Exact, je suis une cocotte-minute prête à implorer. Je bous, j'essaie de me raisonner, j'ai envie de taper dans mon sac de frappe ou de prendre mon vélo et descendre une putain de colline et ce n'est pas ce qui manque tout autour de Gênes. Depuis une semaine, je n'ai plus fait de sport, je crois que je suis en manque, mes mains tremblent, il faut que je cogne dans mon sac. Le sport c'est ma drogue, c'est mieux que de se bourrer la gueule ou de fumer le joint ou d'autres substances, vous n'êtes pas d'accord ?

Il ne vaut mieux pas qu'Elena ou mes parents me cherchent. Je pourrais faire les gros titres demain matin pour violence aggravée... Ouais, je sais, vous pensez que je suis un bouffon, vous me l'avez déjà dit. Toutefois, vous n'étiez pas là quand j'ai fugué ! On est d'accord. Vous ne me connaissez pas et vous ne savez pas de quoi je suis capable. Moi-même, parfois je ne sais pas jusqu'où je suis prêt à aller. Quoi ? Je vous fais peur. Ça me terrifie aussi.

Je me tourne et fixe Manon qui m'observe. Elle me connaît mieux, elle sait que je suis sous tension. Elle a l'air de s'être légèrement calmée. Je pense qu'elle le fait pour ne pas plus envenimer les choses entre nous. Elle sait que cette soirée est importante pour moi.

— Ça va bien se passer, ne t'inquiète pas, me dit-elle avec un sourire timide mais réconfortant.

— J'espère, je soupire.

J'attrape sa main mais elle me repousse. En fin de compte, elle est toujours contrariée.

Manon pourrait s'emporter si elle venait à rencontrer Elena. Pourtant, elle ne fait rien paraître. Elle a cette faculté à ne rien laisser transparaître. Alors que moi, quand ça ne va pas, ça se voit sur ma gueule. J'ai les traits tirés. Je fais rustre. Quoi ? Vous me comparez à un ours ? Jamais je ne ressemblerai à mon père... Je suis colérique, parfois violent mais surtout en paroles, je ne suis pas

mon géniteur. Je ne suis pas lui.

Bref, les soirées mondaines me gavent et si Elena, Luigi ou qui que ce soit d'autre rédige un torchon sur Manon ou moi, ça risque de virer au drame. D'autant plus, que j'héberge ce connard pour la nuit. Je n'aurais pas de mal à le trouver et lui arrangerais sa face de rat...

La limousine s'arrête brusquement. Le chauffeur se gare devant l'immense baraque de mon grand-père. J'admets c'est un beau bâtiment en plein centre-ville de Gênes. Le palais « *Spinola-Rena* » a abrité des noms prestigieux, tels que les Grimaldi. Ils y ont vécu pendant plusieurs siècles. La demeure de mon grand-père fait parfois l'objet de visites culturelles. Nonno a des ronds, je ne vous le fais pas dire. Avec ses deux frères et sa sœur, ils ont hérité de pas mal de biens, notamment des bâtisses dans toute la région de Gênes, des commerces, des terres... SPIN FI a été créée par mon arrière-grand-père Maurizio. Mes grands oncles n'ont pas voulu gérer la société et l'ont laissée à nonno. Ses frères ont préféré s'occuper des terres, des commerces, créer plusieurs agences immobilières et surtout « *Spinola Finance Investissement* ». D'ailleurs, l'entreprise a une sacrée réputation dans toute la Ligurie. Elle traite les fonds de placement, les activités des sociétés holding, elle gère plusieurs banques d'investissements dont une banque d'affaires « *Spino* ». Ça vous donne mal à la tête, tout à coup... Mais moi ça me donne envie de collaborer avec eux. À ce sujet, Luana qui est une cousine par alliance, y travaille. Nous devons parler business. Sa boîte doit nous prêter les fonds nécessaires pour finaliser le rachat de la société « *Nuclory* ».

Je fais le vide dans ma tête, le chauffeur ouvre la portière de Manon qui descend. Puis, c'est à mon tour de sortir. Je contourne la limousine et rejoins Manon.

J'attrape fermement sa main. Manon me sourit, je fais de même, je grave dans ma mémoire l'instant, avant que le crépitement des flashes nous aveugle. Une dizaine de journalistes et de paparazzis se trouvent près de nous. Nous montons quelques marches. Nous apercevons Luigi qui nous rejoint. Nous avançons ensemble. Seuls quelques journaux régionaux et nationaux ont été invités à la conférence de presse, dont : « *Republicca, La Stampa ou encore Corriere della Sera* ». Je reconnais, Massimiliano le fameux paparazzo de « *Chi* », il vient vers nous. Cette tête de gland est connue dans le milieu pour être redoutable, c'est un requin, un acharné, qui va faire son job comme il se

doit, en déterrants le passé de Manon sans problème.

— Per favore. Una fotografia, nous lance-t-il tout en se rapprochant de nous.

(S'il vous plaît. Une photo.)

— No, je répons en pointant ma main devant son objectif.

(Non)

— Adrien, chi è questa bellezza ?

(Adrien qui est cette beauté ?)

Je serre les dents. Il fixe Manon.

— Il suo nome ? Lei è italiana ? Dove ? demande Massimiliano.

(Votre nom ? Vous êtes Italienne ? D'où ?)

Manon baisse la tête, muette, ses joues s'empourprent. Massimiliano fait plusieurs clichés de nous. Nous gardons notre calme. Manon stresse, sa main devient moite. D'autres journalistes approchent. Tous ces flashes, toutes ces personnes autour d'elle la paralysent, elle qui est claustrophobe. J'essaie de la protéger mais Massimiliano a repéré son ventre de femme enceinte. Il revient à la charge. Il nous prend en photo.

— Ho visto il suo stomaco. Lei è cinta ?

(J'ai vu votre ventre ? Vous êtes enceinte ?)

— Ho detto no ! je hurle en repoussant légèrement son appareil photo.

(J'ai dit non !)

— Da quanti settimane ?

(De combien de semaines ?)

Je gère mes émotions. Le calme n'est pas une de mes vertus... Je respire en serrant mon poing. « *Oui Adrien, respire, mais... ce pédé s'acharne encore.* »

— Perchè avere nascosto la gravidanza ?

(Pourquoi avoir caché la grossesse ?)

— Va fanculo ! je gueule hors de moi.

(Va te faire enculer !)

Il se barre, le sourire aux lèvres, fils de pute !

Devant les grilles du palais, nous apercevons Luciano, qui nous ouvre et nous accueille. Nonno emploie une dizaine de personnes dont cet homme.

Luciano présente bien avec ses cheveux grisonnants et ses yeux marron, il est sympa, plutôt grand, svelte pour un type approchant la cinquantaine. Il est au service de mon grand-père depuis une vingtaine d'années. Luciano est discret et honnête. Nonno a une totale confiance en lui.

— Buonasera Signori. Signorina, fait Luciano.

(Bonsoir, Messieurs, Mademoiselle.)

— Buonasera Luciano, je lui dis en tendant ma main pour le saluer.

(Bonsoir Luciano.)

— C'è molta gente ? je lui demande en lui donnant mon manteau noir.

(Il y a beaucoup de monde ?)

— No soltanto venti. Suo nonno è con i suoi genitori.

(Non, seulement une vingtaine. Votre grand-père est avec vos parents.)

— Grazie. *(Merci.)*

Manon retire son manteau et le tend à Luciano, il le récupère.

— Grazie, lui dit-elle avec le sourire. *(Merci.)*

— Lei è bellissima stasera, lui lance Luciano en embrassant sa main.

(Vous êtes très belle ce soir.)

Il fait ce truc naze, que l'on appelle le baisemain.

— Grazie, chuchote-t-elle en rougissant. *(Merci.)*

Manon n'est pas à l'aise, je la comprends, j'ai horreur du protocole tout autant qu'elle. Pourtant, ce soir, elle devra assumer ce qu'elle est, sa beauté et son talent. Sur les quarante invités triés sur le volet, une bonne dizaine concerne la presse. Les journalistes vont observer le moindre de ses faits et gestes et lui poser les mêmes questions que ce « *figlio di puttana*²⁸ » de Massimiliano.

Évidemment, ils n'ont accès qu'à la salle de conférence, qui est au sous sol, pour une durée de trente minutes. Ce qui est à mon sens trop, mais mon grand-père est comme ça, généreux avec ces bâtards. Luigi montre son badge et son invitation. Luciano parcourt ses feuilles, puis le fait entrer.

— Je vais dans la salle de conférence, nous dit-il dans un demi-sourire.

— À plus tard, réplique Manon.

Luigi fait quelques mètres avec une de ses mains dans la poche de son pantalon.

— Au fait, l'interpelle-t-elle. (Il se retourne.) Tu fais quoi après la conférence de presse ?

— J'irai au resto avec des amis journalistes et je pense faire un tour dans un bar.

— On se revoit après. Tu m'envoies un SMS.

— Pas de souci.

— À plus.

Luigi s'éloigne. Manon et moi avançons jusque dans le salon, disons plutôt dans une gigantesque pièce de cinq-cents mètres carrés. Je sais, c'est un truc de « *ouf* ».

Avant que mes parents, ne coupent les ponts avec nonno, avec Alexis nous aimions jouer à cache-cache dans cette demeure, ça vous étonne ? Mes parents mettaient des heures à nous retrouver, plutôt vingt bonnes minutes. Quand on est gosse, on n'a pas la notion du temps. Plus j'y repense, et plus j'adorais faire chier mon paternel. Ce n'était que de cette façon qu'indirectement il s'occupait de moi. Bon stop ! Ce n'est pas le moment de sortir les mouchoirs. Nous marchons côte-à-côte. Avant que je n'oublie, le palais abrite des tas de peintures datant de l'époque baroque, du mobilier ancien, ainsi qu'une petite galerie des glaces. Vous pensez sans doute que je suis un gugusse, j'avoue, ce n'est pas Versailles, pourtant, la pièce accueille des tas d'œuvres d'art. Ça pourrait me donner des idées... Exact, je suis ici pour le boulot, mais une petite gâterie dans le petit musée, me tente bien...

Dès que nous entrons dans la pièce, j'entraperçois au loin mes parents et mon grand-père, ils sont en pleine conversation. Ma mère est élégante, comme

toujours. Elle n'est pas le genre de personne à s'accoutrer d'un jean et d'un tee-shirt... Elle est magnifique dans sa robe noire. Quant à mon père, son style est soigné, toujours le même depuis des années et il porte un costume noir. Toutefois, lorsqu'il ne bosse pas, ses tenues sont plutôt décontractées. Il est nettement moins coincé que ma mère, bien que ces deux-là dans le fond se ressemblent beaucoup. Je me demande ce qu'ils font quand ils sont ensemble ? Non, je retire cette phrase, je ne veux pas savoir... Sauf qu'ils le sont toute la journée... Putain, l'ennui ! Vous imaginez, si je devais travailler avec ma mère ou mon père pendant sept à douze heures par jour... Ce serait « *APOCALYSE NOW* ». Ouais, ce serait effroyable. Ce serait... Pire qu'en première année, lorsque je n'arrivai plus à baiser. Il ne vaut mieux pas y songer...

Nous avançons tranquillement jusqu'à eux. Ah merde ! Quel idiot ! Vous pouvez me taper ! Je ne vous ai pas dit que Manon est superbe. La robe rouge, qui sculpte merveilleusement bien son corps de femme enceinte, est décolletée juste ce qu'il faut puis ouverte sur le côté, ça me donne envie de... Sauf qu'on ne peut plus. Ne plus pouvoir lui faire l'amour pendant ces prochains mois va être rude... Pour ne pas craquer, je ferai plus de sport. Ça va être la dèche ! La famine sexuelle ! Je ne suis pas né de la dernière pluie, après l'accouchement, il va se passer une longue période de disette, je vais devoir me la mettre derrière l'oreille. Alors si une mise en bouche se déroule dans ce satané musée, ne m'engueulez pas... Je ne suis qu'un homme qui se sent déjà frustré !

— Bonsoir, nous lance mon père en nous observant avec froideur.

— Bonsoir, je lui réponds en l'embrassant.

Manon fait la bise à mes parents et à nonno. Ils l'étudient de la tête aux pieds. Elle est gênée, sa main est moite, je le sens, mais elle ne le montre pas. Enfin, il était temps !

— Tu es très belle, précise ma mère à Manon pour entamer la conversation. J'aime beaucoup la couleur de ta robe. Et les bijoux... (Ma mère s'interrompt, elle pose son index sur sa bouche.) Justes incroyables. Ce collier, il est fin, pas tape à l'œil. Descendre sur le décolleté, c'est très classe. Fabiola a fait un travail remarquable, j'aime beaucoup.

Je la fixe, ahuri. Elle s'est cognée contre un rocher !

— C'est très gentil, heu... Merci, répond Manon, embarrassée.

— Toi aussi Adrien, tu es... (Elle stoppe sa phrase et me dévisage.) J'ai du

mal à reconnaître mon petit garçon.

Ma mère s'approche de moi et m'enlace. « *C'est ça, cause toujours... Je sais ce que tu cherches à faire....* »

— Ton ventre s'est arrondi. Il bouge ce bébé ? rajoute-t-elle en s'adressant à Manon.

Où est passé ma vieille ? Elle a été enlevée par des extra-terrestres ? Elle est souriante, agréable, elle fait la causette, elle veut toucher son ventre... C'est quoi son plan ? Elle croit peut-être que je vais passer plus souvent les voir parce qu'ils seront grands-parents.

— Adrien, mon chéri. Quand est-ce que tu viens à la maison ? Ça fait quatre mois qu'on ne t'a plus vu. Tu pourrais venir nous voir, quand même. Ton frère et ta sœur aimeraient bien que tu rentres de temps en temps.

— J'ai beaucoup de boulot.

— C'est ton grand-père qui gère le plus gros, me balance mon père avec arrogance.

« *Putain ! Du calme Adrien ! C'est ça, ne respire plus, tu as épuisé ton quota de respirations !* »

— Comme tu sais tout sur tout, je vais boire un verre. Tu viens ? j'interroge Manon.

Elle acquiesce. Je pose ma main sur sa taille, nous les laissons.

Dès que nous arrivons devant le buffet, un blondinet rachitique me sert une coupe de champagne, Manon choisit un jus de fruits. Soudain, je tourne la tête et croise le regard d'Arabella, la mère d'Elena, elle me sourit et avance. La poisse !

— Vous êtes très élégants, nous dit-elle en nous détaillant.

Sa longue chevelure blonde est ondulée.

— Merci, je réponds sans plus.

— Vous êtes enceinte ?

Comme si ça ne se voyait pas ! Manon est ballonnée, c'est pour ça que son ventre est si énorme, les gens sont idiots parfois...

— Oui. J'entame mon sixième mois.

— Toutes mes félicitations. Adrien a de la chance. (Elle me regarde et me sourit comme si j'étais sa friandise, je reconnais les cougars. Ah dégueulasse !) Un bon boulot, une jolie femme qui porte son enfant. Vous vous êtes rencontrés comment ?

— À la fac.

— Vous venez d'où ? demande-t-elle en s'adressant toujours à Manon.

— D'Aix-en-Provence.

— J'aime beaucoup cette ville, elle est jeune, dynamique et...

Ouais... C'est le cas de le dire. Tu te fais sauter à droite et à gauche par des petits jeunes, pendant que ton mari te trompe avec des mineures, vous vous rappelez... Le Berlusconi !

J'ingurgite mon verre d'un trait, l'alcool brûle ma gorge.

— Votre nom de famille c'est quoi ?

Putain, c'est un interrogatoire ?

— Costa, répond gentiment Manon.

— Vous faites partie de la famille Costa croisière ?

Manon me fixe et glousse. Je sais tout de suite quand elle est morte de rire et en ce moment, je peux vous assurer qu'elle l'est et doit même se dire : *« Quelle conne cette bonne femme... Des Costa, il y en a des tas et surtout en France... Et puis me comparer à l'une des compagnies de croisières maritimes les plus réputées pour avoir fait naufrage avec le Costa Concordia... Quel toupet ! »*

— Non. Je n'ai aucun lien de parenté avec cette famille. Vous savez, les Costa sont nombreux en France.

— C'est certain. Tout comme les Spinola ne sont pas tous aristo !

Elle rit à gorge déployée, sa lèvre supérieure qui est botoxée bouge frénétiquement. L'horreur je vous jure et puis ça sous-entend quoi cette remarque ! ? Elle la prend de haut, car elle n'est pas noble. Si elle savait...

— Bon, il est temps que je salue le comte d'Ambroglio. (Je pose mon

verre sur la table du buffet, attrape le bras de Manon.) À plus tard, Arabella.

Manon et moi faisons quelques pas, mais Elena a décidé de nous faire chier en se pointant droit devant nous...

41

Manon

Elena est devant moi, j'essaie de maîtriser toutes les émotions qui traversent mon corps et mon esprit. La première idée qui me vient à l'esprit est de la pousser violemment pour la faire dégager de notre passage. Je sais, ce n'est pas très glamour, mais cette garce a fait du rentre dedans à mon homme et connaissant mon tempérament, je vous assure que je fais des efforts pour me contrôler.

Je la dévisage, elle fait de même. Cette mégère s'est accoutrée telle une cagole. Oui, une de plus, me direz-vous !

Elena n'a aucune classe, sa robe de soirée d'un blanc transparent est très courte, elle sculpte ses formes avantageuses, et laisse apercevoir son string noir...

À côté les tenues extravagantes de Nicky Minaj²⁹, sont moins trashes. Je vous assure, vous ne l'avez pas en face de vous. Elle ressemble à une traînée. Possible aussi que je m'emporte parce que je suis en colère. Je vous le confirme, cette connasse s'habille pour attirer l'attention de la gente masculine.

Adrien la considère avec mépris.

— Il faut que nous discussions, lâche-t-elle avec suffisance.

— Pas maintenant. Je dois parler affaires, réplique Adrien fermement.

— Si maintenant ! ordonne-t-elle.

Elle ouvre son sac, en sort discrètement la clé USB.

— Ton petit manège est terminé. Manon sait tout.

— Dans ce cas... (Elle s'interrompt, inspire, nous observe le sourire aux lèvres.) Demain jetez un œil sur notre site internet, vous y verrez des images exclusives, ricane-t-elle.

— Tu n'es qu'une salope ! je m'emporte, folle de rage.

— Pense ce que tu veux. (Elle hausse les épaules.) Vous étiez mignons tout plein. Les gens vont adorer, s'esclaffe-t-elle.

— Je crois que je vais...

Je lève mes mains et serre les dents. Je ne maîtrise plus rien.

— Manon, bébé. Reprends-toi, me chuchote Adrien. On nous observe, me dit-il en m'empoignant par le bras.

Adrien n'a pas tort. Ses parents, son grand-père, Arabella, ainsi que d'autres invités nous dévisagent. Adrien relâche mon poignet, je pars à vive allure en direction des toilettes.

Il m'appelle, mais je ne me retourne pas une seule fois.

À l'intérieur des WC, j'essaie de me calmer. J'entre dans une cabine. J'en sors quelques secondes plus tard. Puis, je me lave les mains et me fixe dans le miroir. Ma respiration s'accélère, je repense à la conversation que nous avons eue avec Elena. Elle ne peut pas nous faire ça, Adrien a mis tellement de lui pour arriver à son but. Je ne peux pas laisser faire une chose pareille.

« *Calme-toi, Manon, calme-toi, trouve la solution, trouve-la, il doit y en avoir une !* » Je réfléchis, retourne mon cerveau dans tous les sens, il fume. Je fais les cent pas, les mains posées sur ma tête en espérant avoir une idée de génie. Une contraction me surprend brutalement.

— Aïe ! Reste tranquille, OK, je marmonne tout bas en posant mes mains sur mon gros ventre.

Plusieurs coups provoquent des bosses qui déforment légèrement mon ventre.

— T'es en forme, c'est ça ? Je t'ai réveillé ? Je sais. Ta maman va tuer cette méchante fille, si ton papa ne le fait pas avant elle, j'ajoute de nouveau en cherchant les mouvements de mon bébé.

Tout à coup, Adrien entre.

— Je te cherche partout, me dit-il inquiet. Tu vas bien ?

J'inspire profondément et hausse les épaules.

— Je vais la tuer et...

— Il vient de bouger, non ? m'interrompt-il.

Adrien pose sa main sur mon ventre.

— Oui. (Je le regarde, désarçonnée.) Ce bébé n'aime pas quand sa maman se met en colère.

— Et il a raison, le stress ce n'est pas bon dans ton état.

— Je vais bien, t'en fais pas. Enfin, non... Je vais la démembrer et... (Adrien rit.) Tu trouves ça drôle ?

— Ouais.

— Pas moi !

Je pose les mains sur mes hanches.

— Que veux-tu que l'on fasse ?

— Je ne sais pas, d'habitude, tu te mettrais bien plus en colère. T'es bizarre ? !

— Je n'ai pas envie de me retrouver sur son site mais j'ai peut-être la solution.

— Ah bon ? je lui demande, étonnée. (Adrien caresse mon ventre et se rapproche de moi, son eau de toilette pénètre dans mes narines.) Tu ne vas pas coucher avec elle ?

— Non.

— Alors c'est quoi ?

— Je dois voir ça avec nonno, je pense qu'il pourrait nous aider.

— Il va se fâcher !

— Ouais et c'est pour ça qu'il faut le lui dire rapidement. Allez, viens, je te cherchais car c'est l'heure.

J'acquiesce, nous sortons des toilettes.

À l'intérieur de la salle de conférence, un haut le cœur me brûle l'estomac. J'ai un mauvais pressentiment, je ne sais pas, une intuition, encore...

De forme rectangulaire, la pièce est spacieuse, dépouillée. Une estrade, un tableau, un micro, ainsi que des amplis ont été installés. Plusieurs chaises, sur

sept bonnes rangées ont été disposées pour l'occasion.

Tout en marchant, j'examine le lieu, plusieurs journalistes nous dévisagent. Les parents d'Adrien, ainsi que son grand-père sont assis au premier rang. Luigi me fait un petit sourire. Je le lui renvoie. Je me place en bout de rang, à la gauche d'Adrien qui s'assied entre son père et moi. La conférence peut débuter.

Renato se lève, attrape le micro et salue tous les membres de l'assemblée. Il fait un résumé sur la situation économique de SPIN FI. La société a réalisé un bon chiffre d'affaires ces derniers trimestres, elle est en pleine expansion. Renato ne parle que très peu du projet « *Nuclory* » qui est encore confidentiel concernant les clauses et autres démarches en cours. Le vieil homme s'attarde sur les résultats et les bénéfices. Au bout de quinze minutes, il explique enfin que dans six mois, il prendra définitivement sa retraite. À cette annonce, les journalistes haussent le ton, lèvent les mains pour poser des questions, ils s'enflamment. Je me tourne et croise le regard de Luigi qui est assis à côté... Merde, alors, Elena. Absorbée par mes réflexions, je n'avais pas remarqué que ces deux-là étaient ensemble. Ils ont l'air d'avoir sympathisé. Très agacée par cette situation, je pivote aussitôt et regarde le grand-père d'Adrien qui laisse la parole au journal *la Corriere della Sera* :

— Buonasera. Grazie mille per tutte queste informazioni ma vorremmo sapere chi prenderà il posto di amministratore generale ?

(Bonsoir. Merci beaucoup pour toutes ces informations mais nous voudrions savoir qui succèdera au poste de PDG ?)

Adrien écoute attentivement nonno, les bras croisés, tout le corps enfoncé dans sa chaise. Il est angoissé mais il le cache. Il attend ce moment depuis des mois, voire même des années. Je ne suis pas à sa place, mais je suis fière. Fière de lui et de tout le parcours qu'il a accompli pour en arriver là. Il n'a pas trimé comme la plupart de nos camarades de promotion pendant des mois pour trouver un simple boulot d'assistant parfois ; mais, il travaille dur, jusqu'à douze heures par jour, week-end compris. Il aime ce qu'il fait et rien que de le savoir, j'en suis admirative. Le petit étudiant « *je m'en foutiste* » a changé. Il est devenu un homme d'affaire brillant et respecté par ses pairs. Il a le business dans le sang comme tous les membres de la famille Spinola. Je regarde Adrien avec le sourire, Renato déclare :

— Mio figlio Paolo Spinola mi subentrerà al posto di direttore generale.

(Mon fils Paolo Spinola me succèdera au poste de directeur général.)

Dans la salle, c'est la stupéfaction, les cris derrière me donnent des vertiges et des frissons. Je fixe Adrien ébahie, son teint devient livide. Abasourdi, il ne bouge pas. Renato fait signe à Paolo de se lever, ce qu'il fait. Père et fils se sourient, se font des accolades. « *Hypocrites ! Vous êtes pathétiques !* » Paolo prend le micro et annonce le sourire jusqu'aux dents :

— Sono lieto di poter dare stasera conferma che fra sei mesi sarò il nuovo direttore di SPIN FI.

(Je suis heureux de vous confirmer ce soir que dans six mois je serai le nouveau directeur de SPIN FI.)

Tout s'écroule, résigné, Adrien baisse la tête et pose les mains dans ses cheveux.

— T'étais au courant ? je l'interroge, sous le choc.

Il pivote à peine, ne me regarde pas, les yeux gonflés, rouges de haine.

— Pourquoi ton grand-père a fait ça à ton avis ? je surenchéris, estomaquée.

Adrien a le regard dans le vide et ne me répond toujours pas.

— Tu veux partir ? j'ajoute avec un nœud à l'estomac.

Il faut qu'il me parle. Je suis en train de le perdre.

— Adrien, tu veux partir, je chuchote en me penchant vers lui.

— Putain, lâche-moi ! me hurle-t-il soudain en se relevant hors de lui.

Tout le monde l'observe dans le silence absolu. Adrien reste debout pendant de longues minutes, peut-être est-ce des secondes mais elles paraissent hyper longues. Il assassine du regard son père et son grand-père qui sont côte-à-côte. La tension dans la salle est palpable et insoutenable.

Adrien sort peu après de la pièce. Je me relève, fusille Paolo puis Renato. Je sors moi aussi. J'essaie de rattraper Adrien, mais avec les talons et mon ventre, je n'arrive pas à suivre le rythme. Je cours dans le couloir qui mène à un musée, il me semble.

— Adrien, Hé ! Attends-moi ! je crie. Adrien ! Attends-moi, je vais tomber avec ces chaussures. (Adrien ne me calcule pas, il est ailleurs et je n'aime pas ça.) Merde ! Adrien ! je gueule de toutes mes forces.

Il s'immobilise brusquement, tête baissée en relâchant tous ses muscles. Je le rejoins rapidement. Des larmes coulent sur son visage. Mon cœur se serre et se comprime, je ressens sa douleur, elle me touche au plus profond de mon être. Je ne dis rien et saute à son cou, il m'agrippe par la taille. Adrien ne pleure qu'occasionnellement, c'est un spécialiste dans le contrôle des émotions.

Je réalise que ce faux cul de Renato, qui nous a accueillis les bras ouverts, en nous proposant des postes géniaux, a fait miroiter à son petit-fils un poste de directeur qu'il n'aura jamais. Quel va être son avenir dans la société et surtout pourra-t-il travailler avec son père ? Paolo va devenir notre patron. Nom de Dieu ! Jamais je n'accepterai de travailler sous ses ordres...

Nos corps se frôlent, mon ventre de femme enceinte est une légère barrière, mais il nous unit plus que jamais. Son parfum se mêle au mien, je caresse ses épaules et attrape sa nuque.

— Je sais c'est dur. Ça va aller, je suis là, je murmure en posant ma tête près de son cou.

Adrien sanglote. Il pleure dans mes bras. Il me permet de le réconforter et c'est tout ce que je veux. Être à lui, comme il est à moi. Cependant, je me sens impuissante, triste c'est vrai, mais meurtrie. Je ressens sa souffrance, je vous l'ai dit, et c'est le cas, j'ai été moi aussi touchée, c'est comme ça.

— Dis-moi quelque chose, s'il te plaît ?

Adrien se laisse aller. Ma gorge brûle, les larmes me montent aux yeux.

— S'il te plaît. Parle-moi. Tu me fais peur.

Il se redresse et me fixe avec les larmes sur ses joues. Sa tristesse me coupe la respiration.

— Viens ! m'intime-t-il en reprenant ses esprits.

— Quoi ?

— Viens, suis-moi.

Adrien tire ma main et m'emmène dans une pièce étrange, le petit musée,

l'appellent-ils...

Lorsque j'emmène Manon dans le musée, je suis encore choqué et anéanti par la nouvelle qui vient de tomber sur mon « *soi-disant* » poste de PDG qui me revenait de droit, enfin me revenait tout court... Et ce depuis des lustres... Oui, je sais, j'arrive encore à trouver la force de blaguer...

En y réfléchissant posément, quelle bande d'enfoirés ! Ma propre famille m'a poignardé en plein cœur. Putain de bâtards ! Ils te promettent des choses, te font miroiter que tu vas avoir le poste le plus génial de l'univers. J'exagère, ce n'est pas celui-là, mais plutôt ce type qui s'occupe de surveiller une plage déserte et qui empoche je ne sais combien de pognon par jour. Bref.

Mon grand-père et mon père ne vont pas s'en tirer aussi facilement, je vous le confirme. Ils vont avoir de mes nouvelles ces putains de fils de pute !

Ils m'ont pris pour qui ? Leur jouet ? Qu'ils utilisent, qui fait le sale boulot et que l'on jette quand ça leur chante.

Quand je vous disais que travailler sept à douze heures avec mon géniteur devait être un calvaire, je ne pensais pas que ça deviendrait ma réalité. Bordel ! Il faut que je me fasse désenvoûter. Non, sans déc', quelqu'un m'a porté la poisse !

Trêve de plaisanteries, je vais les tuer. Mais avant, je dois me détendre et reprendre du poil de la bête. Je sais, vous vous demandez comment je fais pour passer du stade : « *gonzesse pleurnicharde* » à homme viril qui a besoin d'une mise en bouche, en moins de cinq minutes. Ben, je suis un homme, au cas où vous ne l'auriez pas deviné ! Quand ça ne va pas, je me branle. Mais comme j'ai à côté de moi la fille la plus extra, qui fait les pipes comme une fée, ouais c'est la reine des fées-lation... Alors autant qu'elle me fasse un peu de bien. Ne vous en faites pas, je vais me remettre et j'irai ensuite casser la gueule à ces trouduc. En attendant, je ferme la porte derrière moi. Manon me fixe, hébétée. Je m'adosse au mur.

— Tu vas bien ? Pourquoi on est ici ?

— Parce qu'il faut que tu me sucés ! j'ordonne en déboutonnant mon

pantalon tout en le laissant glisser sur mes jambes.

Je retire mes godasses et pousse le vêtement avec mes pieds. Je sais, pas la peine de me le dire. Je suis trop écœuré pour penser à mes fringues. D'ailleurs, je jette également ma veste et ma cravate. Je défais quelques boutons de ma chemise.

— Quoi ? (Manon me regarde avec de grands yeux.) T'es sûr que ça va ? me demande-t-elle effrayée.

— Évidemment. Exécute ! Femme !

Je la tire vers moi et l'embrasse avec férocité.

— Non. (Elle me pousse en reprenant son souffle.) Je ne suis pas ta chose !

— Faut que tu t'occupes de ma bite, je lui lance en l'empoignant par les cheveux.

— Lâche mes cheveux, mon chignon va se défaire.

D'un geste, je retire son bijou, sa chevelure brune épaisse tombe sur sa nuque et sur ses joues saillantes. Des boucles se forment, c'est ma déesse.

— Adrien, qu'est-ce que tu f... s'interrompt-elle. Et si je ne veux pas.

Manon croise les bras. Je l'agrippe de nouveau fermement par les cheveux.

— J'irai voir Elena. (Je regarde sa bouche, qui s'entrouvre.) Elle se fera un plaisir de me sucer. (Elle mord sa lèvre inférieure.) Ne t'en fais pas.

— Putain ! T'es con ma parole ! Tu le fais pour me mettre en colère !

Elle se débat, je la maintiens fermement par les cheveux et le bras.

— Absolument pas. Toi, en revanche quand on baisait, tu m'as parlé de cette petite bite de Marco !

— Non. C'est que... Ouais, mais... (Elle cherche ses mots.) Marco est pas mal, en fait, c'est un beau mâle.

Manon baisse la tête et regarde mon entrejambe. Ma queue se raidit sous mon calcif, je la lâche, elle s'abaisse, jette sa pochette au sol et retire mon boxer.

— Et alors ? Tu veux baiser avec lui, vas-y, ne te gêne surtout pas !

Elle fronce les sourcils, je la titille et je kiffe trop ça, la mettre en rogne.

— Non ! (Ses mains me branlent. Ma bite s'allonge, je frémis.) Je ne suis pas certaine que la sienne soit aussi grosse que la tienne.

Les lents va-et-vient que Manon m'impose, m'électrisent. Je tremble lorsqu'elle me dévisage avec un regard aguicheur.

— Ah ouais. La mienne est comment alors ?

Je racle ma gorge et je bouge légèrement les hanches.

— La tienne est... (Elle relève la tête en souriant et s'amuse avec ma tige.) Laisse-moi réfléchir. Pas mal.

Avec sa main libre, Manon m'agrippe la fesse, elle me griffe. Merde ! Elle est folle cette nana. Toujours en me dévisageant, ses mouvements sont plus fermes. Elle retire sa main de ma fesse, pour malaxer mes couilles. Soudain, elle approche son visage près de mon membre. Manon effleure délicatement mon gland avec sa langue, je sursaute et ferme les yeux. Je me relâche. La chaleur de sa bouche me met en transe. Ses lèvres jouent avec mon bout et ses doigts me branlent. Elle me cherche, j'adore quand elle devient coquine.

— Mais encore ? je lui demande en maîtrisant au maximum mon érection.

J'ouvre les yeux.

— Elle me remplit très bien.

— Alors qu'est-ce que t'attends pour la mettre entièrement dans ta bouche ?

J'aime quand la rebelle me parle de ma queue. Le plaisir monte tout doucement. Il faut qu'elle me suce rapidement. Un putain de besoin d'urgence !

— Déjà que tu te taises !

Tout en continuant de me toucher, Manon défait avec l'une de ses mains, les bretelles de sa robe, puis celles de son soutien-gorge.

— Tu fais quoi ? je la questionne, surpris. Même si je dois avouer que le spectacle est splendide.

Je salive de la voir à mes pieds, les seins à l'air.

— Je vais te...

Elle s'arrête et fronce les sourcils.

— T'es vraiment pénible quand tu t'y mets. Ferme-la, Spinola ! (Elle stoppe toute friction sur ma queue.) Tu sais ta bouche.

Manon se relève. Je n'y comprends rien. Elle n'a pas intérêt à me laisser frustré. Sinon, c'est réellement trois meurtres que je vais commettre. Peut-être quatre, Elena aussi mérite de disparaître !

Manon se presse tout contre moi, malgré son ventre de femme enceinte, elle arrive à m'embrasser. Elle attrape ma main, m'emmène jusqu'au sofa de style baroque. Elle m'y pousse, je m'y assieds en souriant bêtement.

— Je serai mieux, pour te faire ceci, ajoute-t-elle avec une voix suave.

Elle s'agenouille et jette au sol son soutien-gorge. Ses gros nichons effleurent ma bite, puis me... branlent. Putain, l'extase. Je me sens à la fois, puissant et vulnérable.

— Ça fait longtemps, pas vrai ?

— Ouais, bordel ! je soupire en agrippant sa crinière. Plus vite, bébé.

Cette femme sait comment m'atteindre, pas la peine de lui demander les choses. Je me relâche. Je maintiens ma tête contre l'appui-tête et ferme les yeux.

Après je ne sais combien de frottements, je tonne :

— Ça suffit ! Suce !

Manon m'observe, en prenant ma queue dans sa main. Avec son autre main, elle masse mes burnes. Puis, d'un coup de langue elle aspire ma bite sur toute sa longueur. Putain, elle fait ça bien la tigresse. Je suis aux anges, sérieux et c'est le cas de le dire, parmi toutes ces fresques et ces sculptures qui nous entourent.

— C'est ça bébé, mange ma bite, elle est pour toi.

Manon déguste ma queue plus profondément, elle mordille mes couilles. Je grogne, je n'en peux plus, je vais tout déverser dans sa gorge.

— Bébé, plus vite... je rajoute en attrapant son téton pour le faire durcir.

Manon gémit en guise de réponse. J'aime avoir le sentiment de la dominer. Elle sait que je peux aussi être très tendre. Mais là, putain, après ma petite scène de chochette, j'ai besoin de prouver à ma rebelle, que je suis toujours le type qui contrôle sa vie et sa queue. Oui, les mecs pensent avec leur membre. Ne soyez pas outrés, vous le savez comme moi, depuis la nuit des temps les mecs fonctionnent comme ça.

Les hommes adorent parfois baiser avec leur nana comme des brutes et les soumettre. Ça ne fait pas d'eux de gros connards qui ne pensent qu'au porno ou à des choses dégueulasses... (Je vous laisse imaginer de quoi je parle et la liste est longue.) Au contraire ça fait d'eux, des hommes qui reconnaissent que faire l'amour avec leur femme passe parfois par un rapport de force. Le sexe gentil que les chiennes de garde veulent nous faire avaler n'existe que dans leur imaginaire. Les hommes sont faits ainsi, elles ne pourront pas nous changer et ce n'est pas pour déplaire aux femmes, enfin je crois...

— Plus vite, allez bébé, j'aime baiser ta bouche !

Manon bat plusieurs fois des cils sans trop comprendre, elle me foudroie du regard et s'essuie les lèvres avec la paume de sa main.

— Je fais quoi à ton avis ? Un tennis ? (Je ris. Sa répartie me prendra toujours au dépourvu.) En plus tu me touches, je n'y arrive jamais dans ces conditions.

— Suce-moi plus vite ou je répands mon sperme sur tes seins et adieu ta jolie robe, je lance avec un air arrogant.

Manon lèche ma queue en accélérant la cadence. Elle a compris que je n'avais pas envie de jouer plus. Pour l'emmerder mais surtout parce que ça m'excite grave, je réussis avec quelques contorsions, à faire rouler avec mes doigts, ses deux beaux tétons. Je tire sur ses pointes et prends un malin plaisir à appuyer comme un dingue. Manon doit mouiller comme une cochonne là-dessous. Elle soupire et la voir à ma merci, augmente ma jouissance. Je vais éjaculer, je le sens, j'y suis. Ensuite je m'occuperai d'elle, sauf que... Je ne peux pas, la pénétration n'est pas possible... Chiotte !

Manon me suce une dernière fois et...

— Bébé, bébé... Je, je...

Puis, mon corps se tend, j'éjacule en me déversant dans sa bouche. Je me

sens mieux, plus serein. Manon avale mon liquide sans trop rechigner et c'est ce que j'aime chez elle. Car les filles, je vous connais et je sais que pour la plupart vous détestez ça. Peut-être parce que vous n'êtes pas tombées sur un type comme moi.

Quoi qu'il en soit, petite recette de grand-mère, si vous voulez que le sperme de votre homme soit sucré, faites-lui boire un liquide sucré, comme du sirop de grenadine. Je vous vois venir, demain vous irez dévaliser les supermarchés d'aliments sucrés en tout genre. Sauf que ça ne marche pas à tous les coups, sinon ce serait trop facile.

Je me redresse à peine, tends ma main à Manon, elle s'assoit sur le sofa. Elle me regarde satisfaite. Je caresse ses cheveux. Ils brillent. Ses joues sont rouges. Je plonge mes yeux dans les siens, elle est belle, je vous l'ai dit, non, parce qu'elle l'est. Avec les bouts de mes doigts, je frôle son épaule, que je caresse. Je m'approche pour l'embrasser. Avoir tout versé ne m'a pas soulagé, je pensais, mais j'ai envie d'elle. Je glisse ma langue à l'intérieur de sa bouche et cherche la sienne. Manon répond en gémissant et en prenant ma main qu'elle dépose sur son sein. J'immobilise ma main, je voudrais, mais je ne sais pas, nous ne pouvons pas aller plus loin. Tout à l'heure à SPIN FI, j'étais tellement enragé, que je n'avais même plus pensé à ce détail...

— Adrien, je voudrais, moi aussi, que... J'en ai besoin. Touche-moi !

— On ne peut pas, Manon.

— Je mouille et...

— Je sais... je soupire, dégoûté.

Mon index joue sur sa bouche. Au même moment, Manon remonte sur son ventre arrondi, sa robe qui est fendue sur le côté. Elle expose son intimité à la pièce. « *Fabiola, qu'avez-vous fait de ma femme ? Elle ne porte pas de culotte !* »

Ma mâchoire se serre. Mes doigts entrent instantanément en contact avec sa chatte. Je suis prêt à remettre le couvert, sauf que...

— Où sont ta culotte et tes bas ?

Je souris, je contrôle les mouvements de ma main. Sa fente est humide, Manon se cambre en se retenant de haleter. Je malmène son téton, je sens un jet chaud et mouillé entre ses lèvres enflées.

— Dans ma pochette, me répond-elle la respiration saccadée.

— Tu les as retirés quand ?

— Dans les toilettes.

— Et depuis tout ce temps, tu n'as rien dessous ?

Elle acquiesce avec un léger sourire. Je fais gonfler son clito en contemplant ses formes voluptueuses. Manon me regarde avec le sourire lorsque ma bouche se colle à son téton, que je mords. Mon érection se dresse à nouveau.

— Tu bandes encore ?

— C'est trop dur, putain, de ne pas pouvoir te pénétrer.

Manon hoche la tête, j'augmente la pression exercée sur son bouton, je le tourne et le pince, elle se laisse aller en gémissant plus fort. Cette position n'étant pas très confortable, je décide de me relever et lui tends ma main. Elle la saisit, je retire ma chemise, la laisse tomber au sol... Oui, oui... Elle aussi. Face à face, je retourne Manon en plaquant mon torse contre son dos. Je m'active de nouveau en triturant son bouton plus rapidement et son mamelon qui devient sensible. Mes lèvres s'emparent de son cou, elle va jouir, je le sens, ses hanches ondulent. Je bande fort, cette position est un putain d'aphrodisiaque !

— Adrien. Baise-moi, me susurre-t-elle plaintive en bougeant plus vite le bassin.

— Je ne peux pas ma puce, je chuchote en frottant ma queue contre ses fesses.

— S'il te plaît. Je ne vais pas pouvoir attendre quatre mois comme ça.

— Ouais, mais le doc a dit que...

— Alors, sodomise-moi.

— Tu rigoles ?

— Non, fais-le. Je veux te sentir. J'en ai besoin.

— On peut le faire tu crois ?

— Le gynéco n'a parlé que de pénétration vaginale.

— Tu vas avoir mal ? On n'a pas ton lubrifiant.

— Tu n'es pas obligé d'aller profond.

Croyez-moi, il ne faut pas me le demander deux fois, ma bite est plus que réveillée.

— Lève tes bras en l'air.

Elle s'exécute. Je lui retire la robe par le haut et la jette par terre. Oui, on s'en fout. On baise. Putain, je fixe la cambrure de son dos. Ma déesse est incroyablement sexy avec les talons. Je me maîtrise pour ne pas la plaquer illico contre le fauteuil.

La paume de ma main exerce une pression sur son téton, et mes mouvements circulaires sur son bouton sont plus soutenus.

— Baisse-toi !

Manon s'incline, je fais de même. À genoux, je m'avance et l'agrippe par la taille. Mes lèvres caressent son dos, puis ses fesses, mon majeur s'amuse à l'entrée de son cul, d'un geste lent j'enfonce mon doigt. Manon gémit, sa main part vers son clitoris. Ma queue palpite, comme toutes les fois où je la prends par derrière.

— Oh Mon Dieu, encore, Adrien, je veux te sentir.

Je retire mon doigt, positionne ses fesses de façon à ramener son anus à la hauteur de bite et m'enfonce tout doucement en avant. Forcément, je sais quand il ne faut pas être un bourrin...

— Waouh !

— Quoi ? !

— Rien. Continue !

Je sais qu'elle aime ça. C'est tellement surréaliste, de baiser ici, quelqu'un pourrait entrer... Il faut se bouger. J'observe Manon, son corps de femme enceinte, ne traduit que des formes généreuses, elle n'a pas un gramme de graisse dans les hanches. Elle ne se rend pas compte à quel point son corps est une drogue dure pour moi.

— Attends !

— Adrien, qu'est-ce que ? me demande-t-elle troublée.

— Regarde comme t'es magnifique.

Je nous fais pivoter afin qu'elle puisse se regarder dans le miroir d'en face.

Manon jette des coups d'œil sans vraiment se regarder, je sais qu'elle ne supporte pas se contempler, mais ça l'excite de voir à quel point je peux l'emmener vers un monde qu'elle n'osait pas aimer. En tout cas, moi, je la dévisage. Ses nichons, son ventre, ses hanches, son cul. Putain ! Je divague quand je baise son cul.

— Encore.

Manon se donne du plaisir, elle se lâche, je dois le faire aussi. Elle me fait confiance. Je veux la pénétrer plus loin.

— Plus loin, me dit-elle haletante.

— Comme ça, je grommelle à chacun de mes coups de reins.

La pénétration est étroite.

— J'adore ton petit fessier. Il est serré, je grogne.

— Hum. A-dr-ien.

— Ouais ?

— Plus fort.

— T'es sûre ?

— Oui.

Manon me fixe à travers la glace, je me laisse porter par le moment, j'embrasse son dos, pétris ses tétons comme un acharné. J'attrape ses cheveux, j'ai déjà joui mais je sens que ça monte encore.

— Manon, jouis ! je lui intime, car je vais encore...

Manon m'observe, le visage rougit, les cheveux retombant sur ses épaules, telle une sauvageonne. Dès lors, je comprends que notre amour est profond, sincère, unique et qu'il faut tout faire pour le préserver. Jamais je n'avais connu un degré d'intimité si fort avec une nana et c'est le cas, je vous le redis à chaque fois, notre relation est intense, nous approchons les étoiles. Nos corps sont faits pour être emboîtés, il n'y a pas de doute. Ma bite tremble. Manon est

humide, elle soupire plus fort.

— Oh Putain ! Encore. Adrien, encore.

Putain ! Elle en veut plus ! Je me meus plus vite, Manon répète mon nom plusieurs fois :

— Adrien, Adrien, Adrien...

Ses muscles se contractent autour de ma bite, je ne retiens plus ma jouissance, je fonds dans un orgasme rapide et violent. Mon liquide se verse en elle, je n'ai plus de forces.

— Manon, je marmonne la respiration entrecoupée. (Je m'effondre sur le sol.) Tu m'épuises, bé-bé.

Manon s'allonge près de moi. Nous nous fixons transpirants.

— On devrait y retourner.

— Laisse-moi encore cinq minutes.

— T'es vraiment crevé ? me demande-t-elle le sourire aux lèvres.

— Ouais. Mais surtout j'ai envie de te regarder.

Et c'est vrai. Son visage m'apaise car je sais que dès que je sortirai de cette pièce, la tension sera vive, je vous l'assure... Mon père et mon grand-père ont des explications à me fournir...

Allongée sur le sol dans cette immense pièce entourée de tas d'œuvres d'art, je cogite. Je m'inquiète pour Adrien. Dans quelques minutes, il exigera des explications auprès de Renato et de Paolo. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. J'ai le sentiment que la confrontation va très mal se terminer et que les ragots ne feront que s'amplifier et parvenir jusqu'à la presse...

— Tu m'aides ?

Dans mon état, il m'est impossible de me redresser seule. Adrien se lève en me tendant sa main et m'empoigne, je me relève, il s'approche de moi et m'embrasse tendrement.

— J'ai toujours su que t'étais une cochonne, me chuchote-t-il à l'oreille, avec un sourire de dominateur.

— Moi. Non. (Je hausse les épaules.) Jamais de la vie, je réponds en souriant.

— Tu n'avais rien sous ta robe. (Il pétrit mes fesses nues, j'en fais de même.) Tu savais que je tenterai quelque chose, c'est ça ?

— Je pensais que tu apprécierais la vue, même si on n'était pas censé le faire. C'était pour fêter ton poste mais...

Je m'interromps.

— Ouais, je sais. (Le visage d'Adrien pâlit.) Dépêchons-nous !

— Tu comptes faire quoi maintenant que tu sais que tu ne seras plus le big boss ?

— Les buter, me dit-il sur un ton sarcastique.

— Je ne plaisante pas !

Je fronce les sourcils.

— Ce n'est pas une blague, bébé, me lâche-t-il sérieusement.

Adrien enfile son pantalon.

— Ces putains de bâtards ne vont pas s'en tirer comme ça. (Il remet sa chemise.) J'ai travaillé comme un forcené pour conclure Nuclory et c'est mon père qui a les honneurs. (Adrien serre les dents.) Je vais les ruiner. Je te jure, Je vais... me dit-il avec des yeux noirs.

— Adrien, arrête ! Je n'aime pas quand tu fais ça !

— Quoi ?

Je le dévisage, soucieuse.

— Tu ne peux pas taper parce que ça ne va pas dans ton sens, j'ajoute.

— Eh bien si, pour moi ça marche comme ça.

— Passe-moi ma robe, s'il te plaît.

Adrien me tend le vêtement, il remet sa cravate, j'enfile la robe et la zippe et l'examine.

— Tu vas vraiment en venir aux mains ? je lui demande anxieuse.

— Je vais les achever, mais pas de cette façon.

— Et tu comptes faire comment ?

— Démissionner, me répond-il satisfait par sa réponse.

— Pour de bon ?

— Ouais. Tu crois que je vais supporter longtemps les ordres de mon père ?

— Et qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Je n'en sais rien. On réfléchira après.

— Tu dérailles. Tu dérailles vraiment ! je crie, en levant les mains en l'air.

— Ça ne sert à rien de s'inquiéter. Je peux retrouver un boulot ailleurs.

— Dans tes rêves. (Je le fusille du regard.) Ça prend du temps et tu le sais, même avec ton diplôme de commerce.

Adrien se rapproche de moi, enroule ses bras autour de ma taille.

— Ne stresse pas. On y arrivera.

Son nez touche le mien.

— Je ne stresse pas. C'est juste que... (J'inspire profondément.) Oui... C'est vrai. Je me fais du souci pour nous. (Je le regarde intensément.) Et pour le bébé. (Je jette un bref coup d'œil vers mon ventre.) Il va falloir acheter des tas de trucs qui coûtent chers. Avoir un enfant c'est une rente, entre le lait, les couches et j'en passe.

— On n'est pas obligé de rester dans cet appart.

— Et tu veux qu'on aille où ? Le loyer n'est pas donné à Gênes.

— Sur Aix non plus.

— Tu veux qu'on retourne en France ?

— Non, soupire-t-il, agacé. Peut-être, on verra. Je veux juste que tu arrêtes de me casser les couilles avec tes questions. Pour le moment, je dois parler à ces connards, ensuite on avisera, me lance-t-il sur un ton hargneux.

Je donne un coup de coude à Adrien sans lui répondre. J'ai horreur quand il s'énerve après moi. Cet homme peut être à la fois doux, aimant, gentil puis caractériel, agressif et grossier en un rien de temps.

J'essaie d'attraper ma pochette qui est au sol mais Adrien la ramasse pour moi. Je la lui arrache violemment des mains et le tue du regard. Il m'agrippe par les hanches, se presse à moi, il essaie de m'embrasser. Je tourne la tête et évite ses lèvres. Il se cramponne à mon cou, se rapproche un peu plus, avec un sourire niais.

— Laisse-moi, putain. Je n'ai pas envie de te parler, ni de t'embrasser.

Son souffle se mélange au mien.

— Tu sais que t'es la pire chieuse que je connaisse.

Il me sourit toujours.

— Toi, t'es un malotru. Je m'inquiète et regarde comment tu me parles.

— Tu angoisses pour rien. (Il me lâche et fais retomber ses bras le long de son corps.) Laisse-moi gérer à ma manière.

Fâchée, je fais la moue et croise les bras. Je remets ma culotte après m'être nettoyée avec une lingette que j'avais intentionnellement mise dans ma pochette. Adrien sourit toujours comme un idiot et pose ses lèvres dans mon cou. Je ne bouge pas, bien qu'un petit : « hé » sort de ma bouche.

— Je suis désolé. OK. Ça te va.

— Ouais, bien sûr, je dis sans être convaincue.

— Viens. (Il prend ma main.) On va affronter ces psychopathes.

Dans le couloir mon corps se crispe un peu plus à chacun de mes pas. J'ai un mauvais pressentiment, je n'aime pas ce qui pourrait arriver, Adrien est impulsif. La conversation va tourner au vinaigre, je le sens. Je m'accroche vigoureusement à sa main. Dès que nous entrons dans le salon, nous apercevons Paolo et Renato en pleine discussion. Ma respiration se bloque. « *Manon, reprends-toi, reprends-toi, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.* »

— Où étiez-vous ? nous interroge Paolo méprisant lorsque nous sommes près de lui. Nous vous cherchons depuis une éternité.

Il nous scrute. Adrien regarde son père droit dans les yeux, la mâchoire serrée. Sans que je ne m'y attende, il relâche ma main et avance plus près de son père. Sa tête est bien droite, il ne sourcille pas, les deux hommes ne bronchent pas.

— Écoutes bien ce que je vais te dire... (Adrien pointe son doigt vers son père.) Je ne le répéterai pas. Je DÉ-MI-SSI-O-NNE, c'est assez clair. Viens, on se casse. (Adrien revient vers moi et attrape ma main.) On n'a plus rien à faire ici.

Nous faisons quelques pas.

— Attends ! (Paolo hausse à peine la voix, Adrien et moi, nous nous figeons. Adrien pivote.) Suis-moi dans le bureau de nonno. On doit parler.

Adrien relâche instantanément ma main, il se précipite sur son père et il lui hurle les yeux emplis de colère :

— Je me TI-RE (Ses mains partent d'avant en arrière.) Je ne reviendrai plus. Tu voulais que je fasse une école de commerce, c'est ce que j'ai fait. Tu voulais que je travaille dans cette putain de société. (Ses mains se trouvent devant le visage de Paolo.) C'est ce que j'ai encore fait et pour me remercier de tout le boulot que j'ai accompli jusqu'à présent, vous me mettez hors-jeu. Mais

va te faire voir. (Adrien regarde son père avec dégoût.) Je ne veux plus entendre parler de cette famille de dégénérés. Ma famille c'est Manon et le bébé et ça s'arrête là. C'est bon, t'as pigé, j'espère ! Parce que je ne veux plus vous voir !

Animé par la rage, Adrien vient de signer son arrêt de mort. Il n'y est pas allé par quatre chemins. Paolo se retient de tout commentaire, sa tête change, il a l'air blessé, aurait-il un cœur finalement ?

— Pense que je suis un connard. T'as raison. Je n'ai pas été un père présent. Je ne me suis pas occupé de toi comme j'aurais dû. Mais t'es mon fils et tu le resteras que ça te plaise ou non alors tu vas baisser d'un ton avec moi, lui dit-il en essayant de l'intimider.

Adrien fixe son père sans baisser une seule fois la tête.

— Ce n'est pas parce que t'es mon géniteur que je dois te respecter. Putain ! Vous êtes tarés dans cette famille. (Il passe ses mains dans ses cheveux.) Restez entre vous.

Le silence entre nous perdure au fil des secondes. Adrien et moi prenons la décision de partir, nous tentons de franchir le couloir qui mène au hall d'entrée mais Renato vient vers nous et nous confesse :

— Tu aurais dû venir me voir quand Elena a commencé à te harceler.

Stupéfait, Adrien s'immobilise, il lâche ma main et se tourne pour faire face à son grand-père.

— Quoi ? s'indigne-t-il.

— Nous avons évité la faillite de la boîte mais surtout sauvé ta réputation, rétorque Renato.

— Ne me faites pas avaler des merdes pareilles, vous ne pensez qu'au fric.

— C'est faux et tu le sais, assure Paolo qui nous rejoint.

— Ah ouais. T'étais où quand je faisais mes compétitions de judo, hein ? (Adrien lui lance un regard noir.) Tu bossais. T'étais où pour mes anniversaires ? C'est vrai encore au boulot. Et quand j'ai fugué, hein tu t'en rappelles ? Tu m'as dit que si je recommençais tu me virerais de chez toi. Alors tes salades gardent les pour toi ! aboie-t-il.

Soudain, Christelle s'imisce dans la discussion.

— Pourquoi ça hurle comme ça ? On vous entend depuis le salon, s'exclame-t-elle.

Nous la dévisageons sans répondre mais Paolo poursuit en fixant son regard sur Adrien :

— Quand j'ai su pour la sex-tape, je t'en ai voulu pendant des jours. Je pensais t'avoir élevé un peu mieux.

— À croire que les chiens ne font pas des chats.

— Explique-toi ?

La main de Paolo frôle le visage d'Adrien.

— Tu penses être mieux que moi ? ! Tu n'étais qu'un baiseur et un alcoolo à la fac. (Il regarde Renato qui baisse la tête et la secoue.) Alors ne viens pas faire tes leçons de morale. T'as toujours été violent. Tu nous faisais peur. T'as oublié la fois où Alex, maman et moi avons dormi chez papi et mamie. (Il porte son regard sur sa mère, qui se décompose un peu plus.) T'es un connard prétentieux ! s'écrie-t-il.

— Putain ! Je reste calme depuis des années, mais là, mon petit, tu dépasses les bornes ! beugle Paolo en attrapant Adrien par le col.

— Lâche-moi ! Ou je t'en colle une ! gueule Adrien en se débattant.

— Sois un homme ! s'époumone Paolo.

Ça part en vrille. Paolo va mettre son poing sur Adrien. Il me vient tout à coup, une l'idée.

— Arrêtez ! Je ne me sens pas bien. J'ai mal au ventre.

Je ferme les yeux et me penche en posant mes mains sur mon ventre. Paolo relâche subitement Adrien. Christelle vient vers moi, Adrien s'approche et m'enlace.

— Bébé, ça va ? me demande-t-il, agité.

Adrien pose sa main sur mon ventre.

— Oui. Mais partons. Je suis crevée.

Nous nous tournons, nous n'avons pas le temps de partir que Renato renchérit :

— J'aurais dû t'en parler avant. J'attendais que tu me parles de la vidéo. Je croyais que tu me faisais confiance. Je t'ai aidé à t'installer. Je venais souvent prendre des nouvelles de Manon pendant tes déplacements. Le poste que tu occupes t'appartient toujours. Réfléchis. Je suis certain que vous pouvez mettre de côté ces querelles stupides afin de bosser ensemble.

Adrien se retourne, se déplace à vive allure pour faire face à son grand-père.

— Je rêve ! répond-il hargneusement. C'est l'hôpital qui se fout de la charité. Tu n'as pas voulu de papa dans ta société jusqu'à maintenant. (Il pointe son doigt vers Paolo.) Cette pétasse d'Elena me fait chanter et tu changes d'avis, mais t'es comme lui. (Il regarde son père.) Vous êtes pareils. Vous manipulez les gens. Mais moi je ne suis pas dupe !

Adrien reprend petit à petit son souffle, revient vers moi, attrape solidement mon bras.

— Viens, Manon, on se casse une bonne fois pour toute. On n'a plus rien à faire ici.

Nous avançons sans nous retourner, mais Paolo riposte :

— Attendez ! (Adrien se raidit.) Ce n'est pas fini. Je n'ai pas terminé.

Adrien serre les dents mais il ne se contrôle plus, il court droit vers Paolo

— On rentre en France, tu piges. Démerdez-vous sans nous !

— On aurait dû t'avertir avant de ces changements. Mais c'était une tactique. On voulait que la presse soit surprise. Nous savions que tu serais furieux et c'est normal, continue Paolo.

— Ouais, bon tu te répètes. (Adrien remue son pied, il ne tient plus en place.) J'en ai ma claque.

— Pourquoi tu ne nous as pas dit que Manon était une descendante des Di Florino ? On sait pour le meurtre et la mafia. C'est une des raisons pour lesquelles je suis venu. Pour en discuter avec vous.

Paolo m'observe, Adrien se tourne et me regarde sonné.

— Comment tu l'as su ? demande Adrien suspicieux.

— C'est ce que j'essaie de te dire depuis tout à l'heure mais tu t'énerves

comme un gamin de dix ans.

Adrien s'agite.

— Tu vas te calmer. (Paolo fait de grands gestes avec ses mains.) Et nous dire la vérité.

— Il n'y a rien à ajouter. Je l'ai appris avant de venir en Italie. En quoi ça vous concerne ?

— T'es idiot. C'est ça. Mon fils est un GROS CON ! articule Paolo.

— Putain ! (Adrien se retient, fait les cent pas.) Je n'en peux plus, je dois...

Il revient vers son père. D'un geste, il lui balance son poing dans sa gueule. Paolo recule légèrement sans tomber. Christelle hurle et s'empresse de s'interposer tout comme Renato. Immobile, je crie. Paolo pose le dos de sa main sur sa bouche ensanglantée.

— Tu n'aurais pas dû faire ça. Tu vas le regretter, menace Paolo.

— Tu vas faire quoi ? (Son rire est nerveux.) Me virer ? Je me tire. Je n'en ai rien à foutre de ton job.

— Adrien, non, viens. (Je pose ma main sur son bras pour le raisonner et le fixe intensément.) Viens !

— T'as entendu ce qu'il a dit.

— Oui, mais tu ne sais plus toi non plus ce que tu dis. Laisse tomber. On part. On n'a plus rien à faire ici.

— Sauf que demain les gens découvriront qui tu es et sois certaine que la mafia te retrouvera. Je savais que cette fille nous poserait des problèmes. Je l'ai toujours su. Depuis le premier jour où tu l'as ramenée, avec ses idées farfelues, s'obstine Paolo.

Adrien me regarde dans les yeux, il n'attend que mon consentement pour se diriger droit vers son père et lui mettre une autre beigne comme il le mérite. Mais, je ne veux pas. Je veux m'enfuir. Notre vie est compliquée depuis que nous sommes en Italie. Je veux rentrer, retrouver les miens, mes amis, ma ville qui me manque un peu plus chaque jour. Adrien et moi tentons une énième fois de partir mais Renato persiste.

— Réfléchissez, dit Renato. Ne partez pas sur un coup de tête. Où irez-

vous ? Vous y avez pensé ? Vous allez avoir un bébé. Ne faites pas une chose stupide que vous regretterez.

Adrien attrape pour la énième fois ma main, nous acquiesçons et partons sans rien dire. La soirée a été une catastrophe, espérons que demain matin la presse ne s'acharnera pas trop sur Adrien, sur ma grossesse et sur mon passé...

Passé auquel je préfère ne pas songer dans l'immédiat.

Dehors le froid me ramène partiellement à la réalité. Qu'est-ce que je viens de faire ? J'ai envoyé mon poing dans la gueule de mon connard de géniteur. Vingt-quatre ans que j'attendais ce moment, pourtant ça ne m'a pas soulagé. Je suis d'accord, je lui ai balancé ce que j'avais sur le cœur depuis des années et un poids s'est libéré juste après. Maintenant, qu'allons-nous devenir ? Devons-nous partir ou rester en Italie ? Demain matin, les journaux à scandale s'acharneront sur moi, sur Manon, sur sa grossesse. Espérons qu'ils ne fassent pas le lien entre la mafia, son grand-père et sa famille. Quoi qu'il en soit, l'Italie ne nous retient plus.

Si je démissionne, nous serons dans une sacrée merde. Manon ne travaille plus et je n'aurai droit à aucune indemnité. Bordel ! La vie est trop compliquée. Tout à coup, mon téléphone vibre, je le sors de ma veste et lis le SMS de la mère : « *Adrien. S'il te plaît. Rappelle-moi. Il faut que je te parle.* »

Elle fait chier la vieille. Elle n'a pas encore compris que son mari est un putain de fils de pute... Ne faites pas cette tête ! Je lui répondrai mais ce n'est pas parce qu'elle a été sympa avec Manon, que je vais oublier. Certes, elle m'aime, à sa façon...

En toute honnêteté, qui n'est pas bizarre dans cette famille ? Je savais que vous diriez ça ! Alexis. Je vous l'accorde, c'est le moins taré, mais vous ne savez peut-être pas qu'en primaire, il a osé couper les cheveux d'une de ses copines de classe. La mère de la petite était venue chez nous, demandant des explications à ma mère. Sa fille avait de longs cheveux blonds bouclés. Imaginez retrouver votre enfant avec une tête de caniche dépouillée... Ouais, Alexis n'est pas blanc comme neige, il ne faut pas croire. Bref, revenons à nous.

Il faudrait effectivement que je réponde à ma mère, mais n'en ai pas la force. Je range le téléphone dans ma poche, il sonne de nouveau, je le sors. PUTAIN ! Encore elle ! Il faudrait qu'elle se calme avec ses appels, elle est pire que Manon, il n'y a pas de doute. Je remets une fois de plus le portable dans la poche de ma veste, il vibre à nouveau. Putain de harceleuse ! Elle ne lâchera

pas l'affaire, tant que je ne lui répondrai pas. Agacé, je fixe Manon.

— Que se passe-t-il ? me demande-t-elle inquiète.

— Ma mère n'arrête pas de m'appeler et de m'envoyer des messages.

Je grelotte et bouge les jambes tellement le froid s'imprègne jusque dans mes veines.

— Réponds !

— NON ! (Je secoue la tête.) Elle a peut-être été gentille avec toi, ce n'est pas pour autant que je changerai d'avis. Je ne travaillerai pas pour mon père, je précise en la fusillant du regard.

— Très bien. Pas la peine de t'énerver.

— Je ne m'énerve pas. (Je tremble.) Je te dis simplement que je ne répondrai pas. Pas maintenant.

— Fais un peu comme tu veux. Par contre, il va falloir réfléchir à notre avenir et...

— Ouais, je sais, je la coupe. Mais pas ce soir, bébé. Je suis éclaté, je lance, exténué. BORDEL ! j'ajoute en hurlant. Il fait quoi le chauffeur ! Je l'ai appelé depuis dix minutes et toujours rien. (Je tourne en rond sur le trottoir.) On ne va pas rester plantés comme des cons devant la baraque de mon grand-père !

— Adrien. (Manon attrape ma main.) Il est tard. Les gens dorment.

— Et alors ? Je suis crevé. J'ai envie de manger parce que mine de rien, j'ai la dalle et j'ai envie d'entrer sous mes draps.

— Quand t'es comme ça, t'es vraiment insupportable.

— Parce que toi, tu n'es pas stressante, regarde-toi. (Son pied bouge depuis deux heures.) Tu vas arrêter !

— Non. Je suis aussi énervée que toi. T'as mis un pain à ton père. (Elle me dévisage.) J'ai cru qu'il allait t'en mettre un. T'as démissionné. Enfin, tu vas le faire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Tu me crois capable de bosser avec cet enfoiré ?

— Non.

— Alors fin de la discussion.

La limousine arrive au bout de quelques minutes, nous montons. Le trajet se déroule en silence. Je suis encore écœuré par mon éviction mais ce n'est pas grave. Mon grand-père perd au change, car mon père certes très bon en affaires, va avoir beaucoup de mal à gérer son cabinet et SPIN FI.

Nous entrons dans l'immeuble, prenons l'ascenseur puis pénétrons dans l'appartement. J'enlève mon duffle-coat noir et le jette sur le canapé. Je retire mes chaussures, ma veste de costume ainsi que ma cravate et déboutonne quelques boutons de ma chemise. Manon pose également son manteau, sa pochette, retire ses hauts talons. Elle s'approche de moi, plaque ses seins et son ventre arrondi contre mon dos, elle passe ses mains autour de ma taille et m'embrasse dans le cou.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande, fatigué.

— Rien. J'ai envie de câlins.

Je me tourne et l'embrasse.

— J'ai faim !

Hébétee, Manon réplique :

— Il y a des œufs et des pâtes, prépare-toi un bon repas !

— Je ne suis pas une femme. Je ne sais pas faire ces choses.

— Eh bien... (Elle s'interrompt, pose son index sur sa bouche.) Tu n'as qu'à apprendre, me lance-t-elle avec le sourire.

Je ne sais pas cuisinier, me chercherait-elle la tigresse ? Je ne suis pas un assisté ! J'ai quand même vécu seul pendant mes deux premières années de fac, je me préparais de bons petits plats, devinez ? Exact, des pâtes. Lundi c'était pâtes au beurre, mardi, raviolis de Buitoni, mercredi, pâtes avec la sauce Panzani et ainsi de suite... Je sais très bien, je bouffais mal. C'est tout, ce que je sais faire de mes dix doigts.

Pourquoi faut-il que la rebelle la ramène tout le temps ? Manon cuisine bien, c'est inné chez elle, comme chez beaucoup de femmes non ? Enfin, pas pour toutes, ma tante Pascale, sait faire le toast à la plage en bikini, c'est un bon début ! Passons, Manon doit me concocter un petit plat, sinon je vais mourir

sur place, je crève la dalle.

— Il est vingt deux heures, Adrien, je suis... bâille-t-elle. Je vais me coucher, me dit-elle en marchant vers le couloir qui mène à notre chambre.

Elle dé-zippe sa robe qui glisse sur sa peau. Manon se déhanche. Elle est canon, quoiqu'elle en dise. Je serais prêt à la plaquer contre le mur et à m'amuser un peu, sauf que, je ne pourrai plus rien lui faire, notre petit jeu dans le musée, m'a épuisé. Je l'observe, elle se retourne avec un petit sourire malicieux. Je déboutonne entièrement ma chemise et la fais dinguer. J'enlève mon pantalon et mes chaussettes. Je m'approche d'elle à grands pas puis cours pour l'attraper, Manon continue sa route, en riant. Elle détale et se dirige vers notre chambre. J'arrive à l'empoigner et la fais tomber sur lit, nous ricanons.

Je me presse contre elle, je frôle à peine son cou avec mes lèvres, son corps réagit. Cette proximité me rend heureux, je suis un homme comblé et je remercie tous les jours ma bonne étoile, d'avoir mis sur mon chemin cette femme aussi insupportable. Putain ! Qu'est-ce qui me prend ? Je divague, j'ai besoin de remplir ma panse, vous n'avez rien entendu !

— J'ai toujours faim.

Je suce son cou.

— Et alors ? pouffe-t-elle.

— Tu vas te lever et me faire un bon petit plat. Chérie !

— Non, me lâche-t-elle en sourcillant. Je ne suis pas ta bonniche.

— Ai-je dit que tu l'étais ?

Je souris avec suffisance.

— Spinola !

Manon me pousse. Elle se relève et tire les draps pour les ouvrir.

— Ce n'est pas de ma faute si je meurs de faim. (Je reste allongé, sans broncher, Manon a du mal à ouvrir le drap, je souris. J'aime la faire chier.) On était censé manger du caviar et du foie gras. On se retrouve, coincés ici.

Je croise les bras.

— Tu n'es qu'un goujat ! peste-t-elle.

Manon s'empresse de m'envoyer son coussin en pleine figure.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, bébé. (Je me redresse.) Tu vas le regretter.

Je l'attrape par les épaules.

— Lâche-moi ! (Elle se débat.) Tu vas me faire quoi ?

— Déjà ça.

Je l'allonge délicatement et la chatouille partout.

— Arrête ! Je n'arrive plus à respirer, glousse-t-elle. Tu sais que je déteste les chatouillis.

Manon essaie de se défendre et m'attaque au niveau de l'abdomen, elle est coriace, elle ne veut pas perdre la partie, elle a trouvé un adversaire de taille ! Je m'attarde sur son ventre quand il se déforme, nous arrêtons de rire, j'effleure sa bosse du bout de mes doigts, y pose délicatement ma tête. Cette petite vie dans le corps de Manon est réelle. Je n'arrive pas à me projeter dans le futur mais dans quatre mois, notre petit garçon sera là, nos vies auront changé. Qu'allons-nous devenir si je démissionne ? Je ne suis pas anxieux de nature, mais plutôt fonceur et optimiste quand il s'agit du boulot. Je viens de prendre conscience que ce petit être aura besoin de moi, de nous mais surtout d'un toit et d'un père qui assume ses responsabilités. Je ne peux plus agir selon mes envies. C'est difficile à admettre pour un type comme moi, mais... Je ne peux pas démissionner sur un coup de tête comme je l'ai fait. Pourtant, travailler avec mon père n'est pas possible.

— Adrien, ça va ?

— Oui.

— Je ne sais pas. Tu as l'air songeur, me dit Manon en caressant mes cheveux avec ses doigts.

— Je pensais au boulot.

— Oh ! Et ?

— Rien.

— Puisque tu en parles. (Je m’approche de son visage.) J'aimerais savoir si ce que t’as dit tout à l'heure à propos de retourner en France, tient toujours.

— Si je ne bosse plus pour nonno, je ne vois aucun intérêt à rester à Gênes.

Je caresse sa joue.

— Super ! Dès demain, il va falloir que nous cherchions un appart sur Aix. Je me languis de retourner en France, souligne-t-elle enthousiaste.

Sa bonne humeur ne me réjouit pas. Je sais que sa vie là-bas lui manque, mais ici j'avais un bon salaire, un bon boulot mine de rien...

— Ouais, bon j'ai faim. (Je me relève.) Tu vas faire le repas.

Manon croise les bras, furieuse.

— Laisse-moi me changer.

Manon part directement dans la salle de bains. Elle revient peu après en nuisette, elle m'enlace. Je la retiens, c'est ma femme, ces instants sont si précieux. Oui et je le redis, elle est ma femme et ces moments de bonheur sont précieux...

Il est sept heures sur le réveil, lorsque j'ouvre les yeux ce samedi matin. Je bâille, je m'étire, je frotte plusieurs fois mes yeux avec le bout de mes doigts. Je me sens bien malgré notre soirée d'hier qui a été très mouvementée. Le torse d'Adrien est collé à mon dos. Sa respiration dans mon cou me réconforte. Il dort toujours avec une jambe entremêlée à la mienne et sa main posée sur mon ventre.

J'aimerais arrêter le temps, le mettre en suspens. Cette proximité qui existe entre nous est tellement naturelle, elle m'effraie parfois. Je me demande si un jour nous serons comme tous ces couples qui dorment chacun de leur côté et qui s'ignorent. Je sais pertinemment que nous ne sommes ensemble que depuis cinq mois et que la crevette va chambouler notre vie mais j'ai envie d'y croire, de me dire que tout est possible. Notre couple est unique et nos corps et nos âmes sont faits pour être ensemble. J'y crois vraiment et j'espère très fort que notre amour même s'il y aura toujours des hauts et des bas, sera comme à cet instant : authentique.

Je me retourne, j'enfouis ma tête contre la poitrine d'Adrien, j'y perçois les battements de son cœur. Adrien râle, je souris.

Alors qu'il est toujours endormi, je passe ma main sous son pantalon de pyjama, j'effleure délicatement son érection avec mes doigts. Sa queue est déjà au garde à vous. Je vais en profiter pour le titiller. Hier, Adrien m'a cherchée dans mon sommeil, je ne fais que lui rendre la monnaie de sa pièce.

Je passe à la vitesse supérieure en retirant son vêtement. Sa queue est chaude dans la paume de ma main, je fais des mouvements de va-et-vient, Adrien gémit. Au même moment, il ouvre les yeux, il me sourit et m'embrasse sur le front.

— Plus vite, grogne-t-il.

— Tu ne perds pas le nord !

Je le branle plus vite.

— Jamais. Quand il s'agit de sexe.

Ses paupières se ferment, il mord sa lèvre inférieure et réprime un gémissement quand je décide de goûter à son gland. Néanmoins, j'ai dû mal à exécuter correctement la fellation. Adrien ouvre les yeux, troublé.

— Je n'arrive pas à te lécher, le bébé me donne des coups, je lui précise, contrariée.

— Assieds-toi sur le bord du lit, tu seras mieux.

Je me redresse et m'assois. Adrien se lève en faisant tomber son tee-shirt de pyjama. Il est nu et fait le tour du lit puis positionne sa queue à l'entrée de ma bouche. Il me sourit impatient.

Je prends son membre épais en main, j'accélère la cadence et le dévisage. Adrien rejette la tête en arrière, je joue avec ses testicules, il soupire.

Lorsqu'il se penche, il m'observe lui faire du bien. Tout à coup, je décide de le sucer. Je le lèche sur toute sa longueur. Il se raidit en agrippant mes cheveux. Je l'observe, j'aime être celle qui maîtrise la situation.

Adrien ondule des hanches, je l'aspire jusqu'à ce que sa queue touche le fond de ma glotte, il grogne. Je me sens puissante, spéciale, c'est ce que je ressens à chaque fois et j'aimerais...

Je ne sais pas si je peux vous en parler, vous allez me prendre pour une dingue, mais... J'aimerais... Devenir sa femme. Je voudrais l'être sur les papiers, je veux porter son nom, celui qu'aura notre fils, vous comprenez. Pourtant, ce n'est pas le bon moment...

Puis, Adrien ne me le demandera peut-être jamais, je l'ai bien compris. Pour provoquer les choses, j'ai décidé que ce soir après un bon petit dîner en amoureux, j'essaierai de lui faire passer le message en douceur. Notre vie va être compliquée, il nous faudra chercher un autre logement et prospecter les apparts sur Aix. Je ne peux pas imaginer ne pas retourner auprès des miens. Rester à Gênes ne me conviendra pas, la presse s'acharnera sur notre couple, découvrira qui est ma famille, mon grand-père et son lien avec la Mafia. Mais par dessus-tout la France me manque.

Notre pays a tellement à offrir, l'un des plus beaux au monde et d'ailleurs toujours autant visité avec Paris et sa Capitale de la mode, Thônes et sa Capitale du reblochon, tout d'un coup c'est moins glamour.

Je suis d'accord, ces villes ne valent pas Aix. Vous n'avez ni le soleil, ni la

mer, ni les beaux gosses qui vous matent en conduisant fenêtre ouverte, musique à fond. Vous n'avez pas la Bonne Mère, la Sainte-Victoire, les Calanques, la Soupe au Pistou, la Bouillabaisse, les rouleaux de Panisse et encore moins la meilleure équipe de foot de toute la planète. Sans commentaire ! Où en étais-je ? À oui, j'aime mon pays et je veux qu'Adrien m'épouse.

J'y songe depuis quelques temps déjà. Ce besoin s'accroît au fil des semaines. Ne pas être complètement uni à lui, me ronge à l'intérieur. Vous n'y êtes absolument pas, je ne cherche pas à faire un grand mariage comme Alexis et Océane. Je suis arrivée à un stade de ma vie, où j'ai effectivement besoin de plus. Je veux que notre relation évolue, même si avoir un enfant est déjà en soi un engagement. Je ne lui demande pas de m'épouser tout de suite. Nous pouvons attendre.

Ce n'est pas gagné, mais j'aurai cet homme à l'usure, croyez-moi !

Je joue avec la queue d'Adrien, puis dans un râle, j'avale son sperme. Adrien ouvre les yeux, il relâche ses muscles et se jette dans le lit.

— C'était bon, baille-t-il. Ça fait des mois que je n'ai pas fait une seule grasse mat.

Il entre dans les draps.

— Tu ne peux pas rester au lit. (J'approche mon nez près de sa joue.) Luigi ne va pas tarder à se lever. Il m'a dit hier soir en rentrant qu'il devait aller à SPIN FI pour interviewer ton grand-père. Tu devrais l'accompagner.

— Pourquoi ? Je n'ai pas envie d'y croiser mon père.

— Peut-être qu'il n'y sera pas.

— Il ne part que demain, tu veux qu'il soit où ?

Je me relève subitement et enfile mon peignoir en soie qui était posé sur le lit. J'avance vers la porte en nouant le vêtement et lorsque je la referme derrière moi, Luigi sort de la chambre d'ami.

— Ciao. Come stai ?

(Salut. Comment vas-tu ?)

Luigi m'embrasse sur la joue, il s'étire et passe ses doigts dans ses cheveux blonds. Il est habillé d'un pantalon et d'un sweat gris.

— Bien. Ça peut aller.

— Adrien est encore au lit ?

— Ce type est un vrai flemmard ! j'ironise.

Enfin, ce mec est réellement fainéant, quand il s'y met. Luigi sourit.

— Tu n'as pas regardé les infos ? me demande-t-il en changeant de sujet de conversation.

Nous avançons vers le salon.

— Non, pas encore, je dois m'inquiéter ?

— Eh bien...

— Quoi ? Dis-moi ? je le questionne, haletante.

— Tu ne vas pas être contente.

— On parle de moi ? De ma grossesse. C'est ça ?

— Oh oui. Dans le journal à scandale « *Chi* ». Tu fais la Une.

— Oh merde !

— Si *telo dico*. (*Si je te le dis*.) Sur leur site internet on y découvre une jolie image de toi et d'Adrien lorsque vous montez les marches. Massimiliano a insisté sur ton ventre de femme enceinte. Le titre de l'article c'est : « *Qui est-elle ?* ».

— La poisse ! (Je pose ma main sur ma tête.) Adrien s'en doutait, t'as lu l'article ?

— Oui. Et...

Il s'arrête, puis m'examine.

— Alors ! je lui demande, impatiente.

— C'est un torchon !

Soudain, Adrien fait son apparition dans le salon.

— De quoi vous discutez ?

Il serre la main à Luigi.

— On fait la une de « *Chi* », je chuchote.

— Ça t'étonne, balance Adrien en se dirigeant vers la cuisine.

— Non.

Nous le suivons.

— Il parle de quoi cet article ? lance Adrien.

Il ouvre le placard du haut, y sort un verre.

— De Manon. De sa grossesse. Mais surtout de son identité. (Adrien verse du jus d'orange dans le récipient.) Ils n'ont ni son nom. (Il scrute Luigi calmement.) Ni son prénom.

Adrien ingurgite le liquide lentement, et pose son verre sur le plan de travail.

— Il n'y a rien d'autre ? demande-t-il, méfiant.

— Si tu parles de ton père comme le prochain PDG de SPIN FI. Si. Les journaux ne parlent que de ça.

Adrien se renferme, il change de tête, il se concentre sur ce qu'il fait, c'est-à-dire remplir son bol de céréales. Je me rapproche de lui, plaque mon ventre contre son dos et enroule mes bras autour de ses épaules bien fermes.

— Ce n'est pas si grave. (Je lui souris, il se tourne pour me fixer.) Tu peux très bien monter ta boîte. Je suis certaine qu'elle aura du succès.

Il me tue du regard. Furax, il me lâche dédaigneusement :

— Ce n'est qu'un rêve. Redescends sur terre, ma petite. (Il hausse le ton.) On ne crée pas son entreprise en un claquement de doigt. (Il me pousse légèrement.) Il faut du pognon. Et jamais je ne demanderai à ma famille !

— Je sais, je réponds outrée par son comportement.

Je le regarde avaler ses céréales comme si de rien n'était. Pourquoi s'énerve-t-il ? Je n'y suis pour rien si son grand-père ne l'a pas nommé au poste de directeur. Luigi nous scrute sans rien dire.

Et puis, pourquoi ne pourrait-il pas créer son entreprise ? Adrien a toujours su qu'il était fait pour être patron. Quand nous étions à la fac, il m'en parlait parfois, il s'imaginait dans ses rêves les plus fous, être à la tête d'un cabinet d'audit financier. Il pose son bol dans l'évier et sort de la cuisine. Le silence est pesant, Luigi le rompt :

— Je vais prendre une douche. Je vais à SPIN FI.

— Tu repars à Rome après ?

— Oui, je pars juste après l'interview, j'ai un imprévu.

— On ne s'est pas beaucoup vu, je dis en faisant la moue.

— Lo so. (*Je le sais.*)

Adrien revient vers nous tout en consultant son téléphone.

— Je t'accompagne, dit-il à Luigi. J'ai des bricoles à récupérer.

Les deux hommes retournent dans les chambres. Seule dans la cuisine, je m'assieds sur un tabouret, prend une biscotte et la tartine de confiture. Mince ! Je n'aime pas sa façon de me parler. Oui, vous le savez et ça me contrarie. Adrien ne se confie pas à moi, alors que toute cette histoire le tracasse. Qu'il gère tout seul ce merdier ne me plaît pas, mais alors pas du tout...

46

Adrien

Je suis dans ma bagnole, ma conduite est sérieuse pourtant, je suis à bout de nerfs. Je sais, ça ne vous étonne plus, vous me connaissez bien, non vous me connaissez un peu mieux, car moi-même je ne me connais pas et pour cause, j'ai décidé d'aller faire un tour à SPIN FI pour discuter avec mon taré de géniteur. Je sais ce que vous vous dites : « *T'es un abruti, pourquoi tu fais ça ?* ».

Primo, je vous prierais de ne pas m'insulter et deuzio, j'aimerais bien que mon père m'explique pourquoi nonno l'a nommé PDG. La réponse qu'ils m'ont apportée hier ne me convient pas.

J'ai donc accepté de le rejoindre à SPIN FI car je veux des explications mais avant tout je regrette. OUI ! Je regrette d'avoir démissionné aussi impulsivement. Attention, je ne pourrais pas bosser avec cet homme, mais ce job me plaisait. Si je retourne en France, mon employeur me demandera des comptes toute la journée, dans un bureau que je partagerai avec des tas de collègues. PITIÉ ! Je ne veux pas travailler en « *open-space* ».

J'aimais mon indépendance à SPIN FI. Quoi ? Je peux créer mon entreprise ? Je n'ai pas assez de pognon. Certes, depuis quatre mois, j'ai un peu d'argent sur mon compte, enfin pas mal d'euros en banque mais de là à monter ma boîte, c'est irréalisable.

Effectivement, mon père et ma mère n'ont pas arrêté de me harceler depuis hier. J'ai reçu quatre appels et six messages vocaux de ma mère. Tous les mêmes : « *Adrien rappelle-moi. C'est important* ». Et le plus extraordinaire, je vous le donne en mille ! Mon paternel a essayé de me joindre sans laisser de message, ça vous étonne ? Moi pas. Je m'engage sur l'autoroute. Luigi me scrute.

— Tu n'as pas été sympa avec Manon, lâche-t-il.

Il insiste à me dévisager. Je fixe la route sans le regarder. Ouais, je suis fier !

— Quoi ?

— Tout à l'heure. Je sais que ça doit être dur d'être mis sur la touche mais tu n'avais pas à parler à Manon comme tu l'as fait.

Qu'est-ce qu'il me veut le Napolitain ? Qu'il aille se faire mettre là où je pense. Je ne lui ferai pas le plaisir de répondre.

Luigi se tourne, il regarde par la vitre. Il vaut mieux qu'il la boucle, parce que sinon... Attendez ! Je n'ai pas dit que j'allais lui mettre mon poing dans sa gueule. Je ne suis pas un sauvage, pas tout le temps en tout cas.

Luigi et moi entrons dans les locaux, nous montons au premier et prenons la direction de mon bureau. Mon cœur bat vite. « *Adrien, tu t'en bats lec, tu t'en fous, qu'il aille lui aussi se faire mettre. Bordel ! Il est dans mon bureau, oui, mon géniteur !* »

Ça me refroidit direct ! Il est assis sur ma chaise, parcourant le dossier « *Nuclory* » avec mon grand-père près de lui. Imaginez la scène ! Les deux hommes se détestent depuis la nuit des temps ! SURREALISTE ! Puis, c'est ma chaise, OK. OUI MA CHAISE ! Vous avez pigé ! ET MON BUREAU ! Pourquoi ne sont-ils pas ailleurs, les bureaux ce n'est pas ce qui manque ici ! Tout ça pour me faire chier à coup sûr. Je les assassine du pas de la porte.

— Oh, tu es déjà arrivé, heu... On ne pensait pas que tu viendrais, me dit mon père, étonné.

Évidemment, je suis maso ! C'est le cas de le dire ! Il se relève, tout son corps se redresse. « *Adrien, il ne t'intimide plus, tu le sais, il le sait !* »

— Je suis venu pour récupérer des affaires, je réponds sur un ton détaché.

— Je vais vous laisser discuter, suggère mon grand-père.

Il se relève et se rapproche de nous. J'hésite, lui aussi, il ne me salue pas. Embarrassé, il serre la main à Luigi. Je mets quelques secondes avant de réagir.

— Venga con me, précise le vieil homme à Luigi. (*Venez avec moi.*)

Ils sortent de la pièce. L'atmosphère devient écrasante. Jamais je n'ai été en tête-à-tête avec mon père, c'est une première. Je le dévisage, il fait de même. Je m'arrête sur ses lèvres, je souris, il a un énorme bleu. Je ris dans ma barbe. « *T'as mangé la poussière, vingt-quatre ans, que j'attendais ça !* »

Il contourne le bureau, s'assied sur le bord, les bras croisés.

— Je suis navré pour ton poste. (Il inspire.) Il te revenait.

Il va bien ? Pourtant, je ne l'ai pas assommé, je vous jure !

— C'est vrai. (J'éclaircis ma voix.) C'est moi qui ai traité « Nuclory », pas toi, je lance sur la défensive.

— Et t'as fait du bon boulot.

Il décroise les bras. Depuis quand il me fait des compliments ?

— Seulement nonno... (*grand-père.*) A préféré te mettre toi au poste de directeur.

Mon père fait quelques pas et avance vers moi.

— Tu sais très bien pourquoi.

— Non. Votre excuse bidon ne tient pas la route. Qui te dit qu'Elena n'a pas fait une copie de la sex-tape. Elle peut à tout moment la poster sur leur site internet et continuer à me harceler.

Mon géniteur ne répond rien, il n'a aucun argument. C'est le moment que je choisis pour avancer en direction de mon bureau. J'y récupère des dossiers et quelques affaires. Le silence règne dans la pièce.

— Elle ne fera rien, m'assure-t-il.

— Ah ouais ? (Je ris et cette fois-ci, je ricane.) T'as des supers pouvoirs ?

— Pas que je sache. (Il me regarde avec un sourire pincé et reprend.) Hier en fin d'après-midi j'ai rendu une petite visite au directeur du journal « *Secolo* ». Nous avons longuement discuté, ainsi qu'avec Elena. Ça n'a pas été facile, mais elle a avoué devant son patron avoir fouillé ton bureau le jour où elle t'a interviewé. J'ai enregistré sur mon téléphone la conversation. Comme quoi, il peut servir à des fins utiles. (« *OK, c'est bon, pas la peine que t'en rajoutes !* ») S'ils tentent de te porter préjudice, nous irons directement devant la justice. Ils ne feront rien. Ils risqueraient de perdre gros, c'est-à-dire le journal.

Putain de merde ! Mon père est un héros ! Ce connard, oui, vous pouvez le dire, allez-y, je vous autorise, ce connard vient de sauver ma peau. Pourquoi a-t-il fait ça ? En toute logique, il m'envoie sur les roses, il me parle comme à une merde depuis que je suis né, enfin je ne peux pas vous l'affirmer avec

certitude, car mes premiers souvenirs datent de mes quatre ans. Bref, je m'éparpille comme toujours. Je suis sous le choc ! Je le fixe, sans bouger, sans parler. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'éprouve de la sympathie pour cet homme qui...

Il faut que je sache pourquoi il a fait ça pour moi et pourquoi cette garce est venue me harceler dans mon bureau, si ce n'est... La SALOPE ! Elle savait que tout était fini pour elle, qu'elle ne pourrait plus me faire chanter. Putain ! J'aurais pu frôler la catastrophe et perdre Manon ! Je suis tellement bouleversé, qu'aucun son ne sort de ma bouche. Nous restons figés quelques secondes.

— Il faut que je rentre, je lâche, spontanément.

Avec les dossiers à la main, je pivote et pars, mais mon père m'appelle :

— Adrien ! Attends !

Je me tourne.

— Reste ici ! Je ne serai pas souvent là. J'ai besoin d'un bras droit. Ton grand-père te l'a dit. Ton poste t'appartient toujours. Ne fais pas l'idiot. (Il soupire.) Vous allez avoir un enfant avec Manon. Tu as des responsabilités vis-à-vis de lui. Ne fais pas une chose que tu regretteras.

Pourquoi cherche-t-il à me mettre le doute ? Il ne me calcule pas pendant vingt-quatre ans, il suffit que je lui balance dans sa gueule ses quatre vérités pour qu'il change d'attitude. Qu'il aille au diable !

— Hors de question que je bosse pour toi.

— Et pourquoi ?

— Parce que ça risque de mal tourner et tu le sais.

Il ne rajoute rien, je m'apprête à quitter le bureau mais il revient à la charge. Il est tenace, il ne lâche jamais l'affaire. OK, je sais, moi aussi, mais je n'ai pas envie d'en entendre plus pour le moment !

— Je comprends. (Il baisse la tête.) Je n'ai pas été un bon père. (Il me regarde, abattu.) Je n'étais pas présent pour toi et pour Alex. Mais vous êtes mes fils, quoique t'en dises, je ne veux que votre réussite. Réfléchis, prends le temps de peser le pour et le contre, discutes-en avec Manon.

Pourquoi me sortir des âneries pareilles maintenant ? Il n'aurait pas pu me les dire avant qu'il ne complotte dans mon dos. Résigné, sur le point de quitter

le bureau, il insiste à nouveau :

— Viens dîner avec Manon ce soir chez nonno. Ça ferait plaisir à ta mère. Tu n'as pas répondu à ses messages et ça l'attriste. Tu lui manques. S'il te plaît sois gentil avec elle, tu es toujours son petit garçon.

Où est passé « *Dark vador* » ? Aurait-il basculé du côté clair de la force ?

— Pour le dîner, je vois ça avec Manon. Pour le poste, je ne sais pas. Je te dirai.

Je pivote et me dirige une bonne fois pour toute vers la sortie mais il en rajoute :

— Attends !

Que veut-il encore ? Ce type est un spécialiste du dialogue de sourd.

— Quoi ?

Je me retourne. Il s'approche de moi.

— Je voulais que tu saches que... (Il bafouille, jamais je ne l'avais vu dans cet état, il est limite anxieux.) Je, je... Suis fier de toi, de ton travail accompli dans l'entreprise. Tu as fait du bon boulot avec Nuclory, c'est vrai, crois-moi.

Abasourdi, étonné, estomaqué, assommé, stupéfié, effaré... Ouais, on peut tous les utiliser ! Je retiens une larme. Pas une de plus, il ne faut pas qu'il se leurre ! Jamais ! Vous m'avez compris, jamais je ne pleurerai devant lui. Je contrôle mes émotions. « *Reste zen, oui, zen... Ne pleure pas, t'es un homme, sois fort.* »

Passer du côté obscur de la force au côté lumineux, m'aveugle légèrement.

— Merci.

Je me barre à toute vitesse en lâchant cet ultime mot. Je vais m'effondrer avant de retourner dans le parking. Imaginez la carapace que je me suis forgée depuis des années, en l'espace de quelques minutes elle se dissout... Imaginez-la. Vous ne pouvez pas, vous n'êtes pas à ma place. Je sors des locaux en courant, mon cœur va rompre. J'entre rapidement dans ma caisse, jette les documents à l'arrière puis cogne violemment avec ma tête le volant. Je bouge frénétiquement. « *Calme-toi Adrien, Calme-toi, tu peux le faire.* » Mes mains tremblent. J'attrape le portable dans la poche de mon blouson en cuir. Je dois appeler Manon, j'ai besoin de l'entendre, je ne peux pas attendre. Je compose

son numéro.

— Allo, me dit-elle avec une petite voix.

Je m'enfonce dans le fauteuil, des larmes coulent sur mon visage.

— Allo. Adrien t'es là ? me demande-t-elle, inquiète.

— Oui ma puce, je déclare avec une voix serrée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu vas bien ?

— Non. (J'essuie mes larmes.) Pas trop.

Puis je pleure. Merde ! Je sanglote comme une gonzesse et ce en moins de vingt-quatre heures. Je suis une putain de femmelette et ça ne me fait ni chaud, ni froid, car mon père vient de me dire pour la première fois de ma vie, qu'il est fier de moi. Réalisez le truc. Pour vous c'est peut-être tout à fait normal mais pour moi, c'est inconcevable.

— Adrien, qu'est-ce qui se passe ? C'est ton père ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Rien. Il fallait que j'entende ta voix. C'est tout.

— T'es sûr que ça va ? (Je renifle dans le portable.) Tu m'inquiètes.

— Oui. J'arrive. Je t'expliquerai en rentrant, je dis en maîtrisant mes sanglots.

Je raccroche. Dès que je me sens mieux, j'allume le contact et la radio.

Dix minutes plus tard, avec Luigi nous rentrons à l'appartement...

Dès que je pose le portable sur le comptoir de la cuisine, je mets quelques secondes avant de retrouver mes esprits. Je ne sais pas ce qui s'est passé à SPIN FI, mais je mets ma main à couper que Paolo en est la cause. Ce type ne peut pas s'empêcher de faire du mal autour de lui. Si Adrien est un homme blessé et en colère, c'est en grande partie dû à son éducation désastreuse. Il ne faut pas sortir de Saint-Cyr pour s'en rendre compte... J'exagère peut-être car ses parents ont toujours voulu sa réussite et son bonheur. Néanmoins, ils le montrent d'une façon étrange.

Je soupire et rejoins mon canapé. J'attrape une revue sur la table basse, je la feuillette en rêvassant. Je me demande encore ce qui a provoqué les larmes d'Adrien. Pourquoi ? Sa voix ne trahissait pas l'amertume. Soudain, la crevette me donne un coup, je souris en caressant mon ventre.

— Coucou toi, tu fais tes exercices ? (Puis une autre secousse.) Oui, tu fais ta gym ? Tu sais, il va falloir te trouver un prénom. Que penses-tu de Maximilien ? Ta grand-mère l'aime beaucoup, en revanche, moi, je préférerais un prénom plus court. Ah, non, pas Ange, hors de question. Ton père est fou. Ouais, il a des idées farfelues, il a des tas de défauts, mais il sera un père génial. J'en suis certaine...

Je me détends du mieux que je peux en m'allongeant. Parler à mon bébé me fait du bien. Cependant, dès que je tombe sur un article concernant l'accouchement, je stresse. Effectivement, je cogite en permanence, cloîtrée dans l'appart. Je pense à mon avenir, à notre couple et à notre fils. J'essaie de ne pas sombrer dans le pessimisme, c'est dur de ne pas avoir peur du lendemain. Adrien a tellement de mal à gérer sa relation avec ses parents... J'aimerais tant qu'il se détache d'eux, il a besoin de reconnaissance, je le sens, c'est une évidence, mais avant tout la crevette aura besoin de son père. Adrien me répète qu'il ne fera pas les mêmes erreurs que son père, seulement...

Peut-être que le mariage n'est pas une si bonne idée. Et puis, si. J'ai besoin d'être rassurée. Je voudrais qu'Adrien me montre qu'il tient à moi et à notre fils. Je ne suis pas née de la dernière pluie, je sais très bien que le mariage

n'empêche pas l'adultère, mais pourquoi penser à ces choses quand on sait, quand on sent au plus profond de son être, que la bonne personne est avec nous. Pourquoi attendre ou ne jamais se lancer ? Je l'ai vécu par le passé quand Adrien voulait emménager avec moi. J'avais eu la frousse, non pas de mes sentiments mais plutôt vis-à-vis de l'engagement. À l'époque je pensais naïvement que vivre ensemble signifiait tirer un trait sur sa jeunesse. J'ai voulu la vivre à fond ma jeunesse, je suis sortie, beaucoup sortie, surtout lorsque j'étais en Italie. Et à côté de ça, j'ai souffert de l'absence de mon rital. J'ai compris un peu tard que l'on pouvait aimer sa moitié, cela n'empêche en rien de s'épanouir dans sa vie, dans les études ou au travail. Bref. J'ai évolué et j'ai mûri. Je veux me marier, je veux me sentir unique. Je suis peut-être « *vieux-jeu* » mais le mariage, c'est important pour moi. Dès qu'Adrien revient, nous devons discuter sérieusement de tout ça. Je ne pourrai pas attendre ce soir notre petit tête-à-tête en amoureux que je prévois, ni lui faire passer sournoisement le message. Deux personnes qui sont faites l'une pour l'autre, le savent, non ?

J'enfile un legging noir, depuis la chambre j'entends le bruit de la serrure.

— Manon ! Bébé ! T'es là ?

— Oui. Dans la chambre !

Adrien vient jusqu'à moi et ferme la porte derrière lui. Il jette son manteau et s'affale sur le lit.

— Tu vas bien ? je lui demande en passant un top rouge, manches longues.

— Ouais. Si on veut.

Il m'observe. Je fais de même. Il a l'air désorienté.

— Où est Luigi ?

— Dans la chambre d'ami. Il récupère ses affaires.

Au même moment, Luigi frappe à la porte.

— Tu peux entrer, je lui intime.

— Tu mi chiami quando sei a Roma, bella, me dit Luigi.

(Tu m'appelles quand tu passes à Rome, bella.)

— Mais oui. Quelle question ! Tu sais que j'adore Rome et les romains, je lui réponds en plaisantant.

Adrien me fusille du regard, je m'approche de lui, et lui chuchote souriante en l'entourant par la taille :

— Je voulais dire que j'adore la Rome antique, avec ces jolies ruines. J'aimerais bien qu'un certain Génois m'emmène passer un week-end en amoureux là-bas.

Je pose ma tête sur son épaule.

— N'y compte pas ! Je n'aime pas les romains, me répond-il, sèchement.

Il recule.

— Je me demande bien qui tu aimes ? je lui demande en tiquant.

— T'as raison, personne.

Adrien fronçe les sourcils, il serre la main à Luigi et s'affale sur le canapé. Je le regarde, hébétée. Cet homme est un connard. Je le redis une nouvelle fois ! **CONNARD DE RITAL !** « *Je ne supporte plus tes sautes d'humeur. Si tu ne changes pas, tu risques fort de te retrouver tout seul !* »

Je raccompagne Luigi. Nous sommes devant la porte d'entrée, j'ouvre à contrecœur. Mon ami me manque déjà.

— Bon, eh bien à une prochaine fois.

— Si.

— Au fait, je n'ai pas eu le temps de te poser la question, tu... Que t'a raconté cette garce d'Elena ?

Je pose mes doigts sur l'embrasure de la porte.

— Rien de spécial. Elle s'est installée à côté de moi. Nous avons discuté de notre métier.

Il scrute Adrien qui fait mine de ne rien entendre. Je tourne la tête et l'observe. Il regarde la télévision.

— Bon. (J'inspire en regardant mon ami.) Tu sais, Elena, c'est une salope, alors méfie-toi !

— Ouais, mais ton mec aurait pu la repousser plus tôt, me murmure-t-il à l'oreille. Fais attention à toi. Tu l'aimes mais garde les yeux bien ouverts !

— Ne t'en fais pas, je réponds en toussant plusieurs fois.

Luigi a raison, Adrien aurait dû repousser les avances d'Elena ! Il part, je referme la porte et viens m'asseoir sur le canapé près d'Adrien. Ni lui, ni moi n'entamons la conversation, nous nous ignorons. Adrien est absorbé par un match de foot, les bras croisés, les jambes sur la table basse. J'attends quelques secondes puis je décide de me relever. Il me regarde, avec un sourire que je n'aime pas. Il m'empoigne. Je m'assieds involontairement sur ses cuisses.

— Adrien ! (Je me débats. Je ne veux pas me disputer, je n'en ai pas la force !) Je n'ai pas envie de te parler !

— Moi si.

Je le repousse comme je peux.

— Lâche-moi ! je râle.

— Non, me répond-t-il avec le même sourire arrogant.

— Adrien ! Lâche-moi, sinon je hurle et...

Je m'interromps.

— Et tu vas faire quoi ?

— Je ne sais pas. Tu m'énerves. J'en ai marre que tu me blesses à chaque fois que tu as un problème avec ta famille.

Je le tape sur l'épaule, je ressens une contraction, je change de tête. Adrien me lâche. Je me redresse et pars dans la chambre en courant. Je m'allonge sur le lit.

Il me rejoint, s'allonge lui aussi sans me parler. Que s'est-il passé à SPIN FI pour qu'il soit d'une humeur exécrationnelle ?

— Je ne devrais pas m'en prendre à toi, Manon, je sais, je suis un abruti... T'es fatiguée et je suis... Je vais sortir de ce putain d'appart pour faire du sport. Il faut que je me défoule.

Adrien se rapproche de moi, sa main effleure le long de ma colonne vertébrale. Je frissonne sans bouger d'un poil. Ses lèvres effleurent mon cou, je sursaute.

— Arrête !

Je le pousse en me relevant rapidement. Je me réfugie dans la salle de bains en claquant la porte. Je fonds en larmes. Je ne peux plus supporter son caractère. Adrien arrive aussitôt.

— Sors de là ! je gueule.

Mes mains partent dans tous les sens.

— Bébé, je suis désolé. (Il m'attrape par les poignets.) Je ne voulais pas...

— Très bien. Casse-toi ! Va faire un tour et fous-moi la paix ! On a besoin d'air.

— Pourquoi tu le prends comme ça ?

Son regard change.

— Je rêve ! Comme si tu ne le savais pas. Tu ne communique pas !

— Je n'y arrive pas.

Il baisse la tête.

— Je n'en peux plus de me disputer à cause de tes parents, tu comprends ?

— Je, je...

Adrien me relâche.

— Tire-toi ! (Je pointe mon doigt vers la sortie.) Je veux être seule.

Ses yeux bleus virent au noir, Adrien m'examine un instant puis il ferme violemment la porte sans rien me dire. Essoufflée, je m'accroche à la vision de cette dernière scène. Je me laisse tomber contre le meuble en teck. Tête baissée, mes yeux se remplissent de larmes.

Je me sens tellement épuisée, tellement vidée par cet amour si destructeur. Toujours en pleurs, mon ventre se déforme. J'essaie de me calmer mais mon bébé bouge, il est là, en vie, et dans quatre mois, il sera parmi nous...

Il fallait que je fasse un tour. Je ne pouvais plus rester dans cet appart. Ça fait du bien de prendre l'air et de transpirer. Je fais une dernière descente et je décide de rentrer.

Il est quatorze heures sur ma montre. Je range mon bike dans le coffre de ma bagnole et prends la direction de chez moi.

En conduisant je cogite. Je pense à Manon. Cela fait trois heures que je suis parti, j'espère qu'elle s'est calmée. Je ne sais pas ce qui lui a pris. D'habitude quand je m'excuse et que je veux discuter, elle m'écoute. Je sais bien, elle est enceinte, pas la peine de me le répéter. Je suis un gros NUL ? ! Comment ça ? Oui, c'est certain, je l'ai blessée à plusieurs reprises. Mais.... Je me fais du souci pour notre avenir, notre couple, le bébé puis... Évidemment, qu'elle est la femme de ma vie. Je le lui montre, je vous jure. De la seule façon que je connaisse, en baisant. À chaque fois, je lui fais l'amour comme si c'était la dernière.

Bref, je stresse car je sais qu'en rentrant j'aurai droit à une scène et à une discussion et... Ouais, je dois essayer de me raisonner, de lui parler et d'être moins con, seulement, je suis comme je suis.

C'est avec une certaine appréhension que je gare ma Giulietta dans le garage, je sors le vélo et le range dans la cave juste à côté.

Quelques minutes plus tard, je me dirige tout droit vers un kiosque à journaux. J'achète à contre cœur « *Chi* ». Effectivement, j'ai très envie de lire l'article que ces bâtards ont fait de nous. Puis, je pense à la mafia. Manon pourrait avoir de gros soucis.

Je me dépêche de vite rentrer. Comme quoi ? Un toutou ? Ouais, je suis un connard qui n'aime pas se fâcher avec sa rebelle. C'est comme ça, j'aime la mettre à bout et pourtant, je n'aime pas voir dans ses yeux la tristesse que je lui inflige.

J'ouvre la porte d'entrée, et pars directement dans la chambre, Manon fait

une sieste. Je retire mes protections, mon pantalon et mon tee-shirt. Je saute dans la douche peu après.

— Adrien, me chuchote Manon encore toute endormie.

— Quoi bébé ? je lui demande en l'entourant fermement avec mes bras.

Avec mon nez, je renifle son parfum.

— Je suis désolée, soupire-t-elle.

— Moi aussi, je réponds en plaquant mon érection contre ses fesses.

— Pourquoi es-tu nu ?

Elle rapproche son cul contre ma queue.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que j'aimerais bien que...

Ma main part à la rencontre de son nichon sous son top.

— On doit discuter avant, m'interrompt-elle.

— On peut faire ça après, je murmure dans le cou.

Mes doigts caressent son sein à travers le fin tissu de son soutien gorge.

— On parle d'abord, me dit-elle haletante.

La chaleur de son corps me fait bander comme un âne.

— Dans ce cas ne frotte plus tes fesses contre ma bite.

Je remonte son top à hauteur de son cou, je fais glisser la bretelle de son soutien-gorge.

— Pourquoi je n'arrive jamais à t'arrêter ?

Mes doigts roulent sa pointe qui durcit, elle gémit.

— Peut-être parce que je suis un bon coup !

Elle sourit. Ben ouais, je suis un super bon coup, je serai toujours un bon coup !

— J'ai rêvé de toi.

— Ah ouais ? ! (Je mordille son cou, son odeur sucrée m'enivre, Manon

se ramollit, elle ferme les yeux, ondule son bassin contre ma queue qui se tend et s'épaissit.) Et je faisais quoi dans ton rêve ?

Je pince énergiquement son mamelon.

— Tu... Heu... Attends...

J'aime quand elle perd la tête sous mes caresses.

— Alors je faisais quoi ?

Ma main se déplace tout doucement vers sa hanche, je déboutonne son pantalon et plonge directement mes doigts dans sa chatte. Comme toujours, elle est humide, chaude et glissante. Je serre les dents car je ne peux plus la pénétrer. Mon index et mon majeur effleurent lentement son clitoris qui gonfle.

— Encore, j'aime quand c'est lent, me dit-elle en frottant sensuellement ses fesses contre ma barre de chair.

Putain ! Ces mois de privation vont être rudes !

— Adrien, gémit-elle.

— Oui bébé ?

— Je...

Manon agrippe avec fermeté ma chevelure, elle se cambre puis elle se caresse les seins.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'aime quand c'est lent, mais plus vite, souffle-t-elle. Je vais jouir.

— Tout ce que tu veux, ma puce.

Je repousse à toute hâte son pantalon sur ses cuisses, ainsi que sa culotte et agace plus fortement son bouton, en prenant mon temps de l'exciter par à coup.

Manon bredouille des mots incompréhensifs, elle ne réfléchit plus. J'adore quand elle se touche, putain ! Je ne sais pas pourquoi ça m'excite à mort mais la voir aussi libre pendant nos moments d'intimité m'a permis de comprendre qu'avec aucune autre nana je ne pourrais me sentir aussi proche que je le suis avec elle.

Je sais ce que vous pensez. « *Épouse-là. Vous êtes fait l'un pour l'autre.* » Ouais, mais je ne veux pas qu'un bout de papier vienne s'immiscer dans nos

vies. Je veux Manon tous les jours et de toutes les façons possibles sans me dire que c'est acquis, car je pense que le mariage n'est qu'un leurre.

L'adultère vous savez ce que c'est ? Une invention génialissime qui permet à des queutards mariés d'assouvir certains fantasmes qu'ils ne peuvent plus réaliser avec leur femme. Une fois mariés, adieu la libido et vive « *le métro, boulot, dodo* ».

Je suis comme ça, fidèle à mes valeurs et je l'ai toujours été même quand je baisais à droite et à gauche. Les femmes savaient que je ne leur proposais rien. Je ne leur mentais pas, enfin un chouia... Je ne suis pas comme tous ces connards qui vous promettent monts et merveilles avec tout ce romantisme à la con et qui ne veulent qu'une chose, votre chatte et vos fesses. Une fois qu'ils les ont, vous n'êtes qu'un trophée parmi tant d'autres. Aux oubliettes !

Les muscles de Manon s'alanguissent. Avec la bouche ouverte, les yeux fermés, Manon est belle, non mieux que ça, elle est mienne. Elle est à moi et je ne veux pas qu'il en soit autrement. Vous vous dites que j'ai des idées paradoxales ? Possible. Mais là n'est pas le sujet.

Elle soupire, je sens tous ses muscles se resserrer sur mes doigts. Je retire mes mains tout doucement et reste plaqué à elle le temps que sa respiration revienne à la normale.

Manon s'allonge sur le dos, moi aussi. Ma bite est toujours au garde à vous mais je ne veux plus qu'elle me suce. Je me raisonne. Je peux parfois être un homme civilisé et ne pas penser qu'avec ma bite. Nous devons parler sérieusement. Néanmoins, la rebelle se presse contre moi et entame des mouvements de va-et-vient sur ma queue.

— Manon... (Je pose ma main sur la sienne.) Je ne t'ai pas touchée pour que tu fasses la même chose.

Elle s'arrête spontanément.

— T'en avais envie. C'est ce que tu m'as dit.

— Oui, mais on doit parler.

Je la fixe avec sérieux. Manon me regarde abasourdie. Elle se redresse et se cale contre son coussin. Je me relève à peine, en remontant le drap sur mon torse. Je prends sa main et la caresse, nos yeux ne se lâchent pas.

— J'espère que tu sais que je t'aime. (Je baisse la tête et reviens sur son magnifique visage.) Je ne te le dis pas assez souvent mais je t'aime. Je ne me vois pas ne pas être à tes côtés.

Je cherche une réponse dans son regard.

— Adrien, qu'est-ce qui se passe ? (Elle écarquille les yeux.) Tu vas bien ?

— Je suis un connard. Je ne voulais pas te blesser ce matin.

— J'ai mes torts. J'aurais dû t'écouter.

— Mais je m'en prends à toi alors que ce n'est pas de ta faute.

Manon s'avance, pose sa tête contre mon cou et frôle mon bras avec sa main, je sursaute, je l'aime putain, ouais je le sais, aucun doute.

— Ça a été difficile pour toi de démissionner. (Elle inspire fort.) Je comprends.

— Tiens, puisque tu en parles... (Je la regarde sans ciller des paupières.) J'ai vu mon père, à SPIN FI.

— Et... Qu'est ce qu'il t'a dit ?

— Des choses qu'il aurait dû me dire depuis des années.

— C'est-à-dire ?

— Il est fier de moi et du boulot que j'ai fait sur « *Nuclory* ».

— Non ! (Sa bouche reste entrouverte.) Ce n'est pas vrai !

— Si, si. (Je hoche la tête.) Crois-moi. J'aurais dû lui mettre un pain bien avant, je dis avec le sourire en coin.

— Il est devenu fou, non ?

— Ouais. (Je hausse les épaules.) Par contre il m'a fait une proposition.

— Oh !

— Il veut que je reste travailler à SPIN FI. Il ne sera pas souvent en Italie. Il a besoin d'un bras droit. (Manon baisse la tête, déçue.) J'ai vraiment besoin de savoir ce que t'en penses, j'ajoute, anxieux.

Elle secoue la tête et me scrute. Manon est perturbée, elle ne s'attendait pas à ça, moi non plus.

— C'est qu'en vérité... Je...

— Sois franche, qu'est-ce que tu veux ?

— Et toi, est-ce que t'as envie de rester à Gênes ?

— Oui et non. Oui, car j'aime mon boulot. Je suis indépendant. Et non, car je sais très bien que même si mon père est sympa aujourd'hui, demain est un autre jour. Son humeur varie en fonction du temps. Est-ce que ça t'ennuie de rester ?

Manon ne répond rien. Elle n'ose peut-être pas me froisser, pourtant j'ai besoin de savoir. Je ne veux pas la perdre, j'ai trop besoin d'elle dans ma vie. Elle m'aide quelque part à faire face à tous ces séismes qui s'abattent sur moi depuis des années.

— Je... Non...

— Non ?

— Je veux rentrer en France. Adrien, je ne supporte plus la vie ici. J'aime mon job mais travailler pour ton père, ça ne plaira pas. Il ne m'aime pas. Il me fait des réflexions. Ça m'est humainement impossible.

— Si j'arrive à le convaincre que tu ne passeras que par moi, tu changerais d'avis ?

— J'ai envie de rentrer sur Aix. Mes amis et ma famille me manquent. Tu le sais, hein ?

— Oui et d'un autre côté, on a besoin de manger.

— Je sais tout ça.

— J'ai pas mal réfléchi depuis hier soir et je te promets une chose.

— Laquelle ?

— On reste ici. Je bosse jusqu'à ce que je mette de l'argent de côté pour que je puisse...

— Tu veux monter ta société ? m'interrompt-elle, folle de joie.

— J'y ai pensé. Je n'ai pas envie de bosser sous les ordres d'un tyran. (Elle tique. Ouais, bon...) On a encore quelques mois avant qu'il ne soit PDG. Ça nous laisse le temps de voir venir les choses, non ?

— Oui, excellente idée, souligne-t-elle avec le sourire aux lèvres. On retournera sur Aix, me balance-t-elle excitée.

— Bien sûr ! Où veux-tu t'installer ?

— Dans le Nord ! ricane-t-elle. À Dunkerque, là où il fait bien froid l'hiver.

Toujours avec le sourire, Manon s'approche de moi et m'embrasse.

— Je suis contente qu'on puisse discuter sans se crier dessus.

Son enthousiasme est débordant.

— Moi aussi. Je dois te dire autre chose. Ce soir mon père nous a invités à manger chez nonno. Il faudrait que j'appelle ma mère pour lui donner une réponse.

— J'avais envie de rester au chaud parce que... Mais, dit-elle en changeant de ton. Fais comme tu veux. T'as envie de les voir ?

— Je manque à ma mère. On pourrait lui faire plaisir et passer.

— Bon. D'accord.

— Super. Je vais l'appeler.

Je me relève, je prends un boxer et un tee-shirt dans le placard et les enfille. Manon se redresse en se rhabillant. Elle me rejoint et m'attrape par la nuque. Elle pose ses lèvres sur les miennes. Son baiser est passionné, intime. Il me donne la chair de poule.

— Je suis heureuse.

— Je vois ça, je susurre dans son cou en la serrant par la taille.

— Je t'aime, Adrien. (Ses yeux me fixent et réchauffent un peu plus mon cœur. Je suis en « *mode lover* », ça ne m'arrive que très rarement. Merci de ne pas ricaner...) Je ne sais pas comment je pourrais vivre sans toi.

— Tu ne peux pas. Tout simplement.

— C'est vrai.

Le ventre de Manon se déforme et taquine le mien.

— Il a bougé. Je l'ai senti.

Puis un autre coup. Je ne sais pas si c'est un signe mais ce bébé, nous unit quoiqu'il advienne de nos vies...

Épilogue

Manon

— Adrien, je vais mourir ! je hurle en poussant de toutes mes forces pour expulser mon fils de mon ventre.

— Concentre-toi, tu vas y arriver, me lance-t-il en tenant ma main fermement.

— Manon, c'est bien, continuez et poussez, m'envoie Géraldine la sage femme.

J'inspire et expire. Je n'arrête pas depuis une heure que je suis en salle d'accouchement. J'ai bien dit en salle d'accouchement. Mais nous y reviendrons... Je commence réellement à m'épuiser.

— Je n'y arrive pas. Il ne veut pas sortir, je murmure dans une plainte.

— Je vais pratiquer une épisiotomie.

— C'est vrai ? Vous allez m'ouvrir ?

— À peine. Je n'ai pas le choix votre vagin est trop étroit. Votre maladie n'arrange en rien les choses. (Géraldine prend son instrument.) Poussez encore, insiste la sage femme.

Je fixe Adrien apeurée, je pousse, la sage femme m'ouvre. Je serre plus fort la main d'Adrien. Je dois sans doute lui faire très mal. Toutefois, il ne se plaint pas, j'en profite un peu, ce n'est pas lui qui souffre, mais bien moi. Je me concentre sur mes contractions mais entre deux, je ne peux m'empêcher de le regarder. Il a l'air si désorienté le pauvre chéri, et pourtant il est là, avec moi, dans cette grande aventure qu'est l'accouchement.

— C'est bien bébé continue, il est presque là, je vois sa tête, me dit-il avec un air inquiet.

Il grimace en fixant mon entrejambe.

C'est le grand jour comme vous vous en doutez, je suis sur le point de donner naissance au deuxième amour de ma vie. Je n'aime pas quantifier l'amour, mais sans Adrien ce petit être ne serait pas en train de me faire

souffrir le martyr. Il ne faut pas se leurrer, accoucher, c'est douloureux surtout quand c'est votre premier enfant.

Vous êtes perdus... Revenons un petit peu en arrière. Vous vous rappelez le fameux épisode « *nous parler à cœur ouvert* ». Super, vous suivez bien. Depuis notre petite discussion, la vie avec Adrien n'a pas été de tout repos. Des disputes comme dans tous les couples, quoique nous excellons dans ce domaine, je sais bien, notre couple est explosif telle la dynamite. Pardon ? Nous sommes chiens et chats. C'est vrai, mais il y a beaucoup d'amour entre nous, de proximité et de tendresse.

En première année de fac, j'avais omis d'annoncer à Adrien que je partais à Pérouse pour le second semestre. Je me souviens de notre dispute comme si c'était hier, nous étions sur le point de rompre quand il s'était ouvert à moi et m'avait avoué avoir fugué plus jeune. Quelques minutes plus tard, nous avons fait l'amour dans sa voiture. Ce souvenir restera gravé dans ma mémoire. J'ai su dès cet instant que ma vie ne serait jamais plus la même. Quand nous avons rompu quelques temps après, je savais que tôt ou tard nos chemins se croiseraient à nouveau. Le destin, oui, j'y crois, il n'y a pas de doute, nous étions faits pour être ensemble.

Où en étais-je ? Je me perds, je souffre tellement que mes pensées s'éparpillent...

Ces quatre derniers mois se sont écoulés à une vitesse phénoménale. Qui y-a-t-il encore ? Et non, je suis navrée, je n'ai pas eu le courage de lui en parler. J'ai préféré renoncer. Le moment n'était pas propice. La grossesse a puisé toutes mes réserves. Ne vous en faites pas, Adrien en entendra parler tôt ou tard, croyez-moi. Effectivement, vous suivez comme toujours. Je parlais de ma décision de me marier. J'aime Adrien comme une folle, il a fait pas mal de compromis ces dernières semaines. Il a été présent pour moi. Ses déplacements se sont faits plus rares. Il s'est même impliqué dans la grossesse lorsque je me rendais aux séances de préparation à la naissance. Bref, nous n'avons pas vu le temps passer et les semaines ont défilé à une allure folle.

Puis en ce jour du mois de mars, notre petite merveille a décidé de pointer le bout de son nez... Je souffre le martyr. Je me répète, mais c'est bel et bien le cas, heureusement que la péridurale a fait son effet. Imaginez pendant quinze heures avoir des contractions. Bien sûr au début, elles ne sont pas douloureuses mais lorsqu'elles se répètent toutes les cinq minutes, elles deviennent

indescriptibles tant elles vous consomment à petit feu. Si l'on vous propose de soulager ce calvaire, acceptez-le. Je ne comprendrai jamais ces femmes qui lancent souvent avec dédain qu'elles n'ont pas eu recours à un anesthésiant. Nous ne sommes plus au temps des cavernes, souffrir n'est pas une obligation. Cela fait donc vingt-quatre heures que je suis aux urgences gynécologiques de Marseille. Vous n'y comprenez encore rien ?

Revenons au dimanche deux Mars...

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Adrien et pour ses vingt-cinq ans, nous avons décidé de rendre visite à ses parents ainsi qu'aux miens. Je ne devais pas faire de route, mais j'ai insisté car depuis les fêtes de fin d'années je n'avais plus revu ma famille et mes amis. Nous n'avons pas encore déménagé et habitons toujours à Gênes. Paolo ne sait pas que dans un mois nous déménagerons pour Aix-en-Provence et quand il l'apprendra, je n'ose imaginer le clash entre le père et le fils. Paolo a fait pas mal d'efforts pour qu'Adrien puisse bosser en toute indépendance, mais Paolo reste Paolo, le père d'Adrien qui souhaite contrôler le petit monde qui l'entoure. Effectivement, Adrien a trouvé du boulot. Il va devenir associé d'un cabinet d'audit. Génial non ! Devinez avec qui ? Avec Alexandre et Maxime ! Oui, incroyable ! Ils ont créé une société d'audit en expertise comptable, en conseil aux entreprises dans le pôle d'activité des Milles (à Aix-en-Provence). Leur boîte connaît depuis quelques mois une ascension fulgurante. Un peu avant Noël, ils ont contacté Adrien, ils avaient besoin de conseils sur la gestion. De fil en aiguille, ils ont longuement discuté, nous les avons revus pendant les fêtes. C'est comme cela, qu'ils ont chacun mis leur rancœur de côté afin de collaborer ensemble. Au début j'étais inquiète mais lorsqu'ils nous ont fait visiter les locaux, j'ai été rassurée. J'admets, ils sont sérieux et ont beaucoup de talents.

J'ai également mis toute ma haine de côté envers Lucie. Nous avons beaucoup parlé. Nous ne pourrons plus être les meilleures amies du monde, comme nous l'étions au lycée. Mais j'essaie d'oublier et je lui ai pardonné. À vrai dire, ça m'a fait un bien fou.

Que vous dire de plus. Oh oui, depuis la fameuse « *Une* » dans le magazine à scandale « *Chi* », je me suis faite toute petite. Cependant, cet article n'a eu jusqu'à présent aucune incidence sur ma vie et celle de ma famille. Ceci dit, je suis soulagée de revenir habiter en France et savoir qu'Adrien n'aura plus de poste médiatisé. Notre vie sera plus tranquille sur Aix pour élever

notre fils, c'est évident, il le faut. Je ne regrette pas de laisser derrière moi, les paillettes et les dîners à rallonge.

Dans la voiture qui nous conduit à Aix-en-Provence, je me sens euphorique. Je ne sais pas pourquoi mais depuis hier, je suis différente, peut-être parce que l'accouchement est prévu pour le quinze mars.

À ce sujet, depuis une semaine, Adrien et moi avons repris nos activités sexuelles en accord avec le corps médical puisque mon placenta prævia m'avait empêché d'avoir des rapports. Pour faire sortir le bébé au plus vite de mon ventre, nous faisons l'amour autant que possible. Croyez-moi, je n'en peux plus de ressembler à une baleine. Mon mal de dos et la sciatique s'amplifient, impossible de porter des chaussures sans que mes chevilles enflent. Je suis obligée de me rouler dans le lit pour me relever. Un sumo, voilà ce que je suis.

Lorsque nous arrivons chez mes parents je suis joyeuse, je suis en France, dans ma ville, je suis heureuse que notre vie puisse prendre un nouveau virage !

La journée se déroule sans encombre. Avec Adrien nous avons décidé de rester cette nuit sur Aix et nous repartirons demain dans la matinée. Il est vingt-deux heures sur le réveil. Nous sommes dans ma chambre quand nous entrons dans les draps. Sur le côté, Adrien m'enroule avec douceur. C'est l'une des raisons pour lesquelles, j'aime mon rital. Avec mes onze kilos dans le ventre, Adrien me regarde toujours avec ces mêmes yeux remplis d'amour et de désir. Il caresse délicatement mon dos, au bout de quelques secondes, il fait glisser la bretelle de ma nuisette. Il en sort mon sein, titille la pointe de mon téton. Je soupire, approche mon dos plus près de son torse. Son souffle dans mon cou me réchauffe.

— Tu te rappelles de Noël quand je t'avais fait l'amour... (Il tire plus fort ma pointe, je ferme les yeux, je chasse le stress et ne pense qu'à ses doigts magiques.) Ta mère nous avait interrompus.

— Je m'en souviens très bien, je glousse.

— Il s'en est passé des choses depuis. J'ai l'impression que ça fait une éternité.

— Hum.

— Nous allons bientôt être parents.

— Je sais. Je ne peux pas l'oublier.

Je caresse mon ventre.

— Maintenant tu te tais car je vais te baiser sans plus de préliminaires !

Il retire son pantalon de pyjama.

— C'est toi qui jacasse !

Ses mains partent vers mes cuisses, remontent ma nuisette et ôtent ma culotte.

— Viens sur moi, bébé, dépêche-toi ! me fait Adrien, assis sur ma chaise de bureau.

Dos à lui, je m'assieds sur ses cuisses, sa queue cherche ma fente. Quand il m'agrippe par les hanches, je m'enfonce tout doucement. Tête posée sur son épaule, je halète. Son souffle dans mon cou me galvanise, j'aime me dire qu'il fait de moi ce qui lui chante. Son nez cherche le chemin le plus rapide pour atteindre mon oreille, sa bouche effleure mon lobe, je soupire. Ses lèvres descendent dans mon cou. L'extase. Je tourne la tête et cherche sa langue. Nos chairs se mélangent. Ses mains se clouent sur mes hanches, je m'insinue en lui en retenant ma respiration. Je bouge le bassin à mon rythme. Nous gémissons ensemble les lèvres soudées.

Adrien attrape ma main, il l'emmêle à la sienne, nos doigts se posent sur mon téton.

— J'aime quand tu te laisses faire.

— Hum.

Je hoche la tête.

— Touche ton clito avec ton autre main.

Je m'exécute. Je fais rouler mon bouton, il enfle, toutes les terminaisons nerveuses de mon corps sont en éveil. Sa queue me remplit, plus profondément. Adrien appose sa main sur mon clitoris, nos doigts s'entremêlent, nous le titillons ensemble. Il prend son pied en faisant de moi sa marionnette. Nous nous imbriquons à la perfection.

— Plus fort le clitoris, je soupire.

Adrien retire aussitôt ses doigts.

— Relève-toi !

— Quoi ? Mais ?

— Il te faut une explication, me lâche-t-il, agacé.

— Heu... (Je me redresse perdue.) Oui, je ne comprends rien !

Il m'attrape brusquement par les hanches, sa main caresse mon dos, je me cambre et m'appuie contre le bureau. Sans plus attendre, il glisse sa queue violemment en moi, il me pénètre d'avant en arrière. Cette position me rappelle tant de souvenirs...

— Je profite de ces derniers instants avant ton accouchement. Ne bouge pas !

— Mais pourquoi ?

— Manon, putain ! T'es chiante ! Fais-moi confiance.

J'obtempère, sa queue rentre et sort plus ferme, plus grosse. Il me baise, putain et il fait ça avec ardeur. Il me pénètre tellement fort que ses testicules claquent mon sexe.

— Tourne ton téton !

Je fais ce qu'il me dit. Adrien passe ses doigts sur mon clitoris. Je me retiens de gémir, je vais exploser en mille morceaux.

— Manon, t'es à moi.

Je souris. « *T'es un joueur !* »

— Oui.

— Faut que tu jouisses, je...

Les allers-retours de son membre s'accélèrent. Je m'abandonne, je ressens une chaleur qui se répand dans tout mon être.

— C'est bien bébé, jouis, là...

L'orgasme me prend au dépourvu, mon ventre se contracte, tous mes muscles se serrent autour de sa queue.

— Oh Ad-rien !

— Putain, Manon, grogne-t-il. J't'aime, j't'aime...

Il me prend une dernière fois, plus vite et plus loin. Je me liquéfie sous son liquide qui coule en moi, rien d'autre n'existe à part lui et moi. Ma jouissance m'engloutit et se prolonge. Toutes mes pensées lui appartiennent.

— Adrien. À toi. Épouse-moi, je marmonne.

Nous nous redressons, le souffle irrégulier. Je pivote. Même dans l'obscurité, les yeux bleus d'Adrien brillent. Mince ! Qu'ai-je fait ? Il me dévisage, stupéfait.

— T'as dit quoi ? me demande-t-il en sueur, la respiration saccadée.

— Heu... Je... Rien. Laisse, pas grave.

Ne sachant quoi lui répondre de plus, je l'embrasse. Je remets ma culotte et mon déshabillé et retourne dans les draps. Il me rejoint. Je cale ma tête contre sa poitrine. Sans dire un mot, nous nous endormons peu après.

Il est trois heures du matin en ce lundi trois mars, je me réveille toute humide et paniquée... La grande aventure ne fait que débiter...

À SUIVRE...

Bonus

MANON

Cela fait un mois que je suis dans ma nouvelle fac. Perugia est une ville sensationnelle. Qu'est-ce que j'aime l'Italie. Je flâne dans les rues commerçantes, avec Vittoria une amie qui fait partie de ma section. Les cours sont comme je l'imaginais, intéressants et j'adore ma liberté. Je me sens pousser des ailes. J'aime me sentir libre, je vis pleinement ma vie d'étudiante. Je me sens insouciant. Je sors beaucoup. J'ai rencontré des tas de personnes, des étudiants venant de tous les horizons. Leur vision sur le monde est fascinante. Je comprends ce que Xavier, dans l'auberge Espagnole, a pu ressentir, en étant confronté à des gens aussi différents et aussi ouverts d'esprit. J'aime ma vie, je le redis peut-être mais c'est le cas.

Pourtant, Aix-en-Provence me manque parfois.

Nous sommes fin mars, et dans mon sud, il doit y avoir un beau soleil et un mistral à vous glacer sur place. Je soupire nostalgique. Ma famille me manque, puis mon petit-ami aussi. Adrien... Je pense à lui à chaque fois que j'ai le cafard. Je sais qu'il ne vit pas super bien la séparation, mais il m'appelle, il m'envoie énormément de textos. Il angoisse sans moi, seulement, la distance nous fait du bien, elle me fait du bien. Elle nous permet de prendre du recul face à la sex-tape qui ne nous a pas épargnés. Je rêve, Vittoria qui est une belle blonde de dix-neuf ans, aux yeux marron, aux cheveux crépus et au teint halé me sort de mes songes.

— Guarda, queste scarpe sono meravigliose. (*Regarde, ces chaussures sont belles.*)

— È vero. (*C'est vrai.*)

J'écarquille les yeux devant la vitrine. Personne ne me contredira, mais la mode, la bouffe et le foot sont une religion en Italie. Les filles mal fagotées n'existent pas, elles sortent de chez elles, comme si elles allaient défiler pour les plus grands couturiers.

— J'adore l'Italie, je fais en levant les yeux au ciel.

— Manon, guarda, l'abito scollato sulla schiena. (*Regarde, la robe décolletée dans le dos.*)

Vittoria pointe avec son doigt la vitrine. Je m'extasie devant la boutique. J'adore l'Italie, j'adore l'Italie.

Soudain, je sens une main sur mon épaule. Je me retourne avec la banane... Luigi...

— Ciao bella, me dit-il avec un large sourire.

— Je croyais que tu ne pouvais pas nous accompagner

— Ouais, mais je suis venu. Vittoria a insisté.

— È vero Vittoria ?

— Si, fait-elle en me regardant avec malice.

— Bon, puisque je suis là, on va boire un verre ? demande Luigi.

Tout à coup, mon portable vibre dans la poche de mon jean. Ce doit encore être ma mère. Depuis que je suis ici, elle m'appelle quasiment deux fois par jour... Autant vous dire que ça me pompe l'air ! J'attrape l'appareil rectangulaire et m'aperçois qu'il s'agit d'Adrien. Je ne sais pas ce qui me prend mais je laisse sonner. Mes amis me dévisagent lorsque je redresse la tête.

— Ça va ? me questionne, Vittoria l'air intrigué.

— Oui, très bien, je lui réponds en essayant de dissimuler mes émotions.

Mon pouls bat vite. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu lui parler. Je l'aime, oui, je l'aime, il me manque, cependant, je ris, je peux vivre sans lui...

ADRIEN

Après la deuxième sonnerie, je raccroche, dépité.

— Ne t'en fais pas, elle rappellera, m'envoie Pierre, mon pote de la fac.

— Je n'en sais rien. J'ai un mauvais pressentiment.

Je range le portable dans la poche de mon jean.

— Mais, si tu t'en fais trop. Elle le fera.

— Depuis qu'elle est partie, c'est la première fois qu'elle ne répond pas.

— Elle doit être occupée avec les cours.

— On est samedi aprèm, Pierrot. Elle n'est pas en cours.

— Ouais, mais tu t'inquiètes trop. Pour te changer les idées, ça te dirait de sortir en boîte ce soir ?

— Non, je bosse et puis je n'ai pas la tête à ça.

— Hé mec, il faut que tu réagisses un peu sinon tu vas finir seul, il faut que tu retrouves un brin de vie sociale.

— Je m'en bats lec', et tu le sais. Max et Alex sont de gros connards.

Au même moment, j'aperçois le blond avec sa pute. Ils nous snobent et nous contournent. Ils s'assoient en retrait à une table vide. En ce samedi, il fait beau et chaud pour une fin mars. Avec Pierre et deux autres potes, nous sommes en terrasse et sirotons des bières. Je devrais profiter du beau temps, mais je pense à la rebelle, elle me manque. Je me demande ce qu'elle fout. Je sais qu'elle a de nouveaux amis, dont ce Luigi. D'après ce que j'ai pu comprendre il étudie le journalisme. Je suis... Quoi ? Ouais, je suis jaloux, mais seulement parce que je n'ai aucun contrôle sur la situation et puis... Ce n'est pas que ça, Manon est partie à Pérouse par ma faute, alors je culpabilise. Je n'ai pas réussi à la rendre heureuse, je foire tout sur tout. Ouais, laissez-moi le croire, j'aime broyer du noir, je préfère me porter en victime, je ne veux pas voir la réalité en face. Manon n'a pas besoin de moi, non, et ça je n'arrive pas à le supporter. Frustré, j'essaie de me calmer et écoute toutes les conneries que Pierre déballe. Soudain, mon portable vibre. Je m'empresse de regarder qui m'écrit. Là, c'est mon monde qui s'écroule, je serre les dents, je me redresse fout de rage.

Je le savais, je le savais, elle m'a oublié...

MANON

— Luigi, allo ! je murmure.

— Manon, fait-il en éclaircissant sa voix. Che cosa c'è ? (*Qu'est-ce qu'il y a ?*) C'est minuit.

— Je sais, je n'arrive pas à dormir. C'est... Fini, je dis la voix tremblante.

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Vittoria est partie tout le week-end, je suis seule à l'appartement, et...

— Tu veux que je passe, c'est ça ?

— Non, mais...

Puis, je fonds en larmes. Je me sens faible et triste. Et en même temps, je me sens libérer d'un poids. Rien ne sera jamais plus comme avant. Adrien a pris ma virginité il y a trois mois de ça et mon cauchemar a commencé peu après. Il a aussi pris tous mes rêves et pourtant, je l'aimerai toujours. L'amour ne peut pas tout arranger. Je n'arrive pas à oublier ce qu'il nous a fait. La sextape me hante, je revois Lucie, Alexandre, Thomas et nos amis. Je pensais que les kilomètres pourraient m'aider, seulement je me trompais. Alors, j'ai fait le choix de ne plus répondre, et j'ai fait un truc stupide en lui envoyant une photo que j'aurais dû garder pour moi. Je le regretterai, mais je sais aussi que je dois me protéger.

Depuis une semaine, j'ignore ses appels. Et ce soir, j'ai reçu le message le plus blessant que je n'ai jamais eu. Quelque part, je le mérite, je n'ai fait qu'alimenter sa jalousie.

— Manon, tu es là ? Tu veux que je vienne ?

— Non, ne t'inquiète pas, je vais me coucher, c'est préférable.

— Tu sais que tu peux compter sur moi.

— Je sais. Et... je réprime dans un sanglot. Dis, tu crois que j'ai bien fait ?

— Quoi donc ?

— De vouloir vivre ma jeunesse à fond.

— T'es jeune, tu ne fais rien de mal.

— Oui et je l'aime encore.

— Alors dans ce cas, t'as bien fait. Ton mec doit régler ses problèmes et toi, tu dois avancer.

— Oh Luigi, je sais mais je me sens si seule.

— Je m'habille, je suis chez toi dans dix minutes.

Je fixe mon écran d'ordinateur, mais avec la vue brouillée, je ne distingue plus les photos que j'avais prises pendant Noël. Je me redresse et m'allonge sur le lit juste à côté. J'ai de plus en plus de mal à me souvenir de son odeur. Que fait Adrien ce soir ? Est-il allé se bourrer la gueule ? A-t-il bossé ? Oh, non je ne préfère pas savoir...

— Luigi, c'est ma faute, et...

— Tu devais prendre une décision.

— J'ai été lâche, je ne lui ai donné aucune explication.

— Manon, soupire-t-il. Pas autant que lui.

— Luigi, je suis désolée, je vais raccrocher.

— Je viens quand même.

— Je...

— T'es mon amie. On regardera un film, et j'ai des pop-corn qui traînent dans mes placards.

— Comment refuser, je lance mélancolique. À de suite.

J'éteins mon Smartphone en repensant à Adrien. Il aimait regarder des films avec moi. Je ferme les yeux, je dois aller de l'avant, rien ni personne ne pourra entraver la vie que je souhaite mener. Jamais !

Résumé

Tome 3

Après les nombreuses tempêtes qui se sont abattues sur Manon et Adrien, nos tourtereaux décident de revenir en France pour quelques jours. Dans leur bagage, ils n'avaient pas prévu à ce que tout se chamboule précipitamment... Pourront-ils s'aimer librement ? Leurs secrets de famille et leurs mensonges pourraient bien cette fois-ci, faire de nombreuses victimes... Le sang pourrait couler, les empêchant d'en sortir indemnes...

Remerciements

Apposer le dernier mot à une histoire est toujours très émouvant. Adrien et Manon font partie de mon quotidien depuis deux ans et j'ai l'impression de les connaître depuis toujours.

Je le sais, cette saga est loin d'être terminée, malgré tous les ajouts réalisés, les bonus... Et dire que j'ai encore plus de 370 pages au format Word à corriger, enfin un peu moins quand même, j'exagère. Puis, un tome à écrire, oui, je vous annonce que la saga est en quatre tomes et que j'ai commencé l'écriture d'une nouvelle saga, dont certains personnages sont dans AMAMI... J'ai hâte de vous faire découvrir tout ça...

Bref, j'espère que la suite vous plaira autant que cela m'a plu de l'écrire. Pour moi, le tome trois est tout ce que j'ai toujours voulu écrire dans la romance. Vous verrez, mais j'ai pris beaucoup de plaisir dans l'écriture.

J'aimerais remercier en tout premier lieu, l'équipe de Librinova, merci à eux pour leur conseil et leur écoute.

J'aimerais également remercier mon équipe de choc, ma « team » !

Ma petite Sam... Samantha, tu es là pour moi, tu me fais à chaque fois l'honneur de répondre présente. Je sais que tu aimes mes personnages autant que moi et j'espère que notre collaboration perdurera avec le temps. Merci pour tout.

Mél... Mélanie. Ma Mélanie. Que dire, mis à part que tu es une beta géniale et que tu gères le groupe AMAMI sur Facebook comme une chef. Enfin, c'est moi, la chef mais tu gères bien mes ordres... MDR. Merci, ma petite fée. Reste toi-même, garde ton optimisme et ta spontanéité. Ton aide m'est devenue très précieuse. Je n'ai pas assez d'une vie pour te remercier pour tout ce que tu fais... Mille mercis !

Marie... Ma Marie... Sans toi, je n'aurais jamais pu me poser les vraies questions. Je doute sans cesse car je veux offrir à mes lectrices une histoire qui leur parle, et sans ton aide, je n'aurais jamais pu effectuer les bonnes corrections. Tu es l'âme de cette fiction. Oui, tes mots me touchent, et tu sais exactement ce que je veux faire passer comme message. Merci d'être là et de

m'aiguiller comme tu le fais. Ton professionnalisme est rare dans ce milieu et il me touche vraiment. Toute une vie ne suffirait pas pour te remercier.

J'aimerais également remercier tous ceux qui me suivent sur Wattpad et Facebook. Merci du fond du cœur, d'aimer et de liker ma page, de commenter et de venir me parler en privé pour me dire que vous adorez ma plume...

Je voudrais remercier toutes mes fidèles lectrices, elles se reconnaîtront !

Puis enfin, ces remerciements s'adressent comme toujours à mes enfants et à mon mari. Ils font tellement de concessions. Grazie. Vi amo.

Vous pouvez me retrouver sur Facebook :

Sur ma page auteure : Marion Mannoni
<https://www.facebook.com/marionmannoniauteur/>

Sur mon groupe AMAMI (Facebook : Saga Amami)

Sur Wattpad : <https://www.wattpad.com/user/marionnella>

Et sur Librinova : <https://www.librinova.com/>

Je vous remercie d'avoir lu jusqu'à la fin, j'attends vos retours avec impatience.

Chaleureusement,

Marion.

Notes

[← 1]

IEP : Institut d'études Politiques (Sciences Politiques).

[← 2]

EUROMED Marseille : Ecole de Commerce et de Management.

[← 3]

ERASMUS : Programme d'échange d'étudiants et d'enseignants entre les universités et les grandes écoles européennes.

[← 4]

L'amore non è bello se non è litigarello : Traduction en français : Les querelles d'amoureux rendent l'amour plus fort.

[← 5]

Fada : traduction : fou dans le langage marseillais.

[← 6]

Cagole : Dans le langage marseillais : femme vulgaire.

[← 7]

PACA : Région : Provence, Alpes, Côte-d'Azur.

[← 8]

You're talkin' to me : Traduction en français : C'est à moi que tu parles. Réplique de Vincent Cassel dans le film la Haine de Mathieu Kassovitz et aussi dans Taxi Driver, avec Robert De Niro.

[← 9]

Encatané : Argot, utilisé dans le midi. Personne maladroite, pénible, à l'humour douteux.

[← 10]

Une palanquée est un ensemble de marchandises déplacées à l'aide d'un palan. Cela peut être notamment la quantité de poissons déchargée d'un chalutier. Au figuré, plus connu de ceux qui habitent près des ports. Palanquée : grosse quantité, multitude.

[← 11]

Email diamants : Dentifrice.

[← 12]

Week-end d'inté : Week-end d'intégration.

[← 13]

Fada : Dans le langage marseillais : Fou.

[← 14]

Muscu : Abréviation de musculation.

[← 15]

Rebelle (*Brave*) est le 122^{ème} long-métrage d'animation des studios Disney. Il est sorti en 2012. Il s'agit d'un conte merveilleux reposant sur une histoire qui se déroule dans un royaume imaginaire d'Écosse médiévale. La princesse Mérida, jeune-fille indépendante qui refuse de se marier, transforme accidentellement sa mère en ourse à la suite d'une dispute et doit trouver un moyen de sauver à la fois sa mère et le royaume sans renoncer à son idéal de vie.

[← 16]

Happy : Traduction en français : Heureux.

[← 17]

Référence à Meryl Streep (Le diable s'habille en Prada). La mère d'Adrien porte du Prada.

[← 18]

Breitling : Spécialiste des montres techniques et fournisseur attitré de l'aviation, la société figure parmi les leaders du chronographe-bracelet.

[← 19]

Il secolo XIX : Quotidien italien de la province de Gênes.

[← 20]

Il risorgimento : Renaissance en français. Réunification italienne menée par Garibaldi.

[← 21]

Palazzo Spinola-Rena : Palais Spinola-Rena.

[← 22]

Canestrelli : Gâteaux sablés en forme de fleur.

[← 23]

Dôme : Salle de Spectacle sur Marseille.

[← 24]

Doume : diminutif de Dominique.

[← 25]

Repubblica : Journal National.

[← 26]

Habit Rouge : Parfum de Guerlain. Adrien le porte régulièrement dans le tome 1.

[← 27]

Il Secolo XIX : Journal de la ville de Gênes.

[← 28]

Figlio di puttana. Traduction. Fils de pute.

[← 29]

Nicky Minaj : Chanteuse Américaine de rap et de pop.